

RAOUL GOUT

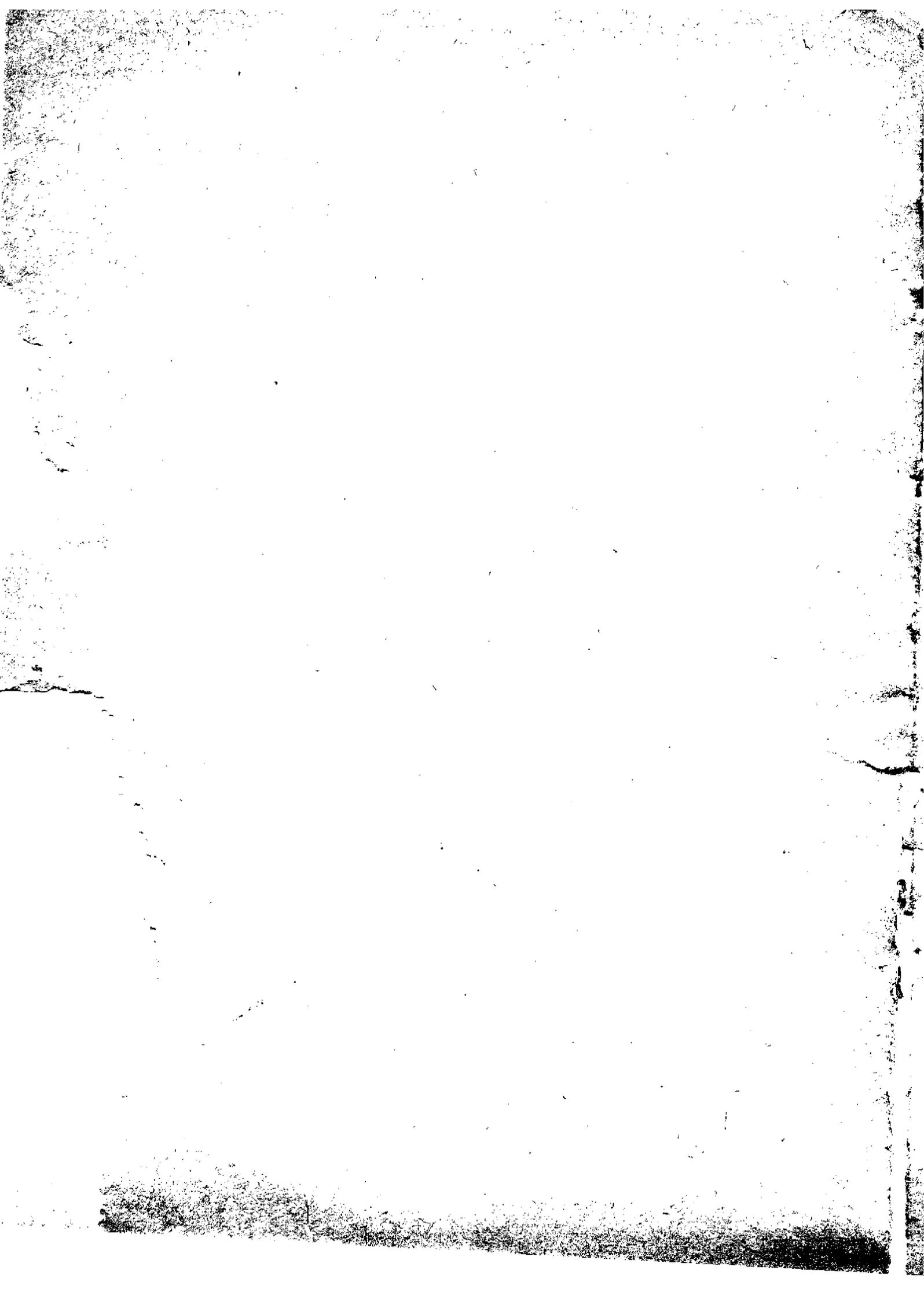
UNE VICTORIEUSE
BLANCHE PEYRON

1867 - 1933

ONZE REPRODUCTIONS HORS-TEXTE

EDITIONS ALTIS

The Kofa Basha



UNE VICTORIEUSE
BLANCHE PEYRON

1867-1933

DU MEME AUTEUR

Jehanne, la Merveilleuse Epopée de Jeanne d'Arc, adapté de l'anglais de Mildred Duff et Noël Hope. En collaboration avec la Commissaire Blanche Peyron. Editions Altis, 1932.

Sentinelle, où en est la Nuit ? Le Matin vient. Psaumes traduits de l'hébreu dans les tranchées, décembre 1915 - avril 1916. En collaboration avec Jacques Delpech.

La Vie de Sainte Douceline. Texte provençal du XIV^e siècle, traduction et notes. Bloud et Gay, Collection « Ars et Fides », 1927. Couronné par l'Académie Française.

Le Miroir des Dames Chrétiennes. Editions « Je Sers ». Tome I : Pages Féminines du Moyen Age. 1935. Couronné par l'Académie Française. Tome II : Pages Féminines de la Réforme Française. 1937. Couronné par l'Académie Française.

Le Secret d'une Sainte (Sainte Catherine de Gênes, 1447-1510).



Blanche Peyron vers 1915.

L'ARMÉE DU SALUT EN FRANCE
ET EN SUISSE

UNE VICTORIEUSE
BLANCHE PEYRON

1867 - 1933

par

RAOUL GOUT

Deo juvante vinco.

ONZE REPRODUCTIONS HORS-TEXTE

EDITIONS ALTIS

*Il a été tiré de cet ouvrage 125 exemplaires,
numérotés de 1 à 125, sur papier gothique
des Papeteries de Corvol l'Orgueilleux.*

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays (y compris l'U.R.S.S.).

Copyright by Editions Altis.

*Aux Officiers et Officières Salutistes
ces bulletins français
de leur Grande Armée*



AVERTISSEMENT

Nous offrons au public une histoire, ou plutôt une esquisse — car ce n'est pas, à proprement parler, une histoire complète — de l'invasion et de la conquête salutistes en France et en Suisse, de 1881, arrivée de la Maréchale à Paris, à 1933, mort de Blanche Peyron. L'ouvrage comprend deux volumes, qui se vendront séparément :

Les Temps Héroïques, la Maréchale ;

Une Victorieuse, Blanche Peyron.

Les circonstances nous obligent à retarder la publication du premier volume, qui raconte en détail des travaux d'apostolat, que l'on peut justement qualifier d'héroïques, et s'attache à mettre en lumière, parmi la foule des officiers « Sang et Feu » où l'élément féminin domine, trois fortes personnalités, qui exercèrent alors la plus décisive influence : la Maréchale, Arthur-Sydney Clibborn et Albin Peyron père, véritables fondateurs de l'Armée du Salut française.

PRÉFACE

DE LA

GENERALE EVANGELINE BOOTH

Les brumes du temps s'enfuient, je revois ce fin visage tel qu'il m'apparut pour la première fois, à Paris, chevelure sombre, de grands yeux pleins d'âme, eau profonde où couraient rayons et ombres, tout ce jeune être vibrant de servir la cause nouvelle qui avait pris sa vie.

Nous vînmes toutes jeunes, de notre libre vouloir, nous mettre sur l'autel où brûle l'holocauste du service de l'humanité. Notre être frémissait d'un désir infini, puissante vague qui surgissait de nos âmes : donner notre vie pour le bien. Nous voulions faire œuvre qui demeure parce que bonne, ne venant pas de nous, mais de Dieu. Oh ! comme la prime jeunesse, en cet élan vers le bien, sait découvrir les sources de ce qui est noble et élevé !

C'étaient les commencements de l'Armée du Salut en France. Mon bien-aimé père, notre fondateur, m'avait envoyée porter aide et réconfort, le peu que j'en pouvais, à ma sœur, la Maréchale Catherine Booth-Clibborn, qui entraînait ses pionniers

du salut avec un allant et un héroïsme jamais surpassés.

Fille d'une Ecossaise et d'un huguenot, de bonne heure Blanche Roussel fut attirée par l'Armée du Salut. De son enfance abritée, d'une éducation puritaine lui était venue une insatiable curiosité des mouvements, de la vie du monde. A cette qualité s'alliaient une ardente soif spirituelle, une compassion spontanée pour toute victime de l'injustice ou des conditions économiques.

Comme d'un rais de soleil, son charme naturel était illuminé du génie de l'amour pour les hommes qui, sur la fin de sa vie, ne laissa pas d'émouvoir jusqu'aux plus durs.

En plein dans les ténèbres morales du pays de France, toutes deux nous eûmes l'idée d'augmenter nos chances de sauver, en nous mêlant, sous un costume d'emprunt, aux malheureux entraînés par les maëlstroms de la vie. Nous voilà, au mois d'octobre 1886, jouant le rôle de chanteuses des rues, tout à la fois actrices et spectatrices, et telle fut notre découverte : en la créature la plus dégradée vit toujours, sous les cendres, cette indestructible étincelle, l'âme languissant pour un Rédempteur. Le regard peut toujours porter assez haut, si sombre soit le ciel, pour voir l'Etoile. Vêtues comme des chanteuses italiennes, nous pénétrions dans les cabarets de Paris. Là, avec notre timidité de jeunes filles, nous parlions de l'amour de Jésus pour tous les hommes. De l'aventureuse expédition, nous rentrions, le cœur battant à l'unisson d'une amitié que les années accrurent et qui dura jusqu'au jour où « l'une fut prise et l'autre laissée ».

« L'amitié, c'est l'amour sans fleurs ni voiles ». Nul événement ni séparation ne purent jamais blesser ou amoindrir la nôtre. Comme la rosée du matin vivifie la terre, les saintes influences de mon amitié avec Blanche Peyron-Roussel donnent en moi espérance, force vive, au cours de mon voyage.

Ce livre est le portrait fidèle de Blanche, aussi est-il un beau portrait.

Elle fut merveilleuse dans la guerre. L'amour du Christ prit le meilleur d'elle-même. Pour Lui, elle fit face, sans jamais fléchir, à tous les obstacles dressés sur le chemin de son noble et miséricordieux apostolat.

Elle fut une mère admirable : de ses six enfants son influence et son exemple firent des hommes et des femmes droits et vrais. Sa tendresse allait d'ailleurs à tous les jeunes dont le besoin d'être protégés contre le mal et orientés vers le bien était un appel constant à son cœur maternel.

Elle était née prédicatrice. Sa féconde intelligence lui donnait une véritable profondeur de pensée ; ses mots simples, comme des flèches dans la cible, pénétraient droit au cœur. Quant à ses écrits, ils disent assez le pouvoir de sa plume. De nature compatissante, d'esprit patient et docile, grande devant la douleur, paisible et confiante devant l'opposition la plus amère, toujours on la trouva sur le chemin qui monte de la prophétesse.

D'un cœur animé, pour elle, d'amour et d'admiration indéfectibles, je recommande à tous le présent ouvrage. C'est l'histoire d'une vie attirée par la croix de Jésus-Christ. L'histoire d'une

femme appelée à se tenir à Son côté pour livrer bataille à la souffrance et au péché. L'histoire d'un soldat et d'une sainte qui triompha, persévéra jusqu'à la fin, pour « paraître, devant la gloire du Seigneur, irrépréhensible et dans l'allégresse ».

EVANGELINE BOOTH.

(Traduit par M^{me} Renée-Emmanuel PEYRON).

INTRODUCTION

Je ne l'aurais pas crue si grande.

Et quelle vocation imprévue ! Dès la première page, cela semble presque un défi au sens commun. Une fille éclatante et fleurissante, éprise d'élégance, de bon ton, de délicatesse, qui, tout à coup, se plante sur la tête un énorme cabriolet en auvent, arbore sur sa poitrine une inscription et « s'en va-t-en guerre », munie d'une Bible et d'un tambourin, pauvre enfant, c'est sûr, elle tourne à l'illuminée ! — Pas du tout. Il faut en prendre son parti, c'est une claire Française, de tête et de cœur. Salutiste tant qu'on voudra, avec sa Bible et son tambourin, on reconnaît dans ses travaux apostoliques le visage de la France. Et elle a l'accent des saints de notre race.

Les apôtres sociaux les plus experts dans les œuvres, les plus méthodiques et persévérants, qu'il s'agisse de saint Vincent de Paul ou de Blanche Peyron, c'est la spiritualité chrétienne ou le mysticisme qui nous les a donnés. Tout, chez eux, et le bon sens et la charité — la remarque est de l'abbé Henri Bremond — s'appuie sur de hautes vues religieuses. Gardons-nous de prendre la cause pour l'effet, comme quelques-uns le font. Ce n'est pas l'amour des perdus qui a conduit Blanche Peyron à la sainteté, c'est la sainteté qui l'a rendue vraiment

et efficacement charitable. Ce ne sont pas les perdus qui l'ont donnée à Dieu, mais Dieu, au contraire, qui l'a donnée aux perdus. Sa carrière militante paraîtrait, malgré tout, assez banale, si l'on s'abstenait de la rattacher à ses origines mystiques et à son foyer constant. Nous n'aurons pas de peine à saisir dans les yeux splendides de Blanche Peyron un reflet des lumières divines qui la dirigent, un rayon de sa destinée intérieure.

Pas un esprit exceptionnel, sans doute, un de ces esprits dont les traits essentiels ne sont des copies de rien, mais une personnalité supérieure, au niveau qu'elle occupe. Elle fut, au XIX^e siècle, en France, avec d'autres qui sont nommées dans cet ouvrage, des premières à réclamer pour la femme la liberté de prophétiser, c'est-à-dire de prêcher. L'éblouissante féministe, et si sage en son sourire ! Il est un point que j'ai à cœur de bien marquer, c'est la grâce de la femme chez Blanche Peyron. Elle n'était ni une pédante, ni une précieuse, et un bas-bleu pas le moins du monde.

D'autres salutistes, hommes ou femmes, ont pu l'emporter sur notre héroïne à tel ou tel égard, elle demeure cependant la plus parfaite salutiste de France, une figure rayonnante et pure entre toutes. Conductrice d'âmes, fondatrice d'œuvres de bienfaisance, oratrice, journaliste, elle rassemble et résume en sa personne quelques-uns des caractères distinctifs du mouvement religieux créé par les Booth. Qui le veut étudier, ce mouvement, dans une de ses incarnations féminines françaises, doit s'adresser à celle-ci : miroir où le salutisme se reflète, foyer d'où émane quelque chose qui va s'ajouter au

salutisme. Sans l'influence personnelle, si large, de Blanche Peyron, le salutisme français n'aurait pas tous les traits de physionomie qu'il possède, et l'atmosphère spirituelle de l'Armée du Salut en France et en Suisse romande, dans son ensemble, ne serait pas non plus exactement la même.

En retraçant la journée riche d'émotions, de péripéties, où elle a tant prié et travaillé, porté le poids de la chaleur de midi, subi le feu de la persécution, j'aurais pu faire défiler sur mon écran une multitude de figures dansantes, aimables, fraîches, et toute une Légende dorée. Comme pour le premier volume, *La Maréchale*, il fallait se borner. J'ai réuni, du moins, et sans trop craindre les digressions, puisque rien ne vit que par les détails, bien des traits savoureux, de ces instantanés pittoresques, qui réjouissent le psychologue. Dans un temps où la note âpre, dure, stridente, résonne partout en souveraine, mon lecteur aura profit, je pense, à respirer le souffle de ferveur invincible qui parcourt à peu près toutes les pages d'un livre, où passent, avec leur allure très particulière, en faisant beaucoup de bruit — et beaucoup de bien — tant d'exubérants personnages en uniforme, parmi lesquels ne manquent ni les originaux ni les saints.

*
**

J'ai eu le privilège d'approcher Blanche Peyron, et je retiens très nette dans mes yeux l'image de la salutiste dans son costume d'épopée et la vision de la dame de miséricorde en cheveux blancs, que tous, étonnés ou éblouis de respect, nommaient « la Com-

missaire ». Nombre de renseignements qu'on trouvera dans cet ouvrage me furent fournis par elle. Cela avait un tel relief que cela se gravait dans mon esprit comme des choses vues.

J'ai interrogé son mari, ses enfants, ses collaborateurs, ses convertis, ses familiers les plus intimes, et leurs confidences ou leurs témoignages, faits de vive voix ou par écrit, ont éclairé de façon remarquable mon sujet. Je les remercie avec une reconnaissante affection. Je dois un grand tribut de gratitude à la Générale Evangéline Booth, qui, après m'avoir si généreusement confié une importante correspondance et autorisé à citer ses lettres intimes à son amie, a bien voulu écrire la préface de ce livre. J'ai eu entre les mains des lettres inédites de Napoléon Roussel, le père de Blanche — une cinquantaine — et de Mme Napoléon Roussel, née Mary Stuart — des centaines, presque toutes en anglais. Ces dernières, et celles, si précieuses, de Mme Eugenio Caico, d'Evangéline Booth, de la Maréchale, de Mme Berthoud-Schindler, nous permettent de pénétrer dans l'intimité des premières années. Les lettres que Blanche écrivait chaque semaine à sa mère n'ont pas été conservées. Par contre, nous possédons celles à son mari, à ses enfants, ainsi qu'à plusieurs de ses dirigés. Riche matière où j'ai largement puisé.

La bienheureuse me pardonnera de dévoiler quelque chose de son secret, la part divine. Pour glorifier le Christ et sauver des perdus, le salutiste va, quelquefois, livrant bravement à tout le monde ce que les saints s'efforcent de tenir caché. Elizabeth Barrett-Browning était, d'avance, d'accord avec le

salutiste, quand elle écrivait : « Si toutes les lettres étaient détruites, la mort serait, à partir de ce moment, une chose plus cruelle encore... Les secrets de notre vie quotidienne et de notre âme peuvent-ils instruire les autres ? Oui ? Alors qu'ils soient découverts aux hommes comme ils le sont à Dieu ».

Un dernier mot. Il ne suffit pas de proclamer qu'on aime ou admire Blanche Peyron, et qu'on la regrette. (D'ailleurs, elle ne voudrait guère de nos louanges, elle repousserait l'applaudissement stérile de celui qui s'écrierait : « Ah ! que c'est beau ! Qu'elle parle bien ! » et qui refuserait de battre sa coulpe ou d'accomplir des actes d'amour pour les perdus.) Il faut placer cette ombre exquise, disons mieux, cette lumineuse vivante, non en arrière de nous, mais en avant de nous, et l'utiliser dans le sens de l'initiation chrétienne des hommes et des femmes de l'avenir, en la proposant aux jeunes de notre temps : « Point d'espoir pour vous, pour la France, pour le monde, tant que la charité rédemptrice qui était en Blanche Peyron ne sera pas en vous ».

Puissent m'aider à réaliser cette ambition que j'ai pour mon livre tous les amis de « la sainte salutiste », comme l'appelle Pierre Hamp, qui, le premier, alluma son auréole.

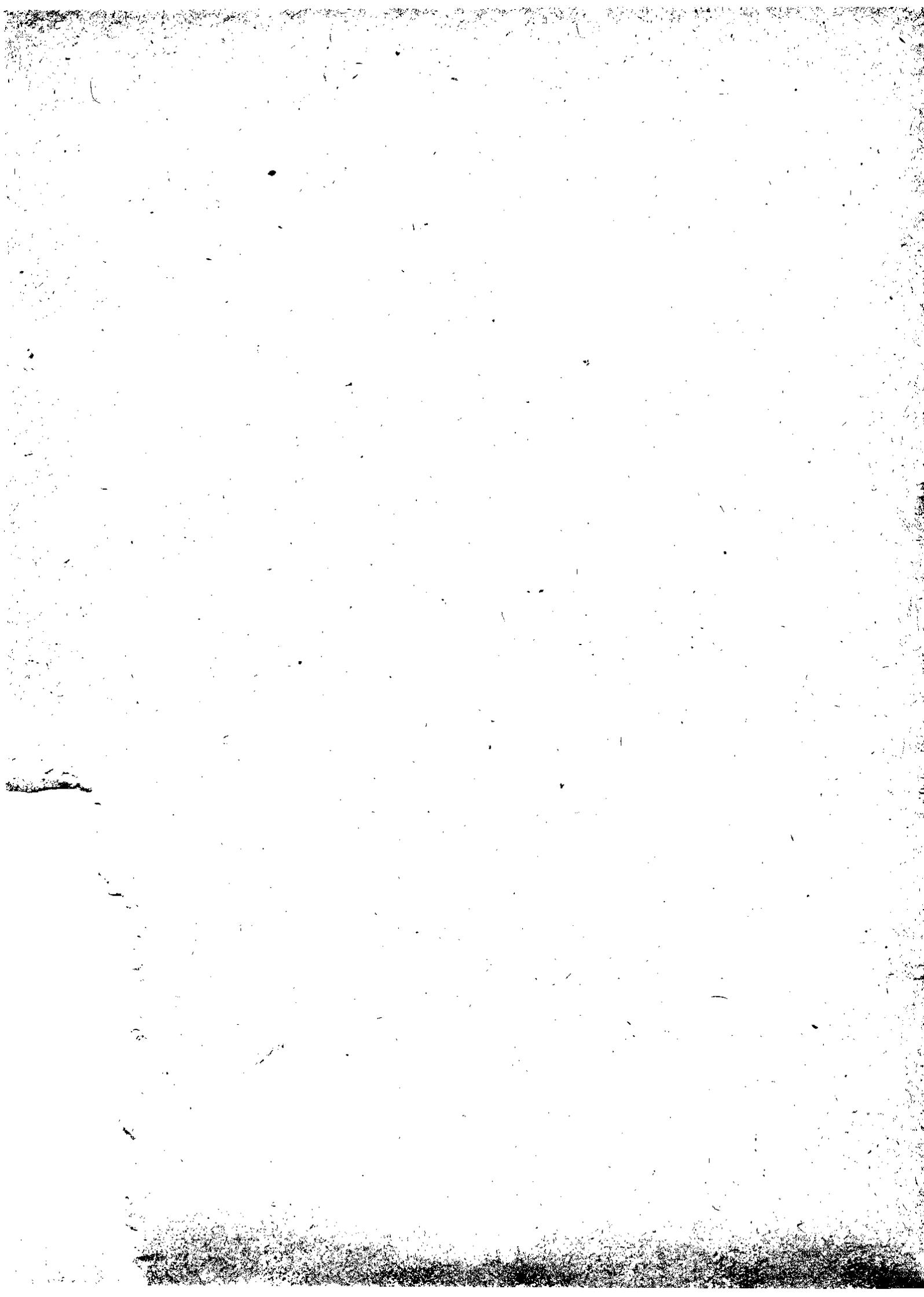
Le Moulin aux Erables, Silhac d'Ardèche.
Août 1939.



PREMIERE PARTIE

*Le Seigneur m'a fait cette grâce
de n'avoir nulle peur de la guerre.*

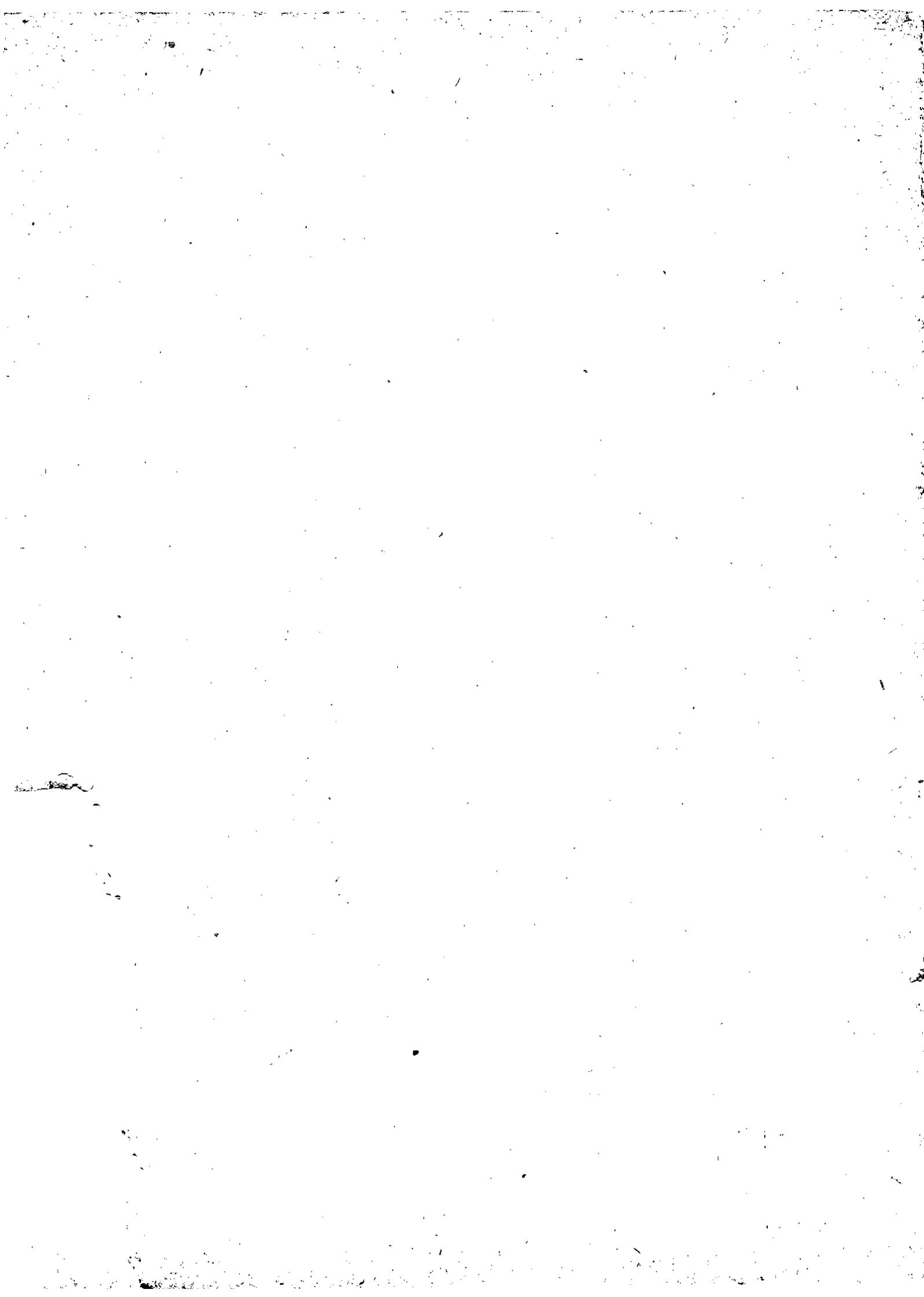
SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX



L'APPEL DU SALUT

1867-1884





CHAPITRE PREMIER

L'APPEL DU SALUT

1867-1884

*Tes oreilles entendaront derrière toi
la voix qui dira : « Voici le chemin,
marchez-y ! »*

Esaïe, XXX, 21.

*...un sentier de vie qui mène
en haut.*

Proverbes, XV, 24.

I

NAPOLEON ROUSSEL

La famille paternelle de Blanche.

« Tu as bien de la chance de courir nos montagnes et de visiter tous ces vieux pays protestants que nous avons toujours rêvé de voir », écrivait Léonie Roussel à sa sœur salutiste en tournée de propagande dans le Gard. A un mois de son mariage avec Albin Peyron, Blanche Roussel foulait pour la première fois le sol de ses ancêtres cévenols, qui est aussi le sol natal des Peyron. Française par son père, Ecossaise par sa mère, cette insigne gagneuse d'âmes

descendait de héros infatigablement persévérants, pleins de pugnacité et de foi, huguenots et puritains, dont les cœurs avaient flambé au soleil de batailles bien diverses.

Petite ville endormie, à la porte méridionale des Cévennes, sur la rive droite du Vidourle, accrochée à une colline rocheuse, d'aspect palestinien, Sauve fut autrefois l'une des places les plus fortes du Bas-Languedoc. Quand déferla le torrent de la Réforme calviniste, puissant comme une vidourlade, ses habitants s'enthousiasmèrent pour les prédicateurs genevois et réagirent vigoureusement contre le catholicisme. Les traits essentiels de leur caractère sont empreints dans le paysage. Un sol soulevé que jonchent les blocs d'un calcaire dur et blanchâtre, où poussent, parmi les herbes violentes, des yeuses et des oliviers, et ces micocouliers d'un vert poudreux dont les jets terminés par trois longues dents servent à confectionner des fourches. Un terroir très chaud, sous l'admirable lumière, et qui raconte, si l'on peut ainsi parler, la personnalité, l'indépendance, une fermeté indomptable, la patience.

Pierre Roussel, fils de Pierre Roussel et de Nohémie Bouvier, soldat obscur de Napoléon, s'unit à Marie Rey, de Canaules, canton de Sauve... Roussel, Rey, Bouvier, des noms de prédicants et de martyrs. Elle était, dit-on, des Roussel de Sauve, la famille de cet Alexandre Roussel qui grandit au bruit des dernières fusillades camisardes, se consacra au ministère des Eglises sous la croix et fut pendu à vingt-sept ans, en 1728, sur l'esplanade de Montpellier. « Si mon fils avait témoigné quelque faiblesse, je ne m'en serais jamais consolée, dit sa

mère, Martine — Suzanne Martin — mais, puisqu'il est mort constamment, que de grâces n'ai-je pas à rendre à Dieu qui l'a fortifié ! » Nous avons connu le temps où les fileuses de Sauve chantaient en travaillant la complainte de la mère du « bienheureux Roussel ».

Un garçon naquit, le 26 Brumaire an 14, 15 novembre 1805, et Pierre Roussel voulut lui donner le prénom redondant de son Empereur. Ainsi, dès le berceau, Napoléon Roussel fut touché par le souffle des aventures héroïques. Il vit, enfant, l'effondrement du Premier Empire, comme il devait voir, vieillard, l'écrasement du Second Empire : ces grandes péripéties encadrent sa carrière, qui fut celle d'une sorte de conquérant de l'évangélisation.

Ne séparons pas Blanche de ce Napoléon Roussel, que, pourtant, elle ne connut guère. La fille est quasi-incompréhensible sans le père et ses expériences, et la vie du père n'aurait pas une signification complète sans la continuation et l'achèvement qu'elle a trouvés dans l'apostolat de la fille. En expliquant, au galop, Napoléon Roussel, je parlerai déjà, un peu, de ma salutiste.

Gens de peine et de travail, très économes, les Roussel vivaient de la fabrication des bas au métier. Ils quittèrent Sauve pour s'installer à Lyon, en qualité de fabricants de tulle. A quatorze ans, leur fils était commis, rue Romarin, chez un marchand d'étoffes de la Croix-Rousse, M. Dominique Roman, dont il devait épouser, en premières noces, la fille Antoinette. Le garçon avait l'amour de l'étude et veillait pour compléter son instruction trop tôt interrompue. Un jour, dans une rue où claquait

sans relâche, du haut en bas des maisons, le tic-tac brutal des métiers à tisser, il s'arrêta, tira un carnet de sa poche et y traça cette ligne : « Quand je serai grand, écrire un livre ». Il a publié plus de cinquante volumes. Il s'est formé lui seul.

A vingt ans, adieu le commerce et fouette, cocher, il partit pour Genève, dans une patache titubante, en grand tapage de grelots. Il suivit les cours de la Faculté de Théologie et devint pasteur. Fils du réveil religieux qu'avait déclenché le méthodisme, il était, en 1833, à Saint-Etienne, le conducteur d'une petite Eglise dissidente. « Je ne veux être ni de Paul, ni d'Apollos, ni méthodiste, ni rationaliste. . . Je veux être moi ». Les formules rigides se trouvaient en contradiction avec son être, et il fut autrement prompt que son ami Adolphe Monod à s'en affranchir. Il dénonça intrépidement, toute sa vie, le formalisme, le byzantinisme doctrinal et le ritualisme sacramentaire. « N'allez pas vous noyer dans des questions d'Eglise, tenez-vous en à celle de salut », disait-il. Individualiste impénitent, il réclamait des « réformes dans la Réforme ».

Un salutiste avant les salutistes.

Toute sa carrière retentit d'un cri d'alarme et d'appel, « le cri du missionnaire chrétien », suivant son expression. « Malheur à moi, si je n'évangélise ! » Insatiable désir, hantise sainte : gagner la France au pur Evangile et, par la France, « essentiellement propagandiste », gagner le monde. Ambitions immenses dans l'horizon desquelles son âme s'envolait. La tâche était rude. On a peine à

imaginer quelles entraves rencontrait, alors, en dépit du Concordat, l'évangélisation. Mais l'action de Roussel ne manqua pas de nerf. Par la plume et par la parole, il fut un excitateur, un entraîneur, un homme d'attaque, sachant qu'il faut se battre tout de bon quand on veut vaincre, un vrai soldat, de ceux qui risquent, voire un grognard. Etonnant bonhomme, sorte de prophète du christianisme agressif des Booth. 1835, mission en Algérie. 1837, ministère à Marseille, où son zèle belliqueux dépassa la mesure admise ou tolérée par les protestants du Midi. 1839, Paris ; rédaction d'un journal à grand format, *L'Espérance*. Il s'était fait connaître par de petits écrits mordants, incisifs (il était né journaliste), les « traités Roussel », de huit à seize pages, lesquels, saisis dans la balle du colporteur ou dans le magasin du libraire, furent l'occasion de plusieurs procès et conduisirent même en prison, à Sainte-Pélagie, l'éditeur Grassart. 1842, affaire de Senneville, en Seine-et-Oise, très retentissante. Il y avait prêché, à la requête des habitants qui s'étaient séparés de l'Eglise catholique. 1843, Villefavard, un village limousin, ayant réclamé un pasteur protestant, il courut à Villefavard. Préfet et prêtres ne l'intimidèrent pas plus que ne l'avaient découragé, à Senneville, maire, gendarmes et soldats. Et rapidement, dans le Limousin, puis dans l'Angoumois, les conquêtes succédèrent aux conquêtes. Balledent, Rancon, Thiat, Clavières, Droux, Châteauponsac et autres lieux, Limoges où le protestantisme reparut après une éclipse de cent soixante ans, Mansles et Angoulême, c'est une véritable épopée. On retrouve encore aujourd'hui dans la Charente et la Haute-

Vienne, les sentiers de l'apôtre. Là, plusieurs communautés doivent leur origine à l'esprit d'initiative hardie de Napoléon Roussel, dont le nom y est vénéré — presque à l'égal du nom de Félix Neff dans la vallée de Freyssinières — par d'humbles chrétiens qui ont recueilli la leçon des anciens et relu, à la veillée d'hiver, quelque étourdissant « traité Roussel ». 1847, ouverture à Paris d'une Ecole d'Évangélistes. Vrais salutistes avant la lettre, mais sans grosse caisse ni cornet à pistons, ses jeunes élèves se mirent à prêcher effrontément dans les rues de la capitale, dès la révolution de février 1848, promenant des pancartes, placardant des affiches que Roussel avait rédigées. Toutefois, cela ne dura point ; les « Journées de Juin » paralysèrent l'évangélisation. Notre homme partit pour le Midi. De 1848 à 1850, à travers le Gard et l'Hérault, il mena un peu la vie apostolique du « manjo-missou » de ce temps-là, prêchant tantôt dans un temple, tantôt dans une grange, plus d'une fois sous un châtaignier, ou en pleine garrigue, comme Alexandre Roussel. — On appelait « manjo-missou », mange-saucisson, l'évangéliste nomade qui, au cours de ses randonnées, allait, de village en village, s'asseoir à la table des laïques hospitaliers et se voyait invariablement invité à goûter la charcuterie de ménage.

Cet homme au visage rasé, qu'encadrait un faux-col montant dont les pointes atteignaient presque le milieu de ses joues, n'avait rien du sermonnaire qui, dès qu'il ouvre la bouche, perd toute cordialité et toute simplicité, devient aussi raide et empesé que son rabat, aussi solennel et triste que son immense robe noire. Napoléon Roussel rêvait de prédicateurs

« sans robe ni rabat ». Pour lui, il valait mieux, comme évangéliste, « un converti non pasteur » qu'un « pasteur non converti », car ce n'est pas un diplôme de la Faculté, un « titre de papier » qui qualifie le prophète, c'est le Saint-Esprit. Conclusion : « Faites-vous l'évangéliste de votre ville, de votre quartier, de votre maison ». Lui, Roussel, se présentait, comme il disait, « en simple chrétien », et il restait toujours « naturel, vrai », parlant de ce qu'il avait personnellement expérimenté. Nous avons de lui un recueil de « courtes méditations sur le Nouveau Testament » en deux volumes, *Le Culte Domestique*, où l'on sent, dit Alexandre Vinet qui aima ce livre, « je ne sais quoi de laïque ou, si vous voulez, d'humain et d'universel qui, dans notre littérature ascétique, est encore une nouveauté. L'auteur, après avoir tant discuté sur un autre terrain, croit peu à la vertu de la discussion ; il dit quelque part, à l'occasion de certaines controverses : « On n'a commencé de s'entendre que du moment qu'on a cessé de discuter ». L'audacieux franc-tireur regrettait donc, à la fin, le temps perdu « dans la bourrasque des disputes ». Avait-il pourtant assez éparpillé le gros plomb du polémiste d'assaut et de verve, et de l'orateur populaire jamais à court d'arguments ? L'acuité de son langage excitait, d'aventure, l'opposition. Ce fut le cas à Alès en 1849. Entravée d'un côté, l'action de ce diable d'homme se faisait jour, promptement, d'un autre. Le voici, une fois de plus, à Paris, évangélisant les chiffonniers du quartier Mouffetard, puis les fripiers du faubourg du Temple, et continuant ses tournées de conférences, son ministère itinérant.

Au mois d'août 1853, il descendit, à Nîmes, chez Léon Noguier, un laïque, apôtre du réveil méridional.

Il aurait pu rencontrer, il rencontra peut-être, le familial et converti de Noguier, Albin Peyron, âgé de dix-sept ans, très chaud admirateur des « traités Roussel », un grand garçon qui allait, quelques mois plus tard, épouser Amélie Theule et devenir, en 1870, le père du futur mari de Blanche Roussel.

II

LE FOYER MATERNEL

La famille maternelle de Blanche.

Napoléon Roussel se maria quatre fois. Le 14 juillet 1829 avec Antoinette Roman, qui lui donna deux fils, Adolphe et Jules, et mourut le 9 novembre 1835. Sa deuxième femme, Caroline-Jeanne Dunant, de Genève, veuve du pasteur Charles-Étienne Chauvet, mourut en 1837, cinq mois après le mariage. Avec Emma Gale, fille d'un négociant anglais, qu'il épousa le 8 novembre 1838, il vécut plus de dix-sept ans (leur fille Eléonore devint Mme Jules Delapierre : elle a écrit la biographie de Napoléon Roussel). En 1857, à cinquante-deux ans, il épousa une Écossaise, Mary Stuart, de très ancienne maison ayant cette devise dans ses armes : *Deo juvante vinco* et fondée par un Normand de la région de Dol, compagnon de Guillaume le Conquérant.

Le grand-père de Mary, Robert Stuart of Annat, une tête brûlée, avait fait carrière aux Indes, dans l'armée britannique, et pris sa retraite comme général en son hôtel de Perth, Annat-Lodge, au début du XIX^e siècle. Il légua à son fils un vaste domaine, Annat-Cottage, adossé aux premiers contreforts des Highlands et dominant la Tay, et il stipula que, si une fille en héritait — ce fut le cas pour la sœur aînée de Mary — celui qui l'épouserait prendrait le nom de famille Stuart of Annat. Kenneth Bruce Stuart, Esquire of Annat, diplomate, chargé de mission en Perse, eut des connaissances linguistiques plus qu'ordinaires. Homme excellent, pieux, il épousa une orpheline, Jessie Morrison, dont la beauté de cœur était aussi merveilleuse que la beauté physique. Elle avait été élevée par deux tantes qui faisaient partie de l'Eglise glasite, communauté fondée en 1733 par John Glas, ministre presbytérien destitué pour avoir protesté contre les empiètements du pouvoir civil et refusé de reconnaître l'autorité du magistrat dans les affaires religieuses. Cette « jolie fille de Perth » reçut de ses tantes les meilleures leçons chrétiennes. L'amour des humbles et une exquise bonté la caractérisent, que nous retrouverons chez sa fille Mary et chez notre Blanche ; celle-ci aura également en partage la distinction naturelle de la grand-mère dans la ressemblance de Napoléon Roussel. Kenneth Bruce Stuart, Esquire of Annat, mourut en 1832, laissant sa femme avec quatre filles.

La Bible et Dieu intervenaient dans Annat-Lodge à propos des incidents les plus menus comme à propos des plus graves. « Ma mère, rapporte Mme

Napoléon Roussel, avait coutume de dire à ses domestiques : « Il faut balayer sous les lits, car si la maîtresse ne le voit pas, Dieu le voit ». Vraie vis-à-vis de celui qui nous sonde et qui nous connaît, elle l'était vis-à-vis de soi-même et des autres. Aussi, les quatre filles de cette Écossaise, d'authentique souche Écossaise, sucèrent-elles, en quelque sorte, avec le lait, le goût de la vérité et de l'humilité qui en est la conséquence. L'aînée, Jessie, devint la femme du Rev. Alexander Moody Stuart, D.D., d'Edimbourg. Robina, qui épousa le Rev. John Milne of Free St. Leonards, Perth, et Eliza, moururent jeunes, d'une maladie de poitrine. Mary rencontra Napoléon Roussel à Cannes et à Montpellier, où Mrs Stuart of Annat était venue passer l'hiver 1855-1856 avec ses enfants. Née à Perth, le 11 décembre 1824, elle avait près de trente-trois ans à l'époque de son mariage, qui fut célébré par le Rev. Moody Stuart, le 19 août 1857.

La dernière phase de Napoléon Roussel.

Le ménage vécut d'abord à Cannes. Roussel exerça dans « cette Capoue » — c'était son mot — un ministère paisible, tout à fait indépendant, absolument gratuit. Il ne laissa pas d'en sortir, toutefois, de sa « Capoue », pour le séjour obligé dans la famille écossaise, tous les trois ans — il n'avait obtenu Mary qu'à cette condition — et pour des voyages de propagande chrétienne en Normandie, en Belgique et en Hollande, le long du Rhône, etc. En 1863, il est pasteur de l'Église Libre de Lyon, la cité de son enfance. Blanche, la petite dernière,

y vit le jour, 7, place du Consulat (place d'Helvétie), sur la rive gauche du Rhône, le 8 mars 1867.

Cependant, pour le grand lutteur, la fatigue venait, que suivit la maladie : une lente dessiccation de la moelle épinière. Et, en relation sans doute avec cet état physique, une phase de détresse spirituelle. Quelques lettres intimes de sa main autorisent à parler d'un Roussel douteur. Il quitta le pastorat. En 1867, le ménage se fixa à Menton, avec ses cinq enfants, Elisa, Maria, Léonie, Stuart et Blanche. La guerre. Cet ancien rédacteur de *L'Espérance*, qui chérissait la vision d'une France arrachée à la superstition et à l'incrédulité, connut « une mauvaise veine de pessimisme ». « Tout est plus mal que jamais, écrivait-il le 4 novembre 1870. La foi est, en France, dans ce moment, bien basse, même la foi aux vérités élémentaires d'un Dieu, d'un avenir. Le romanisme l'a étouffée sous la superstition. Le socialisme a achevé la destruction. Encore en ceci il y aura lutte. . . La guerre du pauvre contre le riche se prépare, et celle-là sera terrible ».

Une magnifique lumière sur les jours sombres : l'amour de sa compagne. Auprès de cette noble créature d'un équilibre harmonieux, d'une solidité morale granitique, il produisit, de 1857 à 1874, vingt-cinq volumes, dont une quinzaine, animés d'imagination soubriante, s'adressent aux petits. Il en avait déjà publié quinze autres, si je compte bien, pour les enfants, et avec le plus vif succès.

Il termina sa vie à Genève, où il s'était établi en 1873. « Il est doux de penser que l'Éternel règne. Finalement, c'est le bien qui triomphera », aimait-il

à répéter dans ses derniers jours. Cet écrivain fécond et primesautier, ce controversiste original, cet évangéliste sans peur, ce bâtisseur d'églises rendit l'esprit le 8 juin 1878 — l'année où cet autre conquérant de l'évangélisation, William Booth, transformait en Armée du Salut la Mission Chrétienne qu'il avait créée, déployait le premier drapeau à la devise « Sang et Feu » et faisait monter sur les planches de jeunes Capitaines en chapeau cabriolet, ces extraordinaires « Hallelujah Lassies », filles Alléluia, qui, électrisées par l'exemple de leur initiatrice, Catherine Booth, décidèrent alors de la victoire. « Nous marchons à travers des flots, des orages et des flammes. Dieu est avec nous. . . C'est inouï ce que de toutes jeunes filles peuvent accomplir. Il faut voir cela pour le croire ».

Blanche Roussel avait onze ans.

Un mois après la mort de son père, par un soir brûlant, on la trouvait seule au fond d'un jardin, la figure mouillée, un sanglot dans la gorge, des yeux tragiques sous ses frisons de poupée brune.

— Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu ?

— Je veux retourner dans mon pays. Je veux faire quelque chose pour la France.

Cri ingénu de fillette, pieuse envers la gloire du pays natal. Elle était des derniers venus de la génération de la guerre, et elle ne perçut que des échos, ne vit que des reflets du drame dans le cercle familial (la mère et les sœurs faisaient de la charpie) ; mais sa petite âme frémit dès lors à des souffles mystérieux. « Faire quelque chose pour la France », trésor de ces naïvetés enfantines qui, souvent, préfigurent une vocation d'apôtre.

— Dieu te bénisse, mon agneau, dit Mme Roussel, qui enveloppa sa Tooty d'une caresse émerveillée, ce soir-là, comme la petite allait se coucher.

Cette gamine était marquée du double sceau de la bonté et du courage. « Un jour, raconte Elisa, sa sœur aînée, nous regardions de nos fenêtres un incendie qui venait d'éclater près de chez nous. Blanche en était tout émue. On lui dit : « Nous ne risquons rien ici ». — « Mais il y en a, là-bas, qui souffrent ! » s'écria-t-elle. Une disposition chevaleresque et aussi l'amour de la justice ou du « fair play » la portaient à prendre avec fougue la défense des faibles. Une grosse camarade aux airs de bravache maltraitait laidement une fillette moins forte et plus jeune qu'elle. La petite Roussel bondit et lui administra une correction magistrale.

Mary Roussel.

Blanche écrit, parlant de son père : « Il mourut alors que nous étions encore jeunes. Les dernières années de sa vie, il passa une grande partie de son temps dans son cabinet de travail ; et, bien que nous entourant d'une tendre affection, il laissa à notre mère le soin de former notre âme ».

Voyez-la, Mme Napoléon Roussel, sous le bonnet de veuve, avec son menton ferme, son front où respire la sérénité, et les jolis yeux bleus qu'elle fixe sur vous, comme pour vous dire : « Me voici, qu'aurais-je à vous cacher ? » des yeux qui vous gardent longtemps dans leur rayonnement. Les enfants s'épanouirent sous ce regard. Elle portait, non sans effort à cause de sa surdité, ces cinq jeunes

vies, prévoyante, attentive, ferme et judicieuse — l'âme du nid.

A Genève, en ce temps-là, on ne mettait pas les enfants en pension ; sauf cas exceptionnel, on les retenait, le plus possible, près de soi. Elisa, Maria, Léonie et Blanche suivirent, à l'ombre de la cathédrale, l'externat de Mlle Peschier, chrétienne intègre, hérissée de pédagogie, roidie de protestantisme. Blanche fréquenta, pendant quelques années, le Conservatoire de musique pour le piano.

Aux yeux de Mary Roussel, la culture spirituelle passait avant les diplômes. Elle était de ces éducatrices qui visent, non pas tant à garnir la tête de science qu'à graver dans une âme neuve le sens du devoir et l'idée vivante de Dieu. Tout imprégnée des Saintes Ecritures, elle avait pour les sentences si pleines des Proverbes le même goût particulier et déclaré que ce maître de Port-Royal, M. Hamon ; elle suivit toujours le Sage à petit bruit. Le charme en elle est ce timbre religieux dont la moindre de ses phrases était l'écho. Elle répétait souvent les mêmes refrains bibliques, qu'importe, les petits Roussel savaient bien que sa vie les répétait plus habituellement que ses lèvres. « Levée la première de la maisonnée, à six heures, elle passait une heure en communion avec son Dieu. Puis elle se mettait à la tâche. Souvent, avant déjeuner, elle avait fait réciter à mon frère ses verbes latins et avait lu avec lui un chapitre du livre des Proverbes. . . Le soir, lorsque nous étions rentrés de l'école, entre cinq et six heures, nul n'osait pénétrer dans sa chambre, car, disions-nous, « maman prie ». Voilà les sources qui fertilisaient nos cœurs ». « Elle fut tout pour

nous », atteste Léonie. L'une des filles, Blanche justement, essaya bien d'échapper à l'emprise maternelle, et elle crut peut-être, un jour, avoir rompu une chaîne et s'être émancipée. Rien n'y fit.

Chez Mme Napoléon Roussel, trois « principes irréductibles, ceux qui ont fait la force de l'éducation écossaise » : le respect absolu de la vérité, la connaissance de la Parole de Dieu et l'observation du dimanche.

La fille de Mrs Stuart of Annat-la-Véridique s'efforça d'inculquer sa sincérité à ses propres enfants. « Je me souviens, a noté Léonie, du bouleversement de la maison, le jour où l'un de nous proféra un mensonge ».

Quant aux beaux dimanches de la famille, ce jour-là — c'est Blanche qui parle — « nous n'acceptons jamais d'invitation ; nous ne prenons jamais ni train ni voiture ; pas un achat, ce jour-là... Le matin, nous allions tous à l'église, occupant dix ans de suite le même banc, puis à une joyeuse Ecole du Dimanche. L'après-midi, c'était, toujours avec elle, la longue promenade à pied, d'où nous revenions, au printemps, chargés de fleurs : primevères des champs, violettes des bois, scilles bleutés ; puis venait le thé en famille, et enfin... »

Attendez, elle enjolivé sans doute un peu. De très bonne foi. Elle traçait ce tableau à cinquante-quatre ans, et je crois bien qu'un mirage abusait la Commissaire. A quinze ans, Blanchette ne jugeait point, nous l'allons voir, que le jour du Seigneur fût si délicieux. Oui, d'accord, c'est dans une atmosphère de jeunesse alerte, nullement sous un ciel étouffant, qu'elle grandit. Parfois, dit-elle, plaisanteries, folies

et rires fusaient, s'entrecroisaient ; alors, « une douce main se posait sur notre épaule, les yeux bleus profonds se faisaient encore plus tendres...
« Enfants, enfants, rappelez-vous la parole du Sage :
« La voix de l'insensé se fait entendre dans la multitude des paroles ». Cette femme à convictions fortes, à enthousiasmes secrets et contenus, un peu sévère, prêcheuse et pédagogique, avec un accent écossais, des intonations chantonnantes, savait cependant mettre les siens en sympathie avec les paysages, les horizons libres et avec les belles lectures, avant tout avec les pensées, les scènes ou les péripéties de la Bible, si fraîches à l'esprit et au cœur. Elle fit d'eux des êtres charitables, et charitables avec allégresse, comme pour leur créer une poésie de plus. Mais revenons aux beaux dimanches.

« ... et enfin « la petite leçon ». Oh ! cette « petite leçon », comment la décrire ? Véritable entretien d'âme à âme d'une mère avec ses enfants. Je ferme les yeux et je vois la chambre de ma mère, où elle nous réunissait de préférence, le petit fauteuil de velours bleu sur lequel elle s'asseyait, entourée de nous tous. Nous récitons d'abord dix questions et réponses du catéchisme écossais, puis un psaume de David, ou tout autre morceau de la Bible, appris par cœur, et enfin ma mère nous parlait. Ses paroles nous faisaient toujours sentir que la grande affaire de la vie, c'était la conversion de notre âme et le don de notre vie à Dieu. A mesure que ses enfants se convertissaient, ils ne prenaient plus part à « la petite leçon ». A la fin, il ne resta plus que mon frère et moi ».

Elle produira son effet, à la longue, chez l'un comme chez l'autre, « la petite leçon ».

La petite mondaine.

Elevé au milieu de cette nichée de colombes, Stuart se développait dans une atmosphère de sensibilité. A dix-sept ans, son « cœur inconverti », mais « loin d'être incrédule » — c'est lui qui le dit — n'éprouvait que du dédain pour les folies appelées « plaisirs du monde ». Ce garçon était fasciné par les études scientifiques. Le dimanche, au sermon de G. Tophel, tandis qu'il prenait des notes, à l'intention de sa mère sourde, les dessins techniques venaient se glisser sous son crayon et illustrer d'une manière inattendue des idées tout à fait étrangères à la mécanique ou à l'électricité. Blanche se montrait plus sociable que son frère, moins casanière que ses sœurs, qui avaient un attachement d'hirondelles au toit de la maison, avec le goût et l'intelligence des vertus modestes, des humbles devoirs de la vie qu'on ne discute pas, et devinrent, d'ailleurs, des femmes très cultivées, éducatrices dans les moelles. De bonne heure, Blanche Roussel se découvrit à elle-même une assez grande liberté de caractère et de jugement. Elle voulut pour instructeur catéchiste un autre pasteur que G. Tophel, lui préférant le pasteur Perrelet, ou Edouard Barde de l'Eglise Nationale, qui était professeur à l'Ecole de Théologie de l'Oratoire et dont le « culte-catéchisme » au Casino de Saint-Pierre était très couru. Elle cherchait, en bien des circonstances, à s'évader de son milieu. Les pieds lui démangeaient, quand elle

entendait un air de danse. Elle prenait le goût de la toilette. Elle se sentait admirée, et elle avait tout pour plaire : un profil très pur, une taille svelte et souple, et de la grâce, et de l'entrain. Certaines allures délibérées, fringantes et tendres, lui valurent le surnom de « petite mondaine ».

Nous savons par Blanche Biéler, née Merle d'Aubigné, que Mme Roussel, comprenant que sa fille pût avoir sa personnalité propre, essaya de s'adapter, en une mesure, à des aspirations si nouvelles pour elle, chère femme ! « Et je me souviens de petites soirées, oh ! très sages, mais où, quand même, elle fit effort pour donner à Blanche un peu d'ébattement ».

D'une lettre non datée, qui est probablement de 1882 : « Ma Blanche chérie, depuis quelque temps, je ne t'ai pas demandé de lire avec moi le dimanche. Tu as reçu une belle instruction religieuse et j'ai peu de choses nouvelles à t'enseigner. Je t'ai si souvent parlé du péril auquel tu t'exposes en te tenant éloignée du Christ, je t'ai si souvent pressée de te donner à Lui, que je crains à présent que ces appels répétés ne fassent qu'endurcir ton cœur et redoubler ta responsabilité. Et pourtant, ma Blanche, je ne t'abandonne pas. Quel trouble en moi à ton sujet ! Je tremble que tu n'aïles à la perdition... Oh ! ma chérie, avant qu'il soit trop tard, fuis la colère à venir, n'endurcis pas ton cœur en refusant d'écouter Jésus. Ton Sauveur t'appelle par cette lettre, une fois de plus. Allons, lève-toi et va vers Lui ».

La « petite mondaine » se laissait entraîner à plus d'une escapade par une camarade, de même âge

qu'elle, Marie Kilder — Marie Kilderschewsky — petite Russe blonde aux yeux bleus, assez fantaisiste et passionnée. Elle avait une autre amie, de six ans plus âgée, Louisa Hamilton, née de père irlandais et de mère française, et qui épousa, en septembre 1882, le Sicilien Eugenio Caico. Intelligente, de culture exquisite, belle causeuse, Loulou — tout le monde lui disait Loulou — était fort séduisante. Elle donnait le ton des élégances et du chic, et la « petite mondaine » n'avait souci que de se modeler sur Loulou. Entre elles rien de caché. Prose, vers, pensées naissantes, Blanche disait tout à cette aînée, qui était son orgueil et qui lui fit une vraie éducation littéraire, l'initia en particulier à la langue et à la pensée italiennes. « Loulou, l'étoile de ma jeunesse », avouait-elle trente ans plus tard. Ensemble, elles faisaient de l'équitation, canotaient, patinaient, allaient danser. Nous retrouvons nettement, dans les lettres de Mme Caico, les tendances ou les impressions de l'adolescente, notre Franco-Écossaise étant le vivant miroir qui, de l'aveu de Loulou, renvoyait à la Franco-Irlandaise sa propre image.

« Je comprends que vous recherchez quelque chose de plus agité et de plus excitant comme distraction que des promenades à la campagne. Je connais si bien ce besoin de mouvement moral, ce désir des sensations tumultueuses que nous apportent les soirées, les concerts et autres amusements de ce genre, et les jouissances que nous procure notre cœur, lorsqu'il est avide de nouveau ». Loulou, comme Blanche, plaint sincèrement les êtres qui ignorent « ces douces rêveries où l'on se laisse transporter dans un monde infini de belles

chosés ». « Il est vrai aussi qu'ils éprouvent moins de souffrance ». Mais, constate Loulou, « on éprouve encore du bonheur dans une souffrance morale, si elle est complète sous tous les rapports, je veux dire si nous la sentons complètement, si elle nous affecte avec violence ».

De la joie et de la tristesse
Si mon cœur avait le secret,
Je ne sais trop s'il choisirait
Pour son propre lot l'allégresse,
Si mon cœur avait le secret
De la joie et de la tristesse.

La lettre est du 14 mars 1883. Blanche vient d'avoir seize ans.

Elles ne sont pas très respectueuses, ces petites romanesques. Rien ne les divertit comme de mystifier certains Suisses trop peu vifs et spirituels à leur gré, ou certaines mômières bourdonnantes. Perdues, malheureusement, les lettres de Blanche, « bien pétillantes de gaieté, émoustillantes », assure Loulou, à faire « pousser les hauts cris à Mme Delapierre » — la demi-sœur de Blanche, Eléonore, mariée au pasteur de Menton, Jules Delapierre — qui nous auraient édifiés sur les « fredaines », accomplies avec « toute la kyrielle » des chers amis, sur « certaine escapade », aux Plans, en compagnie de « deux petits Français rigolants » et d'un « Suisse rêveur ». Rassurez-vous, rien de grave. Frivole ? Au fond, elle ne l'était pas tant que cela, cette Loulou, « un peu garçon, un peu folle, bien que mariée », franche et droite fille, qui n'avait « jamais lu un livre, surtout un livre français, sans

le montrer à sa mère ». En riant, elle donne quelques bons avis de « prudence » ou de « modestie ». Elle est dans ce rôle impayable. Un jeune homme a donc remarqué Mademoiselle Blanche Roussel ? Attention, pas de coquetterie. Ah ! Loulou sait bien que son amie n'est pas de la même pâte que « les jeunes filles qui servent à flatter la vanité des jeunes gens : rien de plus méprisable » ; et elle a confiance que Blanche comprendra les conseils qu'elle lui adresse et en saisira « les nuances ». « Une jeune fille, dans ces circonstances, doit bien prendre garde de ne pas perdre un moment sa dignité. A votre âge, on s'enthousiasme facilement, on se laisse emballer... Vous a-t-il été présenté ? J'espère, ma petite Blanche, que vous ne salueriez pas quelqu'un que vous ne connaissez pas. Il peut vous paraître grave, posé, intelligent, comme il faut, séduisant même, mais... l'apparence peut tromper. Voyez-vous, chez un garçon qui commence à se sentir homme, etc... »

Comme elles prennent aimablement leur essor ! Créatures en fleur, aussi étincelantes que les femmes printanières de Botticelli, elles cinglent vers le bonheur. Réussiront-elles la traversée ? Tout dépend de la direction que leur barque suivra.

Nous allons voir de quelle façon assez inattendue les vents furent favorables à notre Blanche Roussel.

III

L'OFFENSIVE SALUTISTE

LA CONVERSION DE STUART ET DE BLANCHE

Stuart trouve le chemin de la vie.

L'attaque salutiste de grand style fut déclenchée à Genève par la Maréchale en personne, le vendredi 22 décembre 1882, au Casino de Saint-Pierre. Cris, chansons obscènes, bousculades, robes déchirées. Quelques étudiants et collégiens protestants se passionnèrent tout de suite pour la cause des opprimés et firent bon visage à ces deux florissants mousquetaires du salut, le Colonel Clibborn, vingt-sept ans, brun, barbu et beau, et le Lieutenant Thonger, qui n'avait pas vingt-deux ans, très droit dans sa cambrure martiale. Le dimanche après-midi, 24 décembre, Clibborn entraîna une douzaine de grands garçons, parmi lesquels Stuart Roussel, vers un café de tempérance où, dans la salle de lecture, l'entretien se prolongea plusieurs heures. Le lendemain, jour de Noël, salle de la Réformation, « je rencontrai Dieu face à face », écrit Stuart. Il précise « vers neuf heures et demie du soir ». La salle était archibondée. « Je sentais mes pieds quitter le sol sous la pression de la foule ». Il n'y eut guère de discours. « C'est tout au plus si l'unique cornet à pistons — l'ancêtre solitaire de toutes nos fanfares suisses d'aujourd'hui (Stuart écrit en 1894) —

parvenait à faire entendre quelques notes isolées, au milieu des cris ». Invitation à passer dans une salle voisine. « J'avais bien peu de lumière et je n'en obtins guère plus des quelques mots d'entretien que j'eus avec le Colonel. Et cependant Dieu me sauva... En cet instant, s'opéra ce mystérieux changement qui transforma ma vie entière ». « Pour ainsi dire mis au pied du mur, quand je vis qu'il fallait être sauvé ou perdu... je me donnai à Christ ». Il n'attendit pas pour se convertir, suivant ses propres termes, « quelque puissante et mystérieuse conviction de péché, des sentiments pressants, des tremblements, des insomnies » ; il obéit à la lumière qu'il possédait, tout simplement. « Sans beaucoup comprendre », il voulut « faire la volonté de Dieu ». Ce fut un acte nu et sobre d'abandon, accompli dans cette atmosphère de tumulte, au milieu d'une effervescence inouïe. Il avait dix-sept ans et trois mois.

Le travail intérieur n'était pas achevé, « loin de là ». « Ah ! plus d'une fois, dans ces premiers mois de ma vie nouvelle, je m'avançai au banc des pénitents, le dimanche matin, à sept heures, pour rechercher l'entière délivrance ».

— Minuit sonne. Ecoutez les cloches.

C'était à Zurich, le dimanche 31 décembre, chez Mme N. On avait joué la comédie. Les acteurs amateurs avaient été fort applaudis. Echange de vœux, de promesses. Puis Blanche et l'amie qui la recevait se retirèrent. A la maison, tout en causant, elle ouvrit une lettre de sa mère. Sa figure changea d'expression.

— Oh ! Hélène. . .

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Mon frère est allé à l'Armée du Salut, et il s'est converti.

— Converti !

— Oui.

— Ah !

Blanche éprouva de la colère, en songeant qu'à son retour à Genève, elle trouverait Stu converti. « Ce sera étrange ». Elle ne put dormir. C'était, dans sa tête, un tourbillon de pensées. Donc, une fois de plus, le choix entre le monde et Dieu allait se présenter à elle. Mais, flûte ! le choix était fait, Dieu était repoussé. Le matin retrouva Blanche « aussi légère que jamais ».

Ainsi, au moment même où Stuart recevait le coup de grâce, la « petite mondaine » était uniquement préoccupée du rôle qu'elle devait jouer dans une comédie, et qu'elle joua, ce 31 décembre qui était un dimanche. Une comédie, et un dimanche, la malheureuse ! Ce fut un beau « tollé » dans la famille. Loulou, qui habitait alors Bordighera, vit les Delapierre. « Ils disaient qu'ils ne savaient pas quelles nouvelles horreurs ils auraient à apprendre sur votre compte, que vous étiez de la mauvaise graine, qu'on ne savait d'où vous sortiez. . . Enfin, les paroles ne pouvaient assez exprimer la noirceur morale de cette petite moricaude qui s'appelle Blanche ».

Elle rentra à Genève. Stuart arborait deux S sur son veston.

— Tu vois, j'ai pris les S.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?



Mme Napoléon Roussel et ses enfants en 1882.
De gauche à droite : Léonie, Stuart, Blanche,
Maria, Elisa.

— C'est le signe distinctif de l'Armée. Je me suis enrôlé dans les rangs salutistes. Je suis le septième soldat suisse.

— Pour être officier ?

— Je reste soldat volontaire. Les soldats sont des convertis qui suivent les réunions et concourent aux frais d'entretien du poste salutiste.

Blanche respira le souffle brûlant de salutisme que Stuart apportait dans la maison. D'ailleurs, il n'était question, partout, dans le canton de Genève, que de l'Armée du Salut. Traitée avec faveur, au début, par de braves protestants orthodoxes, l'Armée avait de rudes adversaires parmi ceux qui n'aimaient pas les mômiers, et ce furent, tout de suite, des scènes de violence stupides, de lâches agressions.

Blanche percée d'une flèche.

Le 19 janvier 1883, grande salle de la Réformation — le « meeting » était exclusivement destiné aux femmes — Blanche vit pour la première fois la Maréchale.

— Ah ! l'étrange costume... Qu'elle est jolie ! On dirait une figurine de Kate Greenaway... ou une gravure de modes du temps de la Restauration.

Blanche saisit la flamme du regard intrépide, le timbre ardent et harmonieux de la voix, quand la belle salutiste parla, tragédienne instinctive, de la perte. Son accent (« vous jetterez le *mesque* de votre faux bonheur. ») n'était pas du tout désagréable. Blanche fut frappée du sourire, qui exprimait ce que la cordialité humaine a de plus tendre, de l'émotion qui se peignait sur le délicat

visage allongé. En l'écoutant, un frisson lui passa par tout le corps, et le désir, pour la première fois, naquit en elle de se donner à Dieu. Elle assista à la réunion d'appel qui suivit, où l'on chanta, encore et encore : « Ote tous mes péchés », et où des femmes et des jeunes filles s'agenouillèrent au banc des pénitents. Elle était assise au second rang et ne bougea pas. Suivre le Christ des salutistes, oui, mais il lui faudrait, pour cela, briser des liens d'amitié, sacrifier des habitudes, renverser cette haute barrière : le qu'en-dira-t-on. « Non, non, il m'en coûterait trop, c'est au-dessus de mes forces ».

Son cœur, fermé du côté de Dieu, s'ouvrit davantage à la mondanité, en dépit des larmes de sa mère, qu'elle aimait pourtant si fort. « Si je tombe malade, pensait l'étrange fille, si je vois la mort approcher, je ferai semblant de me donner à Dieu, je simulerai une conversion, je dirai à maman, afin de lui éviter toute angoisse, que je vais au ciel. Ça ne sera qu'un mensonge de plus, qu'une comédie de plus ». La vie n'était pour la « petite mondaine » qu'une « longue représentation ». L'une de ses sœurs déclara :

— Si Dieu convertit Blanche, je croirai que tout est possible.

Cette fille de races hardies était douée d'une volonté forte qui ne pliait pas facilement. Loulou, peu après, en mars, dut prêcher la soumission à Blanche, que Marie Kilder, la petite Russe, entraînait un peu loin. « Avant tout, vous devez obéir à votre mère. . . Veillez sur vous-même, pour ne pas gâter votre cœur avant le temps : on ne se le gâte

que trop, hélas ! Et, pour le reste, vivez dans le monde de la fantaisie autant que vous voulez... Mais que ce monde ne vous enlève jamais à vos devoirs. Amen ». Loulou s'amusait de ses prônes, mais elle insistait.

Au cours d'une excursion dans les Alpes Suisses, Blanche ne parvint à sortir d'un « mauvais pas » qu'à grand peine, après s'être vue à deux doigts de la mort. « Je ne puis plus avancer », dis-je à mon frère. Devant nous s'étendait un de ces « pierriers », aussi traîtres que les sables mouvants ; à notre droite se dressaient des parois de rochers perpendiculaires ; à notre gauche, un immense abîme au fond duquel se précipitait le torrent... Toute ma vie passée se déroulait devant mes yeux... Et maintenant, je tâchais de crier à Dieu. Quelle ironie que de s'adresser à Celui que j'avais rejeté toute ma vie ! Je ne pouvais moi-même croire à l'exaucement de ces prières. J'avais à la main les fleurs qui nous avaient attirés hors du sentier sûr ; de mon autre main je tenais mon bâton de montagne sur lequel j'avais compté pour m'aider à sortir des mauvais pas. — « Lâche tout ! me dit mon frère. Donne-moi ton bâton. Aide-toi de tes mains, de tes pieds. Il faut sortir de là ». Je lâchai tout, et me hasardai en avant. Une motte de terre qui m'avait paru assez solide, se détacha tranquillement, — cyniquement, me semblait-il, — sous la pression de mon pied. Je n'eus que le temps de me cramponner à un rocher à ma droite, et ainsi, me suspendant par les mains à ce « rocher sauveur », je parvins à avancer un peu et à atteindre l'extrémité du pierrier. Mes compagnons firent de même... Nous étions

sauvés, et la première exclamation qui s'échappa des lèvres de l'un de nous fut : « Ah ! qu'il fait bon vivre ! »

Cette page nous rend l'écho frémissant de son trouble. N'avait-elle pas, vibrante en elle, dans sa conscience, la flèche que lui avait lancée la Maréchale et qui l'avait transpercée sur place ? L'inquiétude demeurait.

Mme Napoléon Roussel et l'Armée du Salut.

Au début de 1883, à Genève, un arrêté gouvernemental suspendit les exercices de l'Armée, au nom d'un article de loi sur l'inspection des salles de danse et des spectacles de foire : façon de rétablir l'ordre en donnant raison aux fauteurs de désordre. Interdictions semblables dans les autres cantons. Vint ensuite l'emprisonnement de la Maréchale à Neuchâtel. En présence des juges, cette frêle jeune fille de vingt-quatre ans, debout dans sa force d'apôtre, défendit la mission de l'Armée du Salut et fut acquittée. Mais des Neuchâtelois, réunis sur la place du Gymnase, exigèrent le bannissement des salutistes et, le lendemain, l'arrêté d'expulsion parut. Répandue dans toute la Suisse, une brochure de la comtesse Agénor de Gasparin, écrivain célèbre, fit grand bruit, incriminant le caractère de dissimulation jésuitique, machiavélique des agissements de l'Armée, dénonçant ses « procédés hypocrites » d'investigation et de « diplomatie ». Elle était intitulée : *Lisez et jugez. Armée (soi-disant) du Salut. Courts Extraits de ses Ordres et Règlements.*

Mme Napoléon Roussel suivait l'évolution du

drame salutiste, profondément peinée de voir des protestants comme Mme de Gasparin exalter l'irritation, propager même, en certains milieux, la panique, et encourager les violations de la liberté religieuse. Deux hommes qu'elle admirait, un laïque, le notaire Théodore Audéoud, un pasteur, Théodore Monod, avaient accordé leur patronage à la Maréchale. M. Audéoud était l'auteur d'une défense de l'Armée. Il avait reçu les salutistes, à plusieurs reprises, dans sa campagne de Conches, au bord de l'Arve ; et, une fois, s'était vu frappé d'une amende pour cela ; une autre fois, il avait déjoué, texte de loi en main, une tentative du maire, accompagné d'agents, pour disperser la réunion qui se tenait chez lui. Il faisait partie, comme les Roussel, de l'Eglise Libre de Genève. Le pasteur Théodore Monod, de Paris, qui avait passé six ou sept jours à Genève, s'y était expliqué, devant quelques personnes, sur l'Armée du Salut, « méthodisme porté à sa plus haute puissance », disait-il. Impossible, désormais, d'en arrêter la marche. L'Armée avait réussi à occuper des positions complètement abandonnées par les Eglises. On devait l'accepter comme une force belligérante, dont il fallait seulement chercher à modifier les procédés de combat trop barbares. Ces déclarations, enregistrées par la presse protestante, avaient frappé Mme Roussel.

Sa foi, si nettement biblique, ne comportait aucune étroitesse. « L'unité spirituelle est seule vraiment précieuse, répétait-elle avec Napoléon Roussel. Ce qui importe, c'est que nous ayons tous un même sentiment, et non pas que nous le manifestions par le même langage et par les mêmes

gestes ». Il y a bien des formes du service chrétien dans l'Eglise de Dieu. « Il faut les admettre, elles répondent à des besoins, des goûts, des caractères différents ; l'Armée du Salut en est une ». Toutefois, certaines méthodes salutistes lui paraissaient contestables. « Les excentricités attireront peut-être cinq personnes, mais en rebuteront vingt. Je ne pense pas aux instruments de musique en disant cela ; car, à mon sens, tel instrument ne saurait présenter un caractère plus sacré que tel autre : cependant, il faut s'en servir dans cet esprit de respect qui convient à tout acte de culte. Ce à quoi je pense, c'est à ces façons burlesques d'annoncer les réunions. Il y a là un danger, celui de livrer au ridicule la solennelle mission de prêcher l'Evangile ». Mme Roussel ne se serait pas permis de traiter d'homme en jupons la Maréchale, comme le faisait Mme de Gasparin, ni de voir en elle la fille ensorcelée du conte, qui ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortît un crapaud. Mais Mme Roussel signalait sans excès d'indulgence, chez quelques salutistes casse-cou, une allure provocatrice ou abrupte et importune. Elle leur souhaitait moins de truculence, plus de discernement, et, avec malice, leur eût volontiers conseillé d'adopter cette prière d'un vieil Ecossais dans une réunion où l'on avait un peu erré : « Seigneur, accorde-nous un bon baptême de bon sens » (citée par elle dans une lettre à Blanche). Quant à les désapprouver absolument, lorsqu'ils cherchaient, en donnant des coups de poing dans la routinière coutume, à secouer les âmes endormies, non. Car, en définitive, le grand scandale, ce n'était pas la truculence salutiste, c'était

la quiétude, l'apathie de protestants inexorables de formalisme, « se nourrissant de leur propre satisfaction » (l'expression est de Napoléon Roussel), tandis que le monde court à l'enfer. Comme Catherine Booth, Mary Roussel avait horreur du mot « torpid ». En outre, elle était loin de partager l'opinion de ceux qui accusaient les salutistes de traîner la religion dans la fange, en exhibant sur leurs estrades des prostituées, des repris de justice, des ivrognes se disant sauvés : Dieu fait certainement plus de cas de la sincérité que du comme il faut et préfère le converti le plus dégradé au ritualiste le plus raffiné. Il y avait là quelques conversions solides, quelques pénitences de bon aloi. Ces fruits, suivant M. Audéoud, « prouvaient bien quelque chose en faveur de l'arbre qui les avait portés ». Honni soit qui mal y pense. On pouvait passer aux salutistes maintes extravagances pour dix pécheurs prosternés au banc des pénitents. Dix ? Un seul. Pour une fille perdue, pour le buveur le plus abruti, qu'ils avaient amenés à une vie honnête et à la tempérance par la conversion, Mme Napoléon Roussel tressaillait de joie, et, dans sa gratitude, en venait presque à excuser tout ce que la comtesse Agénor de Gasparin réprouvait : « branle en avant, branle en arrière », « conversions trompetées », « femmes exécutant le boniment religieux », « régiments d'amazones », etc. C'est grande chose qu'une âme sauvée. Tant d'êtres périssent dans leur ordure : alcoolisme, débauche, crime, les pures lumières sont en si petit nombre, et l'on soufflerait sur la brave lanterne du salutisme ! Toute lumière n'est-elle pas bonne, qui éclaire le chemin qui mène

à la croix ? Elle avait tant prié pour la conversion de son « dear Boy » et de sa Tooty. Et voilà qu'une œuvre du Saint-Esprit, grâce à l'Armée du Salut, s'était manifestée en Stuart...

Muni de ses bachots ès-lettres et ès-sciences, et se croyant une vocation d'ingénieur, Stuart Roussel entra, en 1883, au Polytechnicum de Zurich. Il s'y lia d'emblée avec Emile Gunthardt, qui s'était comme lui converti à Genève en décembre 1882. Une intimité de David et de Jonathan. « Nous avons à cœur de travailler au salut de nos camarades. Nous essayâmes timidement ». Les études techniques ne satisfaisaient guère notre Stuart, incertain dans ses inquiètes ambitions et désireux d'évangéliser. « On n'allume de feu dans une locomotive que si elle se trouve placée sur des rails », lui écrivit le Colonel Clibborn, à qui il avait exprimé son besoin de « posséder plus de Dieu ». Il tourna, retourna cette parole, se disant : « Je ne suis pas sur les rails », et quitta le Poly. Gunthardt abandonna de même les études d'ingénieur et finit par entrer à l'Ecole Militaire de l'Armée du Salut. Tout en suivant des cours de théologie, Stuart prêtait main forte aux salutistes du poste de Genève.

La petite vérole.

Une après-midi de septembre ou d'octobre 1883, Adèle Pélaz, la fondatrice de « L'Etoile », mission populaire pour jeunes gens, à laquelle collaborait une sœur de Blanche, Maria, vint voir Mme Napoléon Roussel.

— Oui, mes chers enfants appartiennent au

Seigneur. Il n'y a que ma petite Blanche qui résiste...

Un silence. Puis, avec une certaine hésitation, la mère continua :

— Dois-je vous dire la prière que je fais pour elle ?...

« O Dieu, s'il fallait, pour qu'elle se convertisse, que tu la graves de la petite vérole, fais-le, j'accepte ».

Quelques semaines plus tard, Adèle Pélaz entrait de nouveau dans le salon de Mme Roussel.

— Dear Miss Pélaz, la petite vérole, c'est la contagion salutiste qui a gagné ma Blanche !

C'était mieux ainsi, certes, et Blanche Roussel, qui était belle et jolie, resta belle et jolie.

La Capitaine Elisabeth Combe et Stuart furent auprès de la « petite mondaine » les avant-courriers de la grâce.

Nous manquons de détails sur la personnalité et sur l'apostolat de Mme Elisabeth Combe, l'une des premières, en Suisse, à adhérer au salutisme avec toute sa famille ; mais il n'y a pas imprudence à affirmer que cette petite femme alerte fut une officière intrépide, prête à aller où personne ne va, à descendre tout au fond de l'enfer social pour parler de leur salut aux âmes les plus perdues. Voyez-la, en 1885, disputant une adolescente, Eliza Armstrong, aux trafiquants de la traite des blanches, de concert avec Bramwell Booth et sa jeune femme, et W. T. Stead, directeur de la *Pall Mall Gazette*. Leur lutte contre la débauche les mènera au banc des prévenus, et l'un d'eux, W. T. Stead, subira pour cela une peine de trois mois de prison.

Conséquence de cette croisade : la première maison de relèvement sera ouverte en France, à Nîmes, par l'Armée du Salut, et c'est la Capitaine Elisabeth Combe qui la dirigera. A Genève, des réunions se tenaient chez elle, et cette vibrante salutiste fut l'instrument de la conversion de Blanche, en novembre 1883. Blanche donne elle-même cette date et le nom de la Capitaine Combe. — Mais disons plutôt l'un des instruments, car cette conversion chèrement achetée ne se présente pas tout d'une pièce.

Un dimanche soir, de janvier 1884 probablement, Stuart proposa à Blanche de l'emmenner à une réunion. Elle accepta et, avec Maria, ils partirent. C'était, dans une rue montante, une salle plus que modeste. De petites fripouilles en faisaient le siège. Les pierres et les coups de poing pleuvaient. L'étudiant et ses deux sœurs entrèrent, non sans peine. A l'intérieur le chahut, un moment, fut quelque chose d'horrible. Cette salle n'était pas propre. A peine assise, notre « petite mondaine », assez dégoûtée et inquiète, dit à Maria :

— Ne restons pas là. Partons.

Maria, le matin même, avait prié, de toute sa foi, de tout son amour, afin que Blanche se donnât définitivement à Dieu ce jour-là.

— Attends un peu, chérie. . .

Les Capitaines Sylvestre Rabey et Richard Gréville Thonger dirigeaient la réunion. Rabey, de Guernesey, petit et brun, le regard vif. Thonger, du nord de l'Angleterre, grand et blond, et qui n'avait pas perdu son teint coloré et frais dans la prison de Rolle, d'où il sortait, après dix-neuf jours de

réclusion, pour avoir vendu ou laissé vendre des cantiques. Ce que dirent au juste les deux jeunes Capitaines, Blanche ne put jamais se le rappeler. Preuve que c'est par la puissance de l'Esprit plutôt que par les discours que les âmes sont atteintes. Dans la misérable salle, une voix s'éleva, intercédant pour les inconvertis. C'était celle de Stuart. Cette voix fraternelle éclatait comme un cri. Blanche fut soudain presque épouvantée, avec une envie folle de fuir. Vacillant sur ses jambes, une expression panique dans ses grands yeux, elle gagna la porte. A peine dans la rue, elle se mit à sangloter, balbutiant :

— Mes péchés ! mes péchés ! Oh ! Dieu ne peut pas me pardonner.

Les deux sœurs arpentèrent longtemps le trottoir devant leur maison, 13, cours des Bastions, l'une montrant la miséricorde de Dieu, l'autre n'arrivant pas à accepter la simplicité de la foi. Blanche pleurait, pleurait. Maria, âgée de vingt et un ans, déjà en possession d'un sens pédagogique et psychologique très sûr de directrice de conscience, qui eût fait merveille à l'Armée du Salut, comme devait le remarquer Clibborn, quelques années après — au vrai, la deuxième fille de Mary et Napoléon Roussel était née pasteur d'âmes — Maria rassura de son mieux la désespérée, sut lui découvrir, présent en elle, Celui qu'elle croyait très loin et qui jamais n'avait été aussi proche. Il était tard. Rentrées à la maison, elles s'agenouillèrent. La « petite mondaine » céda, brisée.

Ce n'est pas un achèvement. C'est plutôt un commencement. Blanche Roussel ne se trouva pas,

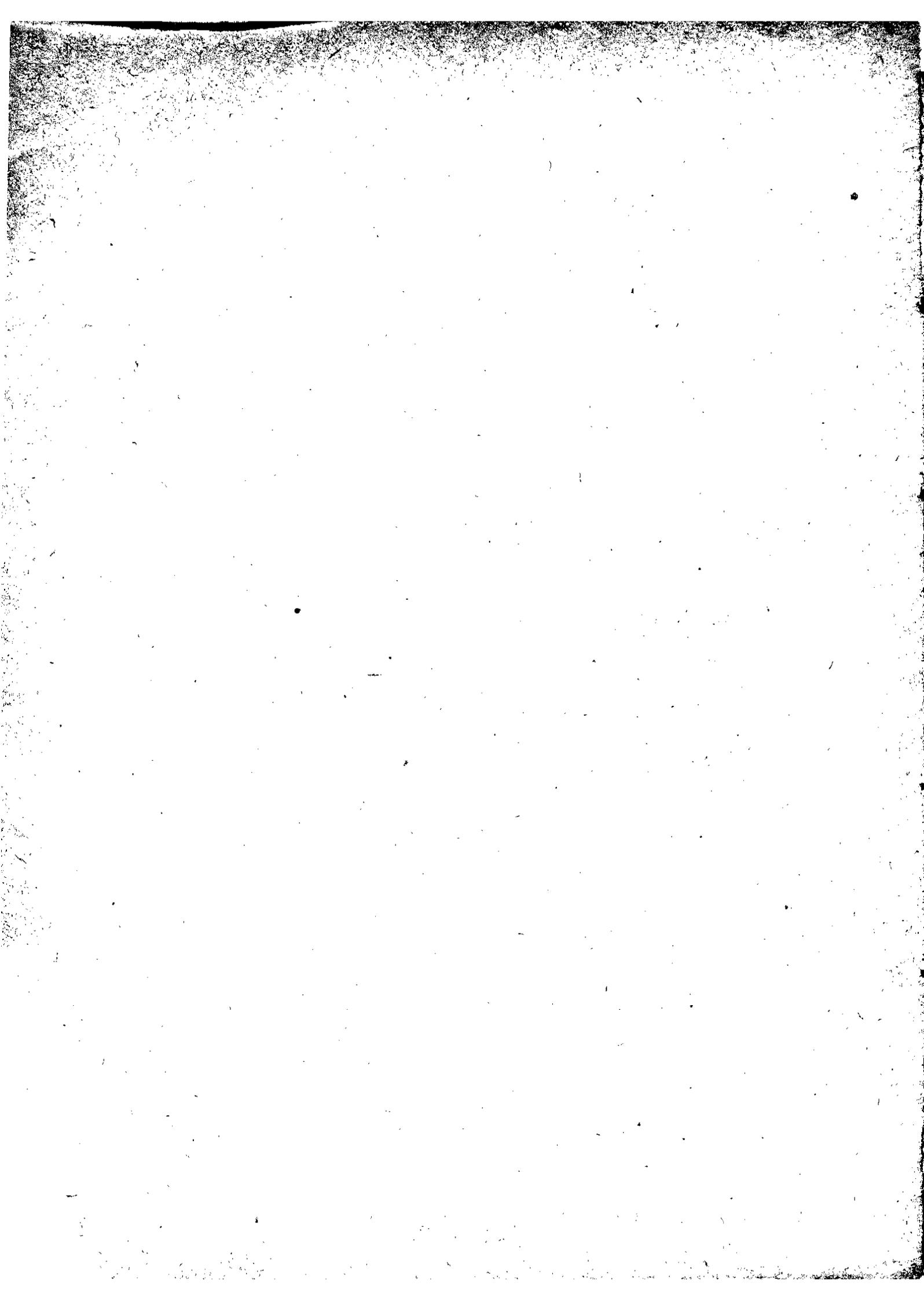
d'un seul coup, par une libération sensationnelle, détachée du monde. Mais elle avait enfin aperçu le haut signal. Si la lutte dans son âme était loin d'être finie, la victoire, déjà, était remportée. Elle avait dix-sept ans moins deux mois.

**

Une autre nuit de ce même hiver, de ce même début de 1884, la nuit du 9 au 10 février. A Nîmes. C'est Albin Peyron, ancien membre du Tribunal Consulaire et de la Chambre de Commerce de Montpellier, qui raconte : « Café Alléluia. Une nuit avec Jésus ». Une carte portant ces indications me fut remise le 9 février 1884. On m'expliqua verbalement qu'une réunion joyeuse allait être donnée dans le local de l'Armée du Salut, qu'elle serait suivie d'une nuit de prière et que la Maréchale présiderait l'une et l'autre. Je m'y rendis avec ma femme et l'un de mes enfants, Albin, âgé alors de quatorze ans. Je compris, dès les premières paroles de la Maréchale, que je me trouvais en présence d'une conception nouvelle pour moi de la vie chrétienne... A deux heures du matin, elle se retira, laissant la réunion aux mains du Capitaine Bisson ; j'allais sortir, complètement bouleversé, quand mon fils Albin me pria de le laisser assister à la suite de la réunion. Je me décidai, ainsi que ma femme, à rester aussi, et nous eûmes l'immense joie de voir notre cher enfant se donner à Dieu ».

LE CHEMIN
DU RENONCEMENT

1884-1887



CHAPITRE II

LE CHEMIN DU RENONCEMENT

1884 - 1887

I

BLANCHE A LA CROISÉE DES CHEMINS

*Des conditions de l'apostolat
ou une âme mal accordée.*

Faisons crédit à cette Blanche Roussel que la grâce travaille. Chargée de chaînes encore, car elle n'a pas tout livré à Dieu. C'est en livrant tout qu'on obtient liberté, puissance. L'obstacle est dans son moi, dans sa nature la plus intime.

Mme Roussel intervient, et juste à point, sa lumineuse « petite mère » qui allait toujours si droit et si simplement au fond des choses.

« J'ai tant souffert à l'idée que tu pourrais rester en arrière. Si tu as vraiment saisi le Christ par la foi, même si c'est « gauchement ou imparfaitement », comme disait l'autre soir M. Tophel, j'en

suis bien sûre, une force est sortie de Lui et l'œuvre purificatrice aura commencé en toi... Le dieu de ce monde fera des efforts désespérés pour te ressaisir par « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ». Tu dois t'y attendre. Quand la tentation sera trop forte, crie à Jésus... Il arrachera de ton cœur l'amour du monde qui cherche à te fasciner ».

La lettre n'est pas datée. Il y en a une autre, qui est d'importance, écrite à l'occasion de l'anniversaire de Blanche, en mars 1884.

Pour commencer, un petit tableau des âmes mal accordées, qui n'arrivent pas aisément à se mettre au ton de la vie chrétienne.

« Ma Blanche chérie, je veux croire que Dieu a incliné ton cœur vers Lui, cet hiver, et que tu as quitté le chemin large pour prendre le chemin étroit où tu as peut-être déjà fait quelques pas. Oh ! je ne peux pas te dire combien je voudrais t'y voir avancer ! Il en est qui, sur le point, semble-t-il, de s'y engager, se tiennent là, à l'entrée, hésitants, semblables à la femme de Lot, ayant l'air de regretter ce qu'ils ont laissé, jetant en arrière de longs regards de désir, incapables d'avancer. Ils ne goûtent pas en Dieu leur plaisir et leur conscience ne leur permet guère de jouir du monde ».

Mme Roussel ne désespérait pas de sa fille, l'ayant remise au suprême accordeur d'âmes. Elle continue, et c'est toute une « petite leçon », truffée de textes bibliques, qui se développe. Je n'en puis donner que quelques lignes.

« Prends au sérieux ta vocation chrétienne, et tu verras qu'elle doit constituer l'affaire de ta vie ».

Elle parle comme Suzanne Wesley encourageant son fils John à « faire pour tout de bon de la religion la grande affaire de sa vie ».

« Ma chérie, tu es appelée à accomplir en toi-même un grand travail, dans le cours de cette année. Cela te paraît-il trop dur, trop crucifiant ? Souviens-toi des paroles de Jésus : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix et qu'il me suive ». Telles sont les conditions de l'apostolat... Ma Blanche, veux-tu m'écrire un mot pour me dire que tu les acceptes ?... Il y aura du renoncement, oui, mais avec le renoncement, toute la paix et toute la joie qu'Il t'accordera au centuple. Si tu recules, Jésus ne promet rien. Dieu te bénisse, bien-aimée, et t'aide à triompher, par le sang de l'Agneau ».

En Blanche Roussel, le « vieil homme », je veux dire la « petite mondaine », n'avait pas encore abdiqué. Force du lien qui l'attachait au monde. Les lettres de Loulou sont là, feuilletez-les, pour nous convaincre que le cœur de Blanche battait toujours au souvenir de leurs gamineries de 1882. Plaire, trop plaire, aimer à aimer et à être aimée. Elle restait imprégnée de ce romanesque qu'une certaine imagination développe et caresse en nous, et je crois bien qu'une fièvre de littérature la ravageait. « J'ai pensé rencontrer votre goût, en vous envoyant une romance (italienne). C'est tout sentiment, phrases harmonieuses, rimes cadencées et pensées mélancoliques... J'ai été plus qu'étonnée, en recevant votre jolie lettre italienne. Je ne vous croyais pas aussi forte dans la « dolce favella ». Loulou lui racontait qu'elle était entrée en corres-

pondance avec le comte Angelo de Gubernatis. « Une des célébrités européennes. Je vous copierai des passages de ses lettres. Elles sont dans la boîte où je garde mes bijoux. Tout le monde m'envie, que je ne vous dis que ça ! Il me dit d'écrire pour le public. . . Je vous assure qu'il y a de quoi être fière, car il est l'homme le plus connu, le plus lu et le plus admiré en Italie comme littérateur et critique des littératures étrangères ».

Un Lieutenant salutiste.

Durant l'été 1884, les deux amies se retrouvèrent en Suisse, à Oron, dans la Broye, et les longues conversations remplacèrent les lettres. Elles composèrent ensemble un récit, que Loulou envoya à son grand homme, et Angelo de Gubernatis la félicita pour « la briosa descrizione del vostro viaggio ».

Il y avait à Oron un camarade de Stuart, « sympathique sous tous les rapports, d'après Loulou, tous, excepté son gilet rouge », son jersey de Lieutenant salutiste. Ce charmant garçon, Edouard, composait des cantiques, paroles et musique, dont plusieurs figurent aux recueils de l'Armée. Il n'avait pas que son gilet de romantique, et sa chaleur de lyrisme ragaillardit la vocation apostolique de Stuart, qui fit quelques réunions salutistes dans la Broye, en compagnie d'une riche Anglaise de soixante ans, disciple de Napoléon Roussel, rédactrice de *L'Ami de la Maison* et du *Rayon de Soleil*, Mlle Suzanne Pern Blundell. Une salutiste avant les salutistes que cette vieille fille, infatigable distributrice de traités et, dès 1867, foraine

convaincue : du fond d'une baraque, sur les boulevards de Paris ou ailleurs, elle rendait courageusement son témoignage.

— Oui, si timide que je fusse. Ce n'était pas pour rien que j'avais été bénie par la prestigieuse quakeresse Elisabeth Fry et formée par un Napoléon Roussel. Mes compagnons d'armes et moi, nous pensions que c'était là l'idéal de l'évangélisation populaire. Nous combattions tantôt dans l'infanterie, comme nous appelions nos baraques, tantôt dans la cavalerie, comme nous dénommions la voiture foraine à deux chevaux qu'un ami nous prêtait, tantôt encore déployés en tirailleurs.

A l'écouter, Stuart et le Lieutenant, jeunes imaginaires, vivaient d'avance une destinée d'apôtres. Que de projets fermentaient dans ces cervelles flambantes ! Edouard avait assisté, l'année précédente, à l'ouverture d'un poste dans Nîmes.

— Du tapage, ah ! oui, aux « meetings » de l'Alcazar, quelques fameux boucans ! Mais, très vite, l'on eut jusqu'à cinq cents personnes aux réunions de prière du matin. Et l'on attrapa deux gros poissons : M. Emile Pons, le patron du « Grand Saint-Crépin », qui avait, c'est le cas de le dire, du foin dans ses bottes, et le négociant Peyron, l'Empereur des vins. Avant Nîmes, ç'avait été Valence-sur-Rhône, et Beaumont, dans la Drôme, et ding dong... la Baume-Cornillane, où l'on a sonné la campane, comme ils disent là-bas, la campane du temple... Et, toujours dans la Drôme, Barcelone, Montmeyran, Crest. On est aussi entré dans l'Ardèche. Et dans le Doubs nous avons des postes, une demi-douzaine. Parmi les huguenots, ça prend le salutisme, décidé-

ment. Alléluia ! Sonnez, campanes, le carillon des victoires de l'Armée du Salut !

Nul ne savait mieux que ce Lieutenant de moins de vingt ans ce qui se passait de par le monde salutiste, et comment les pionniers de l'Armée en France annonçaient l'Évangile dans la première boutique venue, dans une filature, un moulin, une grange, une remise, une écurie, une cave, un dépôt mortuaire, un café, une salle de bal.

Et l'ami de Stuart ne manquait pas de dire à Blanche qu'il priait pour elle. Mais, au carrefour de son avenir, Blanche balançait encore.

Blanche en Ecosse.

Mme Napoléon Roussel décida que Tooty avait besoin d'un « petit changement » et l'envoya, au commencement de l'automne 1884, mettre en ordre ses sentiments dans sa famille écossaise, chez Mrs Moody Stuart of Annat, femme du pasteur de l'Église Libre d'Edimbourg.

Neuf mois d'Ecosse. Nouveauté des choses, intérêt, curiosité qu'elles provoquaient dans son esprit. Edimbourg, vieille cité pleine de contrastes. « Mon bel hiver d'Edimbourg. . . » Perth, délicieuse au bord de la Tay, sous la douce lumière. Magnificences du domaine d'Annat-Cottage, près de Perth : un parc et un verger des mille et une nuits. Landes sauvages. Brume bleue des Highlands. Pays d'histoire, de légende, où marchèrent de compagnie la Foi, l'Amour et la Mort. Hymnes et ballades. Voici bien une nature pour cette romanesque jeune fille. Des ombres de preux et de dames de chevalerie

flottent dans l'air, le vent soulève de la poussière tragique, en racontant les douleurs et les espérances des ancêtres. Intimité réchauffante du « home », où des ondes puritaines l'enveloppèrent.

Blanche sentait bien qu'en elle quelque chose n'allait pas. Des voix amies, celle, surtout, de Leïla Moody Stuart, sa cousine germaine, « aux yeux d'aigue-marine lumineux comme la mer », des voix aussi discrètes que prenantes, lui répétaient :

— Cède tout à Dieu et Dieu te donnera tout.

Elle souligna dans son exemplaire de *l'Imitation de Jésus Christ*, au livre troisième, entre autres versets celui-ci : « Quitte tout et tu trouveras tout ». De passage à Glasgow, elle assista à une réunion de salon de la Maréchale qui, accompagnée de Blanche Young, sa secrétaire, quêtait pour l'œuvre salutiste en France et en Suisse. La Maréchale lui dit à brûle-pourpoint, et la question la fit sursauter :

— Que faites-vous de votre vie ?

Blanche, avec son charme, conquiert tout le monde. « Leïla elle-même ne comprend pas ce que les Edimbourgeois ont fait de leur « stiffness » (rigidité) à mon égard. Elle dit toujours : « Oh ! tu sais, ce n'est pas pour tes beaux yeux, c'est plutôt pour les miens ». Mais moi, je déclare que la chaleur de l'enfant du Midi a fait fondre les glaces du Nord ».

« Chaque fois que je sors le soir, je mets ma robe bleue. Car, ici, toutes les jeunes beautés resplendissent dans les costumes les plus clairs et les plus légers... — La soirée était en l'honneur des « Bohemians », de pauvres étudiants en théologie, qui viennent étudier ici, avec une bourse

de voyage. Ce sont les êtres les plus cocasses qui existent, jouant de la « zitter » dans les soirées et vous faisant rouler perpétuellement. . . — Hier, Leïla avait un thé élégant ; aussi avait-elle revêtu sa « vanity » — une robe de velours — et moi, ma robe rouge. . . — Comment ! vous avez deux cancons à me dire et vous me faites languir ? Serait-ce, par hasard, le mariage de ma flamme L. ? » Voilà le ton des lettres de Blanche. Nous en avons quelques-unes, écrites d'Edimbourg à ses sœurs, les plus anciennes que nous possédions d'elle. Sa grande correspondante, Loulou, qui se déclarait charmée qu'elle n'eût pas perdu au pays des brumes son goût de la plaisanterie, lui parlait théâtre, musique italienne, soirées dansantes, fêtes costumées, régates internationales, et la pressait de lire les œuvres d'Alfred de Musset, offrait de lui copier « Le Pélican » et lui expédiait « Sur trois marches de marbre rose ».

« Vent d'Automne ».

Blanche, de retour en Suisse, dévore toute sorte de livres, depuis les romans de Tolstoï, que l'on vient de traduire et pour lesquels elle se passionne autant que son amie russe Marie Kilder, depuis *Les Misérables* de Victor Hugo, dont elle aime surtout l'espèce d'évangélisme laïque et pré-tolstoïen, jusqu'aux saynètes et esquisses parisiennes d'un goût douteux, où Gustave Droz mêlait senteurs de boudoir et parfums de sacristie.

Loulou faisait des vers. *Vent d'Automne*, que Gubernatis publia dans sa revue, la *Revue Inter-*

nationale, fut composé en septembre 1885, et composé pour Blanche Roussel qui traversait une crise de mélancolie. « Je ne savais pas que votre cœur, fût si complètement pris. Mais, vous savez, la vie ne serait pas la vie, si l'on n'avait pas ainsi de ces secousses morales qui, au premier moment, font désespérer de tout. Et c'est quand on est jeune que l'on en souffre davantage, quoi qu'en disent bien des personnes. Et je comprends que maintenant il vous semble l'avoir aimé beaucoup plus que vous ne l'avez fait, parce que la mort l'a rehaussé dans votre souvenir et lui a donné une auréole de charmes plus grands que ceux qu'il avait. Pauvre Blanche, je voudrais vous consoler, mais comment ? Croyez que cela fait du bien de souffrir. J'ai dans la tête, depuis plusieurs jours, une pièce de vers pour vous ».

Toujours l'influence de Musset : « J'aime et je veux souffrir ».

Le vent d'automne a soufflé sur la mer.
La nappe bleue, au soleil frémissante,
S'est soulevée avec un bruit amer,
Quand, tressaillant sous l'haleine puissante,
Elle a lancé son écume dans l'air.
Le vent d'automne a soufflé sur la mer.

Le vent d'automne a balayé la plaine.
Ils sont finis, les beaux jours de l'été.
Mais le palmier à la tête hautaine
Et l'olivier au feuillage argenté
Tremblent encor dans la brise sereine.
Le vent d'automne a balayé la plaine.

Le vent d'automne a passé dans mon cœur.

Un rien l'abat, un sourire l'agite,
Il a perdu son entrain, sa vigueur.
Il veut la joie et son bonheur l'irrite,
Il veut l'amour, et n'a que la douleur.
Le vent d'automne a passé dans mon cœur.

Appliquer à une jeune vivante de dix-huit ans des vers qui parlent de choses finissantes ! La strophe, en tout cas, ne va pas mal à cette âme en pleine mêlée de sentiments contraires, ouverte aux ardents espoirs ou aux fantaisies qu'une rafale emporte. Elle était dure, la lutte. Mystère d'une destinée humaine, semblable au navire dans la houle.

Le vent d'automne a soufflé sur la mer.

On frôle des abîmes. On est sur le point de tout perdre. Ainsi de Blanche, au lendemain de sa conversion. Ce fut un miracle perpétuel que la vie de celle-ci, en ses premières années. Elle fut conduite, mieux, elle fut « sauvée ». Ce terme de la phraséologie salutiste convient à merveille ici, on n'en saurait trouver de plus juste.

De jour en jour, les gens et les idées et les choses se montraient à Blanche différents. Le ton de blague ou de gaieté, la verve humoristique et satirique, qui rencontraient chez elle tant d'écho, se heurtaient, dans les dernières semaines de 1885, à des sentiments graves. Elle comprenait de moins en moins les saillies bouffonnes, l'irrévérence agressive, le souriant persiflage de Loulou (« Edgar fait-il toujours son culte sous le tilleul ? Je crois plutôt qu'il le fait sous l'orme. Voilà que je suis méchante ! ») Et Loulou s'apercevait, non sans surprise, un beau

jour, qu'il y avait quelque chose de changé chez son amie et qu'il se pourrait bien que son amie l'eût « lâchée d'un cran ».

Blanche Roussel était un de ces êtres traqués de la grâce que Dieu ne quitte plus. Les charmes mortels étaient brisés. Sans doute, elle lisait des romans, mais elle n'aimait plus guère que ceux où l'on surprenait le sanglot du cœur affamé d'objets éternels et ceux où un apôtre déterminé de la pitié sociale comme Tolstoï répétait : « Il ne faut pas vivre pour soi ».

II

PREMIERS PAS SUR LE CHEMIN QUI MONTE

« Jette l'or dans la poussière ».

— Nous étions heureuses, disait Lucy Johns, tout animée de cette joie qui s'attache à la santé ou à l'épanouissement de l'âme que possède une belle vocation. Nous étions heureuses.

Cette blonde Anglaise, l'une des premières compagnes de la Maréchale, dirigeait à Genève le département des Publications salutistes pour la Suisse. Elle avait son bureau, 69, avenue des Grottes. Blanche la voyait fréquemment et avait avec elle de longs entretiens.

— Les gens se fâchent encore, en Suisse. Bon signe. C'est que la chose les touche. Ces manifestations sont souvent le premier pas vers le banc des pénitents... J'ai fait le coup de feu salle

Oberkampf, vous savez, à Belleville. J'étais à côté de la mère de notre bien-aimée Maréchale, ce soir de décembre où l'on cria : « A bas Jésus ! Nous en avons assez ! S'il était là ton Jésus, je lui viderais un seau d'ordures sur la tête ». Plusieurs officiers rentrèrent chez eux la figure en sang. Dans la rue, des hommes grossiers nous poussaient, nous faisaient tournicoter en nous giflant. « Regarde ton Jésus, le voilà, c'est lui ! » Un méchant garçon agitait un coutelas devant les yeux de la Maréchale.

— Et vous n'aviez pas peur ?

— Nous ne pensions qu'aux âmes. Amen. Il vaut la peine, pour les âmes, de braver tous les risques. Nous disions : « Ce soir, nous avons été battus. Mais, encore quelques défaites comme celle-là, et la victoire est à nous ».

La petite Capitaine blonde acceptait la vie guerrière avec l'enthousiasme d'un enfant. Elle narrait à Blanche des histoires amusantes.

— A la salle de la rue d'Angoulême, des chenapans nous envoyaient des galanteries. L'une de nous, les premiers jours, ne savait de français qu'une phrase que lui avait apprise la Maréchale et qu'elle disait aux gens pour les prier de revenir : « Demain soir, à huit heures et demie ». Hi !... Je la vois, penchée comme une fleur sur ces garçons qui plaisantaient. « Mademoiselle, donnez-moi un rendez-vous ? — Demain soir, à huit heures et demie ».

A ce souvenir, Lucy Johns bondissait, et il y avait dans ses yeux une si excitante bonne humeur, que Blanche prenait feu malgré elle.

— Sur les Grands Boulevards, nous donnions

des prospectus où on lisait ceci : « La Capitaine Catherine et ses Lieutenantes parleront et chanteront ce soir ». La Maréchale s'appelait alors la Capitaine Catherine. Florence Soper, qui est aujourd'hui Mme Bramwell Booth, et Adélaïde Cox se mirent même en femmes sandwich. Qu'elles étaient drôles !

— Vous avez aussi vendu *En Avant* ! ?

— J'ai crié sur les boulevards le premier numéro d'*En Avant* !, avec Kate Patrick. Des jeunes filles criant un journal, à Paris, c'était plutôt rare. On ne voyait même jamais ça. « Shocking », inconvenant ! Des gens nous avaient prises, plusieurs fois, avec nos prospectus, et Florence et Adélaïde avec leurs pancartes, pour des pas grand'chose. Et des amis nous disaient : « Vous vous perdez de réputation ». Mais nous avions, dès le principe, jeté par-dessus bord la réputation, et la res-pec-ta-bi-li-té. Nous ne pensions qu'aux âmes... Je fus la première à me rendre à la Préfecture de Police pour me faire délivrer un permis de vente. L'employé me regarda des pieds à la tête. « Vous voulez un permis de vente et de colportage pour les rues de Paris ? C'est bien réellement ce que vous voulez ? » Je m'empressai de lui expliquer ce que c'était que l'Armée du Salut. Quand je quittai le bureau, il me regardait toujours avec effarement... Ah ! nos sorties dans la rue, notre paquet sous le bras. « *En Avant* !, un sou ! *En Avant* !, un sou ! » Les agents, souvent peu satisfaits de notre permis, nous menaient au poste... Voulez-vous voir le carnet où j'inscrivais mes ventes ? Je l'ai encore... Tenez, lisez. « Glorieuse victoire après une épreuve de foi :

vendu 351 *En Avant* ! à la Bourse. . . Le jour des morts, l'après-midi, à la porte du Père-Lachaise, toute seule, vendu 548 *En Avant* ! . . . Nous rentrions bien fatiguées, le soir. En route, on s'asseyait sur un banc, pour compter nos sous et voir qui en avait le plus. . . Et après Paris. . . je n'aurais pas voulu quitter Paris. . . ce fut Valence et la Drôme, aussi l'Ardèche. Je m'y battis pendant quinze mois. Nous eûmes les plus glorieuses réunions. J'en ai tenu, au village de Saint-Julien d'Ardèche, dans une grange qui était littéralement bondée. Quel beau réveil parmi les jeunes filles ! Plusieurs sont officières, ou vont le devenir. Le cher M. Elie Vernier, un pasteur salutiste. . . c'est un oiseau rare, en France, un pasteur salutiste. . . m'encourageait beaucoup. J'en avais besoin, car tous n'aimaient pas « la Lieutenant Lucie ». . . on me donnait ce nom, et les voyous m'ont fait, au casino de Valence, bien des misères. J'ai reçu des calottes, des coups de poing, des coups de pied. Mais nous ne pensions qu'aux âmes ».

Quelle solidité de loyalisme salutiste chez cette « petite Johnny » (« little Johnny » des lettres de Mme Roussel), âme enfantine et chevaleresque ! Quelle droiture d'héroïne modeste ! « Je n'oublierai jamais, dit Blanche, les heures passées dans le petit bureau des Grottes. La Capitaine Johns voyait ce qui me manquait et m'encourageait à me jeter dans la bataille. Mais j'avais besoin d'un baptême d'amour pour les âmes ».

Le soir du 9 février 1886, dans une réunion, la Capitaine Lucy Johns cita deux versets de Job, dont Blanche fut toute saisie. Dans sa Bible de jeunesse, au chapitre XXII du livre de Job, en face des versets

24 et 25 soulignés par elle, on lit, de sa main et d'une encre ancienne : « M. Johns (Miss Johns) 9/2, 86 ».

*Jette l'or dans la poussière,
L'or d'Ophir parmi les cailloux des torrents,
Et le Tout-Puissant sera ton or,
Ton argent, ta richesse.*

Vertu obscure, créatrice de certains versets des Ecritures, formules très pleines, sur lesquelles longuement on médite et dont l'inspiration vous laisse brûlants. Ce texte eut d'assez grandes conséquences pour Blanche Roussel, puisqu'il devint la source, le beau secret, la force profonde de toute une vie de renoncement. On l'a gravé sur la pierre de son tombeau.

Blanche n'écoutait pas avec moins d'avidité les propos du séduisant ami de Stuart, du Capitaine d'Etat-Major Edouard (il était monté en grade), qui la pressait autant que Lucy Johns de prendre cocarde de salutisme, carrément, en tournant son zèle sur un objet aussi sacré que le sauvetage des perdus. En outre, la jeune fille subissait la puissance d'un courage imperturbable comme celui de Mme Elisabeth Combe, inculpée quelques mois auparavant, dans l'affaire Eliza Armstrong, nous l'avons dit, pour avoir voulu, avec les Bramwell Booth, au nom du salut des âmes, s'attaquer au plus abominable des trafics. Et puis elle vibrait aux récits de l'invasion salutiste que faisait le « *War Cry* », Cri de guerre. En 1878, le drapeau Sang et Feu flottait sur un seul pays ; en 1885, sur dix-sept. En 1878, l'Armée avait cent vingt-sept officiers ; en

1885, deux mille six cent cinquante. La France se laissait de plus en plus envahir. A travers tout le Haut-Vivarais, le feu allumé se propageait, sautait d'arbre en arbre, d'âme en âme. Deux routiers alertes, dont le pied sonnait sur le sol dur, Thonger et Constant Jeanmonod, avaient, passant le Lignon, porté « le salut » dans la Haute-Loire. « Les montagnes et les collines éclatent d'allégresse », écrivait bibliquement Thonger, — avec un peu d'exagération. D'autres hardis compagnons, chantant comme des orgues, François Fornachon et le petit Albin Peyron, quinze ans, monté sur le vélocipède à grande roue — « le bicycle Alléluia » — couraient la Vaunage et la Gardonnenque, grimpaient les montagnettes, dégringolaient les combes languedociennes, passaient la porte des Cévennes. « Zou ! le monde pour Dieu ! » On allait claironner et tambouriner l'Évangile à travers l'Hérault et le Tarn. Dans les postes les plus ingrats, de jeunes Vivaroises, de jeunes Cévenoles — Jenny Pons, Marie Costeraste, Célie Chareyre, Irma Chapouand, Marie Cheytion, Léa Riou — affirmaient leur valeur ou accomplissaient leurs premières armes. De l'aplomb, de « l'assent », des gestes vifs. A elles particulièrement, à ces cigales du Seigneur, les triomphes étaient dus. Une Ardéchoise sans aucune instruction comme Irma Chapouand, type remarquable d'inspirée rappelant les prophétesses du Désert huguenot, bouleversait villes et villages.

— Ne voulez-vous pas en être ? disait Lucy Johns à Blanche.

— Ne voulez-vous pas en être ? disait Mme Combe.

Les communiqués ou les bulletins de l'Armée se succédaient dans *En Avant !* « Nous allons, nous poussons, nous avançons, sur toute la ligne ». Jamais progression plus rapide sous la mitraille. En 1883 et 1884, le nombre des Corps — des postes — et des officiers avait presque doublé. A la date du 1er mars 1885, on comptait, pour la France et la Suisse, dix-huit postes, soixante-quatre officiers et cadets ou élèves-officiers. A la date du 1er mars 1886, trente-deux postes, cent seize officiers et cadets. La Maréchale et Clibborn organisaient leurs brigades, afin qu'elles fussent bien sabrantes et bien volantes. Ils méditaient de former des brigades pour les bas-fonds. Le Général Booth, visitant, pour la première fois, les postes du Midi de la France, reconnut au Vigan, non sans humour, que le diable anglais, à qui il avait marché sur le pied, venait fort vilainement le tracasser en brisant les vitres et en sautant sur l'estrade, sous la forme de plusieurs pierres bien pointues : c'était le 25 janvier 1886. Rien ne manqua, en cette année 1886, ni le sang, ni la mort. Un cadet haut de six pieds, un Suisse, Louis Jeanmonod, vingt-deux ans, grand vendeur du journal, et qui faisait pleurer de pauvres filles au coin des rues en leur parlant du Sauveur, reçut, un soir, dans l'entrée de la salle du quai de Valmy, un si dur coup de tête en pleine poitrine, qu'il succomba quelques jours après, le 4 février. L'Armée lui rendit les derniers devoirs, comme on escorte, avec une pompe martiale, un brave tombé au champ d'honneur. Il fut jeté au trou des pauvres, avec des fleurs, des amens et des cantiques. « Sanguis Martyrum. . . » Le sang des martyrs est

une semence de salutistes. En Suisse, l'offensive se poursuivait contre vents et marées. Salutistes rossés, morniflés, ébouillantés, lapidés. Scènes orageuses, agressions sauvages. Mais un canton comme celui de Neuchâtel, où la lutte était si rude, avait déjà fourni, au 1er mars 1886, dix-neuf officiers ou officières, sans parler des cadets ou cadettes qui chantaient aussi fort que les autres :

Nous marchons avec entrain,
Malgré le diable et son train.

Et cette pensée venait à Blanche, qu'exaltait facilement la poésie du risque : « Pourquoi pas moi ? »

« C'est une toquée ! »

Elle commença de « témoigner », assez timidement, dans quelques réunions salutistes et se compromit ainsi vis-à-vis du monde. Elle osa parler de leur âme à des personnes qu'elle connaissait, envoya *En Avant !* à Loulou, l'entretint de mission à remplir. L'accent de ses lettres était, à présent, celui de quelqu'un qui a pris une décision, qui a fixé son avenir. Elle parlait ce « langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau ».

« Ce n'est pas moi qui ai changé, petite Blanche, c'est vous. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble qu'une barrière s'est élevée entre vous et moi, et que tout ce qui me touche et m'intéresse vous est devenu indifférent ». A la nouvelle que Blanche s'affiche de plus en plus avec les salutistes, se met au pas des salutistes, Loulou regimbe, Loulou éprouve les ressentiments du bon goût scandalisé.

Une jeune fille bien élevée et du meilleur monde, ah ! par exemple ! Car Loulou a des préjugés sociaux. Non, Loulou ne trouve pas la Maréchale épatante, et elle refuse catégoriquement d'accorder à l'Armée son admiration. Elle reproche aux salu-
tistes de matérialiser tout dans la religion, de profaner les choses sacrées. Les articles d'*En Avant !* à la sauce des Booth, peuh ! comment voulez-vous qu'avec un brin de culture dans l'esprit on lise ces choses-là avec componction ? Et cet orgueil spirituel qui se montre à chaque ligne : Je suis sauvé, tel autre ne l'est pas. Qu'en savez-vous ? Elle juge aussi saugrenue que cruelle la question : Etes-vous sauvé ? Bref, un abatage en règle, et Blanche reçoit son paquet. « 13 mai 1886. « De gustibus non disputandum est », mais je garderai toujours mon idée que ce n'est point le rôle d'une femme de courir les rues de Paris, le soir, pour vendre des journaux et chanter des cantiques dans les cafés, qu'une femme qui prêche est une chose aussi peu naturelle que le serait un homme qui raccommo-
derait les bas de sa femme et que la vraie, la seule, la plus noble mission de la femme est de se consacrer toute à son intérieur, à sa famille, où, passant inaperçue, elle fait le bonheur de son mari et s'occupe exclusivement de ses enfants... Des personnes qui se mettent à vivre la vie de Miss Booth ou de Louise Michel sont, je dirais, des curiosités surnaturelles. Je ne dis pas qu'on doive les louer ou les blâmer ; il me semble qu'il suffirait de ne point les imiter... Croyez que j'aurais rêvé autre chose pour vous ».

A Blanche la même pensée revenait : « Sauver

les perdus, d'autres jeunes filles le font. Pourquoi pas moi ? » Elle eût voulu prendre les S, être enrôlée comme soldat, mais « petite mère » ne le permit point. Des minutes de trouble. Courtes. Elle ouvrait sa Bible. « Ne promène pas des regards inquiets, lui disait Dieu, je suis avec toi ». Et elle était rassérénée.

C'était une Blanche Roussel qu'on n'avait jamais vue, en somme. La flamme de ses yeux avait changé.

— Vous savez, on dit qu'elle a vendu ses bijoux, pour venir en aide à l'Armée.

C'était vrai. Après la lecture d'un article de la Maréchale. Et son ardeur nouvelle se traduisait avec force dans ce retranchement solennel.

— Oh ! peu de chose, ses bijoux.

Mais ce qu'ils exprimaient ; rupture complète avec le passé, n'était pas peu de chose. Elle donne tout. « Jette l'or dans la poussière, l'or d'Ophir... ».

Et quand on apprit, en mai 1886, — tout se colportait à travers ce monde genevois — que Blanche Roussel était sur le point de s'embarquer définitivement dans la galère ballottée des Booth, que fiancée au Capitaine Edouard, à ce jeune Suisse, grand, mince et brun, elle allait entrer à l'Ecole Militaire de Paris comme cadette... Salutiste ! Blanche Roussel, dix-neuf ans émerveillés, une de ces créatures que le regard ne peut s'empêcher de suivre d'une curiosité caressante quand elles passent, salutiste, en chapeau Alléluia, avec une inscription sur son jersey ! « Si Blanche Roussel s'était faite Carmélite ou Mormonne, cela ne nous aurait pas causé plus d'étonnement », disait Henri Merle d'Aubigné. C'était bel et bien une bravade, alors,

pour une jeune fille de ce milieu genevois, que de se faire salutiste. « Mais enfin, vous n'êtes point encore partie, lui manda Loulou, et peut-être que d'ici au mois de septembre, vous vous raviserez. Je ne vous cache pas que je l'espère de tout mon cœur ».

Elle ne se ravisa pas. Malgré les apparences, cette vocation était bien dans sa nature. On a beau changer en se convertissant, on reste le même. Le romantisme que les nouveaux apôtres mettaient dans la religion, au fond, cela lui convenait. Cette spiritualité remuait en elle les plus riches accords, rassasiait tous ses instincts profonds : pitié pour la souffrance des humbles, aptitude au dévouement et au sacrifice, culte de l'héroïsme, mépris du danger, goût de l'aventure. Le monde à secourir lui apparaissait. Et la France d'abord, qu'à onze ans elle avait dit vouloir servir. En dévorant, de semaine en semaine, les bulletins de cette grande Armée, bulletins écrits sous le rempart, après l'assaut, elle sentait gronder dans ses veines le sang des ancêtres. Elle pensait à son père, à ce Napoléon de l'évangélisation. Elle entendait une claironnée de bataille. . .

Voici venue l'heure de l'appel sans retour, qui fera de Blanche Roussel, à travers des passes cruelles et d'innombrables bagarres, une victorieuse et la plus grande salutiste de France. Tout est dit. Belle guerrière, bouclez votre armure.

Dans ce temps-là, une salutiste se composait d'un uniforme bleu marine — jupe unie avec un large biais plat dans le bas, jaquette montante, jersey bleu orné d'une devise, un galon rouge (ou plusieurs, suivant le grade) sur le col rabattu, et des S en

cuivre ; serrée aux tempes une vaste capote en auvent, garnie en soie bleue, avec liséré rouge et ruban couleur de feu sur lequel se lisait l'inscription : Armée du Salut. Ajoutez à cela une guitare ou un tambourin, — je ne parle pas de la Bible, — et une conversation rehaussée de cette exclamation jaculatoire : « Alléluia ! » qui était le cri d'armes des nouveaux chevaliers du Christ, leur signe de ralliement, leur schibboleth, comme ce fut le sceau de saint François d'Assise et l'une des caractéristiques de son mouvement.

« Une carrière pareille, songeait Mme Napoléon Roussel. Cette existence hasardeuse, accidentée d'évangélistes nomades, un peu bohêmes, obligés de vivre avec rien et d'avoir des forces pour tout, cette atmosphère d'excitation fébrile, de tension nerveuse, ces veilles prolongées, ce surmenage, ce rôle un peu anormal que l'Armée fait jouer à ses prophétesses. . . Pourtant, ils m'ont sauvé mon enfant. Mieux vaut Tooty sous le costume salutiste, qui est un opprobre, qu'en appareil de chrétienne mondaine. . . Elle aura son mari pour la protéger. . . »

La mère en prenait son parti et remettait tout à son Dieu. C'est l'Éternel qui fait notre vie, Lui seul. Nous sommes menés. Mme Roussel se disait, cependant, que Dieu conduisait sa Tooty par des voies singulières.

« Je vous l'ai expliqué, ce n'est pas une vie où vous aurez toutes vos aises, écrivit, fin août, la Maréchale. Nous avons dit adieu à nos aises et à toute recherche égoïste pour aller après les perdus ». L'Armée du Salut ne prenait personne en traître. La pauvreté, l'opprobre, l'insulte, cela vous va-t-il ?

Et non seulement les coups de vos ennemis, mais encore ceux de vos parents ou de vos amis, cela vous va-t-il ?... En avant, marche !

III

L'INITIATION

3, avenue de Laumière.

Septembre, rentrée des cadets et des cadettes. Cinquante et un. En décembre, cinq de plus. Quatorze Suissesses, seize Suisses, dix Françaises, deux Français, huit Anglaises, quatre Anglais, deux Allemandes, casernés — style salutiste — 187, quai de Valmy, les hommes, au nombre de vingt-deux, 3, avenue de Laumière, les femmes, au nombre de trente-quatre.

Six appartements, chambres et dortoirs, où logeaient — avec la Maréchale — les officières et les cadettes, et « la nursery », à savoir un orphelinat de sept petites filles. Des fenêtres ouvertes sur l'avenue, on distinguait, à droite, les marronniers du parc des Buttes-Chaumont. Un foyer tout remuant, tout riant de jeunesse, bourdonnant de tambourins, de concertinas et de guitares. La « famille Alléluia », gouvernée par la Major Kate Patrick, une Irlandaise, petite, très brune, et son adjointe, grande et blonde, la Capitaine Blanche Young, qui faisaient de bonnes petites mamans. Pas de domestiques. Chacune pour toutes. Un esprit de

liberté, d'égalité et de fraternité, « l'esprit républicain véritable », disaient-elles. Dès l'ouverture de l'École, un pasteur avait juré à la Maréchale : « Elles se disputeront ». Trois mois après. « Eh bien, elles ne se sont jamais disputées ». — « Pas possible ! »

Théorie et pratique de l'abandon à Dieu.

Cours bibliques, instructions des officiers supérieurs sur l'art de la guerre du salut. Les chefs attachaient une importance extrême au dressage du caractère et de la sensibilité, et donnaient tous leurs soins à la culture de cette énergie invincible de la bataille : la sainteté. Il convient de préciser en quelques mots la mystique salutiste, sous peine de perdre la fleur de cette histoire, l'apostolat que je raconte reposant, en définitive, sur l'oraison de mon héroïne. Le programme tenait dans cette pensée centrale : abandon complet à Dieu.

Nul ne l'a mieux défini qu'Arthur-Sydney Clibborn en de petites études d'une substance drue constituant une véritable bible d'initiation. La vie de sainteté victorieuse est possible par l'abandon, où se résumant l'entière soumission, la foi pure, le cœur pur, l'amour parfait. Comme tous les mystiques, le maître salutiste voulait mal de mort au redoutable ennemi de notre sainteté, à cet amour-propre qui se fourre partout et cherche à se rendre propriétaire de tout, à ce « grand moi » qui est « le royaume de Satan au dedans de nous ». Qu'il soit brisé, qu'il meure. Là est le secret de la puissance apostolique. De chaque acte de renonce-

ment sort la puissance. « Loin de vouloir ménager sa vie propre », l'être sanctifié aime la croix. Sauvés par la croix, il nous faut porter la croix, si nous voulons sauver. Clibborn fut pour Blanche un maître des plus stimulants. Comprises et acceptées, ses leçons, qu'appuyaient les harangues enflammées de la Maréchale et d'intimes réunions de sainteté, formèrent en elle une âme salutiste plus profonde.

Les chefs ne s'attachaient pas seulement à développer le thème de l'abandon, ils s'efforçaient aussi d'en inculquer la pratique. A l'abandon ils ramenaient tout, et de l'abandon ils déduisaient, comme d'un principe général, les avis particuliers qu'ils adressaient à leurs élèves. Pour tous les doutes, toutes les difficultés une seule et unique solution, un seul et unique remède : l'abandon. Toujours la même méthode de direction appliquée de cent manières différentes. Méthode grâce à laquelle on nourrissait avenue de Laumière, chez les cadettes, un esprit de corps des plus ardents.

Discipline absolue, toute militaire. Il fallait se mettre au pas, à l'alignement, marcher à la baguette, obéir au coup de sifflet. Il fallait se plier aux attitudes, aux sentiments que réclamait la guerre du salut, et acquérir le style salutiste, l'accent salutiste, la couleur salutiste, l'allure salutiste. Il y en avait qui n'y arrivaient pas sans peine. Epreuve où se mesuraient la trempe des caractères, la valeur des âmes. Le peloton, si je puis dire, était dur.

Comme tant d'autres, Blanche Roussel avait rêvé de « marches », de « parades », d'« attaques », de « bombardements », de réunions où circule un air chargé de pathétique, de succès d'estrade, d'une vie

qui, au soleil des combats, scintille, piaffe et poudroie, car à une prophétesse en herbe la pensée des œuvres d'éclat sourira toujours. Lorsqu'elle débarqua, le 15 septembre au matin, de très bonne heure, Blanche brûlait du désir d'aller, le jour même, à l'assaut.

— Cadette Roussel, dit la Major Patrick, prenez votre cacao, puis vous irez vous reposer... Combattre ? Non. Vous ne bougerez pas. Cette après-midi, vous me repriserez cette paire de draps.

C'est ainsi que l'on met une élève-officière sur la bonne voie. Elle prit son cacao, du cacao sans sucre auquel elle ne put jamais s'habituer. Elle se frotta les yeux. Elle avait oublié de faire entrer dans ses imaginations guerrières le rude quotidien du quartier, les corvées prosaïques, l'exercice des vertus obscures, où s'assouplit la volonté, petits renoncements, petites victoires, sainteté de toutes les heures : décrotter des souliers, balayer, raccommoier, laver le linge, et, ce faisant, sentir la fierté naïve et confiante d'être enrôlée, tout en prenant peu à peu, au fond de soi-même, la conscience exacte des vraies grandeurs.

Aux réunions du soir, quai de Valmy, elle se perfectionna dans le « métier », prit l'habitude du public. Blanche avait une pudeur d'âme qui l'empêcha toujours d'étaler devant les gens son jardin secret, de livrer par le menu l'histoire de sa vie intérieure. Malgré tout, elle ne s'en tira pas trop mal. C'était beau, ces meetings. L'on ne menait pas une guerre morne quai de Valmy, mais une guerre mobile, bariolée, changeante, faite de surprises, d'assauts en fanfare, avec les perpétuels éclats d'une

bonne humeur affectueuse, et un entrain tout militaire.

Elle était heureuse. Tout le monde lui riait, la caressait, la choyait.

— Jamais je n'ai senti notre chapeau Alléluia plus à sa place que sur cette jolie tête.

— Vraiment, Maréchale ?

La cadette était ravie. « Au fait, se disait-elle, un moment après, plantée devant un miroir, au fait, ce grand cabriolet en auvent... » Et la cadette riait à elle-même et remerciait Dieu : « Alléluia ! ».

Elle portait bravement le petit surnom guerrier que, par fantaisie, lui avait donné la Maréchale : Nap, abréviation familière, en souvenir de Napoléon Roussel, et de Napoléon tout court, et cet autre, moins guerrier, Souris, que lui avaient décerné ses camarades. Elle avait brodé sur son jersey bleu une devise proposée par la Major : « De progrès en progrès ». Mme Roussel approuvait la devise et avouait qu'en définitive, « cette Armée, dans laquelle se rencontre de l'or pur, est destinée peut-être à faire monter plus haut les chrétiens ». La chère femme en venait presque à accepter les rigueurs, qui l'effrayaient pourtant, de l'existence salutiste, « car je veux croire qu'une croûte de pain avec Lui te donnera plus de joie que tout le luxe possible sans Lui ».

La table des cadettes était des plus frugales. Des légumes : pommes de terre, choux, haricots, oignons. Jamais de vin, tous les salutistes étant tenus de pratiquer l'abstinence absolue. Rarement de la viande. Un jour, la Maréchale déjeunait au milieu d'elles.

— Délicieux, ce bifteck.

— Maréchale, s'exclama Blanche étourdiment, c'est de la viande de cheval.

Un regard rapide, acéré et très bon, un sourire.
— Bien sûr, cadette, c'est de la viande de cheval, à bon marché, bien sûr. Qu'est-ce que ça aurait pu être d'autre, dites-moi ?

Etre pauvre, puisque l'argent a toujours été le pire ennemi des chrétiens ; donner l'exemple de ce détachement franciscain, qui repose sur un fond d'immense et fervente compassion ; n'user que des choses les plus indispensables et les plus simples, garder un uniforme tout délavé, ne jamais se permettre de « petits extras en vêtements ou en meubles, un peu d'élégance et de confort, aucun salutiste n'en ayant vraiment besoin » ; vivre de peu et se servir soi-même le plus possible ; traiter durement son corps sans se détruire, mais avoir l'horreur de « se conserver » ; cacher ses mortifications (« toi, quand tu jeûnes, oins ta tête ») : voilà, en abrégé, le pur régime ascétique des filles Alléluia de la grande époque, ce que la Commissaire Peyron appelait « la simplicité primitive authentique de l'Armée du Salut ».

Sœurs d'armes.

Cette sainteté victorieuse et joyeuse que chantaient ses maîtres, ne la voyait-elle pas se produire et s'épanouir sous bien des formes d'abnégation, de courage moral, d'humilité ? Rien ne dépasse l'être qui porte en lui le sacrifice, qui aime la croix et le

pain rassis. Tout, chez lui, est efficace. Son silence, sa parole, ses gestes ont une vertu secrète qui opère à son insu.

Elle couchait dans la même chambre qu'Evodie Philit, une convertie du « Moulin Alléluia » des Ollières, en Ardèche. Mariée, depuis quatre ou cinq mois, avec le Capitaine Thonger, elle avait dû entrer à l'Ecole Militaire, le 13 septembre. Thonger, resté à son poste, à Valence, se morfondait. Evodie acceptait le renoncement sans se plaindre, avec simplicité. Elle avait brodé sur son jersey le mot Excelsior. Son temps d'Ecole fut très court. Un matin d'octobre, un gaillard de haute mine se présentait à la porte des cadettes. C'est Blanche qui lui ouvrit.

— Evodie ! Evodie ! C'est ton mari !

Thonger venait chercher sa femme. On la lui rendit.

Une brune cigale nîmoise logeait là : Jenny Pons, fille d'Emile et Lydie Pons, l'ancienne batailleuse du poste de La Sagne, dans les montagnes du Jura, secrétaire de la rédaction du journal, qui, soit qu'elle priât, soit qu'elle corrigeât ses épreuves, était toujours en posture d'adoration ; la Capitaine Jenny Pons, brûlante et tendre, dont la vie salutiste passa comme cette gracieuse marguerite de luzerne que la faux attend de bonne heure.

De Blanche Young, l'adjointe de la Major, on racontait des traits analogues à ceux des saints d'autrefois, des naïvetés, des exagérations séraphiques. Harassée de fatigue, elle s'assied. Brusquement, elle se lève, comme en sursaut. « Je pensais à Lui. Il n'avait pas de lieu où reposer sa tête.

Comment rester assise, me souvenant de cela ? »

Il y a de la Major Patrick, dans *En Avant !*, des remarques, des pensées chrétiennement fort belles. En voici une qui a l'accent de certaine page mystique de Mechtilde de Magdebourg : « Ce n'est pas assez pour le cœur infini de Dieu que l'adoration des anges ; Il a besoin de l'amour des pécheurs qu'Il a sauvés ». Elle répétait à ses cadettes : « On ne fait que dans la mesure où l'on est. Pour aider, il faut être et avoir un esprit Alléluia. Vous n'avez pas le droit de faire une longue figure, puisque votre figure ne vous appartient pas ; elle appartient à Dieu et doit porter son sceau. Si vous ne pouvez pas prêcher des sermons très éloquents, qu'au moins votre figure bien sauvée prêche quelque chose ». Saint François d'Assise n'eût pas mieux dit. Et puis, elle savait, Kate Patrick, une excellente manière de crucifier le moi, pour ses cadettes : la vente du journal sur les boulevards et dans les cafés.

Au mois de mai 1886, elle avait été chassée ignominieusement de la Taverne de l'Enfer, — boulevard de Strasbourg, — dont elle avait eu le temps d'apercevoir la salle aux murs peints de flammes, où l'on dansait autour d'un homme rouge qui représentait Satan armé de sa fourche. Un garçon déguisé en diable l'avait poussée dehors en criant : « Pas de salut en enfer ! » Elle ne pouvait digérer cette avanie et voulait à tout prix s'introduire avec ses cadettes dans l'autre démoniaque, pour dire et chanter le chemin du ciel à ceux qui se trouveraient là. Elle y réussit. La cadette Roussel en était et fut chargée du reportage. C'est son premier article dans *En Avant !* : 16 octobre 1886.

— « Vous êtes de l'Armée du Salut et vous voulez nous chanter des cantiques ?

— Oui, Monsieur.

— Vous ne pouvez pas le faire ce soir. Si vous nous aviez averti d'avance, cela eût été possible.

— Pouvons-nous revenir demain soir ?

— Oui, revenez demain soir, à neuf heures. Avez-vous des uniformes ? (Elles s'étaient présentées sans chapeau, un châle autour de la tête).

— Oui.

— Eh bien, mettez-les.

« Le lendemain, nous étions exactes au rendez-vous. Nous avions prié toute la journée pour cette visite à l'Enfer, et, comme toujours, le Sauveur a été fidèle. On nous avait annoncées et, en arrivant, nous fûmes accueillies par ces paroles :

— Ah ! l'Armée du Salut ! Un chœur de l'Armée du Salut !

... « Les murs peints en rouge, ces hommes vêtus en diables, et surtout ces expressions moqueuses et pourtant tristes ne prouvaient que trop que ce café était bien réellement le domaine de Satan. Au fond de la salle, près de la scène, il y avait des danseuses et chanteuses qui n'en pouvaient croire leurs yeux en voyant l'Armée du Salut en enfer. Au milieu d'une fumée qui nous étouffait presque, nous entonnâmes : « Il est un lieu de paix, d'amour ». Les conversations s'arrêtèrent un instant, le bruit cessa, mais seulement pour recommencer de plus belle, une fois le chant fini. Jamais je n'oublierai les figures de ces pauvres filles. Quand nous chantâmes : « Pécheur, pense à l'éternité », leur expression, leurs yeux grands ouverts sem-

blaient nous dire : « Donnez-nous quelque chose de plus que cette misérable vie de péché ». La Major alla vers ce groupe et, posant la main sur l'épaule de l'une d'elles, dit :

— Vous n'êtes pas heureuses. Donnez-vous au Sauveur et laissez là cette vie de péché.

« Pas un sourire n'effleura leurs lèvres, et elles demandèrent des journaux ».

Au cours de cette petite guerre, Blanche Roussel eut l'occasion d'entrevoir un monde inconnu, fiévreux, attrayant, un peu effrayant aussi, pour une nouvelle venue qui aimait singulièrement la discrétion.

— Petite violette, du courage, lui disait la Capitaine Young.

Et la Maréchale :

— De l'audace ! de l'audace ! Vous n'êtes pas une belle rose de printemps à mettre sous globe, vous savez. Vous êtes un soldat de Jésus-Christ. Ma petite Nap, la guerre veut des âmes guerrières.

Mais Blanche n'avait pas peur.

Kate Patrick partit pour la province, et la Capitaine Schindler vint prêter main forte à la Capitaine Young. Cette Nadine Schindler avait poussé drument au grand air, dans le canton de Vaud, sur la montagne, sauvageonne rousse grim pant aux arbres, courant pieds nus, crinière au vent. Placée en apprentissage dans une fabrique d'horlogerie, à Neuveville, sur les bords du lac de Biemme, elle s'était mise à aimer le bal, la toilette, les romans, le vin et le tabac. Elle avait toujours sur elle, avec des cigarettes, un couteau, de la ficelle,

des épingles dont elle usait pour accrocher l'une à l'autre, par leurs jupes, deux commères ou pour piquer les gens, et un ou deux cailloux. Naturellement, la vaurienne traîna ses grolles aux premières réunions salutistes. Mais, le 5 mars 1883, un dimanche de carnaval, elle s'agenouilla violemment au banc des pénitents. Quand on lui proposa d'entrer à l'Ecole Militaire, elle objecta qu'elle ne pourrait jamais vaincre le penchant à la colère qui lui faisait invectiver un cabaretier, étendre par terre d'un coup de poing un malapris, administrer une paire de claques à un polisson en pleine réunion de prière. Mais le Seigneur se plaît à dompter ce qui semble indomptable : triomphe de Sa grâce. Une des choses auxquelles Nadine Schindler eut le plus de peine à renoncer, ce fut le vin. Elle évangélisa comme officière en Suisse et en France. Boute-en-train d'une alerte audace, à l'Ecole Militaire et partout, elle secouait son monde. Sur le boulevard, elle faisait la pige au salutiste le plus affronteur, étourdissait les sergents de ville par son bagou. « Hé ! Monsieur l'agent, puisque Dieu m'a donné une forte voix, c'est pour que je crie ». Conduite au poste de police, la bonne pièce s'arrêtait au milieu de la rue pour offrir son journal aux passants : « *En Avant ! un sou !* » Au commissaire de police elle parlait avec aplomb et volubilité de l'amour de Dieu, de la justice humaine qui est peu de chose en comparaison de celle de Dieu. De guerre lasse, on la laissait tranquille. « Voyez-vous, Messieurs, c'est un feu qu'il y a dans le cœur du salutiste. . . *En Avant ! un sou !* »

Elle emmena Blanche vendre le journal avec elle.

Quarante ans plus tard, Blanche Peyron s'ébau-
dissait encore au souvenir de ces premières tournées.

La rencontre d'Évangéline Booth.

Mais la belle aventure des semaines d'appren-
tissage de Blanche Roussel en 1886, ce fut la
rencontre d'Évangéline. Un soir d'octobre, la
cadette prolongea son action de grâces quotidienne.

« J'ai une amie ».

Une sœur de la Maréchale, Évangéline, populaire
dans les milieux salutistes sous le petit nom d'Eva,
était venue passer deux semaines à Paris. (Sortie
sensationnelle en son honneur, le lundi 11 octobre.
Les Grands Boulevards virent défiler la procession
des futurs officiers et officières. A leur tête
Évangéline. Retour à pied sous la pluie, de la place
de la Concorde à la Vilette.) Les récits de la
Capitaine Eva, sa vie racontée aux cadettes. Quels
jolis faits de guerre ! Quatrième fille et septième
enfant des Booth, elle était venue au monde la nuit
de Noël 1865, l'année où naquit la « Mission de
l'East End » parmi les plus misérables de Londres.
Prédestination certaine ; car, des huit enfants de
William et Catherine Booth, aucun n'a été au même
degré qu'elle un dompteur de gars jugés ingouver-
nables, un sauveteur de meurt-de-faim. Vêtue en
pauvre, en gypsy, elle se mêlait aux marchandes
de fleurs, pénétrait en des bouges. Pour gagner les
enfants, elle imagina de se faire raccommodeuse de
poupées et de jouets abîmés. Elle avait le sens de
ce qu'il convient de dire ou de faire voir aux
simples. « A une misérable à moitié nue, que je

trouvai couchée sur le plancher, je donnai mon foulard rouge, lui disant de le regarder, lorsqu'elle serait tentée de boire, de jurer ou de mentir, lui disant de se souvenir que le sang rouge de son Sauveur avait été répandu afin de la délivrer du péché et de lui assurer le ciel ». Tandis qu'Évangéline contait ses débuts d'enfant de troupe, aussi ses toutes récentes offensives du quartier commerçant de Marylebone, Blanche la regardait, grisée, fascinée. Un entretien particulier avec elle la fit palpiter d'enthousiasme. Quelques mots d'anglais suffirent. D'une telle cheftaine à une telle élève, il n'en fallait pas davantage. A son tour, Blanche s'empara d'Évangéline Booth par sa vive intelligence, son âme de lumière toute claire et chaude. Et une amitié naquit entre elles, qui eut dans leur carrière une valeur unique, un prix unique. « Je regarde l'amitié que j'ai eue pour vous, dès votre entrée à la Visitation, comme un sentiment inspiré de Dieu », écrivait sainte Chantal à la Mère Madeleine de Chaugy. C'est ce qu'Évangéline Booth et Blanche Roussel pouvaient se dire et se disaient l'une à l'autre. Elles nous séduisent, ces deux-là, par leur grâce première, — délicieuses à regarder, encore en herbe, presque, ou en bouton, bien avant les œuvres épanouies et les fruits mûrs. Évangéline va avoir, à Noël, vingt et un ans. Blanche en aura vingt, le 8 mars. Leurs yeux brillants, l'ovale anglo-saxon de leur visage — on dirait deux sœurs, l'une brune, l'autre blonde ou « auburn » — leur grand parfum de fraîcheur tendre, font penser à l'aube sur un jardin anglais. Deux beautés émouvantes comme la candeur et la compassion.

Plusieurs soirs de suite, enveloppées d'un châle tout usé descendant sur des jupes pauvres, transformées — une idée d'Évangéline — en chanteuses italiennes, avec tambourin et accordéon, elles se risquèrent dans plusieurs cafés assez sordides de la Villette. Elles brûlaient d'une ardeur ingénue d'apostolat.

La question du mariage.

— Notre époux, c'est le beau Jésus, et Il nous veut tout entières. Nous vivrons un grand amour. Ainsi parlaient quelques vierges fortes de l'Armée, qui avaient au doigt l'anneau d'or des fiançailles mystiques. Un mari pouvait devenir un gros obstacle sur le sentier de la guerre, une embûche de Satan par laquelle on s'enlisait en des marécages. Danger des liens terrestres. Sur ce chapitre nos filles Alléluia s'exprimaient sans ambages et leur audacieuse sincérité fut, un moment, assez cruelle à Blanche. Même un propos d'Évangéline la bouleversa. « Ton cœur souffre, tu es triste. Pourquoi ? Est-ce moi qui ai fait cela ? Qu'ai-je dit au sujet d'Édouard ? J'ai compris, après ton départ, cette après-midi, que j'avais été sotté, et, peut-être, pas très gentille de te dire tout ce que je t'ai dit. Et j'ai pleuré, du chagrin que j'avais de t'avoir blessée ».

Cependant, les ferveurs de sacrifice de ses sœurs d'armes gagnaient notre cadette. D'autant mieux qu'elle s'acharnait à épanouir en elle la parfaite vie salutiste, en se conformant aux consignes de mort qu'elle avait reçues de ses chefs. Mme

Napoléon Roussel en fut à la fois éblouie et tourmentée, et s'appliqua à brider cette droiture impétueuse. « Tu dois t'attendre, n'est-ce pas ? » écrivait-elle vers le 20 octobre, à ce que ta vieille maman tire de temps à autre sur les rênes, pour empêcher son noble et ardent coursier de s'emballer et d'aller se casser la tête contre le poteau. Tes bonnes amies ont bien tort de mettre à ton désavantage tes fiançailles. Si tu n'avais pas été fiancée, tu ne serais pas partie. Elles devraient chanter, au contraire : Heureuses fiançailles qui ont amené Blanche Roussel à l'École Militaire ! Quoique je sois, certes, très satisfaite de ton affection pour Miss Eva, je te prie de croire que le jugement d'une fille aussi jeune touchant la question du mariage ne saurait pour moi peser bien lourd dans la balance ». Seulement, Mme Roussel, déjà, n'y peut rien. La doctrine mortifiante de la Maréchale et de Clibborn obsède la cadette. « Dieu le premier », toute pensée de bonheur terrestre lui étant subordonnée. Aux mystiques Alléluia, si experts à découvrir les pièges cachés de l'amour-propre, Blanche Roussel a pris ce regard aigu, perforant, qu'elle porte, qu'elle ose porter sur elle-même et sur son fiancé.

La jeune fille essayait cependant de chasser la pensée importune : le Capitaine plaçait au premier plan leurs projets humains, et ainsi, au lieu d'être pour elle le guide vivant, sanctifié qui la précédait, il n'était que le tentateur qui la tirait en arrière ; il deviendrait « un rétrograde ». Cette pensée de feu la poursuivait. Elle devait beaucoup à ce garçon, qui l'avait aidée à briser définitivement le charme que le monde exerçait sur elle, qui avait même

temps, nourri en elle l'inquiétude de la perfection. Hélas ! lui fallait-il souhaiter la fin d'une inclination qui était sans beaucoup de bonheur dans le présent, comme sans grand espoir, peut-être, pour l'avenir ?

Une semaine à Londres.

— Katie, si j'emmenais Roussel ?

— Tu as raison, dit la Maréchale. Une semaine en Angleterre lui fera le plus grand bien.

A Londres, Blanche visita les Ecoles Militaires, que dirigeaient une sœur et un frère d'Évangéline, Emma et Herbert. Avec Florence Bramwell Booth, elle entra en des refuges pour les prostituées, en des asiles de nuit. Elle fit la connaissance d'une « Drunkards-Rescue-Brigade » battant les rues à la recherche des ivrognes, vit des « slum-sisters », sœurs des bas-fonds, pénétrant, armées de brosses et de balais, dans le logis des pauvres. Celles-ci récuraient les planchers, soignaient les gosses, portaient des fleurs aux malades, veillaient les mourants : « les anges en tablier blanc », disait-on. Une Capitaine d'Etat-Major, Mildred Duff, l'interrogea sur l'Ecole Militaire de Paris. Fille d'aristocrates, gagnée au salutisme par Catherine Booth, elle était sur le point de s'embarquer pour la Suède, où on l'envoyait, toute jeune qu'elle fût — la valeur n'attend pas le nombre des années — prendre le commandement des Ecoles Militaires. Quelle séduction se dégagait de cette Mildred ! Blanche Roussel parcourut le théâtre des travaux d'Évangéline. Elle marcha par les rues, en tête du cortège salutiste,

à côté de son amie, qu'entourait sa garde d'honneur composée d'anciens mauvais sujets transformés par la grâce. Il y avait de l'épopée dans le cœur de Blanche, et elle se livrait aux sensations de tragique que suscitaient certaines figures, ou bien une impasse, une maison lézardée, un « pub », sur quoi le brouillard d'automne et l'isolement répandaient des couleurs appropriées. Attirance particulière et infaillible, à Clapton, des fondateurs de l'Armée. William Booth, apôtre biblique au nez d'aigle, à la barbe fluviale, grand et maigre, avec quelque chose de saccadé et d'impératif dans la démarche. Catherine Booth qui la fixa de ses yeux bruns à la fois aigus et caressants, lut jusqu'au fond de son âme et l'aima tout de suite. Elle était alors au zénith de son succès, de sa popularité de prédicatrice. Elle portait son uniforme tout simple et avait sur ses cheveux gris une petite coiffe de tulle ornée de l'écusson de l'Armée. Certes, l'un et l'autre éveillèrent dans l'âme préparée de Blanche une forte impression d'humanité sainte et d'allégresse apostolique ; mais c'est au contact d'Evangéline que Blanche pénétra leur génie.

Retour en France.

Son apprentissage de cadette avait pris fin. 15 septembre - 6 novembre, sept semaines. Sept semaines décisives de sa cristallisation intellectuelle et morale. Des courants de pensée et d'émotion qui agiteront son existence ont afflué vers elle. Sa vie intérieure s'est développée avec une rapidité inouïe. Chef-d'œuvre d'une volonté qui correspondait à la grâce. Et il lui semble, par instants, qu'un abîme la sépare du Capitaine Edouard, son fiancé.

6-7 novembre, il y eut quai de Valmy une mémorable nuit de prière. Les chefs, une fois de plus, commentèrent le « laissez-vous faire par Dieu » qui est la consigne des vrais mystiques et rappelèrent à ceux et celles qui partaient pour le champ de bataille que la sainteté victorieuse n'est assurée qu'à l'abandon complet.

Le 7 novembre, dans la journée, Blanche Roussel, promue Lieutenant, arrivait à Lyon.

IV

L'ENTRÉE EN CHARGE

LA SAINTE GUERRE A VINGT ANS

Lyon.

Sous le ciel de nacre et de fumée, qui est le ciel de Lyon, l'œuvre ne faisait pas beaucoup de chemin. Au dire du Major Pierre Bisson, de Guernesey, « elle marchait comme la tortue ».

— Il faut à tout prix réveiller les Lyonnais. Le démon qui endort les gens est, là-bas, le maître, et c'est celui que je crains le plus. Je préfère mille fois celui qui rugit, mord et déchire.

Et la Maréchale partit, prenant avec elle Blanche Roussel et trois autres officières.

Réunion sur réunion. Le Capitaine Constant Jeanmonod s'était avisé d'un moyen original de publicité : il portait une énorme lanterne en bois — qu'il allumait le soir — dont les vitres étaient des affiches en papier très mince où s'inscrivaient

les réunions. Combats très durs. Le pasteur Léopold Monod, de l'Eglise Libre, vint en aide aux salutistes. « Que les Monod soient bénis en retour de la protection qu'ils accordent aux pauvres salutistes, écrit Mme Roussel. Ce serait splendide si vous progressiez parmi les catholiques. Papa avait l'habitude de dire qu'en dépit de leurs principes révolutionnaires, les Lyonnais avaient de beaux sentiments ; il les appelait « les bons Lyonnais ». Nous sommes enchantées que tu aies rencontré des personnes qui ont connu papa ».

Faire ses premiers essais dans sa ville natale, sur les traces de Napoléon Roussel et aux côtés d'un chef comme la Maréchale, quel privilège ! Mais, le 6 décembre, la Maréchale reprit le train pour Paris. Blanche restait à Lyon. Débrouillez-vous, ma petite Nap.

« 8 janvier 1887. Ma chère petite Nap, songez à mon expérience de Paris. Rien, jamais, ne parut plus noir que ces premiers mois de luttes. Courage donc, mes précieuses filles, courage. Vous vaincrez. Nous avons inauguré huit nouveaux Corps, ces deux derniers mois, et Calais ouvre cette semaine, ainsi que Niort ».

De Mme Roussel à « sa petite Lieutenant » les conseils les plus judicieux. Eviter le surmenage et l'éparpillement, toute hâte fébrile ; ne pas vouloir tout faire à la fois. « Quant aux visites, acquitte-toi de celles que tu pourras faire bien ». Réserver du temps pour la méditation et la prière ; se ravitailler, développer la vie spirituelle : des lectures ; puiser dans la Bible continuellement et s'en nourrir si l'on veut « se sauver d'un enseignement monotone ».

« Les sermons de M. Léopold Monod, si tu pouvais aller l'entendre, t'aideraient fort ». Pas de fanatisme. « Dans les allocutions, ne pas prendre un ton de supériorité, comme si les salutistes étaient les seuls vraiment consacrés à l'œuvre de Dieu : « Les élus de Dieu, c'est nous, et rien que nous ! » Semaine après semaine, la mère s'informait de la santé de sa fille. « Un adage favori des chrétiens de la vieille école, dont je fais partie, était : « Prenez soin du corps, jusqu'à ce que vous puissiez vous en passer ». J'ai peine à croire que vous puissiez vivre tous sur vos petites collectes. Oh ! c'est drôle, des gens qui envoient un dîner à ma Blanche ! Mais, dans l'Armée, vous êtes accoutumés à cela. J'admire toujours la simplicité avec laquelle Miss Viccars accepte toutes choses. Hier, Ponie (Léonie) et moi sommes allées mettre des bourrelets à ses fenêtres. Il faisait une bise si froide ! Ces pauvres filles, je t'assure, devaient la sentir. Leur appartement n'est qu'une baraque toute mince et mal finie ».

A Lyon, 10, rue Malesherbes, quartier des Brotteaux, on gelait. Et il n'était pas facile du tout d'attirer du monde à cette salle, l'une des plus jolies que l'Armée possédât sur le continent, et située dans le voisinage de la maison natale de Blanche. Le Rhône passait là, tout près, blafard et violent, charriant, infatigable, sous les plis de ses eaux, la mélancolie des siècles chrétiens. De l'autre côté, entre Rhône et Saône, la pente brumeuse, abrupte, regorgeante, la Croix-Rousse nourricière, où ses grands-parents Roussel avaient travaillé de leurs mains, où son père enfant avait peiné chez un

patron rue Romarin, où son père homme avait évangélisé avec prédilection. A coup sûr, la ville des canuts, en haut, intéressait bien plus nos prédicatrices que la ville des soyeux, en bas. Les maisons disgracieuses, vétustes virent souvent circuler, par les ruelles étroites, boueuses, par les passages en escaliers, les pittoresques filles Alléluia. Blanche défrichait le terrain. Courageusement. Le soleil n'était-il pas là, vainqueur, derrière ce brouillard roux qui la transperçait ? De même, le Bien-Aimé, l'Unique était là, près d'elle, quoique l'éclat de Sa puissance ne se manifestât point.

De quel élan elle allait à la recherche des perdus, quand elle venait de recevoir une lettre d'Évangéline ! Elle était jeune et trouvait bien doux de se sentir si complaisamment regardée, écoutée. « Tu es un brave. Que je voudrais t'avoir avec moi ! Comme nous serions libres, toutes les deux, d'appartenir entièrement au Seigneur et à Son œuvre précieuse !... J'ai pensé à toi avec une telle tendresse, désirant ta présence, t'appelant, tandis que mon combat de Marylebone devenait plus dur et aussi plus beau... Ne te tues pas de travail. Aimerais-tu que je vinsse t'aider ? » Souffrant de la tête et du dos, tourmentée, surmenée, — fatigue physique, solitude morale, — cette originale d'Évangéline ne consentait pas à garder la chambre, il lui fallait les campagnes d'apostolat, sans arrêt, sans repos ; elle serait morte, si elle n'avait pas ainsi marché dans l'âpreté divertissante de la guerre du salut. Réconfort certain que son exemple pour notre Blanche dont la vaillance, malgré tout, tremblait un peu, parfois, sous l'armure.

Une volonté définitive de renoncement la déliait, de plus en plus, de son fiancé, de ce charmant Capitaine d'Etat-Major, qui, lui, ne voyait que Blanche, le mariage avec Blanche, le bonheur avec cette jolie créature, tellement que la guerre du salut, à ses yeux, perdait tout à fait de son attrait. La jeune fille avait subi la tentation de l'héroïsme chrétien ; le glaive avait pénétré dans son âme, elle en sentait la brûlure. Impossible de refuser les dépouillements. C'est chose terrible qu'une vocation chrétienne véritable, car, à mesure qu'on donne, Dieu prend et demande davantage. Elle ne s'appartenait plus, maintenant, en cette haute passion pour les perdus qui la ravissait hors d'elle-même. « Dieu le premier ».

« Une brigade d'hommes vend le journal dans les cafés toutes les semaines, rapporte-t-elle dans *En Avant !* du 25 décembre. Lundi nous sommes allées à Villefranche-sur-Saône, dès le matin, pour vendre à la foire et tenir une réunion le soir. Bonne vente. Les soldats avaient promis de tenir la réunion ici, pendant notre absence ».

Blanche, qui s'était aguerrie, tâchait de faire bonne figure devant la gouaille et le scepticisme lyonnais.

— Ohé ! l'Almée du Salut ! criaient les étudiants.

Il importait de demeurer bien doucerette devant toutes les gognandises et toutes les rigolades.

Elle réussissait, comme Evangéline, à convertir des chahuteurs. « Alors, tu reçois d'eux, au lieu de coups, des mots gentils, bravo ! » écrivait Mme Napoléon Roussel. Hem ! gageons que ces « gones » n'étaient pas insensibles au charme physique de la

jeune Lieutenant. « Ceux de tes voyous qui vont partir au régiment, je suppose que tu pourras les suivre, grâce à l'envoi du journal. Au moins tes favoris. Tes voyous favoris ! C'est comique. Mais ces pauvres enfants ont bien besoin d'affection ».

Au reste, il n'y avait pas que des voyous parmi les pénitents de Blanche Roussel, témoin la lettre d'un jeune protestant, moniteur à l'Ecole du Dimanche. « Je connaissais la Parole de Dieu. Ce qui me manquait, c'était la nouvelle naissance... Vous êtes ma mère spirituelle ».

Elle s'exerça, dans cette première campagne, à la pratique de l'autorité, au discernement des caractères, à l'art d'apprivoiser les oiseaux sauvages.

En janvier 1887, il fut question de créer un Corps salutiste en Italie. Or, Blanche savait assez bien l'italien, et les chefs la tenaient pour une officière très sûre et capable de devenir, dans la guerre sur le continent, la meilleure des collaboratrices. Projet qui mit aux champs Mme Napoléon Roussel. « On va un peu fort dans l'Armée ». Une considération paraît avoir fait reculer la Maréchale : la santé de la jeune fille, qu'elle avait vue souffrante à plusieurs reprises. Finalement, Blanche, nommée Capitaine, prit, le 21 janvier, la direction de l'œuvre à Lyon, en remplacement de la Capitaine Bouvier. Puis, brusquement, le 1er février, reçut l'ordre de faire son paquetage et de se mettre en route pour l'Ouest. Urgent. Les deux Lieutenantes laissées à Lyon se débrouilleraient toutes seules ; on les avait « jetées à l'eau, elles nageraient », on apprend la guerre en faisant la guerre.

Mme Roussel ne vit pas d'un mauvais œil ce déplacement. La Plaine poitevine, ce serait très bon pour les nerfs d'une officière hors d'haleine. Voire ! Charybde et Scylla. . .

Le Poitou : Niort et Celles-sur-Belle.

On avait cherché à intimider les premiers salutistes parus dans Niort. A la porte, les Suisses ! Effectivement, ils étaient Suisses. Emile Gunthardt, l'ami de Stuart au Poly, était l'un d'eux. Une foule furieuse criant : « Ce sont des espions ! » prit d'assaut la maison où ils logeaient, et ils durent déguerpir par le toit. Arrivèrent alors des officières françaises, et les réunions reprirent.

Deux jours de foire. Paysans, bestiaux, volailles. Sur la grand'place, si la sonnambule peut dire la bonne aventure, la salutiste peut crier son *En Avant !*

— L'Armée du Salut ! Voilà l'Armée du Salut !
Quoi c'est ça, l'Armée du Salut ?

L'apparition des vendeuses Alléluia produisait comme un choc électrique. Poitevins en blouse et Poitevines sursautaient à leur vue. La ravissante Roussel fit événement. Réussite complète : quatorze cents exemplaires vendus.

Tout Niort était sur le qui-vive. La salle, 23, rue des Fossés-Saint-Jean, se remplit, pour la Maréchale, le dimanche 20 mars. Les quolibets pleuvaient. La Maréchale chanta un cantique doux et lent, tout en piano, sauf lorsqu'elle articulait d'une voix expressive un mot important. Silence, immobilité. Ensuite, elle descendit de l'estrade, monta sur un banc, au milieu de la salle. Regard de dompteuse à la ronde.

Et elle se mit à tancer avec vigueur l'esprit de légèreté. Le public écoutait, stupéfié.

— Vraiment, dit un monsieur, il y a quelque chose d'extraordinaire chez ces filles.

Mais il prit sa revanche, le public, trois jours après, au théâtre. Ce fut un boucan d'enfer. Un machiniste demanda s'il fallait baisser le rideau.

— Jamais ! cria la Maréchale, jamais ! Nous lutterons, tant que nous aurons le souffle.

On respirait, c'était assez net, une atmosphère de défaite.

Pourtant, dans une lettre datée du 5 mars, Blanche Roussel voyait par la foi de futurs soldats salutistes parmi les garnements qui hurlaient, faisaient des cris d'oiseaux, des miaulements de chat, des hi-han de baudet, éteignaient le gaz, lançaient des rats crevés aux officières. Blanche Roussel ne se trompait pas. « *Deo juvante vinco*, Dieu aidant j'ai la victoire ».

Il y en eut qui allèrent, « pour rigoler », au banc des pénitents. « L'homme au renard », un assez mauvais drôle de trente ans passés, qui avait tiré des jours de prison et qui se promenait avec un renard ou exhibait diaboliquement de ses poches de petites souris blanches, « l'homme au renard » devint un rétrograde. Mais non pas le lycéen Patrice Mercier. Elève de rhétorique, se disant anarchiste et ami du potin, il voulut monter une bonne farce, imagina, lui aussi, de faire semblant de se convertir, écrivit à la Capitaine Roussel, sollicitant encouragements et conseils, et fut pris à son propre piège. « Peu à peu le Seigneur m'éclairait ». Michel Spennel, dix-huit ans, qui travaillait dans un atelier

de sculpture sur bois et pierre, garçon rangé et qui ne manquait guère la messe, venu s'amuser le soir du 1er avril, s'effondra au banc des pénitents, à la fin d'une réunion de Blanche. « Je puis certifier que je ne saisissais pas grand'chose du salut, quand elle s'agenouilla à côté de moi, en cette minute inoubliable, mère de ma destinée. Je fus enrôlé comme soldat, quatre mois après. Nous étions six jeunes gens à recevoir les S, et nous eûmes l'idée, ma foi, d'aller les arroser !... Comme je vous le dis. Oh ! pas avec de l'alcool. Le vin nous parut indiqué pour célébrer cet événement, nous commandâmes du vin. Nous étions des pénitents très sincères si nous n'étions pas encore des abstinents selon la formule, mais c'était tout de même le diable qui nous conduisait au café. Mon cœur chantait les louanges de Dieu. Je compris bientôt — une officière m'y aida ; ce n'était pas la Capitaine Roussel, elle était partie — je compris bientôt qu'un brave garçon qu'on avait vu dans une posture d'humilité écrasée au banc des pénitents, ne pouvait plus continuer d'aller s'afficher au « banc des moqueurs », je veux dire à une table de café ».

La Maréchale mandait : « Soignez vos convertis. Mettez-les à l'œuvre, sans perdre une minute ». Blanche les soignait de son mieux, lorsqu'elle dut s'en aller, le 8 avril, en compagnie de la Lieutenant Rachel Raze, ex-institutrice languedocienne, arborer le drapeau Sang et Feu à Celles-sur-Belle.

Chef-lieu de canton, Celles possédait son église, son temple, sa place du marché, sa halle couverte, sa gendarmerie. En somme, il ne lui manquait à peu près rien qu'une salle de l'Armée du Salut. « Ce

tranquille petit Celles », Mme Roussel comptait bien que l'esprit des tempêtes n'y sauterait pas. Une brave maisonnette paysanne, avec son jardin potager, loin des grandes routes ; du beurre, du lait et des œufs de première qualité, quelle chance pour Tooty ! Après les terrains un peu bien desséchés de Lyon et de Niort, une oasis.

Mais Blanche Roussel y goûta moins de repos encore qu'ailleurs.

Ce n'était plus l'auditoire turbulent de Niort. Des paysans attentifs, huguenots pour la plupart, et qui gardaient avec un saint respect le souvenir des aïeux. Toutefois, les calomnies avaient volé, à travers la Plaine poitevine, jusqu'à Celles-sur-Belle. Et Blanche, qu'elles laissaient d'ordinaire indifférente, s'en émut. La Maréchale lui écrivit de sa main et en français : « Tout cela vous forme pour l'avenir. Dieu est fort, la vérité triomphera... Bon courage, Nap ». Sa « petite mère », elle, oui, Mme Napoléon Roussel, n'était pas peu fière de cette prédestinée dont le sort était celui des apôtres. « La persécution te met dans la compagnie du divin Maître. Dieu se sert de toi pour sauver des âmes. La joie que tu en as doit te donner la force de supporter toutes les oppositions ».

Blanche a parlé elle-même de « luttes réelles et terribles ».

Lesquelles ne tenaient pas uniquement aux faux bruits semés par le diable contre les pauvres filles Alléluia et leurs convertis. Blanche Roussel avait rompu ses fiançailles.

Les fiançailles rompues.

Une paix monte de la campagne poitevine, de la terre qui, sous la lumière douce, dans le silence plein d'un bourdonnement d'insectes, travaille et fait du pain pour les hommes. Mais la jeune fille reste étrangère à cette paix. Ses grands yeux semblent regarder la plaine verdissante de renouveau et ne voient rien. Sa décision la laisse, moralement et physiquement, brisée.

J'ai là sa Bible, où elle a souligné ce texte : « Je n'offrirai point à l'Eternel, mon Dieu, des holocaustes qui ne me coûtent rien ». 2 Samuel XXIV, 24. Dans la marge, ceci, sténographié : « Jésus, aide-moi à t'offrir ce qui me coûte. Je ne veux plus jamais murmurer, avec Ta force », et cette date : 14 mai 87. « J'aurai Jésus pour époux, comme mon ange Eva. Jésus sera mon principe vivant », disait-elle. Cependant, la généreuse officière gémissait devant Dieu du tort qu'elle allait causer au jeune Capitaine.

Blanche ne retrouva peu à peu le calme que dans le sentiment profond de la présence de son Sauveur. « J'aime Sa volonté et tout mon désir est d'être laissée seule avec Lui ».

Amie ferme et sûre, la Maréchale, qui avait épousé Arthur-Sydney Clibborn au mois de février de cette année-là, entourait sa petite Nap de sollicitude.

« 19 avril. Ma chère Nap, vous dites que je ne dois pas m'inquiéter à votre sujet. Je m'inquiète tout de même. Pour vous personnellement, et aussi parce que votre vie et votre action intéressent la



La Maréchale.

guerre au plus haut degré. Je prie Dieu de vous diriger. Je ne comprends pas qu'Edouard s'agite si désespérément. Il n'a que vingt ans. Un gamin !... Qu'il fasse ses preuves, se donne à la guerre de tout son cœur et laisse là ses affaires personnelles. Le Royaume d'abord.

« 25 avril. Je vous adjure d'écrire, au lieu de vous ronger en secret.

« 26 avril. Mettez votre tout sur l'autel et gardez votre petit cœur toujours libre en Jésus.

« 14 mai. Nap, c'est bien. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Ne donnez aucune prise au diable. Vous avez raison, Il connaît le chemin que vous prenez.

« 22 juin. J'ai vu votre mère à Genève. Elle m'a parlé pour vous d'un long repos. J'espère que vous n'aurez pas besoin d'un long repos.

« 4 juillet. Ma chère Nap, très bien. Je désire que vous alliez vous reposer — un peu plus tard.

« 8 juillet. Chère enfant, il faut que vous preniez du repos, tout de suite. Je ne pensais pas que vous fussiez aussi faible.

« 23 juillet. Je tiens à vous rencontrer en Suisse. Quand serez-vous chez votre mère ? Vous avez besoin de remonter vos forces, pour la guerre, qui va devenir plus importante et conquérante que jamais. Je vois par la foi de grandes choses devant nous, pour lesquelles Dieu vient de nous préparer. Que Dieu vous bénisse et qu'Il vous garde, ma chère petite Nap, tout près de Lui, dans Son cœur ».

L'œuvre était en bonnes mains, quand Blanche partit, le 27 juillet au soir, après un nouveau séjour de cinq à six semaines à Niort. Mais le chariot

salutiste, selon la Lieutenant Raze, avançait cahin-caha. « Les demoiselles du Salut » — les bonnes gens appelaient ainsi les officières — ne savaient qu'inventer pour piquer les curiosités poitevines. A Celles-sur-Belle, elles faisaient annoncer la réunion par le tambourineur, au son de sa caisse. Elles parcouraient les champs de foire avec des écriteaux sur le dos, des pancartes portant des versets de la Bible : « Après la mort suit le jugement. — Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu ». Et, in petto, elles s'amusaient des paysans qui tournaient autour d'elles, ahuris. A deux ou trois, elles allaient « bombarder » les villages et les hameaux de la Plaine. Elles chantaient dans les cafés, haranguaient dans les auberges, debout sur une chaise. Elles s'appliquaient douze kilomètres à pied, par la Plaine, à l'aller, et autant pour revenir, ne pouvant prendre le train, à cause de l'état continuellement désespéré de leur budget, car les Poitevins étaient chiches à la collecte, quelquefois. Elles marchaient, marchaient, riant à la journée claire et aux petites fleurs disséminées sur le bord de la route, qui levaient gentiment leurs têtes candides pour les regarder passer.

Zurich.

Quelques semaines en famille, sous les sapins de Saint-Georges-sur-Rolle. Et ce fut, dès le 8 septembre, Zurich. La Major Kate Patrick y commandait, mais elle ne savait guère l'allemand, que Blanche connaissait.

Arrêtés absurdes d'intolérance, amendes, interdictions n'avaient pas empêché deux Corps salutistes

de s'établir le long des rives de la Limmat, ni la Major d'organiser ses deux Ecoles Militaires de cadets et de cadettes. Faubourg de Hottingen, la salle était des plus brillantes, un ancien café chantant, le Grünenhof, ouvert dans l'automne 1885, — grâce à un don de trois cents francs de M. Albin Peyron, de Nîmes, — et dont la police, un beau jour, força la porte à coups de hache.

Où les officiers échouaient, les officières réussissaient. Les plus rudes bateliers du lac n'osaient pas toujours malmener ces femmes vaillantes qui, cependant, étaient bien obligées, devant l'hostilité, de mettre, ici et là, un peu la sourdine. A Stäfa, elles réunissaient leurs convertis avant l'aube. Fin octobre, trois jeunes Lieutenantes, assises sur leurs malles dans un grand char, s'en furent créer un poste à Sissach, canton de Bâle. Et Bâle aussi eut son poste, et Birsfelden, et Fallensdorf.

Blanche organisa des réunions pour les Italiens domiciliés à Zurich.

Son action sur les fauteurs de charivaris était, décidément, très forte. Citons, à ce sujet, quelques lignes de sa plume, parues dans *En Avant!* du 5 novembre.

« La première fois que je le vis, je fus frappée par sa figure franche et ouverte.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Un des pires tapageurs. La police lui a même interdit l'entrée de la salle.

« Quelque temps après, je visitai sa mère.

— Il est si malheureux, me dit-elle. Il sent que Dieu l'appelle, mais ne peut se décider. L'autre soir, il a pleuré comme un enfant.

« Je ne le vis plus de quelques semaines. On lui refusait l'entrée. . .

« Un soir, je voulus avoir une réunion de tapageurs, et on le laissa entrer avec ses camarades. Quelle réunion ! Ils étaient là une trentaine, riant, causant. Puis, par moments, tous ces visages devenaient sérieux, et un profond silence régnait. Dieu parlait, l'enfer faisait rage. Après la réunion, je lui demandai de rester un instant et, malgré ses camarades, il resta.

— Vous devez donner votre cœur au Sauveur, lui dis-je. Vous êtes si malheureux.

« Les larmes s'amassaient dans ses yeux, et bientôt ces paroles s'échappèrent de ses lèvres :

— Oh ! je le voudrais, mais je ne pourrais pas rester fidèle.

« Alors une véritable lutte, qui dura près d'une heure, commença. Au dehors, ses camarades l'appelaient ; au dedans, les soldats priaient. — Les anges aussi veillaient sur lui, et il me semblait que l'enfer tout entier était en suspens, frémissait à l'idée de le voir sauvé. Quelle lutte ! Enfin, brisé, sanglotant, il s'écria :

— Oh ! Seigneur, sauve-moi, garde-moi.

« Les anges se réjouirent ».

« L'avenir te réserve des victoires plus grandes que tu n'en as jamais rêvé, promet une lettre d'Évangéline, du 22 octobre. A condition, bien entendu, chérie, que tu donnes au Roi, non pas quelques années seulement, mais toute une vie de service ».

Le séjour de Blanche à Zurich ne dépassa point neuf semaines. Le 12 novembre, elle était à Paris

et faisait ses vrais débuts dans la capitale, où elle devait, quarante ans plus tard, acquérir si beau renom. Aide-de-camp et secrétaire de la Maréchale, Blanche Roussel allait vivre dans le cercle de ses chefs, se mouvoir dans leur tourbillon. Elle prit une chambre, 3, avenue de Laumière, où continuait de loger l'École des cadettes. Au début de mars 1888, elle était nommée Capitaine d'Etat-Major.

LES FIORETTI
DE LA
CAPITAINE ROUSSEL

1887-1891

CHAPITRE III.

LES FIORETTI
DE LA CAPITAINE ROUSSEL

1887 - 1891

*L'Éternel sera toujours ton guide.
Il rassasiera ton âme dans le désert
aride, ... et tu seras comme un jardin
bien arrosé.*

Esaië, LVIII, 11.

I

LA MARECHALE ET SA SECRETAIRE

« Dépêchons-nous, ma petite Nap! »

12 novembre 1887, arrivée à Paris. 30 avril 1891, mariage : une des étapes les plus révélatrices de notre héroïne, sa première période parisienne d'apostolat ; et l'on en ferait une imagerie d'Epinal. Exemples vivants et concrets, détails saisissants, historiettes d'une fraîcheur de « fioretti », traits qui parlent d'eux-mêmes. Nous allons marcher allégrement dans le pittoresque, en cueillant les fleurs de la route.

Ah ! non, ce n'était pas une sinécure, et il fallait que la secrétaire présentât une heureuse combinaison des qualités salutistes types : toujours sur le qui-vive, prête à payer de sa personne au premier signal, se pliant de bon cœur à toutes les circonstances, rapide, pratique, éprise de la besogne faite avec méthode, exactitude — « du travail soigné ou nous sommes perdus », le mot est de Blanche — pensant à tout dans la bousculade de chaque tourbillonnante journée, douée de cette sagacité féminine qui embrasse les plus petits détails. Seulement, il y eut là pour Blanche ample matière à mortifications. Etre à l'attache, astreinte, des heures, à un travail de bureau, elle qui ne souhaitait qu'une chose : prendre part aux réunions et s'occuper des pénitents ! « Il faut que je prie à ce sujet, ou cela fera du mal à mon âme, et cela n'ira pas ».

— Ecrivez, ma petite Nap.

La correspondance concernait tous les points du champ de bataille. Grosse correspondance, puisque l'Armée visait à étendre sans cesse son rayonnement. N'avait-on pas ouvert quarante-trois nouveaux postes et avant-postes en France et en Suisse ? On allait tenter de se camper dans les villes de Marseille, Montpellier, Sète. On avait pris le chemin de Bordeaux. Sans parler du poste français qu'on venait de créer à Montréal, au Canada. Et la petite Nap écrivait, de sa belle écriture précise et soignée. Lettres portant conseil ou rafraîchissement aux soldats fidèles, apprenant à Marie à « devenir plus « business », encourageant Marthe à produire tous les fruits de grâce de Marie,

exhortant les uns et les autres à aimer la guerre et à se presser de gagner, « en nom Dieu », des victoires à la Jeanne d'Arc. Tout un personnel à tenir en haleine. Lettres aux amis de l'Armée, pour leur demander de l'aide. Lettres à certains, pour les apprivoiser, faire tomber leurs préjugés, leurs défiances, les mettre en amitié. Elle écrivait. Elle écrivait. En tournée de mission ou d'inspection à travers la France et la Suisse, quand son chef allait surveiller ses couvées de jeunes prédicateurs, le cabinet de travail se trouvait transporté dans une chambre minable d'officière. Ou bien — à la guerre comme à la guerre — c'était dans un compartiment de troisième classe qu'elle écrivait, la Maréchale dictant, avec une fièvre que les bruits du train martelaient. Et l'on s'interrompait, naturellement, pour annoncer le salut aux compagnons de route, leur distribuer journal, prospectus, brochure, évangile. Que d'incidents soulevés par la verve de la Maréchale ! Il y aurait un chapitre à écrire sur la psychologie des prophétesses en voyage. Rien ne leur arrive comme à tout le monde, suivant une remarque de Mme Napoléon Roussel, et les aventures les plus minces : une prière sur le quai de la gare, un cantique dans une salle d'attente, vous prennent avec elles un petit air de légende. Au galop, toujours, et sans répit. La Maréchale ne perdait jamais la tramontane, menait les choses avec une endurance implacable. Toute fragile qu'elle fût, souffrant de l'épine dorsale, elle allait, voyageant le jour, tenant réunion le soir, elle allait brûlant le pays. Et elle arrivait, Alléluia ! Elle repartait, Alléluia ! « Dépêchons-nous, ma petite

Nap, c'est l'heure du train ». Et vite à la gare !... Et leste, à la réunion ! « Oh ! ma petite Nap, j'ai promis que nous irions voir... vous savez... Nous avons tout juste le temps, avant le meeting... » Existence encombrée, vie fouettée, éperonnée, haletante, qui finissait par électriser la sage Capitaine Roussel.

Blanche comprenait mieux les succès de l'Armée. Il y fallait cette véhémence dans l'acte, sans quoi, souvent, rien ne s'accomplit. C'est qu'ils avaient fait, ces Booth si intenses, si rapides, cela s'était fait sur le rythme des combats victorieux : sus au péché, et pas une minute à perdre, cette année-ci projet de conquête, et l'an prochain, ville conquise ! Des gens qui ont décidé que rien ne leur résistera. « Veni, vidi, vici », et l'on est au temps des choses lentes, à l'époque des équipages et des tramways à chevaux !...

... « C'était à Clacton-on-Sea, dans la modeste maison au bord de la mer, où se mourait Catherine Booth, la mère de l'Armée du Salut. J'y passais quelques semaines, attachée comme secrétaire à la Maréchale. Mais, dans la maison du Général, on travaillait toujours avec l'un ou avec l'autre, le matin, l'après-midi, le soir, et cela pendant de longues heures. Ce jour-là, j'écrivais pour le Général quelques lettres urgentes, devant les porter moi-même au Chef d'Etat-Major, à Londres. Je le vois debout, à côté de moi, la montre à la main, dictant rapidement, mais sans hâte fébrile. « Nous avons encore deux minutes », dit-il, et il continuait. Puis, à la dernière seconde, posant sa main sur mon épaule : « Vous avez juste le temps d'aller à la gare,

maintenant. Allez, et que Dieu vous bénisse ».

L'une des leçons de William Booth, dont Blanche se souvint toujours : ne pas perdre une seconde, se garantir d'une hâte préjudiciable au corps et à l'esprit, et trouver le temps de bénir.

La rédaction d'En Avant!

— Comment dites-vous cela, ma petite Nap ?

La Maréchale fait son article pour *En Avant!* Tout de suite, elle s'enivre de beaux mots flambants neufs, choisis avec la petite Nap. Quand elles sont en verve toutes les deux, elles soufflent dans cet article comme dans une trompette. La vigueur de l'âme salutiste impose une cadence aux pages que Blanche, intelligente collaboratrice, met au point. Le ton, la flamme des bulletins de la Grande Armée. Et l'accent d'une sainte Catherine de Sienne : « Debout, ne dormons plus, au combat ! » Jusqu'à ce très féminin : « Je veux », que la grande Italienne, frappant le sol du pied, adressait aux membres de sa « bella brigata », au pape lui-même. Et ce biblique refrain qui revenait : « Pour l'amour de la France, je ne me tairai point. Pour l'amour de Paris. . . » Celle qu'on dénommait volontiers, de l'autre côté de la Manche, « Miss Booth from Paris » avait définitivement adopté Paris et la France.

— Oh ! Paris. . . Nap, Nap, le goût de cette ville ne me passera jamais. . . Tucker, l'apôtre des Indes, qui vient d'épouser ma sœur Emma, me disait dernièrement, après s'être rendu compte du caractère de la lutte où nous sommes engagés ici : « Deux

îles de Ceylan plutôt qu'un Paris ! » Je lui ai répondu : « C'est bon. Laissez-moi Paris. Je ne demande qu'à le garder ».

Cette dilection ravissait la petite Française, qui sentait si bien Paris, son immensité, sa puissance allègre, son charme innombrable, qui aimait chaque pierre de Paris, comme chaque paysage français.

Une chose que Blanche se divertissait fort de rédiger, c'étaient les brèves remarques dont s'accompagnait de temps en temps, à la quatrième page d'*En Avant* !, « l'échelle de compétition ». En regard de la liste des postes qui avaient vendu cent, ou plus de cent, ou moins de cent exemplaires du journal, elle piquait des satisfecit, des encouragements, des regrets : petites phrases vives, imprévues, dardées avec gaieté ou malice (l'humour des Roussel n'était pas toujours sans pointe). « Calais, jeune et vigoureux, a fait un saut... Saint-Jean-du-Gard, allons, ne faites pas comme l'écrevisse... Les Barandons, Lamastre, ont fini par se montrer... Ah ! Neuchâtel, comment as-tu pu te laisser de nouveau battre par La Sagne ?... Camarades, ce n'est pas avec les autres que nous devons nous mesurer, c'est avec nous-mêmes. Il faut monter, monter... « L'attelage suait, soufflait, était rendu » : oh ! Paris, êtes-vous dans cet état ?... Vauvert, Calvisson, les Ollières, vous nous étonnez, le journal ne coûte qu'un sou... » Et encore : « Rappelez-vous que vous êtes salutistes, ce qui veut dire : Toujours plus haut... Prenez garde que le froid ne vous saisisse ; l'eau stagnante est plus vite gelée que l'eau courante ».

Blanche Roussel fut, tout de suite, associée à la

rédaction d'*En Avant !* dont elle eut, deux ans plus tard, à partir de janvier 1890, l'entière responsabilité. Occupation d'importance, cet *En Avant !*, où retentissaient les coups de tam-tam d'une infatigable publicité. Pour le rendre attrayant, varié, elle réclama de ses camarades, au lieu de rapports qui n'arrêtaient pas l'attention du grand public, des notes, choses vues, chroniques, anecdotes, « des faits, des faits, quelque chose de saisissant, de pratique ». — « Voyons, camarades, faites sortir vos talents cachés ». Deux de ses convertis de Niort firent sortir les leurs : Patrice Mercier, qui devait mourir prématurément, et le petit Michel Spennel, qui, deux ans après sa conversion, était le Capitaine Spennel. Nadine Schindler était douée d'un vrai talent de conteuse, mais quelle orthographe ! Blanche, elle, comme son père, avait l'abondance du soldat de la plume, tenu de composer régulièrement des bulletins, sur le thème de la confiance malgré tout. Pas plus que Napoléon Roussel, elle n'était de ces auteurs qui reviennent sans cesse sur ce qu'ils ont fait. Une salutiste court en avant et ne saurait perdre son temps à des bagatelles de style, elle s'est mise au-dessus de ces vanités. Dans les petits écrits de Blanche Roussel, pas un soupçon de littérature.

Impétueuse à son ordinaire, la Maréchale entra dans le bureau. Elle était fatiguée, et elle s'écria qu'elle voudrait bien être une simple Capitaine d'Etat-Major.

— C'est cela, Maréchale, redevenez Capitaine d'Etat-Major.

— Oh ! my very dear little Nap, que je voudrais être la Capitaine Roussel !

Regard particulier et sourire de la « très chère petite Nap ».

— Oh ! Nap, my little dark head, que je voudrais être la Capitaine Roussel et n'avoir à m'occuper que du journal !

Regard particulier et sourire sceptique de la « petite tête brune », qui négligea d'expliquer que la Capitaine Roussel avait beaucoup d'autres occupations que le journal.

— A une condition, pourtant, ma petite Nap, c'est que je n'aie pas une Maréchale toujours sur mon dos !

Grands éclats de rire de la petite Nap et de sa Maréchale.

II

BLANCHE PARMIS LES JONGLEURS DE DIEU

A la manière des Franciscains du XIII^e siècle.

Les réunions du quai de Valmy, le soir, avec les « beaux cas » du banc des pénitents, voilà ce que Blanche Roussel aimait par dessus tout. Aussi allait-elle, le plus souvent possible, prendre place sur cette grande estrade, derrière laquelle s'élevaient des gradins que garnissaient, trophées de guerre, de vieilles converties en marmotte ou en bonnet, — « l'étagère aux antiquités », disaient les polissons de la Bande Noire.

A cette époque-là, on avait des « soirées de

reconnaissance », des « réunions Hosanna », des « thés joyeux », des « cafés Alléluia » (où l'on servait, m'a-t-on assuré, plus de chocolat que de café) et, parfois, des processions costumées ou des exhibitions de « métiers », « great attraction », fallait voir : couturière, fileuse de soie, maçon, etc., chacun débitant son couplet, disant, montrant ce qu'il était avant d'entrer dans l'Armée. « Nous avons récuré, récuré, psalmodiaient comiquement deux cuisinières tenant leur casserole, et elles concluaient, chantantes : « Nous avons un cœur pur ». La petite mondaine dans son numéro : Blanche Roussel ou une autre, parée de rubans, de bouffants, arrondie d'une tournure et attestant la misère qui était la sienne avant sa conversion. « Sortiriez-vous avec Jésus, couverte de bijoux et en pareil accoutrement ? Dites-moi, est-ce confesser le Sauveur, pour une fille de Sion, que de courir après les modes des filles de Baal ? Ah ! pauvres jouets de Satan que nous sommes ! » Tableaux vivants. Episodes de la Bible, que l'on jouait à la mode des Franciscains du XIII^e siècle, pour qui les principales pages du recueil sacré donnaient lieu à des représentations. On réglait des scénarios peu compliqués. « Que sont les serviteurs de Dieu, sinon des espèces de jongleurs qui doivent éveiller les cœurs des hommes et les émouvoir à la joie spirituelle ? » Comme le Petit Pauvre d'Assise introduisant dans ses appels de courtes exhortations rythmées et chantées, les salutistes musiquaient, vaille que vaille, des couplets sur des airs en vogue. Tout le monde les répétait, battant du pied la mesure, ainsi qu'à l'Hippodrome, et tapant des

mains. Ces vers de mirliton, ces douteuses rengaines, qui exaspéraient Francisque Sarcey, c'était un des moyens de l'évangélisation salutiste. De ces affreux morceaux de prose rimée naissaient, dans le fracas de l'orchestre, des choses profondes.

La fine, la discrète Roussel s'étonnait parfois de certaines « démonstrations de prophétesses » en écharpe blanche, quand l'enthousiasme allait jusqu'à la danse et que toutes, officières et cadettes, emportées comme par une musique de quadrille, exultaient en des rondes, des farandoles, avec toute la candeur des « Laudesi » du XIII^e siècle, ces chanteurs des louanges divines dont le véritable initiateur fut saint François. La moins frénétique des filles Alléluia s'associait de son mieux, très sincèrement, à l'énorme éclat de jubilation. « Dieu soit loué de ce que nous avons, comme David, sujet de danser ». Mais elle n'avait pas les bondissements passionnés de plusieurs qui clamaient : « Moi, dans le ciel, je danserai avec David ». Si elle voulait être, certainement, de ces filles de Sion qui « tressaillent pour leur Roi et le chantent sur le tambourin », ses transports se contenaient, son ivresse était grave. Parfois, les tambourins donnaient tous ensemble dans un roulement continu, mêlant aux strophes de cantiques rumeur sourde et sons de grelots. Blanche maniait le sien avec une virtuosité surprenante, le frappait en mesure, à coups redoublés, de la main et du coude, ou le faisait tourner au dessus de sa tête. Svelte, l'allure haute, dans le sévère uniforme égayé par le grand cabriolet à ruban de feu qui lui faisait un front militant, elle évoquait Miriam psalmodiant le passage de la Mer Rouge ou

Débora célébrant la défaite du Cananéen. On applaudissait à tout rompre le pas rythmé des jeunes prophétesses, qui suggérait l'idée d'une danse de guerre à la gloire du Seigneur. Les amens volaient, et les alléluias. Des guitares crépitaient, des triangles tintaient. Une voix, tout d'un coup, criait : « Que la trompette sonne les gloires du Sauveur ». Et le cornet à pistons lançait son hourra. On trépigrait. On agitait des mouchoirs rouges, jaunes et bleus. Et une procession se formait, circulant autour de la salle, indéfiniment. Des personnes quittaient leur place pour s'y joindre. Le chœur « Couronnez le Seigneur et Roi » entraînait la marche. Tout résonnait, tout vibrait, tout était en mouvement, la salle même avait l'air de marcher.

Quelle que fût la réunion, ordinaire ou extraordinaire, venait toujours le moment de livrer l'assaut aux inconvertis, qu'il s'agissait de tirer des griffes du diable. La partie spectaculaire — sketch, saynète, parade, démonstration — destinée à créer l'ambiance, à établir un courant sympathique, n'était jamais, si j'ose dire, qu'un lever de rideau. La pièce devait se jouer, la bataille avec l'ennemi d'enfer. Et ici, l'oncle Sarcey percevait, d'aventure, la gravité, le sérieux, le tragique d'âme, tandis que se déroulait sous ses yeux quelque chose comme un mystère du moyen âge, avec le rappel des leçons de la mort et du jugement, et avec ce refrain, mêlé à l'affirmation de l'amour sauveur, ce refrain tenace, répété — mitrailleuse à jet continu : « Venez à Jésus. Convertissez-vous ». Prières véhémentes de la foi, appels bibliques, chants, cris du cœur, poitrines en feu.

Les âmes.

Blanche avait acquis le flair des auditoires et se sentait à l'aise dans la mêlée.

— Savez-vous comment on vous appelle, vous, la Maréchale et la Major Patrick ? lui disait une amie russe. On vous appelle les tragédiennes, les Sarah Bernhardt de l'Armée du Salut.

Pas de prophétesse plus ravissante que cette jeune Maréchale aux cheveux d'or clair. Mais on peut être belle auprès de la plus belle, surtout si l'on est différente. Douée d'un ardent et théâtral génie (je dis théâtral, bien qu'elle fût la plus vraie des oratrices, mais on me comprend), la Maréchale avait plus que personne les cordes pathétiques. Blanche Roussel était plus sobre. Sans raideur, du reste, ayant des trouvailles de mots, de l'humour. La Maréchale, avec sa verve directe et spontanée, sa diversité et sa liberté audacieuse, ses saillies, ses agressions imprévues, à la cavalière, était une empaumeuse ; Blanche Roussel était une charmeuse. Et, comme son amie, cette Evangéline Booth, qui était déjà une princesse de l'attitude, elle avait le don de noblesse. Et le rythme. Elle était, sans doute, inconsciemment, très inconsciemment, une artiste. Si, comparée à la Maréchale, elle jouait peu — au sens où l'on entend le mot sur les planches, pour marquer une manière toujours en mouvement — elle savait du moins se servir de sa voix, d'une souplesse, d'une limpidité musicales, de son regard par lequel s'élançait son esprit étincelant et jeune, de ses petites mains déliées, intelligentes, intuitives,

qu'elle avançait, avec un geste très doux d'appel, d'insistance, de supplication, désignant le banc des pénitents. « Venez, venez à Jésus. Venez. Demain, il sera trop tard. Trop tard. Oh ! iriez-vous en enfer ? » Quand elle parlait de l'enfer ou du diable, ce n'était point pure emphase, métaphore romantique, outrée. Elle croyait au diable et à l'enfer, comme Wesley et comme saint François d'Assise. Mais sa prédication était la prédication de l'amour et du devoir, et non de la crainte. « Il vous aime. Venez. Vous avez besoin de pardon et de paix. Vous souffrez. On essaie de voiler la souffrance et par mille moyens. Je le sais, j'ai été une mondaine. La toilette, les bals, le théâtre, les fêtes, à quoi servent-ils, si ce n'est à couvrir « les lamentations de notre âme », suivant l'expression d'une jeune artiste russe, Marie Bashkirtseff, qui savait ce qu'elle disait. Vous souffrez. Venez à Lui, Il vous aime ».

Et tout cela, ce tour, ces gestes, cet accent, ce frémissement d'un « cœur chauffé par la méditation », tout cela enveloppait les âmes, ou les pénétrait, creusant en elles de profonds sillons, ou les aspirait pour les emporter.

Les âmes. Elle disait, comme ses camarades, les âmes. Elles étaient donc là, devant elle. On n'aurait peut-être plus l'occasion de les saisir. C'étaient ces filles en cheveux, ces ouvriers qui rigolaient, cette vieille crasseuse, ce poivrot. Les âmes, grouillants poissons qu'elle cherchait à faire entrer dans les mailles de son filet. Les âmes, oisillons sauvages qu'elle essayait de prendre au miroir de ses eaux de cristal.

Quittant son air de curiosité goguenarde, un soir,

Charlotte-de-la-Bande-Noire chuchota, en poussant du coude son voisin :

— Oh ! ce qu'elle cause bien !

Le regard de la Capitaine Roussel sautait de visage en visage, et Charlotte-de-la-Bande-Noire n'était pas la seule à s'étonner, bouche bée, et à boire le discours de l'officière.

— Tu dirais une vraie reine, qu'on resterait des heures à la regarder, dit Charlotte en s'en allant à regret.

— Qu'es' tu dis ?... Non, mais la même est tuquée. Vas-tu te faire salutiste maintenant ?

— Ah ! ouat ! une fille comme moi, piailla-t-elle, ça serait bien rare. A moins que je soye devenue tout à fait marteau.

De celle-ci, ma foi, il convient de toucher un mot, car elle est le spécimen le plus réussi du genre tapageur et la figure représentative de la Villette, une incarnation, à vrai dire, de la Villette.

Née passage Maslier, en 1871, de famille catholique, Charlotte Tourant travaillait dans les boutons, rue des Gravilliers, quartier du Temple, lorsqu'un soir de 1885, la grande Anaïs l'entraîna quai de Valmy. « Garde-moi ma place, je reviens », dit-elle tout à coup. Elle ne revint pas. « La garce nous planta là, dans cette réunion, le gosse Charlot, son neveu, et moi, pour filer avec un type. On la revit pus. V'là comment j'ai fait connaissance avec l'Armée ». Les destinées tiennent à cela. Charlotte retourna aux réunions. Elle aimait le bruit de « cette machine à sauver ». C'était une maigre sautèreille de l'asphalte parisien, brune rieuse aux yeux éscarbillards qui, parfois, flambaient comme des yeux de

loup. Car il lui arrivait de n'être pas de bon poil. Elle se fâchait, quand on l'appelait coureuse. « J'suis rosse, mais j'suis pas une dévergondée ». Elle eut vite lié partie avec tous les garçons qui gottapient, le soir, autour de la Rotonde de la Villette, commettant les cent dix-neuf coups. « Y a pas pus rosse que toi, la même. T'es la Maréchale de l'Armée du Chahut ». Et durant des mois, des années, Charlotte Tourant conduisit la Bande Noire, une mordante jeunesse populacière de la Villette, qui allait, venait, sifflait, riait, tirait la langue aux salutistes, s'appelait : « Ohé !... Pilouitt !... La-la-itou ! », gouaillait, braillait, bataillait. Le soir où un « jean-jean de cadet » eut la malencontreuse idée de refuser l'entrée de la salle à Charlotte, la redoutable morveuse, en colère, alla sur le quai, où étaient amarrées des péniches, réussit à dégoter une grosse barre de fer et « cri ! cra ! » barricada la porte. La réunion finie, les gens ne pouvaient plus sortir. Ce bourdonnement pendant la prière, c'était des hannetons que Charlotte avait lâchés. Elle apportait une bouteille et on buvait la goutte au milieu du témoignage d'un ancien ivrogne. « A la tienne, Etienne ! » On trinquait. « Parions cinq sous, que je saute sur le dos du Lieutenant Spennel ? — Chiche ! — Et houp-là ! » Elle avait gagné. D'autres fois, la petite masque, criant : « Il m'assomme, ce coco ! On la connaît. Ferme ça ! » éteignait le gaz, ou, affublée soudain d'un chapeau Alléluia, pinçait un chahut de bastringue en montrant ses mollets. « Moi, j'suis rosse et, pour dire le vrai, j'suis sur la terre pour em...bêter l'Armée du Salut ». Une autre fois : « Moi aussi,

j'veux rendre mon témoignage. J'suis convertie, moi, et j'appartiens. . . » Un temps, puis, quillée sur la pointe des pieds, elle achevait, avec un rire aigu : . . . « au diable ! » Et adieu, je t'ai vu, pfutt. . . envolée ! Mais les salutistes, en leur enragé optimisme, se promettaient d'avoir raison de la diabolique fille, et un soir, Blanche, qui s'occupait de « la pêche », lui mit la main sur l'épaule. . .

A toutes les réunions, quelques salutistes, embusqués aux quatre coins de la salle, s'occupaient de « la pêche ». Leur regard attaquait droit le regard d'autrui. Les visières des cabriolets s'inclinaient comme de vastes becs noirs. « Etes-vous sauvé ? » Les filles Alléluia questionnaient celui-ci, pressaient celle-là, revenaient cent fois à la charge, piquaient de tous les côtés. Le poisson mordait quelquefois. Certaines se montraient des plus habiles à bien ancrer l'hameçon. Pour ramener le poisson, il importe de lui faire un peu violence ; et si l'on n'ose pas tirer, on ne prendra rien. Des âmes étaient en détresse et ne résistaient plus beaucoup. On les tenait. On leur désignait le banc des pénitents, au pied de l'estrade. Et les appels recommençaient. Tout d'un coup, une personne se levait et marchait vers ce banc. « Amen ». Encore une qui était sauvée. Encore une autre. Encore une autre. « Amen. Alléluia ! »

Evoquant un de ses souvenirs de « pêche », Blanche parle de « combat corps à corps ou plutôt âme à âme », dans lequel elle concentrait toutes ses forces, morales, spirituelles, physiques même. « J'allai auprès d'une jeune femme à la mise soignée, au regard intelligent. . . La conversation

fut facile à engager, les expériences des mondaines se ressemblent toutes d'une façon désolante. Mêmes illusions au départ, mêmes déceptions à l'arrivée. . . Après quelques instants de conversation encore, je sentis que mes paroles ne servaient plus à rien. Alors, dans un dernier effort de foi, effort presque épuisant, dirai-je, je cachai ma tête dans mes mains et j'assailis le trône de Dieu. . . Je ne voyais pas ma voisine ; mais je sentais que le Saint-Esprit agissait en elle, et ce fut avec une pleine et tranquille assurance que je pus, quelques minutes après, mettre ma main sur son épaule et lui dire : « Venez maintenant. Vous devez vous donner à Dieu, cette après-midi ». Sans répondre un mot, elle se leva et s'avança au banc des pénitents ».

Déjà, à cette époque-là, Blanche exerçait cette force d'attraction, ce magnétisme ou, suivant le mot de Mme Renée Emmanuel Peyron, ce « charme fluïdique », dont quelques lignes de M. E. D., industriel, peuvent donner une idée : « Quand, à la fin des réunions, elle se promenait dans la salle, cela produisait sur moi le même effet qu'un aimant sur une aiguille. . . Je buvais ses paroles, à tel point que je connaissais sa façon de prononcer chaque mot, je connaissais chaque inflexion de sa voix et, pendant longtemps, en lisant la Bible, c'est sa voix que j'entendais ». Et dans un autre écrit, où il raconte sa conversion : « Je la vis circuler à travers la salle, et je me redis ce que j'avais déjà pensé bien des fois : Si elle me parle, je suis perdu. J'aurais dû dire : Je suis sauvé. Et alors, il se produisit quelque chose que je ne m'explique pas encore aujourd'hui. J'étais assis au milieu d'une

rangée de chaises. Elle passa dans le couloir. Instinctivement, je tendis la main vers elle. Elle me regarda un instant, puis, me tenant la main, me conduisit au banc des pénitents. Je restais debout. Elle me dit de m'agenouiller, et je tombai comme une masse. Lorsque je me relevai, la salle était vide ».

III

LA CHASSE AUX MISERES

Visites.

Une fille du peuple impétueuse et cabocharde, à la crinière d'un roux ardent : Nadine Schindler. Une lady fine et discrète aux cheveux d'ébène : Blanche Roussel. Contraste physique et moral. On s'ébahissait de les voir ensemble.

Blanche qui aimait le vrai par dessus tout et trouvait bien des qualités à une Charlotte-de-la-Bande-Noire, salua chez cette Nadine, avec joie, une nature se montrant telle qu'elle était, sans retouche, d'une franchise crue, un de ces êtres tout d'instinct, des plus vivants qui se puissent rencontrer, une sorte de Gavroche fille. Elle vit en celle-ci, sous sa tignasse fauve, l'une des lionnes de l'Armée. L'intimité se noua entre elles, et elles arborèrent la même inscription sur leur jersey : « Que ton règne vienne ». Nadine se dérusicisa au contact de Blanche et s'affina. Au contact de Nadine, Blanche apprit à se mieux connaître et à combattre avec plus d'audace.

Toutes les fois que la Capitaine Roussel était libre, elle frappait à la porte de sa « Lionne », qui, chargée de l'École des cadettes, habitait avenue de Laumière. Et en route pour les visites, — des visites aux « éas », c'est-à-dire aux convertis des réunions, aux malades et à des misérables habitant les rues puantes ou malfamées. Amour salutiste de l'imprévu et de l'équipée. Mais que les rampes de Belleville étaient raides ! L'on n'avait pas toujours les moyens de prendre, place de la République, le funiculaire. Elles s'arrêtaient à Chiffonville, quartier pestilentiel de la Vilette, qui touchait aux Buttes-Chaumont. Des gamins chiffonnaient, sales, criards, les lapidant d'ordures, qu'elles retrouvaient collées au bas de leur robe ou à leur chapeau. Elles filaient vers les maisons ouvrières, y entraient avec un sourire de bonne nouvelle sous le cabriolet.

— Jésus ? dit une femme dépeignée. J'ai jamais entendu parler de ce Monsieur. Nous aut's, on connaît pas beaucoup de monde par ici.

Une ignorance qui les épouvantait. Des âmes à dégrasser, noires comme le pavé charbonneux. Bouges inquiétants, faces crapuleuses. Mais il semblait que tout glissât sur elles : les souffles impurs, les pensées mauvaises. Les deux officières cherchaient ainsi les perdus, vivant le plus possible au milieu des pauvres, et pauvres elles-mêmes, en bottines usées, en uniforme fané. Pauvres elles-mêmes, et cela était bien : il faut connaître la disette pour la comprendre et savoir lui porter secours ; c'était un article du credo salutiste que, pour sauver les misérables, il faut apprendre à souffrir pour eux et avec eux.

Elles rentraient au crépuscule, éreintées d'avoir monté tant d'escaliers nauséabonds et recevaient en pleine figure ce mot de l'ouvrier dur au travail :

— Feignantes !

Plusieurs fois, elles tinrent des réunions dans des boutiques, des cuisines, prêtées par les convertis du quai de Valmy.

*Dans les lavoirs, sur les boulevards,
dans les cafés.*

— Où est ton père ?

— Il est à l'usine.

— Et ta mère ?

— Au lavoir.

Toujours ces mêmes réponses. Et l'idée vint à Nadine d'entreprendre avec ses cadettes la tournée méthodique des lavoirs du quartier. « Lavoir du Combat ». « Lavoir de l'Espérance ». « Lavoir de Sainte-Catherine ». Par précaution, pour ne pas trop offusquer ces femmes redoutables, les laveuses, elles remplaçaient l'uniforme salutiste par le corsage et le jupon de l'ouvrière, nouaient autour de leur tête une fanchon ou bien épinglaient sur leur cou un fichu. Mais parfois, quand elles allaient chanter dans les cours des maisons, apercevant le drapeau tricolore en zinc :

— Oh ! entrons là, disait Nadine. Nous sommes en uniforme. Bah ! elles ne nous mangeront pas. Et puis notre beau Jésus nous protège.

Et le chapeau Alléluia faisait une apparition sensationnelle dans l'immense hangar, où régnaient une humidité lourde et des souffles d'eau de javel.

Les femmes quittaient leurs baquets, accouraient les mains pleines de savon, dépoitraillées, se bousculant pour voir, brutales, ordurières. Les deux « petites filles du Salut » chantaient, parlaient de Jésus. Elles ne le pouvaient pas toujours.

— Dehors, caricatures, épouvantails ! Allez, ouste !

C'étaient les paroles les plus polies. Blanche sortait de là, moins calme que Nadine, sous les éclaboussures de savon et l'effronterie canaille des yeux ou l'obscénité des mots.

Chanter un cantique dans les cours : excellente réclame pour l'Armée. Nadine pinçait de sa guitare. Des fenêtres s'ouvraient.

— Pst ! Pst ! La petite romance, si-ou-plaît ?

On leur jetait des sous, et elles donnaient des exemplaires d'*En Avant* !

Elles faisaient, à l'occasion, le samedi, pour le cher journal, la plus véhémement propagande, des quatre heures durant, couraillant comme des perdreaux. De temps à autre, elles se hissaient sur une impériale d'omnibus. Après-midi de janvier, avec la glace et le vent. Après-midi pluvieuses, dans la boue noire, flic-flac. Après-midi chaudes, qui collaient le jersey sur la peau. Elles vendaient à la foire sur les boulevards extérieurs, entraient dans les roulottes. Elles vendaient vers la porte de Clignancourt, où se tenait une fête perpétuelle, cirque, chevaux de bois, baraques, guinguettes. Elles vendaient dans des caboulots de barrière et des assommoirs. Debout, entre le comptoir énorme et les tables rangées le long de gros tonneaux miroitants, Nadine chantait. Et Blanche offrait *En*

Avant !, prise d'une petite toux, étouffant dans cet air chargé d'alcool, dans la fumée des pipes et dans l'odeur forte de ces hommes en bourgeron et casquette de toile bleue, qui oubliaient leur partie de piquet et machinalement tendaient un sou. On les rencontrait entre six et sept heures du soir, par la longue ligne des Grands Boulevards, dans le fracas des omnibus, des équipages, examinant les figures, cherchant à deviner les pensées. Tout en proposant leur journal, elles étaient réellement à la chasse des âmes. C'était le bon moment, à la fin de la journée, quand le songe ou l'anxiété des grandes villes se dresse en titubant et tournoie, et que passé comme une immense lamentation. D'un bout à l'autre des boulevards, galopaient d'autres quêtes, que menaient les démons. Et nos deux salutistes sentaient ces violences d'appétits déchaînés : pourchas de luxure, d'ambition et d'argent.

— Ce Paris du diable ! s'exclamaient-elles.

Elles abordaient les filles de joie au visage triste, assises deux par deux à la terrasse des cafés.

— Un sou, Mesdemoiselles, le journal du Salut !

Les filles, qui les tutoyaient quelquefois, se montraient rarement grossières. Des consommateurs, avec un rire saoul, après qu'elles avaient chanté, leur faisaient signe et leur offraient une cerise à l'eau de vie.

— Merci, nous ne buvons que de l'eau.

Ces Messieurs-Dames en étaient estomaqués.

Elles côtoyaient les restaurants, brasseries et cafés à la mode. Blanche n'y pénétrait pas volontiers. « Un soir, place de l'Opéra, raconte Mme Nadine Berthoud-Schindler, on ne vendait

pas beaucoup. « Allons au café de la Paix. — Oh ! non, me dit-elle, je n'ose pas. Et puis je n'aime guère tous ces gens chic (le café de la Paix, c'était alors l'endroit où il fallait être vu, à la fin de la journée). — Si, si, entrons ». J'entre. Elle me suit. « Crie le journal, lui dis-je, dans les langues que tu connais ». Alors, je la vois qui va, vient, lentement, pareille à une princesse, annonçant le journal en français, en anglais, en allemand, en italien. Quelqu'un lui demande de chanter. Elle se tourne vers moi. « Chante, toi. . . Chante l'hymne qui est sur la mélodie « Quand nous quitte l'hirondelle ».

La Capitaine Roussel souffrait durement des « plaisanteries malhonnêtes » à leur adresse. Boulevard du Temple, un charcutier se mit à dire des grossièretés aux cadettes qui les accompagnaient. Blanche ne lui ayant pas offert le journal, l'homme lui décoche une épithète ignoble. Toute pâle, l'officière reste là, incapable de répondre : « Dieu vous bénisse », comme une salutiste fait charitablement en pareil cas. Mais Nadine l'a rejointe, et quel bond de lionne ! « Veux-tu t'en aller, grossier manant ! Tu es bon pour l'abattoir, où l'on devrait te saigner, car tu n'es pas un homme, mais un porc ! » « Si bien que mon butor rentre dans sa charcuterie. Blanche m'avait prise par le bras et me tirait : « Viens, laisse-le ». Elle montrait une grande patience vis-à-vis des gens mal éduqués. « Tu es allée trop loin. Vois-tu, il ne faut plus recommencer ».

Les deux officières aimaient à passer un moment, vers la fin de la journée, dans le parc des Buttes-

Chaumont. Très lasses, elles s'asseyaient sur un banc. Paris était à leurs pieds.

— Si on priait ? disait Blanche.

Et une prière d'amour se formait dans leurs cœurs pour ce grand Paris.

De temps en temps, le samedi soir, elles se risquaient au pays montmartrois, devenu déjà un centre de noce internationale tout retentissant des grelots de la folie. Elles s'arrêtaient boulevard Rochechouart, devant l'Elysée-Montmartre, le bal en pleine vogue, qui leur soufflait ses quadrilles canailles, devant le Moulin Rouge aux ailes illuminées tournoyant sans bruit, lentement, lugubrement, à l'entrée des heuglants qui avaient un cordon de boules de verre dessinant un portique. Vision de la pierreuse au carrefour, par les grands froids, rentrant ses épaules dans son corps et flottant au vent comme la flamme des réverbères. Ces soirs-là, Blanche trouvait Paris atroce, infâme, et jugeait que ce n'était pas facile de lui rendre en bonté, en sacrifice tout ce qu'il vous jetait à la face de salissant et d'amer.

... 13, cours des Bastions. Le joli appartement en plein midi... La vue sur le Salève... Chaleur de la maison. Sa mère, sa mère et Maria, Léonie, Elisa. Elles sont autour de la table, en ce moment, réunies pour la veillée. Les têtes se penchent, très appliquées, sous le rayon de la lampe, qui semble les couvrir, les garder du froid noir ventant dehors, des embûches, des misères. Un feu brûle dans la cheminée. Tiédeur douillette, rassurante de ce nid. Bruit des ciseaux. Froissement du feuillet d'un livre. Gaietés limpides tournées vers le sourire



Blanche Roussel et Nadine Schindler.

maternel. Tout cela qui sent si bon le bonheur...
« Enfants, rien de meilleur que le lit ». La mère à cheveux blancs prend la grosse Bible. Après la lecture, l'une des filles, penchée sur le cornet acoustique, fait la prière...

— A quoi penses-tu, Souris ?

Blanche se secoue et retrouve son âme libre. Une fois de plus est repoussée l'offensive du démon suggérant à cette petite Jeanne d'Arc salutiste de revêtir la robe du gynécée. Non, rien, jamais, ne prévaudrait contre l'idée que sa vocation était là, au milieu de ces réalités grinçantes ou sinistres, dans ce désert dévorant d'incrédulité, de scepticisme, d'indifférence.

Je rapporte à cette époque une anecdote, dont je n'ai pu découvrir la date précise.

Elle sortait de la salle du quai de Valmy, où avait eu lieu une demi-nuit de prière. Boulevard de la Villette, elle s'arrêta. Assise sur un banc, une fille mal vêtue, avec un pauvre visage de misère embroussaillé de cheveux, sanglotait. Blanche se pencha vers elle et l'étreignit. Elan de pitié passagère ? Non pas. Et c'est l'un des traits caractéristiques de celle dont j'écris la vie, que son amour pour les plus perdues des créatures, pour « nos sœurs de la rue » (ainsi appelait-elle les femmes de mauvaise vie). La voix de l'officière était pleine de caresses. Au bout d'un moment, Blanche Roussel pria.

« Seigneur, nous voici, nous deux, tes filles... »

Elle s'identifiait avec la prostituée, par un de ces mots déterminants, qui éclairent de façon éblouissante cette jeune âme apostolique.

IV

DE L'AMITIÉ D'EVANGELINE BOOTH

Ce que Blanche était pour Evangéline.

Si quelqu'un, dans ces années-là, stimula Blanche Roussel, disons mieux, la contraignit de prendre conscience de ce qu'elle valait, ce fut, beaucoup plus que la Maréchale, beaucoup plus que Nadine Schindler, celle qui demeura, à ses yeux, le miroir de toute chevalerie et qu'elle nomme, avec un tendre orgueil, « mon ange Eva ».

Il y a pour les plantes et pour les âmes un climat. Comme les edelweiss, Blanche était faite pour les hauteurs. Or, dans l'amitié d'Evangéline Booth elle avait trouvé la région pure d'exaltation, de plénitude, qui favorisait le mieux sa croissance et son épanouissement. Blanche voudra même, toute sa vie — mimétisme spirituel — reproduire en elle la souple guerrière anglaise, s'assimiler ses idées, devenir le reflet de son esprit et de son cœur. Mais, comme il arrive toujours, lorsque le disciple égale à peu près le maître, tout en se façonnant sur ce modèle, elle n'a fait qu'accuser davantage sa propre originalité. Elle a pris quelque chose du vocabulaire, du ton, des manières d'Evangéline, et elle a gardé, très net, son style à elle. J'ajoute que, si Blanche a été beaucoup, humainement parlant, l'œuvre d'Evangéline, celle-ci a été un peu, sans doute, l'œuvre de Blanche. Ne sommes-nous pas pétris et repétris par ceux qui nous aiment ? Et peut-on

donner sans acquérir ? Voyez quelle candeur d'admiration respire dans ces lettres ou ces billets venus d'Angleterre.

« 19 juillet 1888. Ton cher visage si gracieux m'accompagne en pleine mêlée et ta bienfaisante maîtrise luit sur mes insuffisances.

« 11 octobre. Au fort des tribulations, le souvenir de ton amitié m'est un réconfort. Dans les heures de solitude morale et de fatigue, ton esprit voltige autour de moi et m'enveloppe pour me remonter... La maladie de « Ma » (Catherine Booth souffrait du cancer au sein, dont elle mourut deux ans plus tard), la maladie de « Ma » est pour moi un tourment, nuit et jour. Et c'est du désespoir, à de certaines minutes, quand je considère ses traits et que je porte ensuite mon regard vers la figure du pauvre « Pa », en songeant à tant de tristes possibilités qui nous guettent. Mais Dieu vit... Seulement, seulement, il y a, tu le sais bien, toutes ces choses qu'on ne peut livrer au public, qui, rudement, nous taxerait de manque de foi ; alors, on les garde ensevelies au fond du cœur, à l'abri de tous les yeux, sauf de ceux du tendre Jésus, de soi-même et d'une Darkie (un petit nom qu'elle donnait à Blanche).

« 14 novembre. Ta dernière lettre, oh ! exquise. Si douce, si tendre, elle te ressemblait tout à fait.

« 20 décembre. Roussel chérie, ma fidèle, je t'aime pour ton amour du combat et pour toi-même.

« 15 janvier 1889. Oh ! si je pouvais disposer de toi !... Tes épreuves, tes soucis pèsent d'un grand poids sur mon cœur. Combien je voudrais te venir en aide ! Quelles batailles que les vôtres !

Pauvre chère vaillante Miss Stirling, et tes autres précieux camarades (allusion à la persécution en Suisse)... Je prie pour vous tous. Ne te fais pas mettre au bloc autant que possible. N'est-ce pas, chérie ? Je voudrais te tenir ici, à l'abri de toute souffrance, pour l'amour de Jésus. Que dis-je ? Non. Non. Tu es à Lui, avant d'être à moi... Ah ! ton amour de la guerre et ta volonté de vaincre sont glorieux aux yeux du Seigneur, je les admire ».

Ce qu'Évangéline était pour Blanche.

Blanche toussait. Mais une fille Alléluia ne va pas à l'infirmerie pour un rhume. Elle continuait de tousser. Elle était du même sentiment que sa chère Birdie — Évangéline — qui lui écrivait : « Ces tournées m'éreintent, mais tout plutôt que de n'avoir aucune œuvre à faire ! Plutôt mourir dans la lutte que de vivre loin d'elle ! » Race de héros, qui ne savent que marcher à fond et succomber un jour en pleine bataille. Fatigue sur fatigue, privation sur privation, à la fin, la Capitaine Roussel n'en pouvait plus. En pleurant, elle dut consentir à se soigner quelque temps. Sa demi-sœur, Eléonore, et le mari d'Eléonore, le pasteur Jules Delapierre, la reçurent dans leur presbytère, à Menton, où ils l'entourèrent de tendresse et de soins fraternels. Elle y resta trois ou quatre mois, de février à mai 1889.

Les premières semaines furent cruelles. Blanche avait le cœur plein de nuit, et ce ciel fortuné, cette mer bruissante, le calme balsamique de ces jardins, ces sommets où courait une ombre bleue, cette

couleur, cette transparence, ne lui chantaient que son exil. Et puis, Eléonore et Jules nourrissaient encore bien des préventions envers l'Armée du Salut et avaient plus de plaisir à entendre la petite sœur jouer du piano ou de l'harmonium que de la guitare. Désengouer Blanchette : — « L'Armée, pour toi, c'est trop dur » — ils auraient bien voulu y réussir. Ils n'y réussirent point.

Au cours d'une promenade, Blanche Roussel parla à une amie, la baronne de Hahn, de son épreuve et du pacte qu'elle avait fait avec l'Armée du Salut. Quand elles se séparèrent, la jeune fille, encore tout à son rêve chevaleresque, se mit à filer droit devant elle, sans prendre garde à rien ni à personne et sans voir qu'elle marchait dans une flaque d'eau.

— Voilà une âme qui a percé sa route, se dit la baronne, et qui marche vers son destin.

Mais que c'était dur d'être là, oisive ! Le soir, l'idée des réunions où elle n'était pas la faisait sangloter.

L'amitié d'Évangéline ce fut, pour cette exilée, l'eau et le pain. De Londres, de Halifax et d'ailleurs, au repos, en voyage, sa plus que sœur lui écrivait :

« 9 mars. Darkie, ma mignonne, te laisseras-tu abattre ?... Tu retrouveras la santé, mais pas si tu te ronges comme cela. Non, non, il ne faut pas... « Rousie », tu dois guérir, tu ne dois pas mourir... Je ne puis penser à rien d'autre. Écris-moi. Ne pleure pas. Je t'aime. Ne pleure pas. Sois paisible. Je t'aime tant.

« 18 mars. Ne dis pas que je suis un an

bien-aimée, je n'ai rien d'un ange. Oh ! je voudrais en être un... sur cette terre, auprès des pauvres cœurs sombres... Je me sens une si faible enfant, quelquefois ».

Des voiles évoluaient sur la mer, et Blanche les regardait. Quel élan la voile donne au bateau, qui le fait voler, fendre le courant et la brise ! C'était cela qu'elle ressentait avec Evangéline.

« Ah ! si j'avais les ailes de la colombe... Penser que tu pleures, cela me tue. Si j'écrivais à Katie de t'envoyer près de moi ? Le changement, peut-être, te ferait du bien... Dieu est avec toi... Va, la nuit finira, le matin viendra et tu retourneras dans la mêlée.

« Baigne-toi dans l'amour de Dieu et dans le soleil ».

De ses difficultés, Blanche parlait, plus qu'à quiconque, dans le silence, à Celui qui ne répond que par la « voix de silence », le son doux et subtil où Il révèle Sa présence, Sa divine volonté. Elle interrogeait sa Bible, lisait lentement, étudiait le livre de Job. « Jette l'or dans la poussière, l'or d'Ophir parmi les cailloux des torrents, et le Tout-Puissant sera ton or... Il t'exaucera et tu accompliras tes vœux... Sur tes sentiers brillera la lumière... Le coupable devra son salut à la pureté de tes mains ». Ces versets du chapitre XXII, qui l'avaient fait tressaillir, le 9 février 1886, lorsqu'elle les avait reçus de la Capitaine Lucy Johns, la vivifiaient bien plus que l'air de mer qu'elle respirait à pleins poumons. Les nuits où elle ne dormait pas, ils flamboyaient brusquement dans les ténèbres.

Des semaines d'attente recueillie et de dialogue intérieur.

Devant la mer, elle se perdait en des contemplations, se roulait dans les vagues de ses idées, de ses projets, de ses résolutions, de son œuvre future. Elle s'apaisait à évoquer les conquêtes de l'Armée du Salut.

Au mois de mai, elle rejoignit sa mère et ses sœurs en Suisse. On partit pour la montagne. Gryon lui dispensa ses baumes. Les fenêtres du petit chalet loué par Mme Napoléon Roussel s'ouvraient sur la vallée du Rhône. Au-delà, on apercevait la Dent du Midi, qui lançait vers le ciel ses sept flèches étincelantes, appel d'héroïsme adressé aux âmes.

Le 26 juin, Blanche reçut la visite d'un jeune camarade de dix-neuf ans, le Capitaine Albin Peyron, qu'elle ne connaissait pas, et qui lui narra, avec fougue et gaieté, les luttes qu'il livrait depuis cinq mois, dans la vallée, à Bex.

L'esprit d'intolérance rugissait encore parmi les populations protestantes de la libre Helvétie, où l'on reprenait sans relâche le réquisitoire de la comtesse Agénor de Gasparin. L'incarcération dans le château de Chillon de la Capitaine Charlotte Stirling, une jeune Ecossaise condamnée à cent jours de prison, pour avoir « entraîné des enfants dans les rangs de l'Armée », eut, en 1888 et 1889, durant de longues semaines, un retentissement à travers la presse mondiale. En mission à Neuchâtel dans l'automne 1888, Nadine Schindler avait été battue à mort. « C'est horrible. J'ai reçu un coup de pied dans le bas du ventre. Je t'assure que je le sens.

Mais, Alléluia ! Jésus me remplit de paix... Oh ! ils sont si grossiers ! Si tu voyais cela ». La charité des salutistes était comblée d'affronts. Rien, en tout cas, ne changeait leurs desseins, ni leur fermeté d'âme. Leur ardeur croissait. Le vent éteint les petites flammes, mais il avive les grandes.

En novembre 1889, Mme Napoléon Roussel manqua le culte de l'Eglise Libre, un dimanche ; cela ne s'était jamais vu et toute la communauté en fut agitée : voulant donner publiquement à l'Armée une preuve de sympathie, elle se rendit à une réunion salutiste aux Pâquis, accompagnée de Stuart.

Depuis le 31 août, Blanche avait repris ses fonctions auprès de la Maréchale. Elle toussait encore, mais son entrain émerveillait tout le monde. Elle vibrait à l'unisson d'Evangeline, son héroïne et son modèle.

Progrès de sa personnalité. Car il n'y a rien de tel, pour développer une nature intellectuelle et morale, que l'épreuve et que l'attachement inflexible à une cause impopulaire.

L'ESPERANCE SALUTISTE EN MARCHÉ

La Salle Auber.

Un grand pas avait été fait dans Paris. Le drapeau Sang et Feu planté à côté de l'Opéra, 3, rue Auber (impasse Sandrié) : bureaux du Quartier Général et salle de conférences éclairée à l'électricité. Les réunions quai de Valmy continuaient (elles cessèrent en juin 1890, lorsqu'on eut ouvert la salle du 43, rue d'Allemagne — avenue Jean-Jaurès — que remplaça, au printemps 1892, celle de la rue Bouret, qui existe toujours). Le poste créé, en mai 1889, dans le haut de Belleville, 163, rue de Belleville — un ancien théâtre, « la Gaieté de Belleville » — semblait vouloir marcher. On l'appelait Paris III (Valmy, c'était Paris I et Auber Paris II). Et l'on appelait Paris IV une nouvelle salle ouverte près de la place de la Bastille, 126, rue de Charenton. Les salutistes, qui visaient la conquête de la capitale, en « occupaient les deux pôles : misère en haillons et misère dorée ».

Quant à l'argent dont ils avaient besoin, ce n'était pas la Villette ni Belleville ni le Faubourg Saint-Antoine, qui pourraient jamais le donner.

— Forçons l'attention des mondains du Tout-Paris, pour qu'ils nous l'apportent salle Auber, s'écriait la Maréchale.

Cette salle Auber avait été inaugurée le 25 avril

1889, au milieu des flonflons d'une reprise d'*Orphée aux Enfers*, à l'Eden-Théâtre, de l'autre côté de l'impasse Sandrié — première représentation, ce soir-là, avec « les plus galbeuses créatures, disait une annonce, dans tous les attributs grisants de leur emploi ».

Le public assez hétéroclite de l'Exposition Universelle se pressa à « l'Eden Salutiste ». Un soir que Nadine Schindler et Blanche distribuaient des prospectus devant la grille, 3, rue Auber, un monsieur, qui accompagnait une dame des plus élégantes, demanda :

— L'Eden, s'il vous plaît ?

— Le vrai Eden est au fond de la cour, à gauche.

— A gauche, pas à droite... au fond à gauche, qu'on vous dit, pas à droite, cria Nadine.

Le monsieur et la dame entrèrent dans la salle de l'Armée, et les deux officières ne les virent pas ressortir.

— Le diable a perdu, ce soir, deux auditeurs, dit la Capitaine Roussel.

Edmond de Pressensé et la comtesse de Gasparin.

Blanche faisait preuve de la bravoure la plus brillante et révélait des dons de chef. Chez elle, l'action suivait immédiatement le dessein, et rien ne lui coûtait, nul obstacle ne la rebutait, nul échec ne la décourageait.

L'opposition de protestants en renom, d'une Mme de Gasparin, d'un Edmond de Pressensé, d'un Léon Pilatte, la blessait profondément. Elle eut l'occasion de voir Edmond de Pressensé chez lui,

9, rue du Val-de-Grâce, le mercredi matin 21 novembre 1889.

Il n'était pas tendre pour les salutistes, celui-là. Surtout il ne pouvait souffrir « l'exhibition sans scrupule » de femmes transformées en prophétesses ou plutôt en « Sibylles frénétiques », et il déplorait que « l'influence féminine » fût « de plus en plus prépondérante dans l'Armée du Salut ».

Mme Roussel à sa fille : « Nous avons été on ne peut plus intéressées et ravies, en lisant ce que tu nous racontes de M. de Pressensé. Il a donc été si cordial que cela ? C'est charmant. Sais-tu que tu deviens un personnage ? »

Aucune salutiste de France ne pouvait, mieux que Blanche, apprivoiser cet homme. Blanche qui gardait, même en ses ardeurs Sang et Feu, en son extraordinaire, des qualités de bon sens, de pondération, d'équilibre, de souplesse. Il considéra, non sans surprise, cette enfant de bonne maison en chapeau Alléluia, cette fille de Napoléon Roussel, de cet aîné avec qui il avait collaboré, en 1847, dans son Ecole d'Évangélistes. Il l'écouta. Il fut touché. Un joyeux esprit de sacrifice palpait dans les paroles de l'officière quand elle affirmait que l'évangélisation prise au sérieux est une véritable guerre. Au total, une vive flamme et peu de fumée, une belle chaleur et nulle outrecuidance, constata Pressensé. Force de cet entretien. Et l'homme commença, si je puis m'exprimer ainsi, à mettre de l'eau dans son vin, et retira ses exclusives. Désormais, il ne parla plus des « Clorindes salutistes » et des « Sibylles frénétiques ». Il rendit justice à la Maréchale, qu'il accepta de voir. Il nota

que l'Armée du Salut se consacrait « tout spécialement au relèvement de ce qu'il y avait de plus perdu dans l'humanité. Cela nous rend, ajoutait-il, plus indulgent pour ses sonneries de trompettes, au propre et au figuré ». Quand parut, en octobre 1890, le livre de William Booth sur l'Angleterre des bas-fonds, il appela cet ouvrage « un événement » et bénit de tout son cœur les salutistes.

Ce que ne fit jamais la comtesse Agénor de Gasparin. Auprès d'elle Blanche Roussel échoua. A sa lettre du 24 novembre, Mme de Gasparin, par retour du courrier, répondit péremptoirement (c'est un de ses fameux petits billets au cadre noir) :

« Le Rivage, près Genève, 26 novembre 1889.

Madame ou Mademoiselle,

« Hors de l'Armée Booth point de salut, tel est le texte de votre lettre. Prenez garde que, volontairement affiliée, âme et corps, à une secte en absolue contradiction avec les *ordres*, avec *l'esprit*, avec *l'exemple* du Seigneur Jésus, avec les préceptes et l'action évangéliques, vous ne vous mettiez hors de la Parole de Dieu.

« Qu'Il veuille, Madame, vous ramenant à « ce qui est écrit », faire tomber les écailles de vos yeux. Je le Lui demande sincèrement.

« Recevez, Madame, l'assurance de ma considération distinguée.

« Comtesse Agénor de Gasparin.

« De nouvelles lettres resteraient forcément sans réponse. Dieu seul peut ramener à la lumière quiconque, ayant lu les *règlements Booth*, les

journaux Booth, suivi les *agissements Booth*, reste enlacé dans les filets de l'oiseleur ».

Brr ! pour l'antisalutisme, à la comtesse le pompon. Elle prenait la chose de très haut, ne voulant pas la regarder de près. Et elle resta, jusqu'à sa mort en 1894, une antisalutiste « unguibus et rostro », une antisalutiste d'estoc et de taille, repoussant avec horreur ces bêtes diaboliques, ces « sauterelles d'Egypte », les filles Alléluia, à qui elle préférait cent fois, tenez-vous bien, les femmes du harem musulman, qui fixent perpétuellement sur le maître, l'« effendi », leurs yeux allongés et leur pensée inquiète.

Mais les « sauterelles d'Egypte » ne se portaient pas trop mal.

Le vœu des Buttes-Chaumont.

Leur enthousiasme, en l'an de grâce 1890, ne fit que monter. Elles vivaient, leur correspondance en témoigne, dans une sorte d'enivrement lyrique, toutes si chaudement amoureuses de leur croisade et si blessées de la charité du « beau Jésus », leur Epoux, qu'aux heures de nuit, dans leurs chambrettes, elles ne dormaient pas plus qu'un rossignol.

— Elevons nos voix partout. A nous la victoire !
Le soleil brille.

Blanche affirmait :

— La jeunesse est à prendre. Il nous faut la gagner. Tous ces jeunes qui cherchent leur âme perdue... il y en a, il y en a.

Blanche Roussel, à n'en pas douter, percevait le malaise et la plainte de cette génération « fin de

siècle », si travaillée, si compliquée. Ses nombreuses lectures l'y avaient aidée, — des écrits comme le *Roman Russe*, d'Eugène Melchior de Vogüé, dont elle savait par cœur l'ardent appel : « Les âmes n'appartiennent à personne, elles tournoient, cherchant un guide... », les romans des maîtres, de Dostoievsky et de Tolstoï, où elle retrouvait, profond, tragique, le sentiment du péché, et la nostalgie de la foi, avec un instinctif besoin d'expiation, de rédemption, et la suprême bienfaisance de la pitié, la tendresse pour les perdus. Souffles ou forces qui préparèrent une levée d'aspirations vives. L'idéalisme reprenait ses droits. La puissance des doctrines matérialistes, dont l'auteur du *Disciple* venait de condamner les effets, était, en somme, brisée, qui avait tant gêné, en 1881, les débuts de l'Armée dans notre pays.

— Espoir pour vous, répétaient de plus belle les salutistes aux écoutes des tendances nouvelles de leur époque et désireux d'agir sur les jeunes. « Espoir pour vous », l'annonciation allait de bouche en bouche, rebondissait.

— A nous la victoire ! répétait Nadine.

— Nous sommes « en marche vers le soleil levant », disait Blanche, citant la Bible. Et cette simple petite ligne du livre des Nombres XXI, 11, suffisait — toute puissance du sentiment et de l'imagination ! — à la transporter dans une atmosphère sublime, celle qu'évoquait alors Raymond de La Tailhède, en ces vers de son *Tombeau de Jules Tellier*, dont les notes sonores expriment à merveille l'âme candide et brûlante de la première légion salutiste de France et de Suisse :

Quand nous sommes allés vers le soleil levant,
 Les matins étaient blancs comme des tourterelles,
 Des brouillards s'étendaient dans la pourpre
 [du vent,
 Sur des rivages de roses surnaturelles,
 Quand nous sommes allés vers le soleil levant.

Un samedi après-midi, Blanche, Nadine et les cadettes traversèrent le parc des Buttes-Chaumont. Il faisait beau à en danser, et le renouveau chantait en elles. « Quand le mai est là, vivons en plaisance... » Alertes comme des hirondelles, elles parvinrent en haut d'un terre-plein découvert, le carrefour de la Colonne, à quelques pas de l'endroit où se dressait autrefois le gibet de Montfauçon. Et, brusquement, la ville se déroula devant elles, immense. La vue de Paris provoqua chez la Capitaine Roussel une vive excitation et elle lança dans un grand geste :

— Paris pour Jésus !

Son cœur battait ardemment sous le jersey portant la devise : « Que ton règne vienne ».

« A nous deux Paris ! » C'est le cri du médiocre ambitieux, sur les hauteurs du Père-Lachaise, à la fin du *Père Goriot*. Nos filles Alléluia n'ont rien des héros balzaciens. Leurs ambitions saintes ne se bornaient, d'ailleurs, pas à Paris, puisque le mot d'ordre salutiste était : « Le monde pour Dieu ». Elles ignoraient toutes, sauf Blanche Roussel, que c'est là-bas, à droite, sur la Butte submergée dans des fumées roussâtres, qu'au XVI^e siècle un Espagnol et six de ses compagnons prononcèrent le serment par lequel ils se consacraient au salut des

âmes pour la plus grande gloire de Dieu. Le vœu salutiste rappelle, toutes proportions gardées, le vœu catholique de Montmartre, et le programme des évangélistes Sang et Feu s'inscrit, en définitive, dans les mêmes termes que celui des chevaliers d'Ignace de Loyola.

— Paris pour Jésus ! La France pour Jésus ! Alléluia ! s'écria Blanche Roussel.

La jeunesse qui était en elle, sous la correction froide de sa beauté, éclatait avec une ingénuité charmante.

— Alléluia ! Paris pour Jésus ! La France pour Jésus ! Alléluia !

Cris et rires de cette bande de conquérantes. Elles étaient fraîches comme le mois de Marie, ces jeunes filles exaltées de prouesses à qui la victoire paraissait aussi naturelle que le verdoisement de mai. Ah ! toutes en étaient, toutes se pressaient pour se mieux sentir les coudes et courir au feu ensemble. Elles empoignaient Paris. Paris leur appartenait. Et la France. Elles se dilataient à ces perspectives.

— A nous la victoire ! La France pour Jésus !

Et les voilà, la bouche pleine de ces mots de candeur éternelle, marchant, dans les fredons d'une guitare, marchant du même pied — une, deux, — leurs petits talons tapant ensemble sur le sol — une, deux, une, deux, — à la conquête de la France pour Jésus.

Libre à qui le voudra de hausser les épaules, ces turbulentes ne sont point vulgaires. Il n'y a que des âmes vraiment unies au Seigneur pour concevoir de tels rêves. « Une épouse de Jésus-Christ a le

cœur plus grand que le monde », la Capitaine Roussel en chapeau Alléluia, comme l'ange combattant de Lisieux en voile de Carmélite.

Rassemblements de troupes en Suisse.

« Le mai est là », toujours, et les salutistes, riches d'exaltation, vivent « en plaisance ».

Nous sommes près du lac de Neuchâtel, à Clendy-sur-Yverdon, le jeudi de l'Ascension, un jour où tout glorifie le Seigneur : le ciel bleu, la campagne, le lac, la brise, les calandres, sans parler des salutistes. Rassemblement annuel des troupes de la Suisse romande. Telle qu'une fanfare, éclatait la couleur rouge. Drapeaux, jerseys des hommes, blouses d'uniforme — costume d'été — qu'étreignaient les femmes. Une trentaine d'officiers et d'officières s'étaient ornés d'une écharpe jaune sur laquelle on lisait les mots : « Prisonniers pour la cause du Christ » et des chiffres brodés en rouge indiquant le nombre de jours passés sous les verrous. Blanche avait l'âme pleine de bruits de printemps et se sentait légère, comme si elle faisait une partie de campagne au milieu des herbes luisantes.

Elle parla, un matin, et, en l'écoutant, le petit soldat H. Esnault reçut « la vision de la vie apostolique », que le Christ lui demandait de partager. « J'avais le privilège de porter le drapeau de mon Corps, le Val-de-Ruz. A la réunion du matin, nous chantâmes avec enthousiasme : « Fais flotter les plis de ta bannière sur ce pays », pendant que nous élevions à ien haut nos couleurs

en les faisant flotter sur l'auditoire. Puis la Capitaine d'Etat-Major se leva. Non sans appréhension, sur le témoignage rendu par elle à la bonté de Dieu et à Sa majesté, je me décidai et j'acceptai, malgré le sentiment de mon indignité et incapacité, l'offre de mon Maître. Je posai ma candidature à l'Ecole Militaire ». Esnault a fait une très belle carrière dans l'Armée.

Aux battements d'ailes des alléluias salutistes se mêla le magnificat franciscain des alouettes. Il y avait dans la prière éperdue de ces allègres chanteurs que guettaient des périls, un tel frémissant amour, qu'il était difficile de l'écouter sans en être ému. Des périls pour les salutistes suisses, assurément. Mais aussi quelle gloire en perspective ! Ils avaient le goût des défis, des batailles. Milice de diamant. Ils n'étaient pas au-dessous des chevaliers du Ruban Bleu et de la Croix-Bleue, troupe merveilleuse de buveurs d'eau, suscitée dès 1877, par leur compatriote Louis-Lucien Rochat. C'est d'un cœur vaillant, grandi d'une gaieté martiale, qu'ils bravaient partout le taureau populaire avec leurs étoffes vermillon, leurs programmes empourprés, leurs tambours et leurs cris.

Les gendarmes, vous le pensez bien, ne pouvaient pas ne pas paraître à la fête, et dans un numéro grotesque. La fanfare des cadets dut les suivre à la prison, pour y expier, cinq jours durant, le méfait d'avoir exécuté, à Orbe, en public, des cantiques.

Toutefois, la faillite de la persécution s'annonce.

D'abord, on ne se serait pas attendu, quelques années auparavant, à ce qu'une réunion aussi bruyante pût s'organiser jamais sur les bords du

lac de Neuchâtel, avec drapeaux, uniformes, défilé, musique. Or, au même moment, une autre réunion rassemblait vingt-deux Corps salutistes de la Suisse alémanique à Pfaffenhausen, près d'Uster, dans le canton de Zurich, où l'Armée avait été naguère fort mal reçue. Le « *Kriegsruf* », Cri de Guerre, donna un récit enthousiaste de la manifestation, à laquelle rien ne manqua, dit-il, car il y eut musique et procession, et cuisine ambulante pour faire le thé.

C'est peu après ces rassemblements de Clendy-sur-Yverdon et de Pfaffenhausen, que le Président de la Confédération Suisse, Louis Ruchonnet, dans un rapport élevé et impartial, flétrit les mauvais procédés employés contre l'Armée du Salut et constata avec satisfaction : « La vérité est que nous nous rapprochons, pas aussi vite que nous l'avions désiré et espéré, mais à pas sûrs, du moment où les agitations nées du mouvement salutiste appartiendront à l'histoire et ne seront plus qu'un souvenir. Le Conseil Fédéral fera ce qui est en son pouvoir pour hâter l'arrivée de ce moment ».

Les noces d'argent de l'Armée.

« Certaines choses ne se peuvent décrire. Lorsqu'on les voit, on se sent écrasé par la beauté, la solennité. On aimerait avoir la plume ou le pinceau d'un génie pour les dépeindre, et même alors on sent qu'on ne pourrait donner qu'une faible idée de la réalité ». Ainsi Blanche préludait-elle à son compte rendu des noces d'argent de l'Armée, célébrées, le 15 juillet 1890, au Palais de Cristal, à Londres.

A côté d'Évangéline, au milieu des parades guerrières et des hymnes sacrés, la Capitaine d'Etat-Major Roussel avait l'âme pleine à éclater, dans le sentiment de la vitalité salutiste, de l'utilité innombrable de cette Armée, qui s'était implantée dans trente-deux pays, et qui avait plus de neuf mille officiers. Et notre jeune prophétesse considérait cette mer humaine, où rutilaient, çà et là, les couleurs vives, où sonnait une allégresse inouïe. Quand vint la lecture du message de Catherine Booth mourante, elle sentit quelque chose de grand. Comme il était impossible de se faire entendre de milliers et milliers de personnes, on avait peint le message en lettres d'un mètre sur une toile blanche, et mot après mot, solennellement, il se déroula. « Mes chers enfants et amis, ma place est vide, mais mon cœur est avec vous. Vous êtes ma joie et ma couronne... Aimez et cherchez les perdus... Je meurs sous le drapeau de l'Armée. A vous de vivre et de combattre sous ses plis ». Dans son émotion, Blanche ne distingua plus les gens autour d'elle, qui priaient, pleuraient, se consacraient à nouveau. Elle ne vit, par la pensée, que la mère, non pas la mère des seules Eva, Catherine, Emma, Lucy Booth, mais la mère de toutes les femmes Alléluia et la mère de l'Armée, l'apôtre, la sainte, qui donna, au cours d'années terribles, son repos, son intelligence, son cœur, sa chair...

Clacton. Quelques maisons éparpillées dans les terres. Des cabanes de pêcheurs. Le rivage de la mer... Une chambre simple, nue, les fenêtres ouvertes à la brise. Le lit de fer sans rideaux, surmonté par le drapeau de l'Armée, et disposé de telle

sorte que la malade pût voir la mer et le soleil couchant. . . Oh ! sa visite à Clacton, en compagnie d'Évangéline. Que Dieu l'aidât à tenir ce serment qu'elle avait renouvelé, l'autre jour, au chevet de la victorieuse, de combattre et de mourir comme elle sous le drapeau !

Catherine Booth devait s'éteindre deux mois et demi après, le samedi 4 octobre, vers le coucher du soleil, en la fête de saint François d'Assise, tandis que les alouettes chantaient — comme elles avaient dit adieu au Petit Pauvre, six cent soixante-quatre ans auparavant, jour pour jour, le samedi 3 octobre 1226, à la nuit tombante. . .

« Stu, choisis cette voie, c'est la meilleure ».

En septembre 1890, Stuart Roussel entra à l'École Militaire de Paris. Cadet, Stuart ? Cadet, Roussel ? « Ah ! Ah ! Ah ! oui, vraiment. . . » L'euphorie de Blanche se réchauffait encore. Blanche exultait, qui, depuis des mois, des années, répétait à son frère :

— Stu, choisis cette voie, c'est la meilleure.

Stu était en route, depuis Noël 1882. Blanche, menée par lui vers la conversion, l'avait devancé de quatre ans dans l'Armée. Un garçon peu banal, la tête encombrée de plans, de projets, d'idées, de volontés. Jamais pressé de se décider. Non qu'il eût l'esprit ou le cœur plus lent que le commun des hommes. Son indécision très particulière fait curieusement penser à celle de Newman, qui se refuse à brûler les étapes et, pour se résoudre à telle ou telle démarche, attend toujours un signe. Ayant

terminé en Angleterre et en Ecosse ses études de théologie commencées à Genève, il ne voyait pas que Dieu l'appelât à se lier à l'Armée. « Il me semblait impossible de prendre les engagements requis des candidats ». Blanche lui écrivit : « Le Colonel Clibborn m'a chargée pour toi de ce message : « Dites à votre frère de devenir menuisier pendant deux ans. Cela lui fera passer sa théologie et mettra du clair dans ses idées ». Stuart saisit la balle au bond. « Voilà ce qu'il me faut, et d'abord pour ma santé ». (Il était sujet à de graves maux de tête). Il travailla chez un menuisier. Partit pour l'Amérique. Neuf mois. « J'exerçai trois ou quatre professions successives. Je vécus au grand air, trayant des vaches, plus tard maniant la pioche dix heures par jour. Je vis un peu l'œuvre de l'Armée, celle des Unions Chrétiennes ». Sa santé se rétablit dans une bonne mesure. Rentré en Suisse, il soutint sa thèse de théologie, évangélisa avec acharnement à Genève, pendant dix-huit mois. Mais « je sentais que je n'avais pas encore trouvé ma famille ». L'Armée, cependant, peu à peu s'imposait à lui. Les autres systèmes étaient « défectueux ». Rien ne valait, après tout, l'organisation militaire, « si pratique, si économique et si saine à l'âme ». « Mon chemin s'ouvrit, pas très large, mais juste assez large pour que j'y pusse passer. Dieu n'éclaira pas l'horizon lointain, pour me montrer où je marcherais un jour, mais il éclaira mon sentier juste devant moi et je pus m'y avancer... Je sais qu'il me conduit. Il m'a mis parfaitement à ma place, et cela me suffit ». On dirait qu'il paraphrase le « Lead kindly Light »

de Newman. « One step enough for me, un seul pas, c'est assez pour moi... »

Le nouveau pas de son « dear Boy » fut une très réelle épreuve pour Mme Napoléon Roussel, qui demeurait inquiète de sa santé et se demandait comment il pourrait « tenir avec une nourriture insuffisante et le surmenage ». Il tint très bien.

Il était à peine à l'École Militaire (« Ah ! Ah ! Ah ! oui, vraiment, cadet Roussel... ») que ses chefs le chargeaient de mettre au point la traduction française des *Orders and Regulations*, de ces redoutables « Ordres et Règlements » qui lui avaient « si longtemps barré le chemin ».

VI

LES « FILLES » DE BLANCHE ROUSSEL

Charlotte prend sous sa protection

la Capitaine Roussel.

A la salle Auber, Blanche excitait un attrait des plus vifs. Des jeunes gens de bonne famille rimaient des sonnets pour elle.

— Que penses-tu de la réunion ? demandait un étudiant à son camarade.

— Mon vieux, la réunion a des yeux magnifiques, un délicieux teint mat et de ravissantes petites mains.

Un autre déclamait, démarquant l'Évangile et

empruntant sa phrase à l'*Adam Bede*, de George Eliot :

— Qu'êtes-vous venus voir rue Auber ? Une prophétesse ? Oui, vous dis-je, et plus qu'une prophétesse, une très jolie fille.

Elle avait, parmi les jeunes, des admirateurs plus sérieux. J'en nommerai un : Henry Nick, étudiant en théologie à la Faculté de Montauban, qui lui écrivit que son exemple le fortifiait. « Vous êtes la première jeune fille entièrement consacrée à Dieu que j'aie rencontrée. Je crois que vos prières ont été pour beaucoup dans cette assurance du salut que j'ai obtenue de Dieu ». Nick se posait exactement la question que s'était posée son camarade Wilfred Monod : « Me faut-il devenir « pasteur », prêcher avec la robe et le rabat, ou bien devenir « évangéliste », coiffé de la casquette encerclée de rouge et portant deux S au col de mon dolman d'ordonnance ? » L'idéal salutiste paraissait à Nick tellement conforme à celui de l'Eglise Primitive ! Ils étaient, du reste, plusieurs étudiants de Montauban à se dire : « Si nous voulons être chrétiens, il nous faut être prêts à passer pour des salutistes et des fous ».

Naturellement, nous retrouvons rue Auber l'héroïne des comédies burlesques du quai de Valmy, « la Maréchale de l'Armée du Chahut », la pénitente du diable. Charlotte Tourant était alors « monteuse dans la poupée », chez Falck, boulevard de la Villette. A la maison, cité Nortier, pour un oui, pour un non, elle recevait, en veux-tu en voilà, d'énormes gifles, des raclées indignes. Le père Tourant battait femme et enfants — six enfants —

et quand il avait son coup de bouteille, amenait chez lui des roulures du boulevard.

La bonté salutiste recueillit comme un chien perdu cette Parigote affamée de tendresse. Un mot, un regard de la Capitaine Roussel fleurissait son cœur. Elle se mit à « adorer » l'officière. Pour l'empêcher d'aller à l'Armée du Salut, le père Tourant l'attachait au pied de son lit, lui ficelant jambes et ventre solidement. Mais la petite parvenait le plus souvent à se débarrasser de la grosse corde, courait rue Auber, rentrait ensuite au logis, se reficelait, s'appliquant à faire les nœuds de la même façon que son père, afin que celui-ci ne s'aperçût de rien. Fantasque, naïvement cabotine, elle continuait de rire haut en pleine réunion de salut et d'inventer des manigances pour faire enrager tout son saoul tel officier ou telle officière qui lui déplaisait. Un dévouement rude à sa Roussel, un attachement de caniche.

— Oui, ma Roussel. . . Y en a qui font du chichi, mais pas celle-là. . . Ah ! j'suis mordue. . . Qu'est-ce qu'elle m'a donc jeté pour que je soye à elle comme ça ?

Elle s'institua son garde du corps. Elle allait à la salle Auber comme un soldat à sa faction, y stationnait, en quelque sorte, au port d'armes. Elle accompagnait officières et cadettes avenue de Laumière, pour les protéger. Un soir, apercevant de « vilains petits bougres » qui menaçaient sa Roussel, elle galopa vers eux et, bleue de colère, sauta comme une tigresse à la gorge du plus costaud.

— C'est une sainte, qu'on te dit, salaud ! . . .

Ah ! mais, tu vas la laisser, toi, ou je te tords le kiki !

Et, dame, elle le lui tordait pour de bon.

Quel magnétisme d'appel dans les prunelles de cette Capitaine, qui se fixaient sur elle, brûlantes de sympathie, dans sa voix miséricordieuse, dans ses gestes précis quand elle jouait du tambourin ! Jusqu'au ruban rouge et aux brides de son cabriolet, qui aimantaient Charlotte-de-la-Bande-Noire, sans qu'elle s'en doutât, la tiraient comme une corde, tout doucement, nouaient son destin. . .

D'une alouette qui se laissa prendre au miroir.

Le 14 octobre 1889, deux gentilles modistes croisèrent place de l'Opéra trois cadettes.

— Hi ! cette capote de cabriolet qui s'en va en pointe piquant vers le ciel, l'horreur ! C'est pas moi qui me coifferai jamais d'un pareil attirail, dit l'une d'elles, vive et leste, rieuse, minois fin encadré par des cheveux blonds.

— Une mode qui prendra pas à Paris, c'est sûr, s'écria l'autre.

— Et la robe, pouh ! cette espèce de fourreau de parapluie !

Le lendemain soir, par curiosité, elles assistèrent à la réunion salutiste. Salle comble. La Maréchale présidait.

— Ah ! bien, murmura la blonde, si j'avais su qu'on parlerait tant de religion. . .

Elle se vantait d'être incroyante depuis l'âge de quatorze ans.

On chanta un cantique sur l'air « Montagnes

Pyrénées, vous êtes mes amours ». Au refrain, des calicots du Printemps qui étaient là mirent leurs chapeaux au bout de leurs cannes en hurlant à pleins poumons : « Tra la la la la ! »

La Capitaine Roussel, à son tour, parla.

— Ho ! fit la jolie blonde, qui demeura l'haleine courte.

« Je fus littéralement subjuguée », a-t-elle dit. Elle retourna salle Auber. « Pour elle, pour la Capitaine Roussel, uniquement pour elle ». Et chaque fois opérait le charme fluidique. Et un souffle de printemps spirituel venait jusqu'à Isabelle Mangin : salut, pardon, délivrance. L'espiègle fille n'en voulait guère. Pourtant, elle ne se retirait jamais sans une sorte de sentiment qu'elle avait gagné quelque chose, à voir et à entendre cette Capitaine Roussel. Blanche eut vite repéré la modiste.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi venez-vous ici ? lui demanda-t-elle, avec une lumineuse douceur dans le regard et tout animée du désir passionné de voir s'entr'ouvrir la fleur de cette âme qu'elle sentait exquise. Isabelle Mangin, je vous amènerai à Jésus.

— Mais je n'ai pas de goût pour la religion, protestait l'autre, presque effarée. Elle aimait le théâtre, les concerts, la toilette.

— Vous n'êtes pas faite pour le monde.

— Mais je n'ai rien à me reprocher.

— Il vous convaincra de péché, mon enfant. Vous avez une âme à sauver.

Trois mois après, Blanche avait opéré la palpitante conquête. Le 29 janvier 1890, au banc des pénitents, Isabelle reposait son front sur ses

mains, tandis que l'officière, tout contre elle, priait. Et, le 18 février, jour anniversaire de sa naissance, la petite modiste, quittant son chapeau Jean-Bart, sur lequel était posée une magnifique plume, étrennait le « cabriolet qui s'en allait en pointe piquant vers le ciel, l'horreur ! » Elle avait supprimé ses frisures, enlevé les brandebourgs de sa robe bleue, pour qu'elle ressemblât à une robe salutiste. Cette blondine au visage limpide, aux rires tendres, rayonnait de gentillesse d'âme.

De famille lorraine et catholique, née à Paris, rue Myrrha, en 1869, Isabelle Mangin avait vingt et un ans. Comme Yvette Guilbert, qui n'était guère plus âgée qu'elle et qui venait de débiter dans la chanson réaliste, c'était une de ces ouvrières de Paris, des plus intelligentes, avec beaucoup d'esprit et de goût naturels, vendeuse dans la grande maison de modèles de chapeaux, au coin de la rue du Quatre-Septembre et de la rue de la Michodière. Sa mère, veuve, n'avait qu'elle et fit l'opposition la plus vive à une vocation salutiste.

— Ah ! je ne l'aime pas, ta Roussel. Elle a beau se mettre à genoux près de moi pour faire la prière, je ne l'aime pas.

Des parents disaient :

— Isabelle subit une influence diabolique.

Mais la vocation salutiste triompha.

Le trio Alléluia.

Capi, Birdie et Pussy allaient beaucoup 3, rue Auber. Capi, c'était Marie Schumacher, dont la famille d'origine suisse habitait le quartier de la

Porte Dorée, près du bois de Vincennes ; le père, Joseph Schumacher, était fabricant de meubles. Birdie et Pussy, deux filles de pasteur, natures fines et savoureuses. On les voyait toujours ensemble.

— Voilà le trio Alléluia !

Des camarades, un jour, saluèrent Marie :

— Capitaine Schumacher... Capi Schumacher.

Le surnom de Capi lui resta.

Pour Pussy, le salutisme ne sera guère qu'une rougeole ; mais Birdie portera l'uniforme d'officière quelques années, et Capi le portera toute sa vie.

Blanche Roussel leur envoyait, pour leur communiquer sa ferveur, de petits mots affectueux qui leur faisaient un plaisir fou. Elles tenaient pour un « trésor » chacun de ces billets. Elles en pleuraient de joie. La Capitaine d'Etat-Major Roussel était « un ange ». La salle Auber était « le ciel ». L'Armée du Salut était « un miracle ». Elles avaient créé un petit groupe Alléluia composé de sept salutistes : « La Pléiade », disait Pussy. Ayant formé le mot « Cabansa » avec la première lettre de chacun des prénoms de leurs soldats, elles parlaient entre elles, tout le temps, de ce mystérieux Cabansa, et c'était fort amusant. On les accusa de « salutiser » les réunions évangéliques de Bercy et de Sainte-Marie, auxquelles, toutes les trois, elles prenaient part. Les frères, les cousins de Pussy et de Birdie se moquaient d'elles. « J'ai au-dessus de mon lit les photographies de Mme Booth et de notre Général. L'autre jour, en entrant dans ma chambre, je m'aperçois que la photo du Général a disparu et a été remplacée par celle du général Boulanger

que je me suis empressée d'enlever. C'était Maurice qui m'avait joué ce tour ». Il leur tardait de pouvoir entrer à l'École Militaire pour apprendre à combattre.

« Oh ! être un jour officière à aplomb », comme Nadine Schindler ! « Je me fie à elle pour cela, m'écriviez-vous, en disant que la Major Schindler nous lancerait dans le feu. Et elle ne trompera pas votre confiance. Nous montons sur l'estrade, maintenant. . . Je pense que Dieu désire que l'on témoigne, exprès pour que l'on paraisse « insensé » pour Christ. C'est épouvantable de se sentir si désespérément bête pendant et surtout après le témoignage. C'est déjà assez horrible, lorsque je suis sur l'estrade ; mais je souffre mille fois davantage encore après, et pendant toute la semaine. Le lundi matin, en me réveillant, il me semble faire un cauchemar, lorsque je songe que, la veille, j'ai ouvert la bouche en public. . . La Major déclare qu'elle est enchantée quand on s'embrouille en témoignant, « car alors Dieu peut parler ». Elle dit même qu'elle espère que nous ne témoignerons jamais « grammaticalement ».

Ces lignes sont de Birdie. Pussy, elle, s'épouvantait à l'idée d'aller à la pêche. « Demain, sans doute, l'Adjudant Roussel sera rue Auber. Il est bien plus terrible que vous. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que je suis sûre qu'il nous enverra à la pêche, et je redoute cela plus que toute autre chose. Enfin, advienne que pourra ». Elle dut y aller, en effet, à la pêche, mais elle ne prit aucun poisson. Le 12 décembre 1891, parut dans la *Revue Bleue* un article de Fernand Vandérem intitulé « 3, rue

Auber ». « Deux jeunes spectatrices, filles d'un pasteur très connu, l'une blonde, l'autre brune, disent leur foi d'une façon ingénue et ardente, et sur leurs visages pâles, dans leurs yeux clairs, dans leur voix sourde il y a une pureté extraordinaire ». Je ne peux pas vous dire, chérie Capitaine, l'impression que nous a fait cette phrase... Il nous semblait, en quelque sorte, qu'on nous livrait au public ». Très sensible, très nerveuse, d'une « indomptable impatience », Pussy s'attristait d'être incomprise et criait vers sa Capitaine : « Je sais que vous me comprenez, et c'est avec un sentiment de sécurité inexprimable que je vous laisse lire dans mon âme... Mon rêve le plus cher est de travailler à vos côtés. Se réalisera-t-il jamais ? » Elle consultait Blanche sur les sujets les plus divers. « Les plaisanteries, qu'en pensez-vous, Capitaine ? Faut-il prendre à la lettre le mot de saint Paul : « Point de plaisanteries » ?... Je tâcherai de me corriger. Je ne veux pas dire par là que je ne dirai plus jamais de choses drôles, j'aurais trop de peine à m'en empêcher ». C'était une bonne petite chrétienne que Pussy, avec un cœur très miséricordieux. Elle se sentait à peine le droit de dormir dans un lit, quand tant de gens souffraient du froid. Ayant lu quelque part que des officières salutistes avaient dû coucher sur les chaises de leur salle, elle s'enveloppa d'une couverture, un soir, et s'étendit sur le parquet. On l'envoya en Amérique. Elle y passa vingt mois et revint en 1895. En 1897, elle se maria.

C'est le soir de la noce salutiste de Blanche, que Marie Schumacher, au banc des pénitents, se

consacra définitivement à Dieu. Elle eut une conversation avec Albin Peyron père.

— Mon enfant, abandonnez-vous à Dieu et recevez la bénédiction d'un cœur pur, lui dit-il. Tout est là. Rien ne compte que cela. Et vous pourrez regarder en face la souffrance.

Un rayon de lumière intérieure l'étourdit, effet de la grâce qui eut quelque chose d'électrique. Pour rentrer chez elle, à minuit passé, elle dut faire un long trajet à pied. « Moi pourtant si peureuse, je n'éprouvais aucune espèce de crainte, depuis que j'avais parlé à M. Peyron. Il faisait beau dans mon cœur. J'avais des ailes. Le salutisme était né en moi. — J'entrerai dans l'Armée, dis-je à mon père, qui, vlan ! m'envoya une calotte ».

Elle avait dix-huit ans et demi. Elle s'habilla d'une petite robe bleue munie d'un corsage à trois plis, afin d'avoir l'air plus salutiste. Pour calmer soi-disant ses nerfs, sa famille la mit à la Maison de Santé des Diaconesses.

— Tu veux servir Jésus ? Fais-toi donc diaconesse, lui conseilla Sarah Monod.

Mais c'était le titre de prophétesse qu'elle ambitionnait.

« Ne vous faites aucun souci, lui écrivit Blanche. Restez abandonnée entre Ses bras. Quant à votre « maladie nerveuse », rappelez-vous qu'on a dit que notre Sauveur était possédé par le démon. Dieu règne. Il veille sur vous et vous fait dire que « c'est dans le repos et la confiance que sera votre force »... Vous priez pour nous ; par conséquent, vous nous aidez dans le combat. Que cette pensée vous réjouisse et vous encourage ».

En 1893, ayant atteint sa majorité, Capi prépare son départ. Birdie lui garde une malle, où sont ses affaires apportées en cachette. Le 13 novembre, un châle sur les épaules, et sa Bible à la main, Capi s'en va.

Six mois d'apprentissage dans l'Ecole Militaire installée rue Lacroix, aux Batignolles. Satan essaya de persuader à la cadette qu'elle était trop timide pour monter sur une estrade, que le son même de sa voix l'effraierait, qu'un amen ou un alléluia lui ferait perdre le fil de sa phrase. Quel supplice pour elle, en outre, que cette évangélisation de maison en maison ou cette vente d'*En Avant* ! Elle tremblait comme la feuille, soupirait : « Non, je ne pourrai pas ». Ces brocards dont on les criblait ! ces chansonnettes, où ne manquait jamais le couplet polisson, comme les *Six Salutistes*, que chantait à la Scala la grande gommeuse Valentine Valti, à moitié nue, énorme chapeau sur la tête, ou les *Mômes de l'Armée du Salut*, que créa Mlle Fougère, à l'Horloge, le café-concert des Champs-Elysées. Et Capi entendit bien des fois :

Sur les plac's, dans les rues,
Les boulevards, les avenues,
Par group's on peut nous voir,
Le jour ou bien le soir,
Sous nos chapeaux capotes
Avec nos min's dévotes ;
Nous vendons au passant
Le journal *En Avant* !

C'est nous qui somm's les mômes
De l'Armée du Salut,
Et nous chantons des psaumes
Sur des airs de chahut.

La pauvre « môme », sous les gros rires insultants qui la poursuivaient, faisait de son mieux pour rester brave et garder l'alerte pas des salutistes.

Avec nos jambes minces
Nous courons les provinces,
Nous faisons le Midi,
L'Est et le Nord aussi,
Nous faisons les grand's vill's
Où y a l'plus d'imbéciles,
Sans nous décourager
Nous f'sons mêm' l'étranger.

Un jour, une virago lui tira son chapeau Alléluia en arrière, violemment, et lui administra deux claques, ce qui fit rire des gens qui passaient. Elle fut plus chanceuse, le soir qu'elle entonna un cantique dans une cour, vers la porte de Clichy — Léa Pons était avec elle.

« Je vais à la cité dont Christ est la lumière... »
— Mesdemoiselles, dit quelqu'un, est-ce que vous voulez monter voir ma mère ? Elle est aveugle. Elle vous a entendues. « Y a des anges qui chantent », qu'elle a dit. Je lui ai dit : « C'est pas des anges ». Elle m'a dit : « Si, c'est des anges ». Montez donc, qu'elle vous tâte.

Promue Lieutenante. Le poste du Havre. Ensuite le poste de Calais, que commandait une salutiste cent pour cent, la Capitaine Irma Chapouand. Quand elle eut, quelques mois plus tard, la direction de Calais, Capi se sentit un peu accablée par le poids des responsabilités. « Que Dieu te bénisse, mon enfant, et qu'il fortifie ton cœur pour le combat. Que les difficultés de Calais fassent de toi une guerrière sachant tout surmonter... Je ne t'oublie pas ». A cette cordialité transparente, à cette tendresse qui vous tutoie, une petite Capi ne peut rien refuser. Blanche connaissait déjà sa puissance.

Birdie avait trop de vertus pour n'être pas officière salutiste. Après avoir rédigé *En Avant!* par intérim, pendant trois mois, elle entra à l'Ecole Militaire.

— Tu as donc mis le chapeau « Kiss me not » ? (« ne m'embrassez pas »), lui disait un de ses cousins.

Elle servit deux ans comme officière, puis des circonstances de famille l'obligèrent de retourner chez son père.

Elles avaient choisi la meilleure part, ces filles selon l'esprit et selon le cœur de la Capitaine Roussel. Elles vécurent pleinement la vie de sacrifice.

Isabelle Mangin et Capi coiffèrent Sainte-Catherine, comme beaucoup d'officières, les femmes étant, dans les cadres de l'Armée, plus nombreuses que les hommes. Une excellente messagère de l'Évangile, les chefs ne la poussaient, d'ailleurs, guère à convoler en justes noces, à moins, bien

entendu, que le compagnon accepté ou choisi par elle offrît toute garantie au point de vue de la guerre. Dans le cas de Blanche Roussel, ils eurent la certitude que les intérêts du Royaume ne perdraient rien à son mariage avec Albin Peyron. Ils ne se trompaient pas.

Cet épithalame salutiste, ou du moins le premier couplet de cet épithalame salutiste, relèverait du présent chapitre des « Fioretti » de la Capitaine Roussel et en serait, bien sûr, la page la plus importante ; mais, en raison de cette importance même, le susdit couplet veut être exécuté séparément et avec quelque détail.

VII

COMMENT LES SALUTISTES AVAIENT PRIS PLACE AU BANQUET DE DAME PAUVRETÉ

Le véritable salutiste n'a pour tout bien que sa guitare.

Plus le sou, la caisse est vide : cette phrase revenait constamment. Frais généraux, loyer des salles, indemnités de voyage, dettes des postes qui n'arrivaient pas à se suffire, c'étaient, tous les jours, de grosses sommes à trouver. L'Armée en France et en Suisse n'avait pas de fonds permanents. Le Q. G. I. (Quartier Général International) de Londres ne donnait pas grand'chose. Débrouillez-

vous. Commode à dire, l'argent étant aussi difficile à atteindre que les malins petits nains qui désespéraient la Gracieuse du conte, cette jolie princesse condamnée par une méchante fée à faire rentrer dans une boîte une armée de petits hommes hauts comme le doigt : elle court de droite, de gauche, en une poursuite inutile, car elle ne viendra jamais à bout de sa tâche si quelque baguette magique ne la tire d'affaire. Cette princesse blonde, la Maréchale, et à sa suite, sa brune secrétaire, cette autre princesse, s'essoufflaient à faire rentrer l'argent du peuple chrétien, qui n'accordait pas toujours bien vite les crédits militaires dont on avait besoin. Blanche multipliait les appels, les circulaires, mendiait des dons en nature : linge, vêtements, chaussures, denrées, légumes. « Qui veut prendre à sa charge, pour les nourrir, un cadet, une cadette, deux, trois ? »

En Angleterre, une salutiste ayant rang de Capitaine touchait dix-huit francs soixante-quinze par semaine. La solde d'un Capitaine était de vingt-six francs vingt-cinq ; marié, il touchait trente-trois francs soixante-quinze, plus un franc vingt-cinq par enfant. En France, aucune solde, la guerre devait nourrir la guerre. Les officiers prenaient sur leurs recettes — collectes, vente d'*En Avant* !, dons extraordinaires — de quoi payer logement, charbon, nourriture, après avoir, nonobstant, prélevé la dîme à l'intention du Quartier Général. Certains d'entre eux eussent été capables de se consoler de leur pénurie, avec le mot de Joachim de Flore : « Qui vere monachus est nihil reputat esse suum nisi citharam », que je traduis librement : « Le véritable

salutiste n'a pour tout bien que sa guitare ». Sauf une Bible, les officières à l'uniforme râpé, blanchi aux coutures, n'avaient guère autre chose à elles, en effet, que leur guitare. Dans les tournées qu'elle fit avec la Maréchale, Blanche Roussel s'émut de l'exemple donné par tant de camarades attentives à ne pas dévier du droit sentier de la simplicité, allant d'instinct à la plus stricte observance pour se tenir au niveau des plus petits, des plus méprisés, des plus déchus, — dont elles se disaient les servantes, logeant toutes à la même enseigne, chez Dame Pauvreté, où elles s'éclairaient de ces « calèu » rustiques qui font songer aux lampes des vierges sages.

A Saint-Etienne, « leur petit appartement, écrit notre officière, est d'une simplicité tout apostolique. Il se compose d'une chambrette et d'une cuisine. Il y a quatre chaises ; trois d'entre elles sont dépaillées ».

— « Mais nous en avons une meilleure, Capitaine », nous dit la Lieutenant. Et elle nous apporte fièrement une chaise dont le siège est, il est vrai, en parfait état, mais qui n'a que trois jambes ».

A Toulouse, « une pomme de terre avec un trou au milieu sert de bougeoir. Quelques lames de couteau, car les manches ont disparu depuis longtemps, forment la plus grande partie de l'attirail de cuisine ».

Et c'est étonnant, remarque la Capitaine Roussel, à combien peu de chose se résument les nécessités de l'existence, quand on a pour maxime de s'abstenir et de supporter. — Parbleu, Capitaine Roussel,

s'abstenir n'était pas bien malin, alors qu'on manquait à peu près de tout !

A Saint-Hippolyte-du-Fort, en Cévennes :

— « Le même uniforme que lorsque vous étiez soldat ?

« L'officier de ce poste était depuis deux ans dans la guerre. Quel uniforme pourrait résister au travail d'homme à tout faire que doit être l'officier salutiste ! Un jour, charpentier arrangeant sa salle, le lendemain, faisant vingt à trente kilomètres pour vendre *En Avant !*, puis, le soir, sur une estrade, ou dans une bagarre à la porte de la salle, recevant mille horions en pleine figure ou, pour mieux dire, en plein uniforme !

— Le poste est trop pauvre. Il ne peut m'en fournir un autre.

« Nos yeux tombèrent sur l'inscription brodée sur son jersey rouge : « Mon chemin, c'est la croix »... Oui, mon camarade, et la croix veut dire la victoire ».

Dansons la capucine,
Y a plus de pain chez nous.

C'était, à peu près, le refrain des heureux salutistes dans le Nord, à Calais, où, pendant le rigoureux hiver 1890-1891, la Capitaine Eléonore Paradon, de Nîmes, — « chère sainte de Paradon », dit une lettre de Blanche, — contracta la maladie dont elle mourut, à l'âge de vingt-sept ans. C'est toujours Blanche qui écrit :

— « Que mangez-vous ?

— Oh ! Capitaine, tout ce qui nous tombe sous la dent. Quand nous n'avons plus rien, il nous reste

une ressource : nous allons cueillir des orties, nous faisons bouillir ça, et c'est encore bon, ça fait de la soupe.

« Il faut avouer que l'estomac délicat est exclu du bagage salutiste. Puis, je regarde ses souliers éculés, rafistolés avec des ficelles.

— « Et quelle sorte de chaussures portez-vous là ?

— Ne dites pas du mal de mes souliers, Capitaine. Ils me sont chers. Je les ai ressemelés deux fois moi-même ».

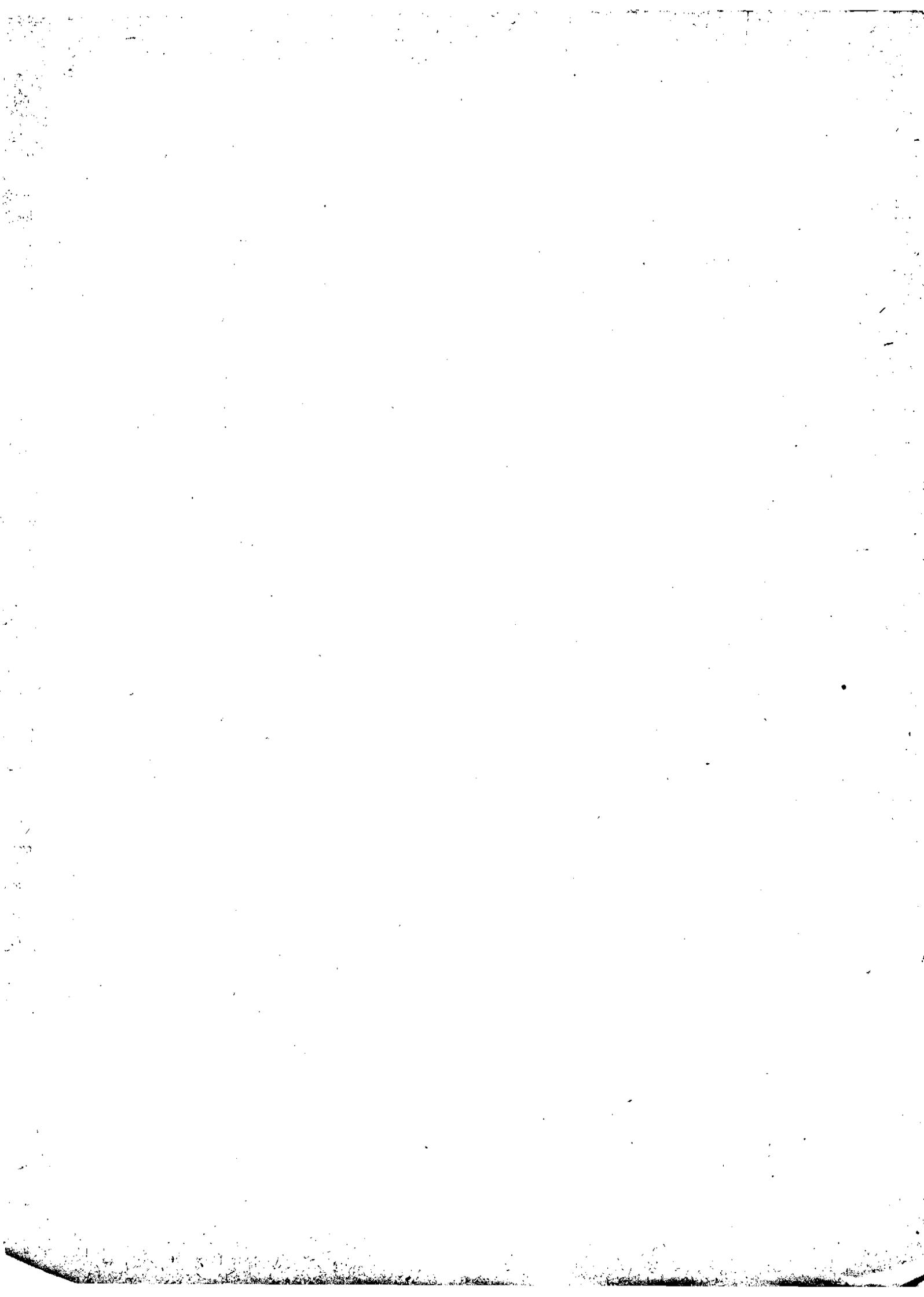
Un poste entre tous misérable, que ce poste de Calais. La Brigadière Schumacher — Capi — qui y fit ses premières armes, en 1894, me disait, une fois, en riant : « Les jours où l'on mangeait le mieux, à Calais, c'était pendant la semaine de renoncement. Les gens avaient pitié : « Ces pauvres salutistes, ils doivent sans doute cette semaine-ci se passer de déjeuner ou de dîner. Portons-leur quelque chose ». Il m'est arrivé, ces jours-là, Monsieur, d'avoir du poulet ! »

Chevalerie.

Tels étaient ces premiers salutistes qui, comme ils disaient, « mettaient leur tout sur l'autel », assurés de manger, si leur espérance ne défailait point — « Dieu y pourvoira » — oiseaux qui venaient, jour par jour, picorer le grain dans la main du Seigneur. Dieu fit ainsi les moineaux, les gens de guerre et ces salutistes qui étaient, à leur façon, des gens de guerre. Leur idée de la pauvreté se rattachait, c'est certain, à leur mystique

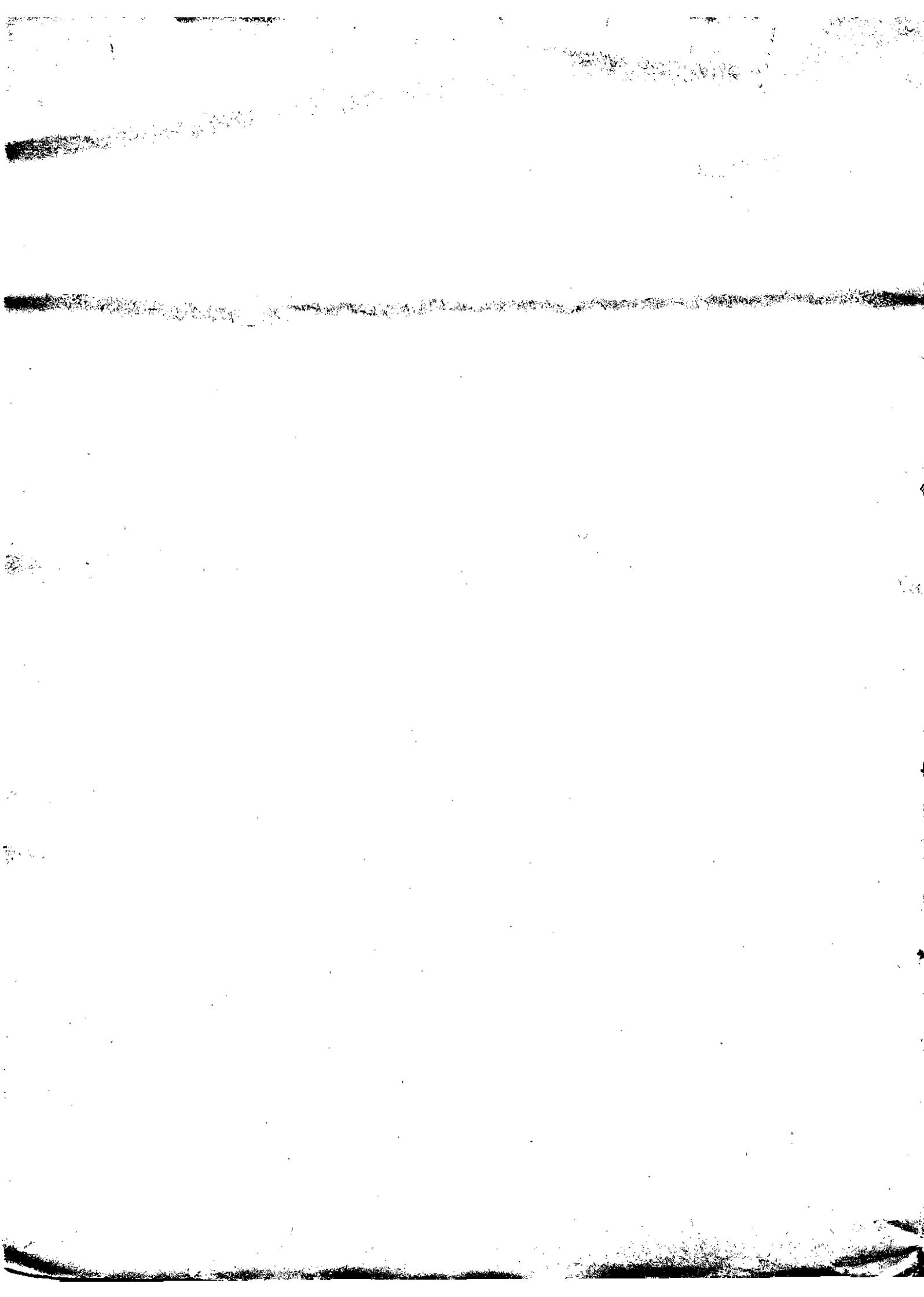
chevaleresque. Ils étaient des preux, des croisés. Vivre comme ils vivaient, « dans les fatigues, et les veilles répétées, et la faim, et la soif, et les jeûnes prolongés, et le froid, et le dénuement », et donner de grands coups d'épée, c'est cela qui en valait la peine. Est-ce qu'un chevalier se bat pour de l'argent ? La gloire de Dieu, le salut des âmes, à la bonne heure ! (Une Blanche Roussel avait la chevalerie dans le sang). Voilà pourquoi, aux côtés de l'ambition sainte, la pauvreté salutiste ne marchait pas boiteuse et mélancolique. Alertes, au contraire, gaillards. Voyez ces deux joyeux briscards, Constant Jeanmonod, Richard Thonger, qui vont de compagnie, infatigables pousse-cailloux des drailles vivaroises et cévenoles, accomplissant sur leurs jambes des trottées formidables, déjeunant de « regardello » (mets imaginaire), d'une lecture biblique ou d'une pomme ramassée au fossé, et dînant d'une poignée de châtaignes sur une table de pierre, hôtes de Dieu au bord du torrent qui leur chante l'inépuisable générosité du Seigneur. . . Vie exactement franciscaine que la leur et conforme au code des paladins.

On a fort raillé les premiers salutistes de France. Plusieurs de ces « toqués », de ces saints excentriques si mal ficelés finirent par mourir à la peine, d'épuisement, dans la solitude et sans un merci. Ils furent, cependant, chez nous, les fourriers, les inaugurateurs de quelque chose qui est devenu, après tout, quelque chose de grand.



LE COMPAGNON
DE ROUTE

1890-1894



CHAPITRE IV

LE COMPAGNON DE ROUTE

1890 - 1894

*Notre Sire Dieu premier servi.
Jeanne d'Arc.*

I

ALBIN PEYRON, FILS D'ALBIN PEYRON

Deux lettres.

Le Commissaire A. S. Booth-Clibborn au
Capitaine d'Etat-Major Albin Peyron.

« Armée du Salut, Quartier Général, 3, rue
Auber, Paris.

15 octobre 1890.

Mon cher Albin,

« Tu es autorisé à parler à la Capitaine d'Etat-
Major Roussel. Tu n'as donc qu'à lui demander
une entrevue.

Ton affectionné,
A. S. B. C.

« Que Dieu vous bénisse ».

Mme Napoléon Roussel à sa fille Blanche.

« Genève (fin octobre 1890).

... « La visite attendue a eu lieu vendredi après-midi. Un personnage superbe, d'une telle prestance que notre petite bonne Hélène en fut émue prodigieusement. Accoutumée à voir des cadets et des officiers — Cosandey, Chatelain, etc. — de taille plutôt moyenne, elle devait s'imaginer que les salutistes étaient une race assez médiocre. Aussi a-t-elle bondi dans ma chambre, toute surexcitée, les bras au plafond. « Un monsieur salutiste, mais grand, grand ! » J'ai été très contente de recevoir M. Peyron. Il est resté plus de deux heures et nous avons parlé de tout. Que je suis reconnaissante envers Dieu de te savoir si heureuse ! »

« Albin est un guerrier qui a de l'aventure ».

(Blanche Clibborn-Young, lettre en français à Albin Peyron père, 21 août 1887.)

Le fiancé de Blanche Roussel, vingt ans et demi tout juste, était le fils de cet impressionnant M. Peyron, de cet « Empereur di vin », qui combinait, dans un mélange hautement savoureux, une merveilleuse entente des affaires et une religion fort exigeante. J'ai esquissé ailleurs cette imposante figure du salutisme français.

Albin Peyron et Amélie Theule eurent cinq enfants, trois garçons et deux filles. Le plus jeune des garçons, Albin Octave Louis, né à Nîmes, le 11 avril 1870, était âgé de quatorze ans moins deux mois, lorsqu'il se convertit, en cette nuit du 9 au 10 février 1884, qui fut pour son père le point de

départ d'une consécration plus complète. Il prit les S. « Empêché de les porter à l'intérieur du lycée, je les quittais en entrant, pour les remettre à la sortie ». Et il avait, en les remettant, un sourire de gosse émerveillé. Aux réunions, sur un signe du Colonel Clibborn, il allait à la pêche dans la salle, abordait des « gandard » l'un après l'autre, sans frayeur aucune. Rien ne lui coûtait : trimbaler une grande pancarte à travers la ville, prier au milieu du boulevard. Les premiers salutistes de Nîmes, les Emile Pons, passaient l'été à Saint-Jean-du-Gard, et des réunions, pardi ! se tenaient chez eux. Ils emmenèrent Albin, qui employa ses vacances à annoncer le salut. Le 25 janvier 1885, dans une nuit de prière, à Nîmes, il se leva « pour témoigner de la grâce d'un cœur pur ». Bien nécessaire cette grâce, quand il vous arrive des briques sur le nez et de la boue dans les yeux, et que des volées d'injures : « Paure bedigas, nesci, calu, marco-mau, a perdu la boussolo, pauvre benêt, fol, marque-mal, il a perdu la carte », vous accompagnent. Des officiers l'entraînent. Il y a, cependant, les études. Les études, peuh ! « une chose bien triste à côté du salut », il veut dire à côté de la sainte guerre. D'après sa première institutrice, Adèle Eymann, il n'aima jamais beaucoup les études. La revue des troupes passée par la Maréchale à Mutrux, en Suisse, avril 1886, le ravit. Le Congrès International de Londres, en juin, le grisa. Un mois dans la Haute-Loire, auprès de Constant Jeanmonod, un Suisse de vingt-quatre ans, franc du collier et dur à la peine, qui mettait le nez à tout et qui riait, malgré le diable et ses cornes,

quoi qu'il arrivât. Deux mois d'Angleterre. Albin rayonnait à fondre les brumes de Birmingham, où il vit des centaines d'enfants enrôlés sous le drapeau Sang et Feu et bien encadrés. Dès son retour, il forma à Nîmes une « petite Armée », le premier corps de jeunes soldats salutistes fondé en France, œuvre de ce garçon de dix-sept ans.

Son père le conduisait alors spirituellement. Quelques lignes donneront une idée de sa méthode de direction. « Oh ! mon fils, livre-toi à Dieu pour la mort (à toute vie propre)... A ce prix tu deviendras un vrai pêcheur d'hommes vivants... Oui, c'est bien un laminoir que l'Armée et ta comparaison est juste. Et quelle bénédiction pour toi de passer par ce laminoir à un âge où l'âme est flexible et où le dépouillement coûte le moins ! » Albin subit cependant de grandes tracasseries du tentateur, mais le diable n'eut pas le dernier mot.

Le 25 septembre 1888, avant tout stage à l'École Militaire, ses chefs l'expédiaient comme aspirant officier, sur le champ de bataille de Lyon, la ville où Blanche Roussel avait fait ses débuts.

La salle de l'Armée était en pleine Guillotière, 110, rue Moncey ; on avait dû renoncer au poste, par trop mal situé, de la rue Malesherbes.

— Hé ! le recrutement nous a envoyé là un aspirant de valeur.

Le Capitaine et le Lieutenant sont enchantés de la fougue de ce jeunet, épris de la cause salutiste autant que Vincent est amoureux de Mireille. Gentil troubadour blond aux yeux noirs, mince comme un if, il a un rire clair. Des pages de *Journal*

intime, ruisselantes de confidences, nous le montrent tout en vibrations instantanées, de sang grouillant, d'humeur bouillante, avec un peu de lune dans la tête, comme on dit, et quelque chose d'excessif, une agressive ostentation, qui est, sans doute, la nuance salutiste de ce temps-là. Il galope en tous sens, pareil à un chevreau pétulant et vorace parmi les férigoules. C'est aussi un cigalon. Il entonne des cantiques sur l'impériale de l'omnibus. Il remonte la fanfare qui s'était désorganisée : douze musiciens, lui-même a pris des leçons de cornet à pistons. « Je ne suis plus ni à vous ni à moi, mais à la guerre : d'abord le Royaume », écrit-il à ses parents, s'excusant d'une lettre un peu courte. Il prie « avec un anarchiste qui a fait dix-huit mois de prison ». Dans la rue, il fonce sur un vendeur de cartes à jouer obscènes : « Vous êtes un meurtrier d'âmes ! » Le soir, aux réunions, dans la salle basse garnie de bancs, le public est remué et comme ensoleillé par ses images et ses cymbalettes. Et des bénédictions viennent. Le lundi 8 octobre, un jeune homme s'est jeté au banc des pénitents : un garçon très instruit, connaissant six langues. « 12 octobre. Ce soir, Pallière a rendu un glorieux témoignage : « Oh ! je possède Jésus. L'Armée du Salut est née d'hier, me dit-on, elle disparaîtra demain. Eh bien, disparaîtrait-elle, ce que je ne crois pas, elle m'aurait apporté Jésus, Lui qui demeure ». Signalons en passant que ce Pallière, Aimé Pallière, d'origine catholique, est aujourd'hui un des maîtres les plus écoutés du judaïsme et qu'il a donné lui-même un récit de sa phase salutiste dans un livre curieux et captivant, *Le Sanctuaire*

inconnu, ma « conversion » au Judaïsme, publié en 1926. Il fut enrôlé, devint cadet à l'Ecole Militaire du quai de Valmy. Les impressions qu'il subit furent, dit-il, « profondes ». « Il ne me paraît pas douteux que je n'aie saisi alors l'élément essentiel de la vie religieuse... Ma croissance spirituelle atteignit, à ce moment-là, ce point décisif où l'âme passe de la croyance enseignée et passivement acceptée à la pensée religieuse personnelle ». Mais revenons. Albin va voir Pallière, la mère de Pallière, le concierge de Pallière, qui, à son tour, « prend Jésus-Christ au mot ». Le réveil va-t-il souffler sur Lyon ? « Mon cœur déborde, à la vue de cette belle estrade de beaux et forts jeunes gens dans leurs jerseys rouges », écrit-il le 2 décembre. Cinq jours après, il a quitté Lyon.

Il est cadet à la nouvelle Ecole Militaire établie à Genève et commandée par un Suisse de la vallée de la Broye, le Capitaine Ulysse Cosandey. Ce dernier fit passer à Albin « un conseil de révision spirituel », c'est son mot, qu'Albin écrit sans sourire. Bon pour le service. Les cadets logeaient 69, avenue des Grottes, dans des greniers transformés en dortoirs ; c'était froid et humide. Du café au lait sans sucre ; des macarons à moitié cuits et à moitié salés. Alléluia ! « Ton nom, Ton règne, Ta volonté, et une croûte de pain ». On est un chevalier du Christ ou l'on n'en est pas un, et Albin a « pris la Croix ».

Dans la cité de Calvin, on en était encore à pourchasser les salutistes. Et dur et dru. Certain jour, il traversait le pont du Mont-Blanc.

— En voilà un !

Des cris, une galopade. Comme d'une meute de chiens hurlant en trombe derrière un lièvre.

— Au Rhône ! Au Rhône !

Il leur échappa de justesse. Chaque soir, les cadets avaient à défendre la porte de la salle de réunions contre les voyous.

Le 10 décembre, conférence de la Maréchale au Casino de Saint-Pierre. Lorsqu'elle entra, Albin remarqua une officière qui l'accompagnait et qui s'assit près d'elle sur l'estrade. « Ce visage au teint mat, encadré de cheveux ondulés d'un noir d'ébène et pressés sous la capote bleue, ces grands yeux qui avaient une fixité profonde... J'eus soudain l'impression de me trouver en face de la beauté même, mais d'une beauté qui se retient, qui se cache et qui, peut-être même, s'ignore... — Qui est cette officière ? demandai-je. — C'est la Capitaine d'État-Major Roussel, la secrétaire de la Maréchale ».

Le Centurion sous la mitraille.

Le 15 janvier 1889, l'un de ses chefs, le Major Percy Clibborn, frère d'Arthur S. Clibborn, lui annonça :

— Vous êtes nommé Capitaine.

D'emblée, comme cela, après trois semaines seulement d'École Militaire, très chic ! Il n'avait pas dix-neuf ans, le petit chevalier, et il avait gagné ses éperons.

— Vous allez immédiatement m'ouvrir le feu sur Bex, dans le canton de Vaud. J'ai retenu deux pièces au rez-de-chaussée d'un vieux chalet. Mais

pas de meubles. Les quatre murs. Arrangez-vous. Voilà trente-cinq francs.

— Alléluia !

Il partit avec le Lieutenant Besse, plus âgé que lui, barbu, l'air respectable. « Figurez-vous que c'est l'incendiaire dont la vie a paru sur *En Avant !* »

« Dans un petit vallon encaissé, entre la Dent du Midi et les Diablerets, sur les bords du Rhône large comme un ruisseau, Bex éparpille ses maisons au milieu des prairies ». Un chalet d'une « rusticité antique ». Sur le balcon circulaire une bonne femme, qui se met à crier :

— Hé ! les officiers salutistes ! Mais c'est des officières que nous attendions !

C'est la maman Mage.

Une pièce de trois mètres de long sur trois mètres de large. Ce sera la chambre, la cuisine et le bureau. La salle, longue de dix mètres, large de trois, peut contenir quatre-vingt-dix personnes au plus.

— Vos lits ? Vos affaires de ménage ?

— Nous n'avons rien.

— Vous avez de l'argent ?

— Non.

Les braves gens ! Pour avoir loué à l'Armée du Salut, ces Mage se sont vu retirer une pension de l'Etat de deux cents francs et on les menace de saisie. Le père est bûcheron. Onze enfants. « Cette bonne Mme Mage se dépouille vraiment pour nous. Toute l'après-midi, elle s'est « dépitée » pour nous trouver quelques objets indispensables. Un tempé- rant nous prête un sommier ; un autre, deux tasses, etc. »

Voici la pauvreté, que suivra la persécution.

Les deux officiers courent des journées entières « pour trouver des sous ». Reviennent bredouille. « Nous examinons le projet d'aller vendre des sacs avec un bénéfice de sept francs sur le cent ». « 19 janvier. Grandes difficultés... Pauvreté excessive, dénuement. Joie parfaite découlant d'un abandon complet à Dieu... Nuit terrible. Réveillés au milieu de la nuit par le froid, on se lève... La joie ne fait que croître dans mon cœur ».

Le bruit se répand dans Bex que les salutistes sont en train de crever de faim. « Plusieurs personnes s'en sont émues, entre autres le pasteur, qui nous a fait envoyer quelques provisions ». Et Albin reçoit de chez lui un colis. Ce n'était pas trop tôt.

Ils se démènent, vont à la recherche des ivrognes, jusque dans les cabarets, car l'alcoolisme fait à Bex des ravages. Un jour, n'en pouvant plus de fatigue et de froid, Albin se jette sur sa paille, mais ces mots : « Nous les chercherons, les pauvres perdus » lui reviennent à la mémoire et le mettent instantanément sur ses pieds.

Dans un journal politique, « le Syndic a invité ses concitoyens à faire le vide autour de nous ». Les maîtres d'école défendent aux enfants et aux jeunes gens d'assister aux réunions. Trois membres de la Croix-Bleue sont houspillés par les autres tempérants pour avoir aidé l'Armée. Démarrage difficile, mais, à la fin, le Corps salutiste de Bex se forme. « C'est l'élément masculin qui nous manque ». Réunion, chaque soir. Quatre réunions le dimanche. Houleuses, parfois : on décroche la porte, envahit la salle, démonte le poêle. Le Lieutenant reçoit une bûche sur le crâne. Le

1er avril, comme ils faisaient visite à une dame, ils durent dégringoler précipitamment l'escalier, « poursuivis par la botte » du mari. Un coup de pied dans les reins mit le Capitaine en bas des marches. Il remarqua que la poche de son pardessus pendait jusqu'à ses talons. « Gare ! » dit le Lieutenant, et Albin évita une énorme pierre que l'homme lui lançait. « La maison est dans un renforcement et, pour reprendre le chemin, il fallait passer devant une tannerie. Plusieurs jeunes gens nous y attendaient. Armé d'un gourdin, un gros gaillard s'avance vers nous, et les coups de pleuvoir, durs et serrés. Nous avons eu chacun notre compte. C'est qu'il y allait de bon cœur ». Lettre du 4 avril. Dans son *Journal*, il note également les coups de gourdin. « Alléluia ! ça enfonce le salut ! » Pour sûr, rien ne trempe un salutiste comme les humiliations. D'avoir été ainsi festoyé, dos, poitrine, bras et jambes, tête et tout, le Capitaine est fier, mais fier !

« Je sens que nous touchons à la victoire ».

Ça leur gagne la sympathie de bien des personnes. Et les recrues n'ont jamais été plus salutistes, plus bruyantes, n'ont jamais tapé plus joliment des mains aux réunions, à grand renfort d'amens et d'alléluias. Mais, nouvelle attaque en règle, le 30 avril, des galopins s'étant promis de flanquer le Capitaine dans l'Avançon qui coule à trois pas de la porte. C'est que le Capitaine avait « capturé — lui-même s'exprime ainsi — la plus forte danseuse du village » ; une belle jeune fille, vive, intelligente, qui « pourra faire une officière hors ligne ». En outre, des garçons s'étaient convertis. On tombe sur

eux à coups de pierres. L'un d'eux a un œil abîmé. Devant le tribunal, les auteurs de ces attentats sont disculpés, acquittés et les autorités rabrouent vertement et congédient comme un fifre notre Capitaine, mirelaridaine ! Il s'en tirait encore « à bon marché, sans prison ni amende ».

« Il fallait ce temps de Bex pour me révéler mes lacunes », écrit Albin Peyron à son père, le 20 juin, une semaine avant de quitter la Suisse. Il aurait voulu « être un Capitaine modèle comme la Capitaine d'Etat-Major Johns », la Lucy Johns de Blanche Roussel, laquelle avait eu le toupet de rouvrir la salle de Villeneuve, fermée à la suite des plus odieuses scènes : les forcenés reculaient devant cette petite Anglaise blonde, qui allait, la mâtime, jusqu'à leur enlever leur pipe du bec pour la briser sous ses pieds.

« Etre un Capitaine modèle comme la Capitaine d'Etat-Major Johns ». Allons, petit Nîmois, pas de regrets. Tu avais mené courageusement ta guerre et mérité que ton Général, William Booth en personne, t'offrît le drapeau du Corps de Bex, à la grande revue des troupes suisses, près d'Yverdon, le jour de l'Ascension. Zou ! marche, capoulié de dix-neuf ans, moitié mûri, moitié fruit vert. Le superbe regard souriant que te jeta la Capitaine Roussel, quand tu allas lui faire visite, à Gryon, l'avant-veille de ton départ, le 26 juin, fut aussi pour toi, hé ! une jolie récompense, en même temps que le réconfort le plus certain, car elle avait le regard de Mireille, ta camarade :

E soun regard èro uno eigagno
Qu'esvalissié touto magagno.

« Et son regard était une rosée qui dissipait toute peine ».

La salle Auber, à Paris, fut le second poste d'Albin Peyron, qui s'y battit, flamme et vent du Midi, sous l'œil en fleur de Blanche Roussel.

II

FIANÇAILLES ET MARIAGE

« Dieu le premier ».

Le 17 octobre 1890, ils étaient fiancés.

Et peu à peu, le cœur de Blanche fut pénétré de cette tendresse que le jeune Capitaine de la salle Auber y versait.

Leur dialogue épistolaire : une complication de ferveur religieuse et d'affection profane, qui donne à ce roman vrai son caractère propre et en fait le charme. Ceci est l'histoire typique d'un amour salutiste. Très joli à voir. Les billets de la fiancée, d'une fermeté ou d'une aisance parfaite, nous font bien connaître Blanche Roussel. Que de finesse chez elle et de prudence ! Dès lors, elle est une force.

Des confidences moitié français moitié anglais, dont le thème, en somme, est celui-ci : « Je suis à toi, tu es à moi, et nous sommes à Dieu. I am yours, you are my own and we are both to God. Rien pour nous-mêmes exclusivement ; tout, d'abord, pour Lui. Les intérêts de son Royaume avant tout, avant même nos sentiments les plus légitimes. Dieu le

premier ». Ils se livrent à Dieu pour faire sa volonté. Quand ils seront mariés, la vie apostolique continuera et tout devra être sacrifié à la guerre du salut : la bénédiction est à ce prix. « Je me rappelle Finney, écrit Albin, quittant sa maison le lendemain de son mariage, pour une tournée de réunions qui se prolongea quatre mois. Et quand le Seigneur nous demandera quelque grand sacrifice, nous le Lui accorderons joyeusement, n'est-ce pas ?... Nous sommes tous les deux dans la même voie, inspirés d'un même sentiment de loyauté pour Dieu et l'Armée ». Ni l'un ni l'autre ne désire « les satisfactions mensongères que peuvent procurer l'égoïsme, le confort, les croix esquivées ». « Dieu le premier », devise à inscrire dans tout ménage salutiste. Et cela ne manque pas de beauté. Charles Bost le dit, à propos d'un pasteur du Désert et de sa femme, « il n'est pas mauvais, pour le bien même de la terre, comme pour la dignité de la pensée, que des femmes et des hommes, tout en respectant et en vénérant l'amour, restent capables de le subordonner à une grandeur qui le dépasse ».

La rédaction d'*En Avant !* qui lui incombe, pèse beaucoup à Blanche. Elle ne pense qu'aux réunions et aux pénitents. « C'est ma vie, les réunions. Your poor Little One, she cannot do without meetings. Enfermée du matin au soir à écrire, et à corriger des épreuves, pour changer, c'est sec, sec... Écoute, envoie une carte-dépêche à B. Dis-lui de venir à la réunion de soldats, et assomme-le... au moral... Je me sens condamnée, chaque fois que nous ne jetons pas quelqu'un à l'eau. Albin, sauve ce garçon, il en vaut la peine ».

Albin, à son tour, expose le cas d'une pauvre fille, qu'il faudrait « soustraire à l'influence de son jeune homme », en l'envoyant à Genève. Si les chefs reculent devant les frais du voyage, lui les paiera. « Il fait si bon aimer, Blanche, avoir de la compassion, de la tendresse pour ceux qui souffrent, parler à ceux qui ont fauté, de façon à ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes leurs torts. . . Depuis que mon cœur s'est ouvert à ton amour, il s'est agrandi, et j'aime davantage les âmes, je comprends mieux la souffrance de ceux qui sont privés de tout ». Le lendemain, c'est elle qui lui parle d'une Luxembourgeoise qui « n'avait pas mangé de la journée ». « Je l'envoie chez les B. C'est une misère noire. Jésus nous soit en aide. Petit à petit on fera quelque chose pour tous ces malheureux, pourtant ».

En novembre, les Commissaires Booth-Clibborn décident que le mariage, qui devait avoir lieu dans le courant de décembre, ne sera célébré qu'au printemps. C'est mieux pour la guerre, la Maréchale ayant besoin de sa secrétaire, tout cet hiver. « Naturellement, écrit Blanche, j'avais dit : « Amen ». Mais, au fond, mon cœur et mon âme n'avaient pas dit : « Amen ». Je suis revenue chez moi et j'en ai parlé à Jésus. Maintenant, tout en moi dit : « Amen ». Il y a eu si peu de sacrifice dans notre amour jusqu'à présent, que je suis heureuse de cette occasion de mettre la guerre « en premier ». Un jour, elle le prie de ne pas venir la trouver. C'est qu'elle n'aime pas la pensée qu'il ne sera pas à la salle Auber, où quelqu'un peut demander à le voir. « Il m'en a coûté de dire non, mais il vaut mieux, Albin. J'allais dire oui, et ces deux mots

avec lesquels j'ai si souvent fini mes lettres, « la Croix et le Drapeau », se sont dressés devant moi ». Elle sera avec lui par la pensée. « L'esprit et l'amour de Blanche t'aideront ce soir ».

Rude est la guerre. « Nous combattons et vaincrons, et mourrons pour la Croix et le Drapeau... Nous voulons être des colonnes, Albin, nous le serons jusqu'à la fin... Paris est et sera toujours la plus difficile ville d'Europe pour des réunions de cette espèce ». D'Albin : « Je te sens là tout près, et tu m'encourages... Tu sais, un agent m'a mené au clou hier soir. C'était risible. J'en ai été quitte pour me chauffer les doigts au poste de police ». Rude est la guerre. Un moment, Albin doit s'occuper des cadets de l'Ecole Militaire. Il les trouve fort ignorants, sachant à peine lire et écrire, et il se désespère. « Impossible de transformer des bûches en génies », dit Blanche, qui le stimule. Pas d'argent pour faire marcher le poste de la rue Auber. Albin en a le cafard, tout lui paraît sombre, « sauf Blanche et Jésus ». Blanche sait trouver des mots pour le remonter. Elle lui cite le plus pathétique des poèmes de Lamartine. « Je viens de relire *Jocelyn*, ce soir. Un jour, je le lirai avec toi et tu l'aimeras. Il y a des passages sublimes. Lamartine a compris « la volupté du sacrifice » d'une façon extraordinaire.

... Quand l'homme n'a plus rien en soi qui
[s'appartienne,
Quand de ta volonté ta grâce a fait la
[sienne...

« Je ne conçois pas d'idéal spirituel plus élevé

que cela. C'est le nôtre, n'est-ce pas ? » Ils prendront bientôt pour la règle de leur vie ce vers de Dante : « In la sua voluntate è nostra pace ».

Il emprunte son langage à la Bible pour la chanter et pour la bénir. Il veut être pour elle « une huile de joie » et l'aimer « comme le Christ a aimé l'Eglise ». Elle aussi se sert des termes de la Bible. « Mon amour est fort comme la mort ». Ce n'est pas pour elle une phrase, c'est une réalité. Et voilà que des effusions mystiques se mêlent à sa chanson de fiancée. « J'aime Jésus en toi... L'Agneau de Dieu est là. Je le sens, Il est mon bien-aimé Jésus, si tendre et bon. Il comprend tout, sans qu'on ait même besoin de formuler ses désirs... Je ne pouvais m'empêcher de regarder ta photographie pendant la réunion de sainteté ».

Mars - avril 1891, Blanche fit avec la Maréchale une longue tournée dans le Midi. A l'aller, elle logea à Nîmes, chez les Peyron.

Manette — Mme Peyron — à son fils Albin : « Nîmes, 5 mars 1891. Blanche est partie. Elle dégageait un tel parfum de sainteté, que j'en étais tout imprégnée. Dieu a été bon pour toi. Tu peux l'en bénir constamment, car le livre des Proverbes dit : « Une femme vertueuse, son prix dépasse de beaucoup celui des pierres précieuses et celui des perles fines »... Quel jugement, quel esprit pondéré, sachant ce qu'elle veut, mais sans esprit de contradiction ! Notre chère Major Célestine Oliphant me disait : « Voyez, chère maman Peyron, le Bon Dieu doit bien aimer votre Albin, car il lui donne pour épouse la meilleure officière de France ». Alléluia ! »

La tournée finie, Blanche Roussel prit quelques jours de repos au Mas-de-la-Ville, près d'Arles, dans la propriété des Peyron. Elle se pencha longuement sur un livre d'amour, dont Albin lui avait fait cadeau pour sa fête : *Mirèio*. « Lorsque tu seras seule dans la Camargue solitaire, alors ouvre-le et pense au Boy... Ecoute, tu suivras la digue du Rhône, à gauche, jusqu'au bois de Moligès ; là, près d'une maison qui renferme une machine, tu verras un grand arbre près du Rhône, et autour de l'arbre un banc de bois : tu t'y assieras et tu te diras qu'à la même place le Boy s'est assis et que là il a pensé à toi avec amour ».

Santo de Diéu, coume èro bello !

« Saintes de Dieu, comme elle était belle », assise sur ce banc de bois, en pleine Camargue, la jeune salutiste fleurie d'amour, aussi belle que la brune magnanarelle célébrée en des vers bondissants par Mistral !

E la Camargo salabrouso
Trefouliguè...

« Et la Camargue imprégnée de sel tressaillit ».

Pendant ce temps, Albin s'occupait des préparatifs du mariage. En regardant le Lieutenant Babando, l'homme à tout faire de l'Armée, repeindre la salle Auber, ou les cadets nettoyer les drapeaux, il fredonnait joyeusement, mêlant cantique populaire et aubade de Magali :

Quelques jours d'épreuves encore
Et puis...
Et puis Blanche, mon soleil,
...ma tant amado !

Comme chacun sait, dans l'Armée du Salut, la cérémonie du mariage n'est pas quelque chose de banal. Mais j'ai peut-être tort de parler de cérémonie, un salutiste va me rappeler à l'ordre : c'est s'exprimer en formaliste ou en mondain. Ce mot évoque je ne sais quoi de froidement correct, de solennellement ennuyeux ; or, il n'y a rien de tel dans la bénédiction nuptiale comme l'entendent les salutistes.

C'était le jeudi 30 avril, à trois heures de l'après-midi. (Prix d'entrée : un franc ; places réservées, deux francs.) Grand branle-bas.

Allons, enfants de la lumière...

La Marseillaise salutiste, avec accompagnement de tambourins, retentit. Les mariés se levèrent pour prendre les engagements et déclarèrent, dans les termes des *Ordres et Règlements*, « qu'ils n'avaient pas recherché ce mariage uniquement en vue de leur propre bonheur et de leurs intérêts personnels, bien qu'ils espérassent qu'il y contribuerait, mais parce qu'ils croyaient que cette union les aiderait à mieux plaire à Dieu, à mieux le servir, à mieux combattre et à travailler avec plus de zèle et de succès dans l'Armée du Salut ». Le drapeau Sang et Feu se déploya au-dessus de leurs têtes, et le Commissaire Booth-Clibborn, au nom de Dieu et de l'Armée, confirma et bénit leur union. Discours des mariés. Discours de la Maréchale. Appels aux inconvertis. Le soir, nouveaux discours.

L'Armée du Salut avait, en France, dix ans d'existence.

— Tu me chipes ma petite Roussel ! cria

Charlotte-de-la-Bande-Noire, quand le couple monta en voiture pour se rendre à la gare. Et elle montrait le poing à Albin Peyron. Sale voleur !

Ils visitèrent le nord de l'Italie et rencontrèrent à Venise Marie Kilder, la petite Russe, amie d'enfance de Blanche, devenue une très chaude amie de l'Armée, et son mari, Michel Stschéglayeff, eux aussi en voyage de noces.

Blanche et Albin avaient emporté deux livres : la Bible et le *Moyen Court* de Mme Guyon.

« Je ne me marierai jamais ».

La Commissaire Evangéline Booth à la Capitaine d'Etat-Major Peyron-Roussel.

Guildford, vendredi (été 1891).

« Tu continues donc de m'aimer. Tu es avec moi, après ton mariage, comme tu as toujours été. Tu m'aimes de tout ton grand cœur tendre, fidèle et inchangé. . .

« Es-tu heureuse, mon enfant bien-aimée ? Oui, je suis sûre. Je ne pourrais supporter la pensée qu'il en fût autrement. Profondément heureuse, n'est-ce pas ? J'ai été très seule, ces derniers temps, et fatiguée, surmenée. J'étais contente de savoir que tu étais, toi, aidée, soutenue, entourée. Ne va pas croire, au moins, que j'aie envie de me marier. Non. Je ne me marierai jamais. . .

« Bien-aimée Darkie toujours mienne, mon cœur demande à Jésus de te bénir, toi, et tout ce qui est tien ou sera tien. Tu peux te reposer sur ma vieille et invariable tendresse ».

III

LE VOYAGE AUX ETATS-UNIS ET AU CANADA

Dépaysement.

Au mois de juin 1891, la Maréchale décidait de faire une tournée de collecte en Amérique.

— J'aurai sans doute besoin de Nap.

— Nous sommes à la disposition de Dieu et de nos chefs.

Mais il n'était pas question qu'Albin accompagnât sa jeune femme. En octobre, il devait passer de l'Armée du Salut dans une autre armée, petit pioupiou, soldat d'un sou, au service de la France pour trois ans.

— Tu peux partir. Je te garde aussi sûrement que tu m'emportes.

— Oui, disait-elle. Et Dieu veut nous faire atteindre un niveau plus élevé d'abandon spirituel.

Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher de redire avec mélancolie le refrain que Nadine Schindler chantait à Blanche quelques jours avant son mariage, en s'accompagnant de la guitare :

Ne t'en vas pas, reste avec moi.

Mon cœur n'est-il pas tout à toi ?

Le 17 octobre, le « Columbia » emportait Blanche et la Maréchale. On les fêta le lundi 26 octobre, à New-York, en un banquet, où étaient



Evangéline Booth.

représentés les salutistes du champ de bataille américain. L'Armée du Salut avait aux Etats-Unis, en cent quatre-vingt-onze villes, douze cent cinquante officiers, sous les ordres du Commandeur Ballington Booth, deuxième fils des Booth, et de sa femme, Maud Charlesworth.

Nulle part, dans les lettres ou les articles de Blanche, cette allègre fièvre de découverte qui fait la gaie poésie du voyage, et qu'on rencontre dans les notes de Charles Wagner, parti « vers le cœur de l'Amérique », treize ans plus tard, ou dans celles de Florence Barclay, en tournée aux Etats-Unis, sous la conduite de sa sœur cadette, Maud Ballington Booth. Aucune description des « grandes choses américaines » qui enchantaient l'auteur de la *Vie Simple* et l'auteur du *Rosaire*, aucune description du colossal décor des cités titanesques, de l'extravagante magnificence de certains hôtels particuliers, des paysages d'affaires, de la vie dévorante. Aucune remarque d'aucune sorte, non plus, sur la question nègre, ni sur le brigandage. C'est tout juste si elle consent à mentionner l'appréhension, qui fut la sienne, de quelqu'un de ces « hands-up, haut-les-mains », exécutés fréquemment dans les trains par des bandits revolver au poing. Le lieu où débarquèrent, au XVII^e siècle, les Pères Pèlerins dut singulièrement impressionner la fille de Mary Roussel, car elle visita Boston, la vieille forteresse puritaine et ses environs. C'est une belle chose qu'un fleuve d'Amérique. Que dit-elle de l'Hudson, du Saint-Laurent ? Rien ou presque rien. Les chutes du Niagara, que Florence Barclay ne se lasse pas de décrire, lui auraient-elles produit le même

effet qu'à Félix Bovet qui fut déçu ? Nous ne le saurons point. Mais nous apprendrons — et, après tout, c'est ceci qui nous intéresse d'abord — qu'elle a assisté à une nuit de prière dans le difficile petit poste salutiste de Niagara.

« Vers dix heures du soir, nous partons à travers la campagne et, après une demi-heure de marche dans l'obscurité, nous arrivons à la petite chapelle qui sert de salle. Quelques personnes converties et quelques tapageurs composaient la réunion. Mais j'y étais allée pour moi, pour rencontrer Jésus et, à minuit, priant avec un rétrograde, j'ai été bénie et j'ai parlé au Seigneur. . . A minuit et demie, la petite procession, avec quelques instruments, nous accompagnait. Jouer dans les rues à une heure de la nuit, comble de la liberté canadienne ! »

Croquis des environs de Toronto. « Des pins, ici et là, dans toute leur sombre sévérité, et au loin la neige, et encore la neige. . . Le Canada se présentait à nous, dans la splendeur particulière aux pays du Nord ». En traîneau, « à toute vitesse, à travers ces plaines neigeuses ». A Montréal, son oreille fut frappée par « des échos gaulois qui, s'ils ne sont pas aussi purs que ceux de Paris, n'en ont pas moins beaucoup de charme pour nous ». Si le Canada n'a pas désappointé Blanche Peyron comme les Etats-Unis, c'est que les Canadiens sont plus voisins des habitudes françaises que les Yankees. Sur l'estrade de la grande salle de l'Armée du Salut, au milieu des notabilités de Montréal, il y avait un prêtre éminent, le R. P. Chiniquy.

— Vous m'avez fait pleurer, dit-il à Blanche.
« Nous avons visité vingt-huit villes, et cela en

quatre mois. Aussitôt débarquées du train, nous étions dans une réunion. Nous avons dû faire des voyages de douze, quatorze, vingt, vingt-cinq, trente, quarante-huit heures de chemin de fer, et dans ces trains américains qui vont à une vitesse qui vous donne le mal de mer ». Elle paya de sa personne, tant qu'elle put, voulant « être brave », à côté de cette routière endurcie qu'était la Maréchale. Elle avait « si peur de devenir égoïste en se soignant ». Car son état de santé laissait fort à désirer. Même, vers la mi-novembre, il fut question de la renvoyer en France. Deux médecins disaient que le poumon droit était pris. « Pendant la nuit qui suivit, écrit-elle à son beau-père, je priai, priai, demandant à Dieu de me guérir avant le matin, et le lendemain, le Dr Scudder déclarait mes poumons intacts. Et, depuis lors, je me suis fortifiée d'une manière étonnante... J'ai la conviction qu'Il m'a entendue et exaucée. Je comprends mieux que jamais cette vie de repos entre les mains du Seigneur ».

Désappointement.

Des journaux, quotidiens ou hebdomadaires, quelques-uns magnifiquement illustrés, donnaient le récit de leurs réunions. « Il est difficile de voir sur une estrade jeunes femmes plus ravissantes que ces deux-là... Avec une grâce et une pointe d'esprit toute française, mais aussi avec ardeur et enthousiasme, la Capitaine d'Etat-Major Peyron-Roussel raconte l'histoire de sa vocation. Son éloquence n'est pas moins pathétique que celle

de Mrs Booth-Clibborn, et ses discours anglais, mêlés de tournures françaises, sont proprement délicieux ». Elles avaient affaire aux reporters et aux dessinateurs. « C'est un des sérieux ennuis de ce pays. Vous arrivez, ils sont à la porte de votre voiture, ou bien installés avant vous dans la maison où vous logez. L'autre soir, après en avoir eu trois entre neuf et dix, un quatrième arrive à dix heures et demie. Nous étions couchées ». Pour taquiner Albin, elle l'informe que les journalistes l'admirent beaucoup. « J'en suis contente pour la guerre et pour toi ». « Un quotidien de New-York a parlé de « Miss Blanche Peyron-Roussel, une belle fille qui a abandonné son amoureux et renoncé à sa fortune pour s'enrôler dans l'Armée du Salut ». Pauvre Little One, on ne peut admettre qu'elle soit mariée, et voilà qu'on dit qu'elle a « abandonné son amoureux ! »

Gros public, foule à l'américaine. Nulle hostilité. Des gens simples et cordiaux, d'une absence totale de cérémonie. Meetings populaires dans un music-hall, une fabrique. Auditorios de plusieurs milliers de personnes. « D'immenses églises », baptistes, méthodistes, leur sont ouvertes, et parfois elles montent en chaire. « Chose toute nouvelle pour nous » et qu'on n'avait jamais vue auparavant dans ces églises, où aucune femme n'avait prêché, affirme J. Strahan, le biographe de la Maréchale. Les pasteurs rasés au bleu sont aimables, les étudiants délicieux. Compliments. « Glory ! Glory ! » On les fait « un peu moindres que les anges », comme dit le psalmiste. On les comble de gloire et d'honneur, mais on ne les couvre pas d'or.

Ce qui rend la Maréchale un peu nerveuse. « Oh ! toutes ces bagues que vous avez aux doigts, petites Mesdames ! Est-ce que vous avez besoin de tant de bagues ? Donnez-les donc à Jésus ». Propos constant de la Maréchale dans les meetings : « Un Français, La Fayette, vous a aidés à conquérir votre indépendance. Sûrement, vous allez nous aider à gagner la France à Dieu. En arrivant, j'ai vu surgir des eaux la statue de la Liberté. C'est la France qui vous l'a donnée. Il faut que vous nous procuriez de l'argent pour nous aider à retirer de la servitude les perdus qu'il y a en France ».

Blanche écrit à son mari : « Nous voulons rapporter soixante-quinze mille francs. Mais, tu sais, l'argent n'abonde pas, loin de là. Les dons ne sont pas du tout aussi considérables qu'en Angleterre ». Si les Yankees savent faire de l'argent, ils savent aussi le garder. « Le dieu de l'Amérique, c'est le dollar. Et plus ils sont riches, plus ils paraissent lents à se défaire de leur or ». Un millionnaire de l'Eglise baptiste les reçoit dans un luxe royal et leur donne... cent vingt-cinq francs. « C'est horrible ! » Oh ! ces grands bourgeois qui, loin d'aimer l'esprit de pauvreté, vantent la richesse comme une dignité et considèrent les sacs de dollars sur lesquels ils sont assis comme un signe visible de l'approbation ou de la bénédiction divine ! « Comment ce luxe est-il compatible avec la simplicité de Jésus ? » « Dans ce pays où la religion est, pour ainsi dire, à l'ordre du jour, il est facile d'oublier qu'un christianisme qui n'implique pas le sacrifice est la risée ». A la fin, elle crie : « J'en ai assez ».

manières, plaisirs américains, tout la choque. Ce quelque chose de violent qu'elle constate aux États-Unis, ce génie chaotique, cette convoitise de l'énorme, ce goût du clinquant, abasourdissent, étouffent sa pensée, déconcertent chez elle la notion si française du rythme, de la mesure et de l'ordre. « Paris et la France me feront l'effet d'un verre de champagne, après ce pays et ce christianisme mondain qui me révolte et qui est fait pour nous dessécher. Si tu savais ce que je suis fatiguée de ce pays ! Misère ! » Son cœur ne regarde plus que du côté de la France, et elle se trouve dans l'impossibilité de caractériser équitablement l'Amérique, grand pays qui a défriché, bâti, civilisé plus que nul autre, étonnant pays qui rachète ses tares, ses excès ou ses défauts par des qualités que toutes les nations sont loin de posséder.

« Nous sommes dans un vrai château. Mais, Seigneur, donne-moi plutôt mon Boy et mon cinquième ». Elle ne rêve qu'au retour. Ce sera si beau. Elle « ressuscitera, comme une fleur au soleil ». « Je nous vois à Aix, le samedi soir (Albin faisait son instruction militaire à Aix-en-Provence, 3^e régiment d'infanterie), quand tu auras tes vingt-quatre heures, de temps en temps, seuls, au coin d'un feu de bois, les rideaux bien tirés... Quelle joie ! Nous lirons, nous prierons, Boy chantera et Little One jouera du banjo, et ce sera un petit ciel sur la terre ». Elle croit que « le Seigneur a béni le sacrifice » et que le retour les réunira « plus forts, plus comme Lui et s'aimant plus que jamais ». Dieu leur réserve « un avenir

de grande utilité pour la France, s'ils restent perdus en Lui ». Elle écrit de New-Haven, le lundi 11 janvier 1892, quelques jours avant de s'embarquer sur le « Gascogne » : « Je lisais hier un article de Melchior de Vogüé, dans le *Harper's Magazine*, sur le néo-christianisme parmi la jeunesse française. C'est un fait qu'après toutes ces années de grossier réalisme et matérialisme, il y a un grand revirement en France. A nous d'en profiter ».

IV

... ET ALBIN TIRAIT SES TROIS ANS

Ministère itinérant.

Blanche s'installa tout près de son soldat, à Aix-en-Provence, dans un petit appartement du cours Mirabeau. La joie qu'avait Albin de retrouver sa femme faisait passer encore assez rapidement « les journées de caserne si ternes, insipides ». Seulement, Blanche n'était pas toujours là, et alors le Boy « se calcinait ».

« Dieu premier servi ». La guerre du salut et ses intérêts sacrés la réclamaient, qui étaient, du reste, nécessaires à son être physique aussi bien que spirituel. « L'odeur des mers suffit à m'agiter », explique le Dick Helder de Kipling dans *La Lumière qui s'éteint*. Blanche Peyron ne pouvait lire une phrase d'*En Avant !*, où il était parlé

de salutistes sous la mitraille — l'odeur de la poudre — sans désirer de courir au combat. « Il faut que j'aïlle ». Et elle allait. En tournée, inspection ou mission, ici et là, sur l'ordre des chefs. Elle n'avait pas d'emploi bien régulier. « Je ne suis ni chair ni poisson, mais je suis contente de tout ».

Dans le Gard et l'Hérault, au printemps de 1892, elle fut, en bien des endroits, « choyée », parce qu'elle était « la fille de son père », et aussi, certes, la belle-fille de M. Peyron. Exclamations languedociennes :

— Qu'es poulido ! E que vous sa bèn dire li causo ! Mai quinte capèu ! Qu'elle est jolie ! Et comme elle sait bien dire les choses ! Mais quel chapeau !

« 5 avril. Me voici à Sauve, mon berceau paternel. Hier, à Ganges, superbe réunion. Du monde jusque dans la rue ». Cependant, elle trouvait une « résistance énorme » dans la plupart des bourgs cévenols, « peu d'étincelle » chez les paysans. « Je suis triste. Ce Midi est dur. Ces réunions sans résultat m'éprouvent terriblement ». Mais, au Vigan, « ils ont entendu ce que le Seigneur m'a donné à leur dire. L'esprit de prière était sur moi. L'une de nos anciennes filles de Paris, officière deux ans, s'est livrée de nouveau ; il valait la peine que je vinsse pour elle ». Au Vigan, elle revit Hélène Lèques, fille au cœur d'apôtre, très liée avec Berthe Paul Minault, l'une des sœurs d'Albin. Si elle se faisait salutiste, celle-là, quelle officière ! (Hélène Lèques ne se fit pas salutiste, mais épousa le pasteur Henry Nick ; voyez sur elle de magni-

fiques pages de Pierre Hamp dans *Braves Gens de France*). Le jour de l'Ascension, Blanche est en Suisse romande, à Renens, où elle serre dans ses bras une sœur d'Évangéline et de la Maréchale. Emma Booth-Tucker, « la Consul ». En août, elle est à Lyon, sur les hauteurs de la Croix-Rousse : elle entend des gones chiner son « bibi à ruban rouge ». En novembre elle est à Genève. « Vendredi 4 novembre. A la sortie de la réunion, salle de Rive, nos chefs sont arrêtés par la police secrète et emmenés au commissariat. (En vertu d'un décret de renvoi en date du 2 février 1883. Les agents traînèrent la Maréchale et Clibborn jusqu'à une voiture. Dans la foule des gens insultaient les salutistes, mais d'autres s'indignaient.) J'ai assisté à la scène. Dans son angoisse, la Maréchale a crié : « Nap ! Nap ! » Cela m'a fait du bien. Son cœur a crié. . . C'est un scandale, une honte de plus pour la Suisse ».

Conclusion de Blanche, toujours la même, à la fin de ses tournées : « Après tout, Paris est le meilleur terrain pour nous ».

Au mois d'octobre 1892, « un an de tiré », Albin passa d'Aix à Paris, 22^e section d'infirmiers, bureau de la Direction, Hôpital du Val-de-Grâce. Blanche se logea, 137, boulevard Saint-Michel, à deux pas. Le pioupiou languissait dans son bureau, assis à sa table. Rien de plus contraire à sa nature. Horreur ! sept cent trente jours à tirer, avant de « pouvoir se donner du mouvement ». Quelques jolies petites compensations, tout de même, de temps à autre. Quand il était libre, il allait présider une réunion rue Auber. C'était une fête pour lui de seconder

sa « belle guerrière », qu'on venait de nommer chef de la Division salutiste de Paris et du Nord.

Albin Peyron père et l'apostolat social.

Retiré du commerce, entré dans les cadres salutistes officiellement, Albin Peyron père consacrait tout son temps à la sainte guerre. Ayant compris « à quel point notre cher Général est bien l'apôtre du XIX^e siècle », il voulait travailler à réaliser en France le programme de sauvetage formulé par William Booth dans son livre capital sur l'Angleterre des bas-fonds. Des œuvres sociales naquirent au Mas-de-la-Ville : un orphelinat de filles, plus tard un orphelinat de garçons, et une colonie agricole analogue un peu aux colonies-asiles du plan social de William Booth, espèce de Cité de Refuge préfigurant celle que devaient fonder à Paris Albin et Blanche : des centaines de miséreux, ou de déshérités, chemineaux, trimardeurs, que l'on habillait, mettait au travail et détournait ainsi du vol et du crime.

Avec le concours financier d'Albin Peyron père, et d'autres généreux salutistes comme Emile Pons, il convient de le rappeler ici, les Commissaires Booth-Clibborn accomplirent une assez belle œuvre sociale. Nous l'avons dit dans un autre volume, l'intérêt passionné de la Maréchale s'était porté d'abord sur les enfants de « parents illégitimes », c'est son expression, et sur les femmes déchues : d'où « la nursery » de l'avenue de Laumière, « le Phare », maison de relèvement, de Nîmes, puis les maisons de relèvement de Neuilly, de Zurich, de

Lyon. Il y eut encore le Fourneau économique de Calais, dont le ronron engageant amena aux salutistes du poste plus de fidèles que l'appel de leurs guitares ou de leurs tambourins, — Fourneau installé par Stuart Roussel, que l'on avait envoyé à Londres, dès le mois d'octobre 1890, pour qu'il se mît au courant des entreprises sociales de l'Armée. Stuart s'occupa, en outre, avec Babando, des nombreux chômeurs sans abri, que l'Armée logea dans ses postes transformés en asiles de nuit provisoires, pendant les rigueurs exceptionnelles de l'hiver 1890-1891. Un diorama parisien, prêté par ses propriétaires, salle longue de cent cinq mètres, fut aménagé comme dortoir. L'Armée put abriter à Paris, durant six semaines, treize mille malheureux et distribuer dix mille soupes.

L'œuvre salutiste de relèvement avait surtout des résultats remarquables. Attestant l'énergie miséricordieuse des officières, elle contribuait au succès de la sainte guerre, donnait à l'activité spirituelle une nouvelle impulsion. Ici et là, en France et en Suisse, des campagnes de salut, marquées du sceau divin, étaient menées fougueusement. Et la Pétroleuse, — n'oublions pas ce phaéton automobile, avec son dais portant à chaque coin de petits mâts-oriflammes reliés entre eux par de larges bandes sur lesquelles se détachaient des inscriptions religieuses — la Pétroleuse, image du salutisme, courant répandre dans les foires et les marchés la bonne littérature chrétienne, filait, filait, « tap, tap, tap », montait, dévalait, bondissait, pétaradait — en avant, l'air est pur, la route est large — et les paysans ahuris, nous sommes en

1894, regardaient passer ce véhicule cocasse tiré par des chevaux invisibles comme un carrosse enchanté. . .

La course salutiste va-t-elle devenir tumultueuse ? Pas précisément. Toutefois, l'Armée possédait deux cent trente-quatre postes et avant-postes répartis dans vingt-trois départements français et dans les cantons suisses.

Plus de femmes que d'hommes dans cette Armée : en France, sur cent officiers, soixante-dix femmes au moins ; *En Avant !* du 3 juin 1893 rapporte que les modistes de Londres confectionnaient plus de vingt mille chapeaux Alléluia par an. Et ce n'étaient pas des femmelettes qu'on voyait sous ce cabriolet qui faisait tant rire. Audacieuses, tenaces, les plus opiniâtres des filles opiniâtres de Dieu, il était difficile, ma foi, de ne pas les trouver belles, ces femmes apôtres, dans leurs offensives contre la misère et la dépravation. La plus importante revue suisse de langue française l'avouait (tiens ! tiens !) La *Bibliothèque Universelle* de juin 1894, par la plume de Léo Quesnel, faisait ressortir ce qu'il y avait de « particulièrement opportun » dans cet apostolat, « à une époque de l'histoire sociale où le rôle de la femme s'élargit dans toutes les directions à la fois ».

L'évangélisation des intellectuels.

L'influence d'Albin Peyron père sur Blanche fut réelle. Je veux dire au point de vue religieux. Car, au point de vue social, l'officière était depuis longtemps persuadée que seule l'Armée du Salut, par

sa rapidité d'action et par une pénétration directe au plus profond de la souffrance, pouvait hâter la solution des problèmes. En invitant sa belle-fille à se nourrir de Mme Guyon, de Fénelon, du frère Laurent de la Résurrection, de l'auteur de *l'Abandon à la Providence divine*, à savoir du P. de Caussade, un maître spirituel jésuite du XVIII^e siècle, notre mystique Alléluia ne craignit pas de verser un vin trop fort dans cette âme de prière qu'il jugeait si capable d'ardeur. Chose curieuse, le fils renâclait alors, parfois, devant le *Moyen Court* et les *Torrents*, auxquels Blanche s'abreuvait. Son livre de prédilection à lui, c'était les *Sources*, du P. Gratry : « Ça a la clarté, la lucidité, la puissance du Saint-Ésprit », disait-il. « J'aimerais que tu te remettes à Mme Guyon, plaidait Blanche en août 1893. Le *Moyen Court* est si simple et si beau ». Doctrine mystique solide, profonde. Dure doctrine, et cependant consolante, simplifiante. C'est à travers les années 90 que la fille de Napoléon Roussel, de cet archi-protestant, sentit pénétrer en elle l'intense vertu des idées de Mme Guyon ou du P. de Caussade. Sa correspondance en fournit la preuve. La plus rare beauté des lettres de Blanche est surtout dans les expériences religieuses qu'elle nous laisse entrevoir par instants, mais, qu'elle n'essaie jamais de décrire. « Le meilleur demeure en moi-même, — mes vrais vers ne seront pas lus ». Mieux que son cher poète Sully Prudhomme, elle éprouva toujours cela. Que d'autres nous montrent les splendeurs spirituelles du pur amour, Blanche Peyron nous en fait paraître, en plein bon sens, la divine simplicité. C'est par la pratique de l'abandon

qu'elle aborde ce monde sublime. Et elle ne se trouve pas dépaysée parmi les mystiques.

En ces années-là, retenue souvent à son foyer — elle eut six enfants entre 1893 et 1901 — Blanche lut beaucoup. Réfléchissant au problème si grave de l'évangélisation des intellectuels, elle éprouvait le besoin, la passion de se cultiver, d'éclairer et de fortifier sa pensée personnelle, et dévorait quantité d'ouvrages. Elle lut toujours beaucoup, d'ailleurs, même dans les rigueurs harcelantes de la hâte salutiste, car, pour atteindre les intellectuels, elle le sentait bien, la seule autorité que donne une parfaite et ingénue sincérité ne suffit point. « Ces intellectuels, pourquoi l'Armée ne peut-elle les satisfaire ? Ai-je tort de dire ceci ? Albin, dis-le moi, que nous manque-t-il ? » S'ils pouvaient s'engager « sur la route royale », ceux-là ! « Oh ! que Dieu m'aide à ne pas désappointer ces âmes ! Je sens tellement la grandeur de cette tâche et je voudrais faire plus que les intéresser, je voudrais les amener à Dieu ».

Parmi les habitués de la salle Auber se trouvaient quelques Français des plus instruits, brillants remueurs d'idées, hommes marquants, qui commençaient à prendre l'Armée du Salut au sérieux, à cause de son ardeur novatrice et de son socialisme pratique. Henri Lasserre, par exemple, et Lazare Weiller.

Henri Lasserre, qui fit le triomphe des pèlerinages de Lourdes (sa *Notre-Dame de Lourdes* fut l'un des livres les plus lus dans le monde entier), puis entra en conflit avec la Congrégation de l'Index pour sa traduction des Saints Evangiles. Ce pieux

catholique chantait avec entrain les cantiques salutistes. Citons sur lui une lettre d'Albin à Blanche, dont l'intérêt n'est pas petit. « J'avais hier soir la réunion à la salle Auber. . . Au premier rang, à gauche, un vieillard, jeune de physionomie, attentif, sympathique. Dans la deuxième partie de la réunion, je vais lui parler. « C'est la seconde fois que je viens, me dit-il. L'Armée du Salut est une réaction du fond contre la forme. Pour beaucoup d'âmes la forme a remplacé la vie. L'Armée du Salut a sa mission dans le monde ; elle manifeste la vie. . . Je me souviens avoir correspondu avec votre père, il y a trois ans (Albin Peyron père lui avait demandé de s'arrêter chez lui en allant à Rome ; Lasserre dut décliner l'invitation). — Et les *Evangelies* ? lui dis-je. — Ils sont entre les mains du Seigneur. Tout ouvrage pour subsister doit passer par l'épreuve et par le feu. Le grain de blé, s'il ne meurt, demeure seul. Les *Evangelies* ressusciteront et le jour n'en est pas éloigné. Leur mise à l'Index m'a été une grande épreuve. Je sentais qu'ils auraient fait du bien. Si l'œuvre est loin d'être parfaite, elle est du moins vivante. . . Je suis établi dans mes principes, continua-t-il, et pour cause : j'ai été guéri par la Sainte Vierge. Mais il y a plusieurs demeures dans la maison du Père. Vous êtes une branche de l'œuvre de Dieu. Et, après tout, est-ce que Dieu s'arrête à toutes ces divergences de dogmes et de croyances ? Il les met dans Son sac. Dieu regarde aux dispositions de notre cœur. J'étais comme aveugle, ne pouvant ni lire ni écrire, lorsqu'un de mes amis protestants, M. de Freycinet, me conseilla d'user de l'eau de Lourdes.

« Si elle ne te fait pas de bien, elle ne te fera pas de mal ». Je ne tins pas compte de son conseil. Plus tard, à Paris, il revint à la charge. Je ne pouvais pas écrire. Il écrivit, sous ma dictée, une lettre au curé de Lourdes. Quelques jours après, je recevais une bouteille. A genoux auprès de mon lit, je pris de l'eau dans ma main et la passant sur mes yeux : « Sainte Madone, m'écriai-je, guérissez mon obscurité physique et morale » — les deux vont presque toujours ensemble — et, au même instant, la vue me fut rendue. Le 10 de ce mois, il y aura vingt-neuf ans ». Je le remerciai pour ses *Evangelies*. Il me remercia pour le bien qu'il avait reçu dans la réunion. Il me demanda de prier pour lui. Et, après que je lui eus remis l'ouvrage de Clibborn, *Vainqueur*, nous nous séparâmes, avec l'espoir de nous revoir, ces jours-ci, aux réunions ».

Lazare Weiller donnait à Blanche des sous pour l'Armée, beaucoup de sous. C'était, à trente-quatre ans, un homme arrivé. Curieuse figure de savant et de découvreur (transmission de la vision à distance, taximètre, etc.) « si charmant, écrivait Blanche, artiste, mystique, marié et vivant dans les hautes sphères parisiennes ». Il amenait rue Auber sa jeune femme, fille du Dr Javal, le célèbre ophtalmologiste. Quelquefois, des actrices de la Comédie Française, comme Suzanne Reichemberg, se joignaient au ménage.

— Venez voir cette Capitaine Peyron-Roussel... Belle, la grâce même, et

L'enthousiasme pur dans une voix suave,
comme dit Vigny.

Lazare Weiller citait volontiers les poètes. Il avait été gagné — il le dit dans une lettre à Blanche — par « cette douce et respectueuse attirance que crée le mystère de la jeune femme et de l'apôtre », et il avait été saisi par « la contradiction qui existait entre la personnalité » de l'officière, « charme raffiné et pénétrant », « manières subtiles et distinguées », et cet « apostolat un peu rude dans son aspect extérieur et légèrement teinté d'archaïsme anarchiste ».

Hostilité.

Mais les gens cultivés n'étaient pas tous aussi bienveillants pour nos salutistes, qui avaient à vaincre bien des forces d'hostilité : aveugle dédain des personnes comme il faut, soupçons des méfiants, mauvaise volonté des esprits étroits, rebuffades des grincheux, sarcasmes des sceptiques, amusement féroce des blagueurs, hargne sifflante.

« Les visites que je fais ? — c'est Blanche qui parle — hum ! déplorables. Les protestants ne veulent pas nous recevoir, ou pire ». Misère ! des chrétiens mettaient en doute le désintéressement et la sincérité des salutistes, diffamaient leur caractère. Blanche Peyron secouait ces calomnies, aussi aiguës souvent que le dard le plus acéré, comme saint Paul fit, à Malte, de la vipère qui s'attachait à sa main.

Des coups durs, il y en eut quelques-uns. Dans le Midi, on les huait, on leur vociférait « les quatre catarines ».

— Es pas uno vergougno !... A l'aigo, aqueli

simple, aqueli destimbourla ! A l'aigo, li grand capèu ! Fai li béure ! C'est une honte ! A l'eau, ces pauvres simples, ces timbrés ! A l'eau, les grands chapeaux ! Fais-les boire !

Quelle bordée d'injures et dégelée de horions, à Sainte-Foy-la-Grande, mai 1892, pour Thonger, Delapraz et Miche, auxquelles, si je ne me trompe, ces trois troubadours ripostèrent par un très évangélique : « Dieu vous bénisse », qui n'arrêta guère les énergumènes, « milo-Diéu ! » Croyez qu'au moyen âge, en temps de carnaval, les bacheliers onques ne jouèrent à la raphe, qui est un jeu à coups de poings, plus mélodieusement que fut joué sur les salutistes. A Paris, des regards jaloux s'allumaient à la vue de cette mirifique charrette, où se dressait le polygone rouge sur les côtés duquel on lisait en grosses lettres blanches l'annonce des réunions. Les promenades processionnelles du dimanche donnaient lieu à des bousculades boulevard des Italiens. Dans les cavalcades de la Mi-Carême figurait le groupe de « l'Armée du Chahut » avec ses officiers et ses officières, étudiants et filles vêtus des costumes les plus grotesques et les plus indécents. Le public engueulait copieusement « les chapeaux à la Miss Helyett » et les « English ». L'opposition aux salutistes, enfants de la perfide Albion, prenait les apparences d'un geste patriotique. Dans une lettre aux journaux du Havre, Stuart Roussel protesta : « Nous sommes cent officiers français et l'on nous traite d'étrangers. Il n'y a peut-être pas en France une demi-douzaine d'officiers de l'Armée du Salut qui soient de nationalité anglaise ». Jules Huret,

qu'impressionnait l'apostolat des femmes salutistes, nota dans son interview du Général Booth, *Figaro* du 16 novembre 1892, qu'on ne connaissait guère, chez nous, cette Armée, que « par les chapeaux de ses martyres ». Les officières recevaient sur la tête des œufs pourris, du crottin, de la boue. A Belleville, un Lieutenant fut à moitié assommé d'un coup de matraque sur le front. Des malotrus firent le siège de la salle du faubourg Saint-Antoine, 126, rue de Charenton. Salle Auber, le dimanche, on payait six sous d'entrée ; « alors — je cite Blanche — ils en voulaient pour six sous de rigolade ». Les auditeurs se tordaient quand retentissait, de l'autre côté de l'impasse Sandrié, le charivari assourdissant organisé par les figurants ou les choristes de l'Eden-Théâtre massés sur le balcon. « Après la réunion, hier soir, écrit Albin, nous avons travaillé jusqu'à minuit à rentrer dans une petite pièce de l'Eden-Théâtre toutes les briques qu'on nous avait envoyées, et à monter sur le balcon les planches et poutres dont on s'était servi comme bélier ».

Blanche eut, dans plusieurs de ces noises, sa bonne part de torgnioles.

— Tiens, la belle, une baffre pour toi !...
Tiens ! que je te l'abîme, ton joli museau !

Une femme la battit, une de « nos sœurs de la rue ».

L'esprit de martyr, chez une Blanche Peyron, est tenace. Elle alla délibérément se fourrer dans le guépier de la rue de Charenton, après avoir promis à Albin qu'elle ne prendrait pas de réunion. Lettré de sa main sur cette charmante soirée.

« Jeudi 1er septembre. Une grondée de douze pages, c'est très long ! Et moi qui croyais faire de mon mieux ! Mon Boy chéri, il faut me pardonner... Je crois qu'il est bon que je sois allée rue de Charenton. C'était assez mauvais. Le Lieutenant Maréchal, un grand gaillard de vingt-six ans qui a fait le Tonkin, gardait la porte, et les pierres pleuvaient autour de lui. On nous laisse passer assez tranquillement... Quatre-vingts personnes présentes, qui ont toutes payé deux sous... Bonne réunion. Nini (Antoinette Peyron, sœur d'Albin) parle, très bien, puis Marie Schumacher, Roccas, et je fais la quête. Bruit terrible au dehors. Pierres, etc. Je finis ma quête, et le gaz s'éteint. Les voyous avaient fermé le compteur extérieur. J'envoie chercher la police pour faire évacuer l'impasse. Elle vient. Je vais chez le commissaire de police avec les trois officiers et parle sec, disant que je suis résolue à ce que cela finisse et que, puisqu'ils ne veulent rien faire, nous irons plus haut. Il avait l'air d'un chien fouetté. Je pars, digne !... J'ai dit au Colonel que nous n'avions pas le droit de faire tuer nos officiers. Oh ! je prie et je crois. Il faut que Charenton marche, extérieurement au moins... Ma voix va bien, quelquefois enrouée, mais elle ne craque plus ».

Elle donna bien sa mesure, en ces années-là, il me semble. Sûre d'elle au milieu des hourvaris, semblable au pétrel de tempête glissant à la pointe des vagues amères. L'un de ceux qui l'ont le mieux connue, Michel Spennel, nous l'affirme, sa distinction, son calme, sa maîtrise de soi, sa douceur mélangée d'une passion cachée pour la justice, sa

franche simplicité, en imposaient à la meute vociférante. Elle mettait la main sur l'épaule du plus enragé et le fixait de ses grands yeux, où elle concentrait une acuité, une ardeur extraordinaires. C'était tout, souvent, et cela suffisait : le meneur changeait de contenance, elle l'avait mâté, comme une petite Orphée. Eux se disaient :

— Mince, quel truc a-t-elle donc ? Elle est vachement forte. (Terme d'admiration, usité aujourd'hui encore faubourg Saint-Antoine).

De quel aimant intérieur, de quelle fine pointe limpide comme le diamant tirait-elle cette force, cette étrange force de douceur ? L'histoire, sans doute, la placera à côté de son amie, Evangéline Booth, pour la réussite auprès de ces mauvaises têtes, dont elles faisaient, par la grâce divine, des garçons fort sensibles et des puissances pour le bien.

Quand Blanche Peyron et les chefs salutistes demandaient en haut lieu pourquoi on ne leur rendait pas le service de police dont ils ne pouvaient guère se passer (ils s'étaient vus contraints, à plusieurs reprises, de suspendre les réunions), on leur répondait : « Pas d'agents ». Il y avait, en effet, pénurie d'agents, dans ces temps de troubles, de crimes, d'attentats sensationnels. De 1892 à 1894, Ravachol et ses vengeurs, et Emile Henry, et Vaillant, qui lançaient des bombes dans les rues, dans les maisons, à la Chambre des Députés, mirent la police sur les dents. Une terreur régnait dans Paris, et la vague de panique dura jusqu'après l'assassinat du Président de la République Sadi Carnot (juin 1894).

Rêves pour Paris et la France.

« Oh ! la France, la France, il me semble que Dieu ne peut pas la laisser dans cet état, écrivait Blanche en 1893. Pour son salut, j'accepte tout. . . J'accepte de la main de Dieu, de mourir à tout, car je ne vis que pour communiquer la vie à ceux qui ne la possèdent pas ».

Elle qui, en sa discrétion et son bon sens, protestait contre les excès de zèle et le système de privations de plusieurs officiers, ne se ménageait pas personnellement beaucoup. Sa maladie des poumons reflambait sans cesse. Elle faillit en mourir, à son premier enfant, pendant l'été 1893. « Elle n'a, cependant, jamais été aussi vaillante, écrivait son mari. Ses réunions ont un cachet divin tout particulier. La souffrance se traduit chez elle en actes au parfum plus pénétrant ». Mais il était évident, au dire d'Albin, qu'elle « brûlait la chandelle par les deux bouts ».

— Ménage-toi, suppliait-il.

— Je ne le ferai plus. . . jusqu'à la prochaine fois !

— Ménage-toi, recommandait « petite mère ».

— Dieu prend soin de moi.

Ah ! ces prophétesses des premiers et grands jours de l'Armée ! La Maréchale, santé délicate. Evangéline, santé délicate. Blanche Peyron. . . Et aucune d'elles ne consent, merci de moi, à s'arrêter. Il s'agit bien de cela ! « Arrière tant de petites choses dont on parle et qui ne sont rien. Je cherche mes frères qui sont perdus », criait Marie des Vallées, la mystique normande du XVII^e siècle. Et

Marie de l'Incarnation : « Je voyais les démons, j'entrais en jalousie, j'embrassais toutes ces pauvres âmes ». Nos officières Alléluia ne s'expriment pas autrement. Courir aux perdus, les sauver à tout prix. « Il faut que j'aïlle », disait Blanche, qui affectionnait le mot de Jeanne d'Arc. Et elles allaient, « sœurs de Jeanne d'Arc » — elles se donnaient volontiers ce nom, à Paris — elles allaient, puisque la France restait tout entière et toujours à sauver. L'image de la plus glorieuse des Françaises illuminait les consciences salutistes. Le lundi de Pâques 1894, passant place des Pyramides, avec une troupe d'officiers et de cadets, Albin Peyron fit pousser une volée d'amens et d'alléluias à l'adresse de la vierge au grand cœur, patronne des combattants chrétiens.

Blanche et Albin se promettaient d'être, sous la Croix et le Drapeau, les apôtres de la France. Sur ce thème, exaltés au mieux l'un par l'autre, ils ne tarissent pas. Et c'est comme un duo naïf, héroïque et joli. J'en livre un court fragment au lecteur, composé scrupuleusement avec les phrases d'irréfrénable expérance, de joie victorieuse, dont leurs lettres sont semées.

Lui. — Ma vocation pour Paris et la France s'affermit.

Elle. — Je rêve à un merveilleux avenir d'activité pour nous. De luttes, de souffrances, soit, mais de succès.

Lui. — Est-ce que je ne sais pas que tu as une mission à remplir dans Paris et en France ? Ta vie laissera un profond sillon. Le Seigneur te destine à une grande œuvre.

Elle. — Nous serons les apôtres de la France... Nous nous complétons... Je prie pour toi.

Lui. — Tu es ma guerrière. Tu es une vraie Jeanne d'Arc.

Elle. — Tu es, après Dieu, mon garant pour une vie féconde et utile. Il faut que, tous deux, nous devenions plus « business people », moi plus persévérante... Je pense à ce que sera notre vie dans notre cher Paris... Tu vas être libéré, mon soldat d'un sou. Vive, oh ! vive la classe !...

... et Dieu dispose. Ayant tiré ses trois ans, Albin fut, en effet, libéré le 25 septembre 1894 ; mais, juste ce jour-là, le ménage fut officiellement avisé de cette décision du grand Q.G. de l'Armée : « Les Majors Peyron-Roussel (j'ai oublié de dire, je crois, qu'ils avaient été nommés Majors), les Majors Peyron-Roussel prendront la direction de la Division de la Suisse romande ». Leurs beaux rêves pour Paris et la France, patatras !

« Ma bien chère petite, eh bien, avez-vous dit : « Alléluia, c'est la guerre », lorsque vous avez reçu votre ordre de marche pour Calais ? Je l'espère... Rien ne vaut ces brusques changements pour aguerrir et discipliner notre âme, pour purifier nos mobiles et fortifier notre « partout avec Jésus ». Blanche écrivait cela à Capi, un mois et demi auparavant. « Partout avec Jésus ». Pareil au Franciscaïn du XIII^e siècle, le salutiste doit traverser le monde comme un oiseau de passage qui ne songe pas à nicher, ou plutôt comme un chevalier errant tenu par ses serments de chevalerie à n'avoir aucune demeure permanente ici-bas.

Mort de Mme Napoléon Roussel.

En mai 1894, Nadine Schindler avait quitté l'Armée : coup terrible pour Blanche.

Au mois d'août, elle se rendit auprès de sa mère, en Suisse, à Ballaigues, chez le pasteur Paul Panchaud, qui avait épousé Maria Roussel, l'année d'avant. Le 6 septembre, Mme Napoléon Roussel se sentit très mal et voulut rentrer à Genève. Quelques jours après, Blanche mettait au monde son deuxième enfant, Irène.

— Elle arrive et moi je pars, dit Mme Roussel, qui, le 10 décembre, s'endormit doucement dans le baiser de son Dieu. Elle avait soixante-dix ans.

« Chère, précieuse mère, que sa figure me paraît grande et reposante ! » écrivait Blanche Peyron à son fils Albin, vingt-sept ans plus tard. Mary Roussel ne mérite pas seulement qu'on l'admire, mais qu'on se recueille pour méditer. Femme de pur type biblique, chez qui l'âme était tout, éducatrice d'une candeur géniale, bien digne d'être comparée à cette Suzanne Wesley, qui fut le bon génie et « la mère du méthodisme ». Ces mères-là possèdent seules le secret de former de tels enfants.

Mme Napoléon Roussel n'est pas la mère du salutisme français. Toutefois, sa leçon pouvait-elle être perdue pour l'Armée ? Elle eut une action ineffaçable sur sa fille et, par contre-coup, en un sens, sur la figure française de l'Armée, qui doit tant à Blanche Peyron. Qualités de jugement, de prudence, bon sens accompagnant toujours l'enthou-

siasme, conscience amie de l'équilibre, de la réserve et de la simplicité, où rayonne une militante sagesse héritée de Mary Roussel, Blanche Peyron représente, sans aucun doute, l'élément pondéré de l'Armée du Salut.

A la date où nous sommes parvenu, notre héroïne, qui va avoir vingt-huit ans, a pris son pli. Sa tournure d'esprit est arrêtée. Ses opinions sont faites. Et ses convictions. Les fondements sont bâtis, maçonnés, inébranlables. Elle a achevé de forger ses armes, et jamais n'a mieux révélé ses philtres. Elle accuse sa personnalité propre. Cependant, elle n'a pas reçu encore tous les enseignements de la douleur.

17 novembre.

— Bien-aimée France, te quitter, c'est dur.

Vite elle se reprend.

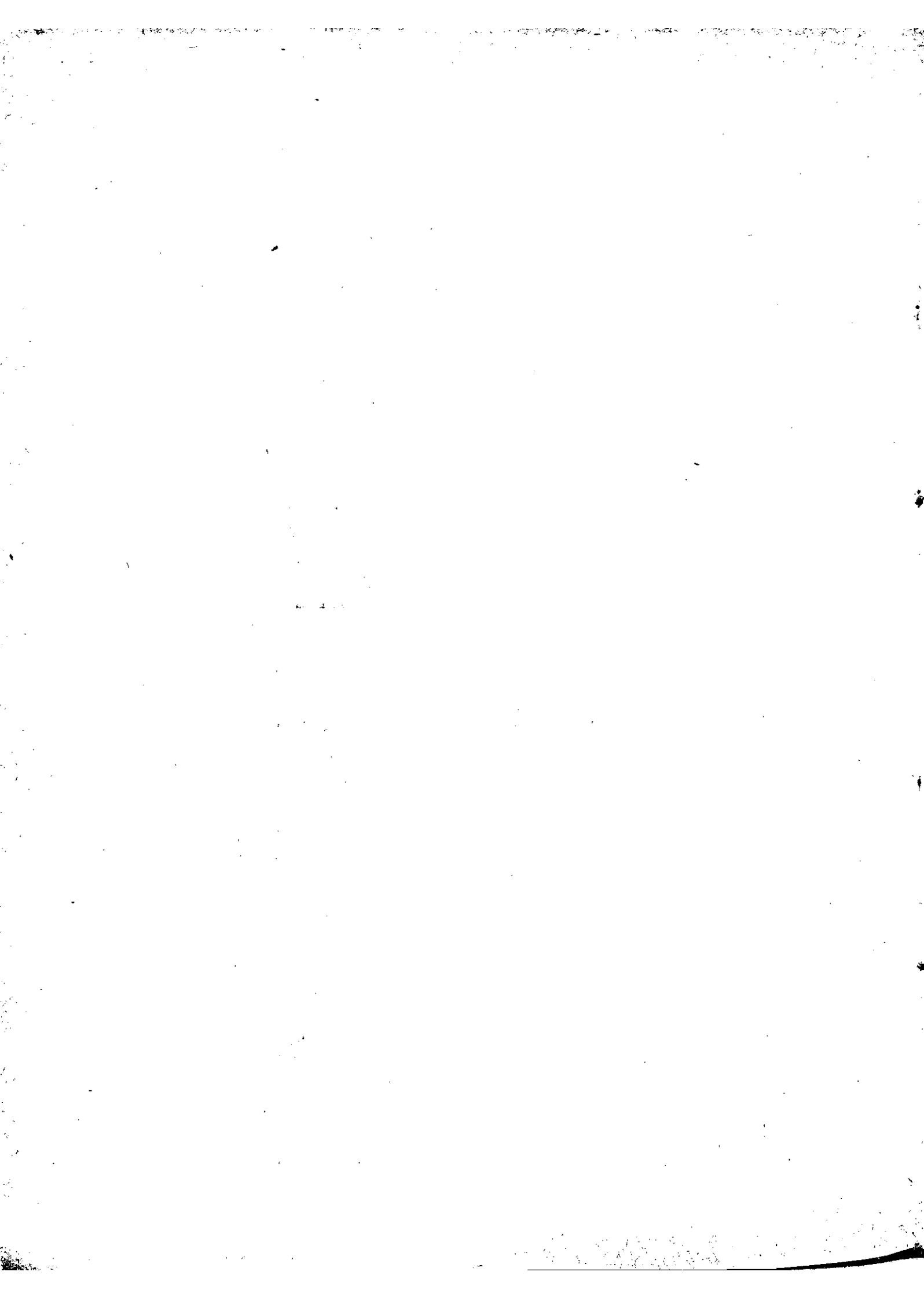
— Amen. Petit cœur incrédule, il faut dire : Amen... Puisque l'espérance marche avec nous « vers le soleil levant ».

SECONDE PARTIE

Deo juvante vinco.

Dieu aidant, j'ai la victoire.

Devise de la famille maternelle
de Blanche Peyron.



AU GRÉ DE DIEU
SUR
LE CHEMIN QUI MONTE

1894-1917

UNITED STATES OF AMERICA

SUB

IN THE MATTER OF THE ESTATE OF

CHAPITRE V

AU GRÉ DE DIEU

SUR

LE CHEMIN QUI MONTE

1894 - 1917

I

EN SUISSE ROMANDE

L'HORIZON S'ÉCLAIRCIT, LA VOIE EST OUVERTE

La guerre en plein air.

— ... trois !

Et la fanfare — Morges et Vevey — lança une marche guerrière à travers les airs, entraînant après elle, par les rues montantes, descendantes, un cortège superbe d'entrain.

— Ça, c'est trop fort ! Quelle audace ! cria aigrement une vieille femme.

— Ces pestes publiques ! glapit une autre.
Mais leur voix n'eut aucun écho.

C'était le dimanche 18 novembre 1894, vers trois heures de l'après-midi, sous un ciel gris et humide, à Lausanne. Les salutistes fêtaient leurs nouveaux chefs de Division, les Majors Peyron, très voyants l'un et l'autre, lui par sa fougue juvénile, elle par sa distinction et sa beauté.

Le Quartier Général Divisionnaire de l'Armée, qui se trouvait à Genève, allait être transféré à Lausanne.

« Je voudrais que la devise que je pris, il y a huit ans et demi, et brodai sur mon jersey de cadette, fût le mot d'ordre de tous les salutistes de la Suisse romande : « De progrès en progrès ». Le poste où les auditoires ne se renouvellent pas, où les âmes ne se donnent pas à Dieu, recule ; l'officier qui reste dans la routine recule ».

Les Majors prêchent d'exemple. Le dernier jour de l'année les trouve bloqués par la neige à Sainte-Croix. « Faire faux-bond à nos camarades Sagnards, nous ne pouvons y penser. Vite, une dépêche, et un vaillant Sergent vient nous chercher en traîneau. Nous voilà partis et, à travers les rafales, les bourrasques et les « menées » de neige, nous passons la Combe-Girard, arrivons aux Entre-Deux-Monts et enfin à La Sagne, transis de froid, mais enchantés d'être au but. Quelques instants après, des pas se font entendre dans l'escalier : ce sont les officières des Ponts et leurs fanfaristes, qui n'ont pas craint de « brasser » la neige — à certains endroits, elle s'élève à un mètre — pour venir voir leurs Majors et contribuer ainsi au succès de la soirée.

« Pour aller au Locle, point de traîneau, point

de train. Il n'y a qu'une chose à faire : partir à pied. Deux heures durant, nous « brassons » la neige. Ici et là, elle vient jusqu'aux genoux, mais qu'importe ? »

Carnet de la Major — c'est le titre des chroniques de Blanche dans le *Cri de Guerre* — 6 avril 1895 : « La neige disparaît dans la plaine... Le ciel ne m'a jamais paru plus bleu. Mes officiers, est-ce le renouveau dans votre âme ? Ne sentez-vous pas en vous une nouvelle énergie ?... En avant ! »

Pour rendre officiers et soldats aussi agressifs que possible et pour remplir les salles (« oh ! ces réunions où il n'y a pas trois chats ! ») les Majors conduisaient des cortèges, bannières déployées, avec guitares, concertinas, fifres, tambourins. Des fanfares se formaient. « Où sont vos joyeux tambourinaires ? demandaient-ils dans leurs tournées. Il n'y en a pas ? « La joie des tambourins a donc cessé » parmi vous ? Que vous est-il arrivé ? Est-ce le sommeil ? Est-ce la respectabilité ? Avez-vous perdu la joie du salut ? Il faut dans votre poste un orchestre de cinq ou six tambourins. Nous voulons voir des petites Miriams à la revue de l'Ascension ». Et, quand ils étaient partis, les fillettes rêvaient d'avoir un tambourin et d'en jouer, comme elles avaient vu faire à la Major qui était si habile à frapper le sien de la main et du coude. La Suisse romande eut bientôt sa Jeune Armée, des bataillons d'enfants en uniforme, alertes et rieurs, munis de mouchoirs rouges « pour faire flotter ». Une légion de cette Jeune Armée en bérets rouges — « champ de coquelicots ondulant sous la brise du soir », comme écrivait Michel Spennel

— fit fureur, le jour de l'Ascension, à Grandchamp, au bord du lac de Neuchâtel, dans la propriété de Félix Bovet, où la Commissaire Emma Booth-Tucker, représentant le Général, passa la revue des troupes salutistes.

En juin 1895, pour la première fois, une « voiture-annonce » de l'Armée, charrette sur laquelle était posée une grande affiche, sillonna les rues de Genève, promenée tous les jours par le Lieutenant Berger, qui possédait, ô merveille ! un permis de la police. En juin également, et pour la première fois, si je suis bien informé, visite en règle des cafés, à Lausanne. Dans tous moins un, les salutistes purent vendre le *Cri*, prier et chanter, en s'accompagnant de la concertina — Albin en tenait une — et de la mandoline. Randonnée, en juin, à travers le Doubs, dont les postes étaient placés sous la direction des Majors. A Valentigney, une grange servait de salle : beaucoup de monde, Blanche étant allée battre le rappel dans les cafés avec la Capitaine Pellet.

La guerre en plein air marchait, « nos fêtes champêtres de salut ».

Carnet de la Major : « Neuchâtel, 22 juillet. La journée de dimanche dernier passée à la Tour de Duin, près de Bex, m'a laissé une impression vraiment divine. Entourés comme nous l'étions des splendeurs les plus majestueuses de la nature... Et que dirai-je de la journée d'hier dans la cathédrale qu'était cette forêt de la Prise-Imer ? »

La guerre marchait. Un festival suivait un festival. Les fanfares résonnaient. En août, Blanche dirigeait une grande mission à Lausanne.

— La voilà, la voilà, la tente des salutistes !

Grandchamp, Saint-Aubin, Tramelan. A Tramelan, toute une semaine, quelle presse sous la tente ! Des grappes humaines sur l'estrade. Les chrétiens en feu chantant, tapant des mains. Présentation du drapeau à cent cinquante petits soldats par la Major : musique, et chaud du piston ! Thé monstre de cinq cent cinquante personnes. Des milliers d'auditeurs.

Carnet de la Major : « Nous vîmes la gloire de Dieu. La puissance du Saint-Esprit était devenue sensible à notre toucher spirituel ». « Dieu vit et Il nous aidera, dit-elle encore, dans une lettre à Albin. Pourvu que nos mains soient pures... Tout va bien et tout avance. Je tâche de faire honneur à Jésus et à toi... Les Vallorbiens ont été héroïques. Six réunions dans la journée et la fanfare jouant tout le temps. J'en ai eu quatre ».

Jamais la guerre en plein air n'avait été poussée, d'un bout à l'autre de la Division, aussi vigoureusement.

La fête des Moissons : fruits, légumes, vendus au profit de l'Armée. Allons ! Allons ! qu'on se remue !

Préparation de la Semaine de Renoncement. En route. Un vrai départ de renoncement, car les petits pleurent : « Maman ! maman ! » « C'est chaque fois plus difficile de quitter ses enfants », dit-elle. Elle en a deux. Bientôt, elle en aura un troisième. « Mais il faut que j'aïlle ». (Au sujet de la Semaine de Renoncement, divers journaux politiques qui, naguère, avaient mis au pilori les officiers salutistes,

publièrent in-extenso le communiqué qu'Albin Peyron leur adressa.)

Campagne d'hiver, d'une trépidation contagieuse. Ils filent, nos salutistes, l'arme au poing et à une allure ! Pour raconter leurs prouesses — une espèce d'épopée traversée d'éclats de rire — il faudrait la plume de l'auteur de *La Bande du Jura*, oui, de Mme de Gasparin, leur grande ennemie, cette pensée et cette phrase qui dansent, qui tournent, qui sautent, ces riches couleurs, ce ton paradoxal et tintamarresque, cette verve pétaradante d'écolier en vacances et cette ferveur impétueuse de prophète en tournée de mission.

Par une journée radieuse de janvier 1896, Albin arrive à Aigle.

— Oh ! Major, tout le monde est au patinage.

— Très bien. Nous irons au patinage.

Bannière en tête, naturellement. Et là, sur le bord de l'étang, la réunion est tenue. Solo d'une Lieutenant. Appels à la conversion. Les patineurs ne patinent plus.

L'idée lui est venue d'une fanfare qui visiterait tous les postes salutistes de la Suisse romande. Bon, ou plutôt boum ! et la fanfare volante est constituée ; le Major Chatelain la dirigera : dix-sept musiciens, que l'on a sacrés « chevaliers de la Croix ».

Faillite de la persécution.

Sous l'impulsion de cet homme heureux de vivre, boute-en-train de la jeunesse, pimpant, sûr de lui, et de cette femme de cœur, la volonté toute tendue

dans ses grands yeux, les salutistes allaient de l'avant.

Ils rencontraient beaucoup moins d'antagonisme. Plus d'effroyables trognes armées. Des minutes de crise seulement, en certains endroits, comme une maladie. Du côté de l'Auberson, en novembre 1895, Albin faillit être assassiné par des voyous, sur la route. A Bevaix, près de Neuchâtel, en juillet 1896, on cribla de pierres la mission salutiste, on agita des cloches de vache autour de la tente, on essaya d'y mettre le feu. Deux gendarmes étaient là, le brigadier et Pandore, qui ne bougeaient que pour se garer des projectiles. Le tribunal de Boudry se montra joliment... sagace, en découvrant des délinquants parmi les salutistes assommés. Cependant, d'une façon générale, l'opposition était quasi nulle dans les milieux genevois, vaudois et neuchâtelois. Un salutiste n'était plus, « pour le fait de réunion », expulsé ou emprisonné. Au mois de décembre 1894, en réponse à un recours adressé au Tribunal Fédéral, cette haute autorité avait reconnu : « L'Armée du Salut jouit des mêmes garanties que les autres associations et ne peut être placée sous un régime d'exception ». Victoire légale importante. Les Pouvoirs publics cessaient de paraître les complices des antisalutistes. Ils toléraient et respectaient, en attendant de protéger et... d'admirer.

Dans toute la Suisse, où travaillaient plus de deux cents officiers, l'Armée, petit à petit, triomphait des haines les plus violentes et des préjugés les plus tenaces. « Ces mauvais microbes crèveront dans l'atmosphère de l'amour », avait

assuré Clibborn. « Le temps va venir où vous serez invités dans nos églises », écrivait à Albin Peyron un pasteur du Gros de Vaud. Liberté de culte dans les salles. Liberté de réunion en plein air, à la campagne. Liberté de dresser une vaste tente à Lausanne sur la place Beaulieu. Liberté de vente de journaux dans la rue. On pouvait parler, certes, d'une victoire marquée du bon droit.

Et ceci se produisait à l'heure où les fondateurs de l'Armée du Salut française et suisse, la Maréchale et son mari, quittaient leur poste, expédiés en Hollande par le Général. Les Majors Peyron, eux, rentraient en France.

Durant les vingt mois de leur séjour dans la Suisse romande, ils avaient enrôlé plus de quatre cents soldats, orienté vers les Écoles Militaires trente-cinq cadets et cadettes, mis sur pied la Jeune Armée et, par leurs campagnes d'été, à grand renfort de musique, développé remarquablement la guerre en plein air.

II

EN FRANCE

LES PIERRES DU CHEMIN

Le chemin qui monte n'est pas uniforme.

Les trois Divisions salutistes françaises formeront une Province, les Majors Peyron en seront les chefs, sous les ordres des Commissaires Booth-Hellberg ; ces derniers auront également le commandement des Provinces de la Suisse romande et de la Suisse alémanique : telle fut la décision prise à Londres. L'année d'après, février 1897, le Q. G. Provincial fut transféré à Lyon, 11, avenue de Noailles, et Paris séparé du reste de la Province salutiste. Deux ans plus tard, mars 1899, le Brigadier Albin Peyron — il était alors Brigadier — remplaça François Fornachon, en qualité de secrétaire du champ de bataille pour la France et la Suisse, et le ménage quitta Lyon pour Paris.

Durant ce séjour en France — une décade ou presque : 1896-1906 — Blanche et Albin traversèrent les heures les plus sombres de leur carrière mouvementée. Le chemin qui monte n'est pas le chemin tout fait, tracé au cordeau et sans imprévu : tour à tour clair et ténébreux, brûlé par le soleil et durci par le gel, ou balayé par la tempête ; des pistes unies quoique sinueuses à

travers des prairies, et des mauvais pas, des sentiers de ronces. Aux peines que je dirai, secousses d'ordre privé, difficultés tragiques qui auraient pu tourner à la ruine, s'ajoutèrent d'autres tristesses, car les événements, les faits d'actualité, trouvaient les Albin fort attentifs, ils vibraient devant tous les problèmes de justice politique, massacre des Arméniens, Affaire Dreyfus, Fachoda, guerre des Boers.

L'action sociale des Booth-Hellberg.

Emmanuel-D. Hellberg, grand et blond Suédois, épousa, en octobre 1894, la brune Lucy Booth, vingt-sept ans, la plus jeune des Booth, moins brillante que ses sœurs Catherine, Emma ou Evangéline, douée pourtant d'une imagination fertile et de quelque fantaisie, en véritable Booth qu'elle était, et qui avait hérité dans une large mesure de la forte volonté de sa mère. Froid comme la mer du Nord (ah bien ! pour un salutiste !) et pas mystique pour un sou, Hellberg était, par certains côtés, presque l'antitype d'un Clibborn. Il ne comprenait guère la voie d'abandon, écarquillait les yeux, quand Peyron père, Albin ou Blanche lui parlaient de la mort du moi, du cœur pur, de l'amour parfait, et, en définitive, se refusait à marcher à la Mme Guyon. Avec cela, un apôtre social, une sorte de saint des œuvres de bienfaisance. Il savait parfaitement ce qu'il voulait et son programme était un programme bien arrêté. Bon sens, méthode, netteté de vues, rectitude et fermeté, voilà les premières qualités d'un adminis-

trateur, et les plus propres à lui gagner la confiance ; cet homme les possédait.

Emmanuel et Lucy Booth-Hellberg mirent au service des malheureux une énergie inépuisable. Depuis qu'ils avaient conduit au cimetière leur petite Eva-Brigitte (une autre fillette leur était morte aux Indes), ils se sentaient « plus que jamais attirés vers les pauvres et les souffrants ». La Commissaire « avait particulièrement sur son cœur les petits orphelins et sentait que Dieu lui demandait de faire quelque chose pour eux ». « Nous agrandirons un peu notre demeure, annonça Hellberg, ce qui nous permettra de recevoir une demi-douzaine de ces petits du Seigneur ». Lucy écrivit là-dessus de longues lettres à Blanche, alors à Lyon. « Nous préparons le petit home, les six petits lits sont ravissants... Voyez s'il n'y a pas autour de vous quelque bébé que je pourrais prendre ».

Les Hellberg continuèrent l'œuvre des bas-fonds qu'avait commencée, dans l'hiver 1895-1896, la Brigadière François Fornachon, Ruth Fornachon-Convert, douce et ardente pionnière. On loua un appartement à la Vilette, dans une impasse malodorante. Deux officières s'y installèrent, au début de 1897 : Hélène Coste, une Suisse, et Zélie Delord, de Nîmes, l'une des premières soldats de la Petite Armée d'Albin (Zélie Delord mourut prématurément). Elles étaient très gracieuses en leur uniforme d'officières des bas-fonds, simple costume gris, tablier blanc sur lequel se détachait le mot « Espoir » et petit chapeau canotier. « Nos sœurs de l'Espoir », disait-on de ces chiffonnières

sublimes, qui passaient leur temps à fouiller les ordures de la Villette, y cherchant des âmes. Elles abordaient les filles du trottoir, visitaient les pauvres, soignaient les enfants, veillaient les malades. Deux autres postes des bas-fonds furent établis, en 1898, dans le quartier de la Bastille, 26, passage Raoul et 12, rue du Chemin-Vert. Et la même année, on en eut un quatrième, à Marseille.

Les Booth-Hellberg organisèrent le Dimanche du Pauvre Lazare, une souscription au profit des sans-abri. Et, au mois d'octobre 1898, ils ouvrirent, 33 bis, rue de Chabrol, une Hôtellerie populaire pour hommes, qui époustouffa un tantinet les Parisiens, car c'était autrement mieux que les Asiles municipaux : chauffage central, douches, étuve à désinfection. Les Capitaines Victor Seydel en eurent la direction durant cinq à six ans et firent là des expériences divines, en s'acquittant de leur travail d'hygiène morale, sans se renfrogner jamais devant les guenilles, la crasse et la vermine. Le local que le Capitaine Babando avait remis à neuf — des hangars occupés naguère par un marchand de fer — comprenait trois parties, bientôt définies, si drôlement, le Sénat, le Palais-Bourbon et l'Elysée. Deux cent vingt-cinq lits en dortoirs. Les clients : des ouvriers, charbonniers, maçons, plombiers, camelots, etc., ou des malchanceux, des déclassés, des faillis de la vie, des tarés ; le banquier en déconfiture y coudoyait le mendiant de profession. C'est dans cette Hôtellerie, vraisemblablement, qu'échoua, un soir de mai ou de juin 1900, un garçon de vingt et un ans à la grosse tête blonde,

un réfractaire officiellement classé aujourd'hui parmi les « poètes maudits ». Dans son *Léon Deubel, Roi de Chimérie*, Léon Bocquet raconte que le poète et l'un de ses amis de hasard, anarchiste et déserteur belge, mangeant « du pain à tous les râteliers », « se rendirent dans un groupement de salutistes ». « Ils chantèrent des cantiques, subirent le sermon d'un Capitaine de l'Armée de la bienfaisance, se déclarèrent, comme il sied, touchés par la grâce, firent la confession publique et contrite de fautes réelles ou imaginaires ».

Seigneur, je suis sans pain, sans rêve et sans
[demeure,

Les hommes m'ont chassé parce que je suis nu,
Et ces frères en vous ne m'ont pas reconnu
Parce que je suis seul et parce que je pleure...
Mon Dieu, délivrez-moi des lourdeurs du

[blasphème,
Je suis un pauvre enfant qui ne sait ce qu'il
[dit...

C'est vers vous que je crie en qui je voudrais
[croire.

Léon Deubel au banc des pénitents ! Léon Deubel rétrograde ! L'ironique, l'inquiet, le douloureux « roi de Chimérie », dont les poèmes ont parfois tant de charme.

Je porte en moi l'espoir des plaines qui
[s'éveillent,

Où l'innombrable chant des oiseaux
[s'émerveille,

Et je vais dans la vie ainsi qu'un étranger.

On sait que Léon Deubel se suicida en se jetant dans la Marne, à Maisons-Alfort, au mois de juin 1913.

Trois ans après « Chabrol », dans une rue au nom pittoresque, la rue de la Fontaine-au-Roi, sur les pentes de Belleville, ce fut l'Hôtellerie populaire pour femmes. Deux cent quinze lits. La maison, au fond d'une impasse, n'avait pas beaucoup de grâce extérieure, et c'était un vrai labyrinthe. Les dortoirs étaient de grandes pièces à compartiments fermés chacun par un rideau ou par une porte. Chauffage central, douches, étuve à désinfection. Tous les soirs des femmes se présentaient : il y avait la demoiselle de magasin, la gagne-petit, la colporteuse de bibelots à deux sous, la vendeuse de journaux, la fleuriste ; il y avait l'ouvrière sans famille, la domestique sans place ; il y avait des créatures bien plus misérables.

Les Commissaires Booth-Hellberg fondèrent encore une Hôtellerie populaire à Genève, et à Bâle une maison de refuge pour les prisonnières libérées. Ils transportèrent à Colombes (Seine) les Orphelinats du Mas-de-la-Ville, en acquérant (c'est Albin Peyron père qui paya) le vieux château de Colombes.

« Nourrir ceux qui ont faim, écrivait Hellberg, vêtir ceux qui sont nus, abriter ceux qui n'ont pas d'asile, relever les ivrognes, transformer les paresseux en bons ouvriers, les femmes de mauvaise vie en femmes vertueuses et les criminels en hommes honnêtes : c'est une campagne contre la famine, le vice et le désespoir ». Soucieuse de restaurer en chacun le sentiment de la dignité

humaine, l'Armée ne faisait pas l'aumône. A « Chabrol », on payait son lit entre quatre et huit sous, et le repas de un à cinq sous. A « Fontaine-au-Roi », six sous pour un lit avec draps et couverture, deux sous pour la soupe et le pain. L'Armée visait « à quelque chose de plus qu'à donner un secours casuel ou même répété, mais qui laisse les miséreux dans leur état pitoyable » ; elle cherchait à « les aider à s'aider eux-mêmes et à enlever la cause de leurs misères ». Loger gratuitement, ce système encourageait « le vagabondage, la mendicité et, dans bien des cas, l'ivrognerie, en permettant de dépenser chez le marchand de vins le gain de la journée » ; ce n'était pas là une philanthropie saine, un moyen de sortir les pauvres de leur détresse. Un autre principe fondamental des salutistes était de tendre la main à tous sans aucune distinction de nationalité et d'opinion religieuse ou politique, de ne demander au malheureux ni acte de baptême ni certificat de bonne conduite : « sa misère et sa souffrance sont les seuls titres à notre intervention », déclarait Hellberg.

Blanche et Albin, qui devaient beaucoup à Clibborn et à la Maréchale, apprirent quelque chose des Booth-Hellberg sur le terrain social.

Blanche Peyron, tout à son œuvre d'évangélisation populaire en province — nous dirons quelques aspects de cette œuvre — se donnait force mal pour la Ligue auxiliaire, dont faisaient partie les personnes qui, sans accepter ou approuver toutes les méthodes de l'Armée, assistaient les salutistes de leur influence ou de leur argent, en vue du secours aux dégradés de tout poil. Elle

plaçait des Boîtes-Lazare, « une de ces idées géniales de notre vieux Général », cette tire-lire qui fit son apparition en France au mois de juillet 1897, ornée d'un ruban avec l'inscription : « Donnez un petit sou pour le Pauvre Lazare ». Dans ses tournées, partout, en de touchantes causeries sur les œuvres de bienfaisance, elle dépeignait « la plaie de la fille de mon peuple » et expliquait éloquemment le remède, le « baume de Galaad » que fournissait l'Armée du Salut.

Nous le verrons bientôt, c'est sous l'action puissante de ce premier apostolat social, qu'un changement radical vis-à-vis de l'Armée commença de s'opérer en France dans l'opinion publique.

Heures sombres.

Cependant, cet apostolat offusquait les salutistes mystiques. « Tout ce charnel, tout ce mécanique, disait Clibborn, pouvait-il être dans les vraies lignes apostoliques du salutisme primitif, avec ses solitudes et ses croix ? » Albin Peyron père s'en tourmentait, se demandant à la fin si l'Armée ne courait pas risque de mort, faute de bons mystiques. « L'Armée, pourtant, c'est de beaucoup le meilleur peuple du monde, assurait Clibborn. Restons dans l'Armée pour la rénover. L'heure des spirituels arrivera sûrement, et alors se produira au sein de l'Armée un complet changement dans le sens de la vie divine ».

Blanche protestait, quand son beau-père affirmait que « Dieu accomplissait sur lui une œuvre de jugement », et hanté de cette crainte que l'action

sociale du Mas-de-la-Ville ne fût pour lui « une idole », répétait : « Vivons dans l'éternité, au-dessus de l'humain et des systèmes ». On pouvait aller loin dans ce chemin-là.

Elle fut l'une des premières à s'effrayer de l'esprit qui régnait au Mas-de-la-Ville, depuis l'arrivée d'une Suisseuse de moins de vingt ans, employée dans l'œuvre pour le sauvetage de l'enfance. Cette jeune fille, en possession, semblait-il, d'un degré élevé de puissance spirituelle, prit une autorité étonnante sur Albin Peyron père et sur Berthe Minault, la veuve de Paul Minault, le missionnaire martyr, qu'avait percé une lance sur les hauteurs de l'Ankaratra, à Madagascar, en mai 1897. « Il vous faut quitter le Mas et, dans un milieu entièrement nouveau, vivre la vie divine. C'est en Suisse qu'il faut aller ». Le départ eut lieu le 14 août 1898. . . Mais je n'ai pas à raconter ce drame, ni la fin prématurée de Berthe Minault en 1899.

Clibborn, d'abord très favorable à la jeune Suisseuse, avait vu promptement, dans son cas, une vraie possession diabolique. Satan voulait, selon lui, « immobiliser le patriarche du Mas », « l'empêcher d'aller au secours des perdus », avec « cette Armée du Salut qui est, certes, ce que Dieu a de mieux comme organisation ». Il intervint énergiquement. « Quatre semaines de combat résolu », a-t-il écrit lui-même, au bout desquelles Albin Peyron père se ressaisit.

Le patriarche du Mas paya sa dette de reconnaissance, lorsqu'il entourra Clibborn de tendresse, de prières et de conseils, en des heures critiques. . .

Je glisse sur ces choses, les ayant rapportées dans un autre volume : Dowie, l'extravagant prophète de Zion City, près de Chicago, et les idées particulières de Clibborn sur cet Elie précurseur du Christ en sa seconde venue et sur la guérison divine... Clibborn dérailla. Il n'en est pas moins vrai que ce fut lui qui, en secret, libéra, restaura l'une des âmes les plus profondes et la plus belle intelligence, sans comparaison, de l'Armée du Salut française. D'ailleurs, quelques années après, il reconnaissait et confessait publiquement son erreur. Il écrivait à son ami : « Cher papa Peyron, que je souffre pour tant de braves et dévoués chrétiens qui ont fait la même erreur que moi, et beaucoup par mon exemple ! »

Au mois de janvier 1902, pour suivre son mari, dont elle ne partageait pas les opinions sur la guérison par la foi, ni sur Dowie qui lui répugnait, ne voulant à aucun prix rompre la pierre du foyer, la Maréchale abandonna ce drapeau tant aimé, qu'elle avait reçu, vingt et un ans auparavant, des mains de Catherine Booth, la mère de l'Armée. « 18 janvier 1902. Ma bien-aimée petite Nap, le sang de mon cœur, voilà ce que cela m'a coûté d'avoir à prendre cette décision, *le sang de mon cœur.* »

Albin à Blanche : « Ta lettre a été pour moi un coup de foudre. Est-ce possible ? En la recevant, dans ces montagnes suisses, je me souvenais de ton message téléphonique à Sainte-Croix m'annonçant la défection des Ballington. Chère Armée ! Dieu la fera triompher ». (Au début de 1896, Ballington, deuxième fils du Général, refusant de quitter son poste, les Etats-Unis, pour un autre qu'on lui

donnait, porta, de ce fait, un coup sérieux au système de gouvernement salutiste.)

Blanche croyait, comme Albin, que Dieu ferait triompher l'Armée, et elle priait. « Avec angoisse », depuis qu'elle avait respiré l' « aura » tragique où vécut sa propre famille, pendant des mois, sous le ciel bleu de Provence. « Je me sens vieillie de dix ans. Ces coups labourent l'âme et le cœur ».

Quelle longue série d'épreuves ! Défection de Nadine Schindler, sa Lionne ; défection de Kate Patrick, son ancienne « mère » de l'École des cadettes, sa Major tant admirée aux jours d'automne 1887, où Blanche combattait près d'elle à Zurich ; démission des Ballington Booth, départ pour la Hollande des Clibborn, assassinat de Paul Minault, drame du Mas, mort de Berthe, démission des Clibborn, que suivit, peu après, février 1902, la démission du Commandant Herbert Booth, troisième fils du Général, chef de l'Armée du Salut en Australie.

Elle souffrait aussi physiquement. La maladie des poumons était moins aiguë, mais la surdité venait, qu'elle avait héritée de sa mère. Ses oreilles allaient très mal depuis 1896, depuis, surtout, « cet horrible été » 1898. Un spécialiste déclara que l'oreille droite était perdue et que l'oreille gauche était bien atteinte. En outre, elle avait névralgies, maux d'estomac, rhumatismes et crises de sciatique.

— Ah ! la jeunesse jolie est passée, disait-elle.

Mais la souffrance lui donnait mieux accès à ce mystère si lourd qu'est la croix des autres.

Dans la fournaise et sous le martèlement de

l'épreuve, son caractère s'est trempé, sa personnalité s'est mûrie. Une volonté robuste, une sensibilité des plus vives, qui, de bonne heure, a appris à se contenir, une très lucide intelligence, telles sont les dispositions qu'elle annonce. L'âme de Blanche Peyron achève de se modeler.

Nouvelle tristesse à la fin de 1903. Emma Booth-Tucker, « la Consul », fut tuée en Amérique, dans un accident de chemin de fer. Blanche chérissait Emma, cette sœur favorite d'Évangéline, à cause de sa valeur exceptionnelle, de ses fines qualités intellectuelles et morales, de sa nature apostolique. Et puis, tant de choses, déjà, liaient intimement à tous les Booth Blanche Peyron !

William Booth vint à Paris peu après. Les officières, qui lui avaient préparé son thé dans un bureau du Quartier Général, osaient à peine exprimer leur sympathie. Il comprit combien Blanche Peyron partageait sa douleur.

— Ah ! lui dit-il affectueusement, j'ai perdu ma fille Emma. Il s'arrêta. Mais vous serez une fille pour moi, continua-t-il, et il faut, plus que jamais, aller à la recherche des perdus.

Aucun coup du malheur, si atroce fût-il, ne pouvait arrêter la passion de cet homme pour les âmes. « Une indomptable bravoure, écrit Blanche, le gardait toujours sur le pont, alors que les tempêtes de tout genre se déchaînaient autour de lui ».

L'œuvre d'évangélisation populaire.

Revenons un peu en arrière.

Sur le terrain de l'évangélisation, les choses n'étaient pas autrement reluisantes.

Pourtant Blanche et Albin travaillaient de leur mieux la Province française. Leur correspondance est, là-dessus, convaincante.

« Mazamet, 18 janvier 1897. Si jamais j'ai livré une bataille seule, mais avec mon Dieu, c'est hier soir. Tu ne peux t'imaginer combien le ministère des femmes me parut risible, pour ne pas dire ridicule, lorsque je me vis sur la plateforme, entourée de trois officières. La salle bondée. Sur le devant, les deux tiers, excellent public, « la crème des églises », me dit Mme Estrabaud ; dans le fond, uniquement des jeunes, venus pour rire... Solo puissant de l'Enseigne, et j'aborde mon sujet. Dieu m'a soutenue et j'étais bien préparée. A des moments, quand j'attaquais l'immoralité par exemple, on aurait entendu voler une mouche. J'avais un ou deux faits superbes, celui de la petite Irène de l'Orphelinat, dont le père, étudiant en médecine, abandonna la mère, qui devint idiote de douleur et est aujourd'hui dans un asile d'aliénés. Ils ont rugi quand je leur ai dit que je donnais deux siècles à la France pour disparaître. Mais, à part deux ou trois houles, provoquées par un homme au fond, qui n'ont pas affecté l'auditoire, et que j'ai pu surmonter, le public a été tenu.

« Lyon, 23 avril. Je le sens, cette tournée te fera sentir les besoins, et nous verrons, avec l'aide du

Seigneur, comment remédier à cet état de choses qui doit cesser.

« 1er août. Il faut aller, aller. La guerre ne peut et ne doit pas souffrir. Je veux prier davantage pour la Province.

« Lasalle, Gard, 10 janvier 1898. Grenoble me préoccupe. Albin, ne manquons pas cette ouverture.

« Saint-Jean-du-Gard, 12 janvier. Que te dire du poste de Saint-André-de-Valborgne ? Hier, la salle était à peu près pleine, mais il y avait un gendarme, des jeunes gens et jeunes filles absolument diaboliques. Cependant, ils furent tenus, plus, domptés. Puis, au milieu de la réunion de prière, F. laisse entrer une nouvelle bande rigolant ! Ce sont des coups de mort que pareilles sottises, et si c'est pour le sou d'entrée, voilà des sous qui coûtent cher. La réunion se termina dans le désarroi.

« 13 janvier. Je viens de tenir, à une heure, en plein air, avec la pluie, une petite réunion pour les fileuses.

« Gare de Quissac, 14 janvier. (A Saint-Jean) nous avons eu un culte béni, ce matin, avec l'*Abandon* de Caussade.

« Le Vigan, 16 janvier. Je suis si fatiguée... Nous avons voyagé onze heures, avec un peu de saucisson et des figues, pour aller de Saint-Jean à Valleraugue. De la diligence, j'ai sauté dans la réunion. Nous avons lutté pour les âmes. Je rentrai à minuit. — Je partirai pour Le Havre, quand tu voudras.

« La Rochelle, 19 février. Hier, si peu de monde. Le carnaval fait un tort immense, tout le

monde dans les rues. L'Enseigne a crié la réunion, etc., mais je pense qu'il y avait vingt personnes ! Cependant, un homme qui assistait depuis longtemps aux réunions s'est donné à Dieu... Ce soir, on va visiter les cafés.

« Rochefort, 21 février. Nous voici à Rochefort. Je suis fatiguée à l'extrême, je ne dors pas. Dans les réunions, je suis soutenue. Je regrette de dépenser tout cet argent dans l'Ouest, car je sens que ma tournée ne vaut pas ce qu'elle coûte.

« Lamothe, 28 février. Je t'assure que ces trajets dans ces troisièmes du Midi sont de bons préludes pour collecter : la planche et un cahotement !

« Biarritz, 1er mars. Je pense que je continuerai à errer jusqu'à la fin de mars. — 2 mars. Mon cœur est si gros, ce fiasco absolu ici, et bien d'autres choses, m'obsèdent. Venir à Biarritz pour quinze francs !

« Pau, 3 mars. Quel repos après Biarritz ! — 5 mars. On a malheureusement annoncé « l'œuvre sociale en France », ce qui est un bien petit domaine. On redoute le « turn » religieux, mais ils l'auront ! »

On pouvait se fier à Albin Peyron pour former, en 1898, une brigade de fanfaristes montés, de cyclistes en costume bleu clair à brandebourgs blancs, et coiffés d'un grand casque : ils étaient, sur leur bécane, absurdes et charmants, quand ils évoluaient autour d'une place publique en jouant un pas redoublé.

L'apostolat des Peyron ne consista point en de simples tournées de réunions, il se traduisit par des tentatives répétées de groupement des forces

salutistes. Ils la travaillèrent, je vous en réponds, la Province. Blanche enfourchait, de temps en temps, sa bicyclette et pédalait à côté de son mari. On les voyait partout, on les connaissait partout.

— Alléluia ! vous voilà « venus de retour », disaient des amis ardéchois.

Ils créèrent un « organe familial de la Province française », *Le Batailleur*, feuille mensuelle polycopiée. Trait d'union entre les officiers, *Le Batailleur* entendait « élargir les esprits », ranimer « les cœurs qui défaillent », « balayer les obstacles que la routine et le formalisme jettent sur la route du succès ». On organisait dans *Le Batailleur* un « plébiscite sur le réveil », en posant la question : « Quels moyens employer pour amener un réveil ? » Le Major Raynaud y définissait assez joliment la mission du salutiste : « J'aperçois sur le pas d'une porte trois bonnes femmes. — « Ta-ta-ta... » Chut... Je passe. — « Qui est ça ? dit une des causeuses. Un éclat de rire diabolique des deux autres et entre leurs ricanements l'une d'elles laisse échapper : « Es un convertisseur ! » C'est parfait, me dis-je, voilà ce que tu dois être toujours plus : un convertisseur ». Albin, sous la signature « L'homme de guerre », expliquait « comment faire la réclame », passait en revue soigneusement diverses méthodes de publicité : les « inscriptions à la craie » sur l'asphalte ou le macadam des trottoirs ; les « sandwich » : « à Paris, nous avons quelquefois une longue théorie de dix à douze salutistes portant deux placards, un sur le dos, l'autre sur la poitrine, on y lisait : « Ce soir, 8 h. 1/2, 3, rue Auber, Bataille de Salut » ;

les « affiches », qu'il faut grandes, le texte court, certains mots ressortant plus que d'autres. *Le Batailleur* avait sa colonne de la Jeune Armée : « Si vous sentez tous l'importance de cette œuvre, comme le Seigneur nous a donné de la sentir, la victoire nous est assurée ». Suggestions quant à la « leçon de choses » ou « l'attraction du jeudi pour les enfants ». L'article est anonyme, mais Blanche l'a écrit, j'en jurerais, d'après ce passage : « Fouillez vos mémoires pour retrouver tous vos petits talents d'autrefois et faites-en bénéficier les enfants. Il faut se donner de la peine, beaucoup de peine, il faut avoir de la patience, beaucoup de patience. Mais, savez-vous ? Vous trouverez qu'en faisant l'éducation des autres, vous faites la vôtre, qu'en formant leur caractère, vous formez le vôtre. Croyez-moi, ceci ne sera jamais perdu. N'oubliez pas les exercices de gymnastique faits avec méthode, précision, au milieu d'un silence absolu, à moins qu'ils ne soient accompagnés d'un chœur ou d'une mélodie rythmée. Bon courage. Quand nous passerons dans vos Corps, nous donnerons à nos chers « grands enfants officiers » des leçons de choses et de... gymnastique ».

Albin poussait l'œuvre de la Jeune Armée, et cherchait à recruter des volontaires, des cadets, rédigeait des appels style Maréchale : « Le clairon sonne. Au combat, à la conquête ! Il nous faut des apôtres. Qui répondra ? »

— J'attends d'être assez vieille pour me faire officière, déclara d'un ton plein d'assurance une fillette qui s'appelait Lucie Thonger.

Des postes furent ouverts à Marseille, Grenoble,

Besançon ; une nouvelle salle à Lyon, une nouvelle salle à Paris, à côté du Moulin Rouge, et une autre sur la rive gauche, où l'on n'en avait pas encore, *l bis*, rue du Maine. Réouverture du poste de Saint-Etienne, fermé pendant trois ans. Ayant fait une tournée de quinze jours en Suisse alémanique, Albin rentra emballé de cette Province, où le drapeau salutiste flottait dans quarante-trois villes ou villages, et qui comprenait à elle seule cent postes et avant-postes, sous la direction de cent dix-huit officiers. En Suisse romande, les jours de l'intolérance étaient définitivement passés. Les réunions en plein air devenaient de plus en plus intéressantes. « Que la guerre est belle ! La soif de la guerre me brûle ». Et Albin entrait d'enthousiasme dans les vues des Booth-Hellberg, qui voulaient, pour l'Exposition Universelle de 1900, douze salles dans Paris, avec réunions extraordinaires, soirées Alléluia, projections lumineuses, cinématographe, cafés joyeux et thés joyeux.

Par malheur, le climat était singulièrement défavorable. L'Affaire Dreyfus divisait les Français. Et c'était l'époque de Fachoda, c'était l'époque de la guerre des Boers : sourde hostilité ou colères aveugles contre tout ce qui venait d'Angleterre, d'où disgrâce de l'Armée du Salut.

On siffla William Booth à Lyon, dans la salle des Folies-Bergère, on lui asséna les pires injures, on le traita de vieux renard, de charlatan, de cabotin, de saltimbanque. C'était déjà un vieillard, mais il avait toute l'ardeur d'âme de la jeunesse. Il ne put réussir à se faire entendre, les rires, les invectives couvrirent sa voix. Lorsqu'il fut rentré dans

le petit appartement où Blanche et Albin le recevaient et qu'il eut pris son souper : la tasse de lait chaud dans laquelle il aimait à rompre son pain, il dit aux Peyron :

— Comment faire mieux ? Qu'aurions-nous pu trouver pour fixer l'attention de cet auditoire ? Que pouvons-nous apprendre de cette soirée pour atteindre le but, la prochaine fois ?

Des mois après, un soir de Noël, c'est Albin lui-même qui fut houspillé, à Paris, boulevard des Capucines, devant l'Olympia. Il avait avec lui l'aîné de ses enfants, et il criait et vendait la vie de Jésus. Des fêtards le prirent vivement à partie, et cette soirée de Noël se termina au poste de police, où notre officier salutiste et son fils furent conduits comme des malfaiteurs.

L'atmosphère en France était lourde, amère. Il en résulta pour l'Armée du Salut une période d'attente ou de piétinement sur place, et d'affaiblissement, de recul. Nombre des postes créés par les Booth-Hellberg durent être finalement supprimés. Dans telle et telle localité l'œuvre n'avait jamais été vraiment viable et s'éteignait petit à petit.

« L'œuvre est misérable dans tous ces postes. . . A Alès, Saint-Jean-du-Gard, Valence, pas un seul chapeau d'uniforme, et pourtant l'uniforme, c'est le quart de notre force. Je me sens désarmé et découragé. Je redoute une crise ou plutôt des sorties individuelles ici et là, et pour des causes diverses, mais qui auront leur cause vraie dans l'âme de nos officiers qui perdent leur vie intérieure et leur confiance ».

Les propos de Blanche ne sont pas plus gais.

« 11 avril 1900. Pauvre G. C'est évident qu'il est rétrograde. Mais qui sommes-nous, si nous ne pouvons les empêcher de le devenir?... Le Commissaire a été épouvanté, en apprenant qu'il n'y aurait que trois cadets, et ne veut pas d'École Militaire dans ces conditions. C'est la mort à rapide échéance... Il n'y a que six cadettes sûres... J'ai dit au Commissaire qu'il faudrait avoir des campagnes de salut et de consécration à ce sujet, en Suisse. Il veut en tenir cet été.

« 30 septembre 1900. Lucy Armand est terrifiée du fait que le travail de l'Armée ne produit plus rien pour l'évangélisation de la France. Les gens ne croient plus à l'efficacité de l'Armée.

« 23 mai 1901. Je plains les Commissaires ».

Il ne suffit pas de monter des institutions de bienfaisance, de convoquer des congrès, de combiner des Hôtelleries modèles, de lancer — mars 1901, rue de la Chaussée-d'Antin — un Tea-Room supra-chic et destiné à « la haute », où toute allusion à la religion est, chose étrange, soigneusement évitée et où ne paraît jamais aucun salutiste en uniforme. Le social n'est pas tout. Primauté du spirituel. Hélas ! une sorte d'esprit bourgeois règne un peu partout. Les réunions de prière sont froides. Tout paraît sec, machinal, fade. Routine. Rouille. Torpeur engourdie. L'alouette Alléluia ne chante plus, et la colombe de l'Esprit s'est envolée. Le souffle de christianisme héroïque et apostolique des premières années ne passe plus ; c'est le vent du désert qui passe. « Qui fera revivre les os desséchés ? » écrivait Blanche. Il est grand temps

que quelque chose arrive... Mon cœur est triste, froid, oppressé. J'ai fait de mon mieux en réunions et visites, mais quelles ruines repoussantes ! » Il vaudrait mieux que la persécution violente revînt, qui fait des prosélytes et augmente l'opiniâtreté, car les hommes s'attachent à leur cause, à mesure qu'ils souffrent pour elle. « Enfin, Dieu règne ». Par conséquent...

Elle avait fait le sacrifice total d'elle-même. Elle pleura souvent, en cette décade 1896-1906, où, s'épuisant à galvaniser leurs légions, ils menèrent, sur la terre de France, une vie de lutttes âpres et redoutables et connurent, dans les circonstances morales les plus écrasantes, les plus enfermantes, des heures froides en plein brouillard, et des jours arides. Mais Blanche Peyron ne désespéra, malgré tout, à aucun moment, et elle continua de monter. « Les grandes œuvres ne se fondent, disait un catholique du XVII^e siècle, que par de grandes croix qui cavent jusqu'au centre de l'âme ».

Elle renouvelait, de temps à autre, sa provision d'audace, de courage et de foi, dans le cœur d'Évangéline Booth. O délicatesses consolatrices de l'amitié ! « My little old Love, écrivait Évangéline, qui, après un séjour en Europe, s'en retournait à son poste au Canada, je puis à peine le croire, je t'ai vue, j'ai embrassé ton visage, je t'ai serrée contre moi, toi, toujours *la même*, et il m'a fallu, une fois de plus, me séparer de toi, pour m'en aller si loin, *si loin*. L'autre jour, comme tu descendais l'escalier, après m'avoir quittée, je pensais : « Qui peut dire que ce monde est changeant, tant qu'elle vit, *elle*, dans ce monde ? » Les lutttes sévères que

je livre au Canada me seront moins dures, et mon cœur solitaire se sentira plus fort, de savoir que tu es toujours *comme aux temps anciens* et que même ton amour pour la charmante petite nichée qui t'appartient n'a pas tué ta vieille amitié pour la pauvre petite moi ».

Problèmes.

Blanche ressentait, parfois, une oppression d'esprit, en pensant à diverses tendances salutistes.

L'Armée, c'était pour la France, ce qu'il y avait de meilleur possible. Il importait, cependant, qu'elle s'adaptât mieux à la France, tout en restant fidèle aux principes apostoliques qui l'avaient faite. « Il faudra que, tôt ou tard, le Général se rende compte des difficultés spéciales des pays catholiques, assurait Albin, et que l'on envisage la question en face, au lieu de fermer toujours les yeux, comme si nous travaillions en pays protestant ». Ce qui était bon en Angleterre n'était peut-être pas bon en France. Après tout, l'Armée ne saurait être liée à certains défauts ni à certaines exagérations ; le salutiste n'est esclave d'aucune tactique, il se fait tout à tous pour en sauver quelques-uns. Le Général Booth lui-même — et il n'y avait pas plus anglais que le Général Booth — n'avait-il pas consulté Albin Peyron père, une fois, « sur les moyens d'adaptation les plus propres à assurer le succès de l'œuvre en France ? » « L'adaptation est une question de détails, expliquaient des officiers intelligents, comme Lourde,

chef de la Division de Paris. Il faudrait très peu modifier l'extérieur salutiste pour satisfaire le goût français et donner l'impression au public que nous ne cherchons pas à acclimater en France une importation exotique. Par exemple, nous devrions supprimer le maillot rouge, qui évoque nécessairement l'idée du militaire anglais. Si possible, modifier un peu la forme du chapeau Alléluia, qui est un sujet constant de sarcasme et de ridicule. Dans les réunions, moins de claquements de mains et de manifestations bruyantes, particulièrement d'amens retentissants à l'entrée d'un chef ». D'autres salutistes, en cette même année 1901, s'élevaient, non point contre l'autorité, mais contre l'autocratie, contre le gouvernement d'un seul, et ils affirmaient fortement : « On ne connaît pas, à Londres, et on ne peut pas connaître, la France et ses besoins, car on n'a pas suffisamment mesuré la distance qui sépare les latins des anglo-saxons, les individus de formation catholique de ceux de formation protestante ».

Mais il faut tourner et retourner les choses, estimait Blanche, les bien examiner sous leurs diverses faces. « Je désire être lente à juger ». Dans une collaboration étroite avec son mari, celle-ci cherchera constamment à tout mettre au point, à ramener tout et tous, de son mieux, à la mesure des réalités. D'un zèle infatigable s'exerçant en profondeur, elle tâchera judicieusement d'adapter cet organisme missionnaire, l'Armée du Salut, aux conditions particulières de la vie sociale dans notre pays. Non sans succès, au bout du compte, puisqu'on a pu parler d'une Armée du

Salut devenue chez nous une puissante institution d'esprit français, une institution gallicane.

Un problème vital à résoudre, de toute nécessité : la situation matérielle des ménages salutistes. Cette vision d'officiers mariés, qu'une disette quotidienne ou chronique étreignait à la gorge si durement, plongeait Blanche Peyron dans une sorte d'amertume. Et cela depuis des années. « Il faut visiter beaucoup les officiers, disait-elle à Albin, et faire en sorte qu'ils s'ouvrent à nous ; car ils écriront toujours dans leurs rapports qu'ils ont suffisamment de quoi manger. La question d'argent porte préjudice à leur vie spirituelle ». Plusieurs, et des plus dévoués, des plus sanctifiés, avaient été forcés de quitter les rangs de l'Armée pour subvenir aux besoins de leur famille, à l'éducation de leurs enfants. Blanche se souvenait des propos de sa mère : « Mon agneau, prends à cœur cette question-là et aide tes chefs à la résoudre. Il y va des destins de l'Armée en France et en Suisse. Dis-toi bien que la sainte pauvreté évangélique n'a jamais interdit de manger à sa faim, de dormir sous un vrai toit et d'élever honnêtement sa famille ». Et Blanche faisait de son mieux. En attendant qu'une solution satisfaisante intervînt, elle signalait à son beau-père toute sorte de cas. Le patriarche du Mas prit vite l'habitude d'envoyer régulièrement, tous les mois, dans les postes pauvres, un panier de provisions : sucre, café, etc. A défaut d'un panier, un mandat de vingt ou trente francs : trente francs, vingt francs, pour un salutiste, en ces temps d'avant le déluge, c'était presque une fortune.

L'Armée possédait en Cévennes, à Saint-Hippolyte-du-Fort, une maison de repos pour les officiers fatigués ou malades. Albin Peyron père en fit aménager une autre au Mas-de-la-Ville.

La correspondance de Nadine Schindler révèle qu'un chirurgien des hôpitaux de Paris, qui était la charité même, le Dr Charles Monod, soignait pour rien tous les salutistes. « Ne me remerciez pas, disait-il. Je sais ce que vous faites pour la France, et je suis à votre service ».

« Saint Georges. »

Au mois d'août 1901, Albin Peyron fut appelé à Londres.

« Pense à mon entrevue avec le Chef (le Chef d'Etat-Major Bramwell Booth) la semaine prochaine. Ecris-moi tes réflexions sur toutes les questions que j'aurai à traiter avec lui. Tu pourrais dire à papa de m'écrire également à ce sujet. Il faut pour la France un Railton doublé d'un Stuart, et peut-être avec Blanche et Albin ».

« Londres, 27 août. Ce matin, à dix heures, première séance du Conseil. Le Général a fait quelques annonces. Il a parlé des changements territoriaux. « La Suisse aura les Commissaires Hellberg. Nous désirons que l'Armée devienne grande et puissante dans ce pays. Quant à la France, s'il y a quelqu'un ici qui veuille la conduire à la victoire, nous lui laisserons courir cette chance ». Rire général. On en est toujours là ».

Finalement, Railton fut désigné, dont la tendresse spéciale pour notre pays était bien connue.

« Ce qui me donne foi en la France, disait-il, c'est l'histoire magnifique de ses saints qui furent des héros pour Dieu, provoquant parmi le peuple des mouvements admirables, par la puissance de leurs convictions, par leur courage et leur renoncement ». Il aimait bien des choses dans le catholicisme. La première fois qu'il parcourut les Cévennes — c'était en 1897 — il trouva épouvantable l'état religieux des régions huguenotes et manda aux Peyron : « Tournez le dos aux protestants, regardez vers les masses catholiques ». Il était en Suisse, à la Chaux-de-Fonds, quand il apprit qu'il était nommé Commissaire pour la France. « Le soir, je fis une tournée dans les cafés, avec notre *Cri de Guerre*. Un homme versa sur mes vêtements un grand verre d'absinthe. Pour la première fois de ma vie, je faisais d'aussi près connaissance avec ce liquide. Je compris que c'était là mon baptême de guerre pour la France ». Il arriva à Paris le 5 novembre.

Par plusieurs de ses aspects il fascinait Blanche Peyron, positivement ; aussi dois-je essayer de le peindre. A vrai dire, il fallait faire effort pour cesser de le regarder.

George Scott Railton, cinquante-deux ans. Fils de missionnaires aux Indes et ancien méthodiste. Le premier féal compagnon des Booth, que Catherine aimait comme un fils, le premier qui ait été salué du titre de Commissaire. Une figure de saint Jean-Baptiste, les cheveux formant couronne autour de la tête dénudée au sommet, le front haut et droit, la barbe grisonnante, les yeux noirs brillant d'un doux éclat sous les sourcils touffus.

Sa tunique ouverte laissait voir un grossier jersey rouge où s'étalait une énorme croix jaune.

Un fou d'amour divin, comme le Petit Pauvre d'Assise. Il écrivit à Blanche Peyron qu'il rêvait de « croisés à la saint François par toute l'Europe ». Blanche, qui se sentait très petite devant ce paladin du Christ à l'ardeur inextinguible, l'appela un jour « saint Georges ». Et, réellement, George Railton avait parfois le geste du guerrier de légende qu'on voit terrassant le dragon, son épée enchantée à la main. Il parlait de « l'amour furieux » qui, seul, arrache les âmes à l'enfer. C'était un peu le Don Quichotte des perdus. Il n'en avait jamais fini de rouler du levant au ponant, en route pour « le délicieux combat », n'importe où, aujourd'hui la Chine, demain le Zoulouland, ou la Russie, ou l'Amérique, globe-trotter tanné et durci par d'innombrables et fantastiques périples, et toujours prêt à empoigner ses deux petites valises, observant scrupuleusement ces trois règles : 1° voyager avec les indigènes et de la façon la moins coûteuse ; 2° n'avoir aucun bagage qui ne puisse se porter à la main ; 3° ne jamais se séparer de son bagage. Demandez au Colonel et à Mme Dejonghe de vous raconter comment, nouveaux mariés, et se trouvant dans un petit coin de Belgique, ils virent, tout soudain, surgir Railton, flanqué de ses valises, et qui leur dit avec simplicité : « Je passerai quelques jours avec vous ». Marié lui-même, figurez-vous, et père de famille. Pauvre Déborah, laissée seule en Angleterre, à Margate, toujours, avec ses enfants délicats de santé. Mais Déborah ne murmurait jamais. « God first ». Déborah seule-

ment soupirait : « Qui prendra soin de lui ? » En novembre 1901, elle confia à Blanche son souci et lui recommanda le Commissaire.

La simplicité de Railton était proverbiale. Il se contenta, rue Auber, d'une petite chambre, sans autre ornement que deux textes de la Bible se faisant vis-à-vis : « Sainteté à l'Éternel — Christ est ma vie », lettres blanches sur fond vert foncé. On voyait là les deux valises légendaires. Son esprit de dévouement à la pauvreté rejoignait, en somme, celui des vrais fidèles de saint François d'Assise, les observants ou spirituels opposés aux conventuels bâtisseurs de beaux monastères. « Ces Q. G. énormes de l'Armée, je les déteste ». Il méprisait l'argent. « Les âmes sont mon salaire ». Une entière dépréoccupation de lui-même. « Son renoncement ? a noté Déborah Railton, je pense plutôt qu'il n'avait plus de « moi » auquel renoncer. Je n'ai jamais vu en lui aucun signe de conflit d'intérêts. Il avait cessé d'exister, sauf pour le grand but de sa vie ».

Cet homme, qui jeûnait jusqu'à extinction et qui s'abîma ainsi la santé, s'inquiétait — c'est une autre ressemblance avec saint François — de la santé de ses frères et sœurs salutistes. « L'état des officiers à Marseille est simplement terrible. La Lieutenant est malade, et pas de feu ni de moyen d'en avoir ». Et encore : « Ces pauvres officières de Javel (Paris), j'ai oublié de voir, mercredi, si elles avaient de quoi payer leur omnibus ». Je cite ses lettres aux Peyron, qui sont en français. « Les arrangements misérables pour économiser aux dépens de la santé et du bien-être des officiers » — l'expression est de Blanche — répugnaient au

Commissaire Railton. Une décision fut prise, à la fin de 1902, qu'Albin, triomphalement, annonçait à son père, le 11 décembre : « A partir du 1er janvier, nous allons assurer à chaque officier du champ de bataille un salaire minimum en argent de six francs par semaine ».

Railton n'était pas un bien chaud partisan du « social ». Dès sa désignation pour la France, il s'expliqua là-dessus avec Albin. « Le Commissaire ne veut pas que tu te confines dans les œuvres sociales féminines, mais que tu tiennes ma place quand je serai absent ». Il jugeait un peu « stupides » les éloges que l'on faisait des œuvres de bienfaisance de l'Armée, car « tout ce social ne sauve pas ». Il répétait : « La France se trouve au bord d'un précipice. Ni la soupe ni le café ne suffiront à l'en sauver ». Pour lui, la plus grande de toutes les œuvres sociales, c'était l'œuvre d'évangélisation populaire, et il était pleinement d'accord sur ce chapitre avec William Booth, qui disait couramment : « Vous ne purifierez jamais un homme en lavant sa chemise ». Vrai camelot du Roi des rois, Railton ne comprenait guère que la prédication de la rue, agressive, rapide et victorieuse. « L'Évangile, il faut le crier dans les rues avec l'énergie, l'obstination dont font preuve, pour vendre leur marchandise, les commerçants et les forains, et cela quelle que soit la résistance qu'on nous oppose ». Rendant compte à Albin des faits et gestes de quatorze salutistes, à l'occasion du Grand Prix, en juin 1902, il écrivait : « Nous avons terminé par une petite réunion en plein air. L'on a entendu nos chants et un peu nos paroles.

Mais c'étaient plutôt les voyous qui étaient là, et alors ils nous suivirent en chantant la Carmagnole et « l'Armée du Salut à Charenton-ton-ton », jusqu'à la gare. Alléluia ! » Sans se soucier des quolibets, des injures grossières ou des trognons de choux, il s'agenouillait dans la poussière, sur la place publique, au bord de la route. Aux salutistes sensibles à l'abominable respect humain, à la crainte du ricanement de l'opinion publique et peu empressés de l'imiter, il donnait en exemple les musulmans qui, à l'heure de la prière, se prosternent, en quelque lieu qu'ils se trouvent. Il estima qu'*En Avant !* n'était pas suffisamment adapté à « la clientèle des cafés et des rues ». Il rétablit les illustrations, que Hellberg avait supprimées, et changea le titre : le journal, dès janvier 1902, s'appela *Le Vainqueur*. « Il nous faut un cri pour les rues », expliquait-il.

Né pour découvrir et pour jouer le rôle de réveilleur, Railton ne l'était pas pour gouverner ou administrer. Il aurait pu dire comme Joubert : « Je suis propre à semer, non pas à bâtir et à fonder ». L'homme de l'imprévu, alarmant sans cesse ses collaborateurs par quelque idée inattendue. Il vous défaisait en cinq sec, pan ! pan ! pan ! ce qu'on avait laborieusement édifié. Les meilleures intentions du monde, mais il s'y prenait si drôlement pour arranger les affaires que lui-même avait en partie dérangées, en son activité bouillonnante, tout à la lutte « simple et désespérée pour les âmes », suivant son propre mot. Ce chevalier errant en jersey rouge était de la famille d'esprits la plus opposée à celle d'un Booth-Hellberg. Et il

s'empêtrait à plaisir dans les travaux apostoliques de son secrétaire du champ de bataille, Albin Peyron. Ce dernier gémissait :

— Que faire avec un pareil Commissaire qui brise toute initiative ?

— Nous ne le changerons pas, répondait Blanche.

Il y avait des malentendus. Railton s'humiliait auprès de ses amis Peyron. Il était touchant. Blanche, alors, bouleversée : « Albin, la lettre du Commissaire m'a navrée. Il ne faut pas qu'il souffre par nous. Tâche d'avoir une bonne explication, et puis tâchons de le suivre. Je ne puis te dire ce que je ressens à son sujet. Il me semble que c'est Jésus qui souffre. Entoure-le, emmène-le à la maison. Oh ! je t'en prie, qu'il ne croie pas que nous voulons usurper sa place. Tu me comprends et tu sens comme moi ».

Bien qu'elle ne fût pas précisément d'accord avec lui sur divers points concernant la conduite de la guerre, Blanche voyait en « saint Georges » une force sans pareille de réaction contre les puissances de formalisme et de mort spirituelle. Railton créait une atmosphère de bravoure sauvage. Il promettait à ses officiers les coups et les écla-boussures, tous les opprobres, tous les dépouillements, mais en même temps il leur communiquait la fierté de ces opprobres et de ces dépouillements. Il suscitait le sacrifice. Quel homme de prière ! « Je considère qu'il a fait plus que quiconque, durant son séjour en France, pour raviver parmi nous l'esprit de prière », a écrit Blanche. Et il possédait la vertu de pauvreté, qui est la sœur de

la puissance apostolique et sa compagne constante. Au fond, la force de l'Armée du Salut, ce n'est, à proprement parler, ni sa discipline militaire, ni son organisation, ni ses œuvres sociales, ni le caractère absolu de sa doctrine, ni les brillantes capacités de ses officiers supérieurs, ni l'éloquence de ses apologistes, ni l'habileté de sa réclame, c'est une volonté joyeuse de vie pauvre, ignorée et donnée toute en faveur des perdus. Et Blanche recueillit cette leçon féconde de « saint Georges ».

Le Commissaire Railton, qui était partisan et défenseur convaincu du ministère des femmes, apprécia fort celle que, dans une de ses lettres, au temps où les Albin habitaient Lyon, il dénommait joliment « Notre Dame de Lyon ». Une fois, il confia en souriant à Albin :

— Elle est faite pour devenir notre mère à tous, la mère de l'Armée du Salut française.

Les Commissaires Cosandey.

Railton ne fut en France qu'un oiseau de passage. Au mois de décembre 1902, le journal *Le Vainqueur*, qui allait reprendre son ancien nom, *En Avant !*, annonçait qu'Ulysse Cosandey, remplaçant Railton, aurait sous son commandement la France, la Belgique et l'Italie salutistes.

D'après une brochure confidentielle datée du 15 mars 1903 et signée Cosandey, les forces salutistes françaises comprenaient alors trente postes, quarante-trois avant-postes, cent quatorze officiers, vingt employés, dix-sept cadets, six institutions sociales.

Voici le premier Suisse bombardé Commissaire. Un homme de la vallée de la Broye. De taille moyenne, offrant sous le jersey rouge et la casquette Alléluia un bizarre mélange de fantassin et d'avocat de justice de paix. Grande facilité d'élocution, un incontestable talent d'éclat et d'emphase, du brillant, de l'onction. Il s'était marié, le 19 septembre 1889, avec Lucy Eléonore Johns, la petite Anglaise blonde et boulotte que nous connaissons. Le ménage avait évangélisé successivement, en Suisse romande, en Afrique du Sud, en Hollande, en République Argentine. La pauvre « little Johnny » avait été cruellement éprouvée dans sa santé : fièvre puerpérale, système nerveux démoli. Elle restait frêle. Mais on la vit partout, en France, ardente et joyeuse, ne pensant qu'aux nouvelles occasions de service qui se présentaient.

Les Cosandey et les Peyron s'évertuèrent à faire avancer le coche salutiste dans le chemin montant, sablonneux, malaisé. « Nous croyons. Dans la prière, nous trouverons les solutions à tout », disait Blanche.

Mais il est dur de remonter les pentes.

En Belgique.

Au printemps, ils se rendirent en Belgique, où le Général Booth devait présider d'importantes réunions.

La guerre du salut s'y poursuivait depuis le 5 mai 1889. Onze postes, quatorze avant-postes, trente officiers, sous la direction du Brigadier Fritz Malan, Italien des Vallées vaudoises, et de sa femme

Wilhelmine Schoch, l'une des six filles de ces premiers salutistes hollandais, Ferdinand Schoch, ancien officier de l'Armée Royale des Pays-Bas, et Mme Schoch, née de Ravallet.

Blanche et Albin visitèrent les postes : Seraing, Liège, Bruxelles, Lodelinsart, Montignies, Marchiennes, Wasmes, Quaregnon, Croix (Croix est en France). La propagande de l'Armée trouvait au « pays noir », au Borinage belge un terrain des plus favorables. Les salutistes se sentaient parfaitement à l'aise dans ces corons où bourdonne incessamment une population bruyante et pauvre.

Albin Peyron à son fils aîné, Emmanuel.
« Lodelinsart, 11 mai 1903. Que j'aurais aimé t'avoir avec moi, hier, à Marchiennes ! Toute l'après-midi, nous avons parlé de Jésus dans les rues et sur les places. Quelques soldats avec nous, chantant de tout leur cœur, en s'accompagnant de la guitare. Nous sommes en plein pays noir. De tous côtés, des fosses par où l'on descend dans les mines, des hauts fourneaux, des verreries, des aciéries. C'est un pays bien intéressant, que j'aimerais visiter avec toi. La grande lumière de ce pays noir, mais qui l'est surtout parce que ses pauvres habitants sont les esclaves de leurs passions repoussantes, c'est Jésus, Son glorieux Evangile, Sa puissance infinie, Son amour merveilleux ».

L'Armée possédait à Bruxelles deux institutions sociales, une Hôtellerie pour hommes et une maison de relèvement.

Le succès de William Booth en Belgique fut considérable.

« Nous étions à la gare de Bruxelles, pour dire

adieu au Général, rapporte Blanche. Soudain, il se tourna vers moi, me prit par le bras et, arpentant une dernière fois le quai, il me dit : « Vous savez comment allumer un feu, n'est-ce pas ? Il faut rassembler les morceaux de charbon, conserver le contact. . . » Et il continua : « Oh ! ne laissez pas s'éloigner ces âmes qui ont été sauvées. Rassemblez-les dans les postes, faites-en un grand foyer de salut ».

L'année d'après, Albin ,qui était retourné seul en Belgique, écrivit : « La Belgique est un champ magnifique. Les officiers me font bon effet : ils ont de l'allant, du mordant, ils chantent avec beaucoup d'ardeur. J'ai revu M. X., cet homme d'il y a quinze ans, tête de littérateur, cheveux à la Zola, au nom bizarre que j'ai oublié. Il est venu me serrer la main et m'a demandé des nouvelles de la « Lieutenant Schindler » et de toi. Je crois qu'il a été un converti de la salle Auber ».

Vers un revirement de l'opinion.

De Blanche : « 26 octobre 1903. J'ai eu un splendide auditoire. J'ai parlé cinquante-cinq minutes avec beaucoup de fatigue, craignant à chaque instant pour ma voix. On aurait entendu voler une mouche. Nous avons fini par une consécration générale. Samedi dernier, à la Villette, café joyeux de famille, beaucoup d'officiers. . . Je préside un café à Montparnasse, samedi soir ».

« 22 janvier 1904. Albin et moi allons faire, salle Auber, une campagne d'un mois. Nous aurons à l'Ecole Militaire six candidats de la salle Auber.

N'est-ce pas encourageant ? Il n'y a pas de travail plus beau que celui-là. J'ai comme aide constante une jeune femme du monde, juive, dont la vie a été entièrement transformée par sa rencontre avec l'Armée ; elle n'a pas encore trouvé Jésus-Christ, mais est devenue une femme pieuse, dévouée, pure, alors qu'elle n'était qu'un papillon parisien ».

D'Albin : « Dimanche 6 mars 1904. Belle soirée à la salle Auber, qui clôture notre campagne de salut. Cent cinquante personnes. Nous enrôlons quatre soldats, parmi lesquels M. Seagrave. Alléluia ! »

Blanche tenait à Paris et en province le plus de réunions qu'elle pouvait, entreprenait des collectes, préparait vente ou fête des Moissons, et sans trêve ni repos s'occupait de pauvres gens. Ce qui ne l'empêchait pas, ayant lu avec émotion la vie de Mme de Pressensé, par Marie Dutoit, de gémir sur « le peu de réel contact » qu'elle avait avec le peuple.

En Avant ! renferme quelques « pris sur le vif » de ce temps-là, signés de son nom, récits de visites à des humbles. J'ai copié celui-ci, du 19 mars 1904 :

« Une rue montante derrière Notre-Dame-de-Lorette. Une mansarde au sixième. Nous frappons, la porte s'ouvre et nous introduit dans un petit espace où nous ne pouvons nous tenir trois. Une figure rayonnante nous accueille, une figure éclairée de la lumière qui est « la véritable lumière » : c'est celle d'une vaillante ouvrière. Elle n'a jamais su ce qu'était le repos ou le confort, ses cheveux ont blanchi, sa taille s'est courbée à la tâche ; elle gagne trente sous par jour. Le dimanche est consacré au

Seigneur et à la guerre du salut, car c'est une soldat, et voilà ce qui fait sa joie. Elle passe inaperçue souvent, elle ne fait pas grand bruit, mais ses prières sont entendues Là-Haut, sa foi est exaucée quand elle prie « pour le monde perdu », comme elle le fit avec moi, ce matin-là. Sur la petite table, à côté des Evangiles, d'*En Avant !*, des chants du salut, du fil et des aiguilles, il y a un petit sac qui, jour après jour, reçoit les épargnes de notre camarade.

— « Je puis y mettre quelquefois dix sous par jour, et tout cela c'est pour le Bon Dieu ».

« Ah ! ce n'est pas une dîme, cela, c'est une offrande volontaire plus précieuse que l'or et l'argent superflus. Je regarde la mansarde, l'unique chaise, le petit lit-cage plié, la lucarne ouverte... Que le ciel a l'air près, vu de cette petite lucarne ! »

Blanche se passionnait pour des « cas sociaux » et elle écrivait, touchant les institutions de l'Armée en France : « Qu'on aimerait pouvoir atteindre la conception que l'on se fait de ces œuvres, le « home » idéal pour tous, grands et petits ! » Mais les moyens manquaient, l'argent. La bourse d'Albin Peyron père, nommé en 1899 Inspecteur général des œuvres sociales en France et en Suisse, n'était pas inépuisable. Ni celle d'Emile Pons. Par force, on dut fermer à peu près tous les postes des bas-fonds. « Mais cela a été un pas en arrière ».

Comme on voit, nous sommes encore loin de la Cité de Refuge. Patience, « vers le soir, la lumière paraîtra ».

A vrai dire, depuis quelques années, des chroniqueurs, des publicistes français, constataient, non sans surprise, qu'il y avait dans l'Armée du

Salut bien autre chose que la grosse caisse ou que la parade un peu bouffonne. Le Rapport de Charles Gide sur l'Economie sociale à l'Exposition Universelle de 1900 fut, à ce sujet, catégorique : « L'Armée du Salut est l'œuvre de salut social la plus grandiose qui ait été entreprise ». Premier hommage quasi-officiel décerné en France à cette Armée, qui devait, un jour — du fait, précisément, de Blanche et d'Albin Peyron — en recevoir tant d'autres et aussi officiels que possible. L'affirmation sensationnelle de Charles Gide faisait pressentir un revirement de l'opinion publique. Dans un discours à l'assemblée générale de l'Association contre la traite des blanches (1902), un membre de l'Institut, Georges Picot, cita les œuvres sociales féminines de l'Armée parmi « les premiers moyens employés pour faciliter la vie de la jeune fille, améliorer ses conditions, rendre moins exigeants ses besoins et plus rares ses capitulations ».

Déjà, en des articles de journaux et de revues, on étudiait cette tentative sociale si méritoire, ce mouvement qui allait se fortifiant, s'élargissant, se propageant.

— Où avez-vous trouvé, Madame, ce joli nom d'Hôtellerie qui convient si parfaitement à ce genre d'institutions ?

— Mais, Monsieur, il est dans l'Évangile.

— Dans l'Évangile ?

— Vous connaissez la parabole du bon Samaritain ?

— Tiens, c'est vrai.

Et le comte d'Haussonville félicitait cordialement nos salutistes de leurs initiatives philanthropiques

si heureuses. « Il a raconté au Commissaire, lisons-nous dans une lettre d'Albin, que le Comte de Paris lui avait dit jadis beaucoup de bien de l'Armée du Salut et qu'à Londres les officières travaillaient dans un milieu où personne ne pouvait pénétrer qu'elles et les prêtres irlandais ».

D'une lettre de Blanche : « Visite d'une charmante petite rédactrice de *La Fronde*. Nous devons faire « une journée de salutisme » ensemble vendredi. En partant, elle me tendit la main spontanément. « Une socialiste » (!) en robe à froufrou de soie d'une élégance exquise ».

Gustave Téry, rédacteur à *La Petite République*, fit aussi « une journée de salutisme ». Gérault-Richard, son directeur, l'avait mis en garde : « Fais attention de ne pas te brûler les ailes ».

La plus célèbre et la plus originale des journalistes, Séverine, n'eut pas peur de se brûler les ailes. La voyez-vous, cette disciple de Jules Vallès, jolie rousse aux yeux clairs et à la bouche charnue, en tête-à-tête avec Blanche Peyron, dans la maison de relèvement de Neuilly, avenue Parmentier ? « Lorsque j'arrive au bout de l'allée de grands arbres, près de la maison tapissée de verdure, de joyeux cris, des rires d'enfants résonnent ». Les enfants de Mme Peyron-Roussel. « Ce détail, par dessus tout, me semble de beauté suprême. . . Elle les amène là, filles et garçons, sans nulle réserve, sans nulle crainte, les laisse circuler à travers les couloirs, les salles, causer librement avec les déchues. « C'est le plus sûr moyen de moralisation, affirme-t-elle. Jamais la pire des prostituées n'a dit un mot grossier devant eux. Elles redeviennent

innocentes au contact des innocents ». Je contemple la svelte jeune femme au regard pensif, au long visage, à la voix grave, dans les prunelles noires de laquelle luit une belle flamme d'apostolat. Déjà, l'autre fois, visitant l'Hôtellerie populaire de la rue Fontaine-au-Roi, je m'étais dit ce que je me répète aujourd'hui : « Jamais plus, tant vilains que soient ses chapeaux, tant bruyantes que soient ses grosses caisses, je ne sourirai de l'Armée du Salut. Il y a là une foi et une force, plus encore un incommensurable amour sans partialité, sans choix, sans condition. C'est beau ».

A rapprocher ces trois dernières lignes de celles, non moins saisissantes, que le catholique Augustin Leger avait écrites dans *Le Correspondant* du 10 novembre 1901 : « L'Armée du Salut ne s'explique pas à moins d'un immense et surnaturel amour ».

Si un grand nombre de protestants français demeuraient vis-à-vis de l'Armée d'une indifférence nuancée d'ironie, certains, qui avaient sans doute lu Charles Gide, s'avisèrent d'y découvrir « l'une des manifestations les plus puissantes du dévouement et du sacrifice ». Tel Raoul Patry. « C'est bien au « Poverello » que l'on songe constamment, affirmait-il, en voyant ces hommes à foi simple, entièrement consacrés à l'œuvre et parfaitement joyeux parce qu'ils vivent pour autrui... Et n'incarnent-elles pas, au XX^e siècle, l'idéal franciscain le plus pur, ces femmes-officiers qui vont, la nuit, dans les rues de la grande capitale, aborder leurs sœurs tombées et, les larmes dans les yeux, les supplier d'accepter la main qu'elles leur tendent, qui logent dans les quartiers les plus

pauvres, s'établissent, si cela est nécessaire, chez les plus malheureux, soignent la mère alitée, balaient la chambre et se prodiguent auprès des enfants ? »

Sans hésiter, Blanche s'en allait frapper à la porte de protestants en vue ou leur expédiait son mari. « Va, un matin, boulevard de Courcelles, vers neuf heures, demander M. P. Parle-lui de l'œuvre à faire. Tu le gagneras, le béniras. Ne sois pas officiel, mais ardent. Qu'il me promette une réunion de salon pour novembre. Va, au nom de Dieu. Si tu échoues, quelque chose en restera. Va demain. Il est simple, charmant. Dis-lui qu'il a bien voulu me recevoir à Pau ».

Les Commissaires Cosandey purent ouvrir à Lyon, rue Servient, une Hôtellerie populaire pour hommes, dont les Capitaines Seydel eurent d'abord la responsabilité.

En Suisse, mieux encore qu'en France, le revirement s'accroissait. Des écrivains avaient, en diverses occasions, témoigné d'une admiration sincère. Ainsi Noëlle Roger : « C'est un mouvement social unique dans l'histoire de l'humanité », et T. Combe : « Les douces petites officières semblent incarner les divins espoirs d'un Règne à venir où tant de misère aura disparu ». Il n'est plus question, n'est-ce pas ? en Suisse, des frénétiques « Amazones » qui « escamotent les conversions », ni des « sauterelles d'Égypte ». Il est vrai que Mme de Gasparin est morte, et que vingt ans ont passé.

Les Colonels Peyron (ils sont Lieutenants-Colonels) recueillent avec sollicitude ces motifs d'espérer, et ils prient dans l'attente du nouveau.

Un mouvement religieux s'est produit au Pays de Galles, dont on publie les miracles. Une fois encore, Ariel a ranimé les flammes ou fait jaillir les sources. « L'île est pleine de voix douces ». Ecrivant à des Sillonistes, Albin leur demande ce qu'on pense du réveil gallois au Sillon.

— Nous ne savions pas qu'il y eût un réveil. Venez nous en parler.

« Nous allâmes mardi, Albin et moi, et nous eûmes une heure délicieuse avec quelques jeunes gens. Le fondateur, Marc Sangnier, orateur et écrivain, qui a consacré sa grande fortune et son talent au Sillon, y était. A la fin, comme Albin leur montrait que c'était un mouvement purement divin accordé à la prière, le président dit : « Ah ! oui, c'est cela, il nous faut beaucoup prier. Voulez-vous prier pour nous ? — Tout de suite, dit Albin. Nous prierons ensemble. — Quelles prières voulez-vous dire ? — Nous parlerons à Dieu ». Et nous allâmes à genoux. Au milieu, je vis la porte s'ouvrir, et une soutane se profiler, puis se retirer ».

Une « palpitante Russe ».

L'âme d'Albin Peyron fut toujours celle d'un croisé, d'un chevalier. La pensée lui vint de former un groupe de croisés dont le double objectif serait : consécration personnelle, prières et efforts pour hâter l'heure du réveil.

« 4 avril 1905. Première réunion des douze croisés dans le bureau de Blanche. C'était comme un de ces soirs de printemps où l'air est clair et pur. Divine influence ».



Albin Peyron.

Parmi ces douze, Irma de Messoyedoff, qui trouva dans cet ordre des croisés la juste musique de son âme. Une Russe, de « ces palpitantes Russes », natures exigeantes et fidèles, que Blanche croyait capables des plus grandes choses, qu'elle chérissait pour leur qualité spirituelle, leur ardeur, leur intensité. Une cosmopolite inquiète. Irma de Messoyedoff s'était détachée, toute jeune, à dix-sept ans, de la religion grecque-orthodoxe en lisant Spinoza, puis avait miraculeusement retrouvé Dieu. Elle rencontra Railton à Saint-Pétersbourg, et son amie, la princesse Stscherbatoff, lui vanta l'Armée du Salut, en lui donnant les *Réflexions et Expériences d'un Salutiste* de Peyron père, ainsi que des ouvrages de la Maréchale. A Paris, Blanche et Albin achevèrent de la gagner. Elle s'attacha à ces Peyron qui savaient « enlever les âmes jusqu'aux étoiles ». Blanche lui « éclaira les endroits obscurs » de la Bible, ensuite l'enrôla. Toute brûlante d'intelligence et de vie, avec son charme slave un peu brutal et raffiné, c'était une fille portée aux extrêmes. « Je suis comme le vent de nos steppes de Penza. Je n'aime pas le mot raisonnable, quand il s'agit des choses du Christ. Sans sacrifice, l'amour chrétien est une boule d'eau ». Elle côtoyait continuellement des écueils. S'impatientait contre Satan, qui la troublait en lui disant : « Si, tout à coup, toi aussi, tu tombais dans mon panier ! » Blanche s'efforça de la discipliner et y réussit en quelque mesure : la jeune fille puisait du calme dans la paix de son sourire, dans la clarté de son cœur si fin. « Je suis liée à vous. Je voudrais toujours combattre à vos côtés ». Cependant, elle

rêvait d'évangéliser son pays, qui devenait, affirmait-elle, un chaos, un enfer. Elle se mit à traduire en russe les *Ordres et Règlements pour Soldats*, de William Booth, et des cantiques salutistes. « Quand serai-je officière ? » Blanche, dans sa prudence, n'était pas d'avis qu'elle se hâtât. Mais le Commissaire Cosandev en jugea différemment. « On gâte souvent les bonnes œuvres pour aller trop vite », disait saint Vincent de Paul.

Cadette, Irma de Messoyedoff ne se retrouva pas tout à fait. « C'est un peu comme si je jouais une pièce de théâtre ». On se la représente, sous son cabriolet, nerveuse, parmi ses camarades de l'École, dix cadettes, qui lui paraissaient très terre à terre. Elle avait renoncé à se faire onduler, mais se refusait à porter les cheveux tirés, disant qu'il ne fallait tout de même pas « s'enlaidir pour la gloire de Dieu » et que « la beauté n'était pas un scandale ». Seulement, le jour où elle crut comprendre que l'un de ses chefs la tenait pour une mondaine à cause de sa coiffure, elle prit une paire de ciseaux et coupa ses magnifiques cheveux, ne voulant pas être une pierre d'achoppement pour les faibles. Lieutenant à Bordeaux, elle entraîna ses compagnes dans les quartiers misérables. Elle y courut des dangers qu'elle narre dans ses lettres à sa « Reine Blanche » (« ce nom vous va si bien »). Irma de Messoyedoff était en passe de devenir légendaire sous le nom de la Capitaine Messo, quand elle dut décidément s'arrêter. « Je ne dors plus, je n'en puis plus, je suis à moitié tuée ». Elle avait servi cinq ans dans l'Armée du Salut française.

Albin avec le Général, sur la route triomphale.

Au mois de septembre 1905, on quitta la rue Auber. Le Q. G. fut transféré, 43, rue Saint-Augustin, à l'angle de cette rue et de l'avenue de l'Opéra. Fin de la salle Auber ; l'œuvre d'évangélisation y avait duré un peu plus de seize ans.

En avril, les Commissaires Cosandey avaient inauguré la salle des boulevards, 166, rue Montmartre. « Nous sommes entourés de ténèbres dans ce quartier de plaisir, de commerce louche et d'argent. Quelle grâce que cette salle ! » C'est alors que les Peyron apprirent qu'ils allaient avoir un nouveau poste. Où ? Mystère. « Peut-être la Finlande, cet été ».

— Où que ce soit, nos pensées seront des pensées d'amour pour la France.

Ils étaient prêts. Ils seront toujours prêts. Ulysse Cosandey l'assurait au Général Booth :

— De meilleurs salutistes que les Peyron-Roussel, franchement, il n'y en a pas dans l'univers entier.

Le Général Booth le savait un peu, qui désira avoir Albin avec lui, dans le voyage en automobile qu'il fit d'Angleterre en Écosse, pendant l'été 1905.

« Aiyer, Écosse, 19 août 1905. Mon cher père, je suis, depuis hier matin, avec le Général, que j'accompagne dans sa tournée en automobile... Villes et villages sont pavoisés. Dans les villes où l'on s'arrête, les autorités municipales dans leur costume d'apparat, les magistrats, viennent en grande pompe saluer le Général au nom de la

population. Hier soir, les automobiles avaient de la peine à se frayer un passage à travers la foule en arrivant à Dumfries. Un monsieur tend un papier que je saisis avec peine : c'est un billet de banque de cinq livres. Quelques jours avant, un autre avait remis mille livres au Général... Conférences ou réunions, auxquelles les autorités assistent en corps, et qui sont présidées, lorsqu'il s'agit d'une conférence sociale, par un membre influent de la magistrature ou du gouvernement, ce qui n'empêche pas le Général de transformer ces conférences en prédications véhémentes. Les plus vastes églises ou théâtres sont généralement trop petits pour contenir les foules. Un Commissaire tient une réunion pour ceux qui ne peuvent entrer et qui sont souvent plusieurs milliers... J'ai voyagé aujourd'hui dans l'automobile du Général. Il s'est enquis de toi avec beaucoup d'intérêt ».

Ils sont fixés. C'est la Finlande. « J'avoue que cela a été un grand coup », écrit Blanche, qui se trouvait au Mas-de-la-Ville. Elle copia, le 19 juin 1905, sur un recueil de textes bibliques pour chaque jour de l'année, le recueil morave, quelques lignes qui disaient son âme et qu'elle empruntait à Alphonse Daudet : « Ici, en pleine Provence, couché dans l'herbe, malade de nostalgie, je crois voir tout mon Paris défiler entre les pins... Ah ! Paris... Paris ». Qu'elle l'aimait, son Paris ! Aucune ville ne lui aura opposé plus de résistance, ni coûté de plus patients efforts, et c'est pourtant de tous les champs de travail celui qu'elle préfère. L'Armée possédait à Helsingfors, capitale de la Finlande, un Q.G., plusieurs salles de réunions, un poste des bas-

fonds ; l'œuvre, qu'avait plantée le dévouement héroïque d'une femme de l'aristocratie finlandaise, Hedwige von Hartman, était florissante.

Contre-ordre. Ce n'est pas la Finlande. C'est l'Italie. « J'irais avec joie en Italie, je crois, écrivait Blanche Peyron, quelques années auparavant. Nous y ferions de l'œuvre sociale ».

III

EN ITALIE

« SULL'ERTO SENTIERO »

Expériences de tournées.

L'Italie salutiste allait former un territoire distinct. Les Peyron y arrivèrent le 6 avril 1906. Le Quartier Général était à Milan.

Ils remplaçaient les Brigadiers Fritz et Wilhelmine Malan. C'est Fritz Malan, un enthousiaste à la voix chaude, une âme d'artiste, qui, le premier, revenant de Londres, sema, sous des grêles de pierres, le salutisme à travers les Vallées vaudoises, son pays natal. Un premier poste fut établi à San Giovanni, dans la maison même de Malan, le 18 janvier 1891, puis d'autres, en ce coin d'Italie française.

Albin avait visité les postes en février et mars 1903, l'Italie se trouvant alors rattachée au territoire salutiste français (treize postes, onze avant-postes,

trente-huit officiers et un cadet). « Quelle vie chez ce peuple ! Il parle, gesticule, rit. Ce qui m'intéresse, c'est la vie italienne. Je vais de surprise en surprise. Je croyais trouver un peuple fini, je vois un peuple plein de vigueur et d'énergie. . . Beaucoup d'hommes intelligents, étudiants, ouvriers instruits, bourgeois pas du tout avachis. . . Mais quelles barrières entre ce peuple et nous ! Que nous le comprenons peu ! Que nous avons à nous modifier pour l'atteindre ! » En certaines villes comme Florence, l'Armée du Salut fit à Albin l'effet d'un anachronisme, « j'entends l'Armée telle qu'elle est. Il faudra une transformation radicale pour réussir », il faudra d'autres méthodes.

Voici maintenant les Colonels Peyron à pied d'œuvre. Ils ont deux divisions à commander : la Division subalpine, San Giovanni, Fassiotti, Torre-Pellice, Turin, Milan, Venise, et la Division apennine, Florence, Livourne, Bologne, Pise, Spezia, Sestri-Ponente, Savone.

Villes d'art célèbres, monuments et musées, elle admirait de toute son âme, au cours de ses voyages. Pourtant, une préoccupation détournait vite de l'œuvre des hommes, des pierres mortes, son cœur et ses yeux. Ce qui l'attirait, c'étaient les pierres vivantes, les pénitents, l'œuvre de Dieu.

Beaucoup d'hostilité, ou, ce qui est pire, une indifférence mortelle. Dans la salle, le soir, une demi-douzaine de personnes. Parfois un poivrot à l'ivresse gaie, loquace et qui, tout soudain, se mettait à pleurer.

— Vous ne boirez plus.

— No mai, per bacco !

Ils trouvèrent, par bonheur, en Virginio Paglieri le meilleur des collaborateurs. « Paglieri est un « dear fellow », et cela change tout de l'avoir ». Un ancien catholique passé à l'incrédulité, et qui était revenu à la foi. Il y avait une note profonde dans tout ce que disait ce salutiste italien, de sa voix émouvante, une concentration de pensée qui était des plus remarquables.

— L'avvenire è alla donna, Colonella, l'avenir est à la femme, Colonelle, assurait-il à Blanche, qui répondait :

— Oh ! que Dieu nous donne des femmes italiennes. Il doit y en avoir, des femmes au grand cœur, dans ce pays de sainte Claire d'Assise et de sainte Catherine de Sienne.

Elle parlait un peu l'italien et l'écrivait assez bien. Dès le 26 avril, elle inaugura dans le *Grido di Guerra* hebdomadaire, qui tirait à deux mille exemplaires, cette rubrique, « Sull'erto sentiero, sur le sentier ardu », origine de celle, bien connue, d'*En Avant !* : « Sur le chemin qui monte ».

Albin courait le pays, belliqueux, l'air d'un « pifferaro ». Ses lettres sont jolies.

« Ariano, le 9 juin 1906... L'Italie méridionale en plein. Très vieilles femmes et filles avec fichu noir, enfants déguenillés. Tout le monde dans la rue et sur la porte. La plupart de ceux que nous croisons rient ou se moquent. « Dehors les protestants ! Hou ! » Le Capitaine Morino me dit qu'à Arezzo il y a trois choses : des ânes, de la poussière et des curés. Des ânes, en tout cas, partout ; ils braient avec un entrain déconcertant. Les curés

sont tout puissants. Et la cendre du Vésuve forme des tas dont on ne peut se débarrasser.

« Dimanche 19 juin. J'ai couché dans la salle. On avait mis paille et matelas sur les bancs et j'ai bien dormi. La réunion de ce matin a été nombreuse. Simples gens à l'âme ardente. Il y a une jeune femme, veuve, mère de trois enfants, qui aurait fait une sainte Claire, ou, mieux encore, une sainte Catherine. . . Ce matin, à la vente du *Grido*, elle semblait mener le petit groupe de simples disciples du Seigneur, qui chantaient au coin d'une rue et montaient la route ensoleillée, sous les malédictions et les huées et les projectiles d'une foule de femmes et d'enfants superstitieux. Nous avons croisé un moine, petit, bossu, la tête entourée de cheveux noirs faisant ressortir la dureté de ses traits. Il s'arrête pour nous insulter et nous crie d'aller à la messe. Il accoste un homme tenant un de nos prospectus. . . J'ai passé devant la cathédrale, où les soldats avaient chanté, et la prison, où, pour ce crime, ils avaient fait six jours. . . A la fin de la réunion, je m'avance vers un homme drapé dans une vieille pèlerine. Je lui tends la main. Il me refuse la sienne et sort avec un geste de menace.

« Naples, 13 juin. . . Quitté Ariano. . . Cette Antoniella est extraordinaire. J'aurais donné quelque chose pour qu'elle fût photographiée dimanche soir, telle qu'elle était à la réunion, debout, au fond de la salle, pour faire entrer le public, le châle noir sur la tête, l'expression d'intense joie et souffrance formant contraste et lui donnant un air de Savonarole dans l'action. Avec cela, simple femme, la cheville du poste, gagnant sa vie péniblement,

élevant ses enfants. Depuis sa conversion, elle n'a pas manqué une seule réunion. Elle reçut alors une révélation. « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ». Elle l'a pris pour elle, l'a cru simplement. Elle est « pierre » et sur elle le Seigneur bâtit l'Eglise salutiste. Car, pour ces camarades, l'Armée c'est la « Chiesa ». Elle brûle du désir d'entrer à l'Ecole Militaire ».

Août 1906. Campagne de salut dans les Vallées vaudoises : faire sortir de sa torpeur spirituelle la population protestante de langue française et atteindre les touristes.

A Torre-Pellice, deux semaines de réunions, le soir, sous un vieux hangar métallique, dans la cour du café Marchina. Une tribune des plus modestes, recouverte de cotonnade rouge. « Je n'ai jamais entendu une femme parler avec une aussi grande efficacité que la Colonelle, écrit le professeur Mario Falchi. Le public était conquis par cette parole facile, chaude, pleine d'émotion religieuse. Et je me rappelle certaines jeunes ouvrières venues par curiosité, sinon pour s'amuser, qui étaient subjuguées par l'énergie spirituelle des discours de la Colonelle, si riches de pensée, d'images vivantes et de sentiment. Elle savait arriver au cœur et à l'esprit de son auditoire composé surtout de femmes. Et sa connaissance profonde de l'âme féminine n'apparaissait jamais comme le produit de l'étude ou de l'effort d'une recherche, mais comme le fait d'une conscience remplie de sollicitude pour ses sœurs ». Sortant de l'une de ces réunions, une petite ouvrière s'écria :

— E il paradiso qui ! C'est le paradis là-dedans !

Après ces soirées lumineuses des Vallées, la vie à Milan parut terne. « La cure d'âme qui était ma raison d'être à Paris est nulle ici, ou à peu près ». Et encore : « Je suis résignée, mais la vie n'a pas de charmes, et je déplore que les enfants soient élevés dans l'ambiance grisaille qui doit résulter de mon état d'esprit. La vie est grise, grise. Oh ! que Dieu me donne la joie ». Son abattement en fournit bien la preuve, cette guerrière n'est pas invulnérable. Mais on préfère la sentir se décourager et même se contredire, que de la voir garder une confiance inhumaine. « Je sens que je ne suis pas digne de ma position, n'ayant pas de rayonnement. Mais ceci vient du dedans ; je l'attends de Dieu. Je repousse l'Ennemi, son influence, ses pensées ». On dirait que ce pays lui pèse. Elle se sent seule, « oh ! si seule dans la lutte, et si loin de tout ! » Quel besoin spirituel véritable y a-t-il en Italie ? L'Armée a-t-elle un avenir quelconque en Italie ? Pourquoi Dieu les y a-t-il conduits ?

La Villa Speranza.

Une fille d'ouvriers, âgée de quinze ans, entraînée au mal par des camarades corrompues, fut compromise dans un assassinat, au moment même où Blanche s'employait à la sauver et cherchait un établissement où la mettre.

— Cela ne serait pas arrivé, si nous avions eu ici une maison de relèvement pour les « Madeleines ». Il nous en faut une, à tout prix.

Le grand poète florentin eut la vision des contrées infernales. Blanche Peyron n'y rêva pas seulement.

Dans l'hiver 1906-1907, elle y descendit. Dante disait : « *Lasciate ogni speranza. Plus d'espoir pour vous* ». La salutiste affirmait : « *Espoir pour vous* ». Il y a des promiscuités que les femmes honnêtes écartent avec horreur, mais que les saintes recherchent. Seules, des mains de saintes sont assez douces pour panser certaines plaies ; seuls, des cœurs de saintes, assez tendres pour comprendre certaines douleurs. « *Des cœurs blancs, a-t-elle écrit, des mains blanches, purifiées par la grâce de Jésus-Christ, nous les voulons, comme les seules capables de guérir « la plaie de la fille de notre peuple ». N'est-ce pas « à la pureté de nos mains que le coupable devra son salut ?* »

Comme elles se hâtaient, ces deux salutistes, la Colonelle Blanche Peyron et l'une de ses officières italiennes, Maria Scavia — aujourd'hui la Commandante Maria Revel-Scavia — comme elles se hâtaient à travers cet affreux quartier de Milan, Porta Ticinese !

— Vous n'êtes pas folles d'aller là ! disaient les agents de police. Il vous arrivera malheur.

Elles y allèrent. La volonté d'airain de Blanche Peyron les fit même entrer — « *Santa Maria gloriosa !* » — dans la maison de Mamma Rosa, « *vraie mégère de la mauvaise vie* », au dire de Mme Revel-Scavia. Et ces deux anges de la vie bonne déclarèrent à des prostituées : « *Vous êtes nos sœurs* ». Et les supplièrent, à la façon de sainte Catherine de Sienne :

— Douces filles, Jésus est mort pour vous. Participez au fruit de Son sang.

Il s'en trouva une, amie de la fille d'ouvriers

complice d'un meurtre, qui était malade et désirait échapper à l'homme abject qui l'exploitait. Blanche réussit à la tirer du borbier.

— Oh ! je comprends Joséphine Butler, qui ne pouvait plus sourire.

Et voici la Colonelle en campagne. Elle s'en va, en des milieux de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, jusque là fermés aux salutistes, raconter audacieusement qu'elle a entrepris une œuvre quasi-scandaleuse, une œuvre qui rompt avec tous les préjugés, pharisaïsmes ou scrupules bourgeois : la chasse aux pauvres déchues, à toutes celles dont le corps est perdu et qu'il faut relever, réhabiliter, purifier à leurs yeux et aux yeux des autres.

« Elle vint à Florence, écrit Mme Clara Jalla, et sut conquérir à notre idée le public hostile. Dans une salle de l'Hôpital des Innocenti, bondée de dames et de messieurs du grand monde, elle parla de la traite des blanches, des filles-mères et de ce problème angoissant des enfants abandonnés dès leur naissance, démontrant la responsabilité qui retombe sur chaque femme au courant de ce problème ». Elle fit sensation.

— Come è bella ! murmuraient les gens, avec leur enthousiasme florentin pour la beauté.

A cette époque de sa vie, en pleine floraison, la prophétesse rayonnait d'un éclat nouveau, toute sa grâce paraissait plus nombreuse, elle avait une majesté naturelle. Des femmes du peuple lui faisaient la révérence, en s'écriant comme la marchande de pommes devant Marie Bashkirtseff, à Nice : « Che bella regina ! »

« Milan, 20 février 1907. Excellente et exquise

visite chez Mme Majno. Elle est présidente du Comité contre la traite des blanches. Elle veut marcher avec nous. Dimanche, elle demandera au Comité s'il peut me donner aide financière. Elle m'a dit qu'elle m'aima la première fois qu'elle me vit au Liceo Beccaria ; elle sentit alors que nous en viendrions à travailler ensemble. Elle appela son fils, qui fait sa thèse d'avocat sur le projet de loi qu'elle veut faire déposer pour élever à dix-huit ans l'âge des mineures quant à la prostitution. . . La maison de relèvement est en marche. Je disais avec David, ce matin : « O Dieu, donne-moi de l'intelligence et du bon sens ». Je redoute de faire un pas qui ne soit pas indiqué par Lui. . . Je dors assez peu. Tout le temps, le cerveau pense, pense. . . Que Dieu t'inspire pour ta conférence. Annonce l'ouverture d'une maison de relèvement ».

Albin l'annonça — il était à Florence — et une dame lui apporta « un gros anneau d'or ».

« 25 février 1907. Je sors de chez Ada Negri. Excellente réception ; elle m'a demandé de revenir. « Je ne vois pas comment je pourrais vous aider, je suis une « poetessa », pas une femme d'action ». Je lui ai dit qu'elle pourrait visiter ces bas-fonds pour les décrire, venir au relèvement, ouvrir son salon. Elle m'a dit « oui » à tout. — « Je vous ai déjà vue, Madame, à la réception chez Mme Majno. — Oui, et vous avez souri à mon uniforme ». Elle comprit mal et me dit : « Oh ! non, Madame, mais je me demandais qui était cette salutiste avec une figure de sainte Thérèse « *così dolce* ». Et ceci dans un italien de rêve.

« 26 février 1907. Dis Alléluia ! J'ai ma maison,

la maison du Seigneur ! Corso Sempione, 82, l'exquis chalet suisse de M. Forni, pour le 28 mars. Place pour quinze à vingt filles. Maison admirable, salle de bains, salle à lessive, four à pain intégral, gaz, chauffage, jardin devant et derrière, tram à trois minutes, « Sempione », petite station derrière la maison. . . Sur les vitraux des escaliers on lit en italien des versets de la Bible peints. C'est la maison du Seigneur ».

Pour trouver de l'argent, elle écrit lettre sur lettre.

« Si je peux te ramasser un peu d'argent, je le ferai », promet Evangéline Booth, qui commandait l'Armée du Salut aux Etats-Unis.

Démarches, réunions de salon, conférences sociales dans les principales villes d'Italie. Des publics aussi variés que possible. Quelquefois, les gens sont de glace. Blanche « se jette sur son cher Seigneur », comme elle dit. Et, bientôt, les cœurs s'attendrissent, les yeux se mouillent. Blanche se donne avec feu et acharnement, ne ménageant rien ni personne, libérant son âme. « Come è bella ! » Ou bien, elle rencontre un milieu de femmes délicieuses, vibrantes, « qu'on peut bénir », suivant son expression.

11 avril 1907, à Naples : « Hier, réunion chez Mme Berner. Suite de salons somptueux et accueil parfait. Beaucoup de dames allemandes, italiennes. Larmes, sympathie, influence profonde. Plus de trois cents francs de quête, et le reste qui va venir. Les portes sont ouvertes à Naples comme à Turin. On voudrait un asile de nuit pour femmes. L'argent serait rapidement suscité. Ces dames, pour la plu-

part âgées — Meuricoffre, Berner, la vieille aristocratie — étaient en larmes et expriment le désir d'autres réunions ».

Le 14 juin 1907, inauguration de la Villa Speranza, la première institution sociale de l'Armée du Salut en Italie. Au nord de Milan, loin de la vie tumultueuse du centre de la ville, sur la route nationale que Napoléon fit construire pour rattacher la métropole lombarde à Paris, la Villa Speranza, un lieu idéal de paix et de repos, où ce n'était pas seulement le nom de la maison qui parlait d'espérance, dans une « atmosphère verte », purificatrice, rédemptrice. . .

Leur œuvre sociale à peine commencée, les Albin Peyron durent rentrer en France. *Grido* du 28 septembre, sous la signature de Blanche : « J'avais caressé bien des projets et bien des espoirs pour l'hiver prochain ; mais la volonté de Dieu, sous la forme d'un devoir immédiat, s'impose ».

« L'Armée a-t-elle un avenir en Italie ? »

Elle revint en Italie, plusieurs fois, pour des tournées de collecte en faveur de la Villa Speranza.

« Milan, 4 avril 1908. Me voici dans le petit bureau de la Villa Speranza, comme si je ne l'avais jamais quitté. La maison est pleine — trop petite — et les demandes abondent. L'œuvre dans les cœurs se fait, lente, mais réelle. Quelques filles sont parties, vraiment changées.

« 11 avril. L'argent continue à pleuvoir. Merveilleux. . . Un monsieur, un Allemand, arrive, cette après-midi, furieux qu'on ait invité sa femme.

Il part, béni, me donnant cinquante francs ! Oh ! Molière. . . »

Est-elle jolie l'histoire de l'Allemand ? Mais jugez par là de ce qu'elle devait être, la Colonelle, dans le tête-à-tête, lorsqu'elle avait affaire à quelqu'un qu'il y avait tout intérêt pour l'Armée à se concilier et à gagner. Quel art de persuasion !

« Florence, 13 avril. Tout s'ouvre ici. Le jeune Jalla, hier, me disait : « Revenez en Italie. Vous êtes connue maintenant ». Oh ! quelle œuvre à faire, et quelle occasion ! Mais enfin, le Seigneur règne ».

En 1911, au mois de février, Albin prépara la visite du Général en Italie, et il l'accompagna à Rome, Naples, Florence, Venise, Milan.

« Rome, 9 mars. Le Général est bien arrivé. A onze heures il montait au Capitole, où il était reçu immédiatement par le Sindaco Nathan. . . Le Général a prié à genoux, avec deux journalistes, qui n'ont pu faire autrement que de s'agenouiller et qui l'appelaient « Excellence ».

« Florence, 12 mars. . . J'en suis à me demander si l'Armée du Salut est faite pour ces pays. Je dois dire que cette tournée ne me prédispose pas à le croire. Ote les protestants, et surtout les étrangers, le reste n'est pas gagné, et à peine touché, me semble-t-il.

« Milan, 15 mars. Le cher Général a supporté très bien le poids de cette campagne. Il est très heureux ».

Ce fut la dernière campagne de William Booth. Il touchait à ses quatre-vingt-trois ans. « Et, malgré son âge, dit Albin Peyron, il a parlé chaque fois une heure et demie. Quasi-aveugle, d'une blancheur

de marbre, avec ses cheveux en broussaille, c'est presque une vision apocalyptique ». — Le fondateur de l'Armée du Salut mourut l'année d'après, le 20 août 1912. « Quatre jours avant sa fin, écrit Blanche — le lecteur ne se plaindra pas de cette digression — je passais à Londres avec un de mes fils, et Mme Bramwell Booth nous invita à entrer dans la chambre où William Booth agonisait. Il était, je pense, dans un état de demi-inconscience. Le lion gisait, blessé, l'aigle aux yeux perçants ne voyait plus. Je regardai cette merveilleuse tête de Michel-Ange, à la chevelure d'argent et aux traits émaciés, je pris la main diaphane et la baisai ». Albin Peyron fut l'un des officiers qui eurent le privilège de former la garde suprême du Général, un de ceux qui se tinrent immobiles à côté du catafalque, pendant que la foule chantait des hymnes.

Albin se rendit dans les Pouilles en 1914, au village de Faeto, où un souffle de Pentecôte salutiste avait passé. Pour y arriver longue chevauchée de trois heures, par les sentiers de montagne à pic.

« L'Armée y fait une œuvre de civilisation, d'instruction et de salut. . . Ces pauvres et simples gens, c'est miracle qu'ils se soient séparés de l'Eglise, qui est la grande puissance dans ces pays perdus. Tout cela est l'œuvre d'un homme ignorant, revenu converti d'Amérique. . . Je suis allé voir l'asile que dirige la Capitaine Marie Petitpierre. Vraie sainte que cette jeune fille cultivée se donnant pour les plus pauvres et les plus ignorants. Trente à quarante enfants de trois à sept ans, à genoux sur le pavé,

dans les positions les plus comiques, et les yeux fermés, les mains jointes, chantent à tue-tête la prière du soir. La Capitaine a une école du soir pour les adultes; elle a formé un orchestre et une fanfare.

« Faeto, 15 février. Nous allons traverser le village en cortège, précédés de la « bandiera » et de la fanfare. Six instruments, grosse caisse et cymbales... Ils ne jouent pas mal, soufflent à pleines joues. Les auditoires sont typiques : tantôt un silence de mort semble planer ; l'instant d'après, toutes les têtes tournent... Ce matin, à la réunion de prière de sept heures et demie, pendant une heure et quart, les prières se sont succédées, longues, suppliantes, embrassant le monde, les malades, toujours les « carceri », précédées presque toujours d'un chœur entonné par la personne qui prie ensuite. Les voix sont hautes, perçantes ».

La dernière fois que Blanche Peyron passa les Alpes — c'était au mois de décembre 1922 — elle trouva l'Armée du Salut italienne en progrès. L'œuvre s'était affermie et développée, avec les Virginio Paglieri, qui furent les chefs de l'Italie salutiste entre les années 1913 et 1920. La Villa Speranza rendait des services inappréciables, au point qu'une maison similaire, le Villino Fede, avait été ouverte à Turin, par les soins de chrétiens d'élite, M. et Mme Boldrini, lesquels cédèrent l'établissement à l'Armée du Salut. Malheureusement, vers 1928, la Villa Speranza et le Villino Fede furent fermés, la première après vingt ans d'existence.

IV

EN FRANCE

L'ÉTAPE DU MAS-DE-LA-VILLE

Les vins sans alcool.

Le 1er janvier 1907, s'éteignait, au Mas-de-la-Ville, à l'âge de soixante et onze ans, Albin Peyron père, le Brigadier Albin Peyron, l'ancien roi du négoce, le mystique apôtre social, qui n'aima vraiment que le ciel et les climats de la sainteté. « Il est entré dans les parvis célestes, presque en même temps que notre vénérée et inoubliable Mme Joséphine Butler, écrivit une officière, Amélie Humbert. Deux âmes d'élite qui font un vide incalculable dans nos rangs, un appauvrissement pour notre pauvre terre ».

Le Mas-de-la-Ville était surtout une propriété viticole, dont les récoltes annuelles de vingt à vingt-cinq mille hectolitres constituaient la principale richesse. Albin Peyron père, l'homme scrupuleux, se demandait, non sans angoisse, vers la fin de sa vie, si la production du vin pouvait se concilier avec le salutisme. Clibborn, puis Fornachon, lui suggérèrent la préparation de vins non fermentés. « J'ai placé la question devant Dieu, notait-il le 12 août 1901, en marge d'un recueil de textes bibliques ; Il me montrera si ce ne serait pas là l'issue qu'Il veut donner à ma situation actuelle ».

Le problème n'agita pas moins son fils Albin, qui fut amené de la sorte à entreprendre la fabrication de vins sans alcool et créa la marque dénommée « Le Mas ». « Ce fut en 1905 que, profitant de quelques semaines de vacances, je cherchai à conserver au jus de raisin toutes ses qualités merveilleuses. Je me vois encore, dans l'une des nombreuses dépendances du Mas, prenant les raisins d'une cuve, les pressant et stérilisant le jus que j'en retirais ».

Le 16 avril 1906, la Société Anonyme du Mas-de-la-Ville se forma, au capital de un million deux cent cinquante mille francs, ayant pour objet l'exploitation agricole de son domaine et, plus spécialement, la fabrication et la mise en vente des moûts stérilisés. L'on monta une usine importante qui, malheureusement, ne travailla jamais qu'à un rendement de beaucoup inférieur à ce qu'il aurait pu être. Difficultés. Crise vinicole. Mort de Peyron père. Albin, alors, qui se passionnait pour l'entreprise, résolut de demander au Général Booth un congé. Le chef suprême de cette grande Armée, qui exigeait de tous ses soldats la tempérance, ne pouvait que favoriser une tentative aussi éminemment salutiste. Le congé fut accordé.

Deux années d'expériences et de travail acharné. Des études parurent sur le jus de raisin considéré comme aliment, comme boisson et comme médicament. Des articles, des prospectus, des affiches illustrées firent connaître « le bon vin non fermenté », libéré du poison de l'alcool, le pur jus de raisin ayant un goût « fruité » très net et non un goût de « cuit », avec son parfum naturel, tout

son bouquet : du vin qui se conserve et qui n'enivre pas. Nul n'ignore les effets thérapeutiques de la cure de raisin ; « Le Mas » permet la cure de raisin à domicile en toute saison et à peu de frais. « Le Mas » se vendait sous les noms de Château-Peyron, Château-Badet (rouge), Arlésienne et Grand-Crémant, à 1 fr. 50 ou 1 fr. 75 la bouteille, sauf le Grand-Crémant, ou jus champagnisé, qui était à 2 fr. 50. C'est au pays de Mireille qu'est recueilli « Le Mas », disaient les annonces d'Albin, qui eut l'idée d'envoyer quelques bonnes bouteilles à son voisin de Maillane, lequel trouva « Le Mas » fort à son goût, si j'en crois cette réponse ensoleillée :

« Maillane, 25 avril 1908.

« Gloire au vin du Mas-de-la-Ville ! Blond comme les cheveux des Arlésiennes blondes et doux comme le moût dont il garde l'odeur : il est pur et innocent comme la rosée du ciel. Quand je le vois mousser, tout pétillant de sève, je pense à l'élixir de longue vie et de jouvence, et je le bois comme un rayon de l'Etoile des Félibres.

« Merci, mon cher Monsieur Peyron, pour le joli cadeau que vous venez de m'envoyer. Vous avez fait jaillir en notre terre d'Arles une source de joie et de santé : je vous félicite.

« Amistousamen,

Frédéric Mistral ».

En provençal, le maître de Maillane eut cette exclamation savoureuse qu'on peut lire au bas d'une carte postale représentant Mistral et son chien : « Pèr lou Mas de la Vilo e soun jus de

rasin osco ! Pour le Mas-de-la-Ville et son jus de raisin bravo ! F. Mistral. 1908 ».

Pareille louange remplissait d'aise le créateur des vins sans alcool. Les demandes de renseignements, les demandes d'échantillons arrivaient. Des pays comme la République Argentine, la Nouvelle Zélande envoyaient des ordres importants.

Cependant, tous les administrateurs ne partageaient pas l'optimisme d'Albin. Tel d'entre eux, qui redoutait de perdre de l'argent, parlait de « tonneau des Danaïdes », de « faillite ». Et le pauvre Albin gémissait : « Voir disparaître, par une impatience que rien ne justifie, le fruit de tant d'efforts et de sacrifices, cette situation me tue ». Il finit par se retirer. Quand le Mas-de-la-Ville fut vendu, le nouveau propriétaire ne continua pas la fabrication des vins sans alcool. « Il ne reste plus de tout cela que le souvenir d'une grande entreprise qui aurait pu, si elle avait été maintenue, apporter une solution au problème de la viticulture et de l'alcoolisme en France. L'épreuve a servi. Il y a aujourd'hui partout des jus de raisin sans alcool, mais c'est plutôt un produit de luxe. D'autres verront, un jour, mon idée se réaliser ».

D'un autre vin qu'ils ont bu au Mas.

C'est dans l'automne 1910 que les Peyron reprirent leur place dans la guerre, plus confiants et plus forts que jamais.

Ils avaient connu, au Mas, le désert, la solitude de cette contrée qui prête à la rêverie nostalgique et, selon les heures, à l'exaltation. Blanche beaucoup

plus qu'Albin, et pour cause. Elle avait vécu, durant des mois, au milieu de ses enfants, une « vie cachée avec le Christ », les yeux intérieurs bien ouverts pour accueillir toutes les clartés de Dieu, écoutant la « voix de silence », réparant ses armes, s'affermissant dans son idéal, repensant sa foi, éprouvant les effets apaisants et constructifs de la retraite spirituelle, penchée sur les Écritures, où son cœur loyal cherchait infatigablement, dans les pensées ou les volontés du Seigneur, des ordres d'action. Cette conviction mystique les possédait l'un et l'autre, que toutes les bénédictions découlent de la lecture des Livres Saints. Dans la taverne de *Faust*, Méphistophélès fait couler d'une même table tous les vins dont s'enivrent les étudiants. Voici, pour Blanche et Albin Peyron, l'unique table d'où le vin des forts jaillit.

« Dieu m'a libéré et je le bénis », disait Albin en partant du Mas.

Genève. Ils prirent un appartement, 4, rue du Mont-Sion, près du cours des Bastions, où habitaient toujours Elisa et Léonie Roussel, Irma de Messoyedoff passa à leur foyer toute une année.

Ce séjour à Genève fut fait pour Albin d'un secret tête-à-tête avec la mission dévorante à laquelle il se sentait appelé. En octobre 1910, « un esprit de prière intense » s'empara de lui. Il restait des heures en méditation solitaire. Sa prière veillait, criait, pleurait. Sa prière aimait. On ne peut être sauvé sans aimer ; on ne peut aimer sans souffrir. La détresse des perdus trouvait dans ce cœur un centre. Et il cherchait des frères pour intercéder avec eux persévéramment et, dans la solidarité ou

l'accord spirituel de l'adoration et du sacrifice, implorer un réveil religieux. Il avait l'âme gonflée de sève. Il était comme ivre de ferveur. « Notre rêve le plus cher est peut-être près de se réaliser, écrivait-il : celui de travailler à créer dans les âmes la faim et la soif de la justice ».

En attendant du Général Booth une nomination, il avait offert ses services à W. Elwin Oliphant, Commissaire de l'Armée du Salut pour la Suisse et l'Italie, un ancien clergyman anglican, grand et brun avec une barbe sacerdotale, mari de l'aînée des Schoch, de la charmante Célestine, et qui avait évangélisé en Hollande, en Suède, en Allemagne. Oliphant s'empressa d'accepter les services d'Albin Peyron. Il savait ce que valait l'homme comme entraîneur, et il savait ce que valait Blanche Peyron.

En mai 1911, le Général nomma Albin au commandement de l'Armée en Suisse romande. Installation à Lausanne.

Nous touchons au moment de plein éclat de la carrière apostolique des Peyron, à la phase de leur vie où ils vont donner toute leur mesure.

V

EN SUISSE ROMANDE

LE CHEMIN DES VICTOIRES

*Le temps de chanter est arrivé.
Cantique des Cantiques, III, 12.*

Les progrès accomplis. Stuart Roussel.

Dans la dernière tournée qu'il fit sur le continent, en 1911, William Booth s'arrêta à Genève, pour y être reçu par une élite en la grande salle de la Réformation. Blanche était à la gare, avec d'autres officiers supérieurs. Lorsqu'il descendit du train, le vieux Général, qui était presque aveugle, prit son bras et, passant lentement sur le quai, lui dit :

— Ah ! comme les choses ont changé dans cette Suisse où les salutistes eurent tant d'épreuves !

Les Pouvoirs publics, à présent, rendaient justice à l'Armée, à l'action éducatrice et sociale de l'Armée. On comptait trois maisons de relèvement à Bâle, Zurich, Vevey ; cinq asiles de nuit ou hôtelleries : un à Genève, deux à Zurich, deux à Bâle ; un asile pour prisonniers libérés à Köniz ; un atelier de travail à Bâle ; un poste des bas-fonds à Genève. Sur le champ de bataille, on avait remporté d'éclatants succès.

Parmi les meilleurs ouvriers de cette rénovation, Stuart Roussel et sa femme. Il avait épousé, en décembre 1895, la troisième fille des Schoch, Henriette. Ils travaillèrent l'un et l'autre, et intensément, soit en Suisse alémanique, soit en Suisse romande.

En 1901, Stuart passa au secrétariat des affaires étrangères du Q.G.I. de Londres, et ce ne fut pas, semble-t-il, pour sa parfaite tranquillité intérieure. Lui qui, à son entrée dans l'Armée, vantait l'organisation militaire, qu'il affirmait « si pratique, si économique, si saine à l'âme », découvrit que « ce système de gouvernement », cette centralisation excessive de l'administration, aboutissait à des « résultats défectueux ». Et puis, à son avis, l'Armée du Salut était loin d'accorder assez d'importance à la solution des problèmes concernant l'éducation morale et l'instruction religieuse de la jeunesse. Le Colonel Stuart Roussel, dont les yeux bleu noir disaient la forte personnalité en même temps que la conscience très scrupuleuse, ne se contentait pas facilement de demi-mesures, lorsqu'il avait une conviction ferme. Il démissionna, le 5 juillet 1911.

Les campagnes de Réveil.

Les réunions tenues à Lausanne dans la première quinzaine de novembre 1910 furent pour nos salutistes « une révélation de ce que Dieu peut accomplir, quand on part de certains principes et que l'on met certaines forces en œuvre ». Ainsi s'exprime Albin dans une étude que nous allons

citer, *les Campagnes de Réveil et leur importance pour l'Armée du Salut*. Et après Lausanne, il y eut la Chaux-de-Fonds, Yverdon, la Béroche, Bienne, le Val-de-Travers, Neuchâtel, avec des résultats « de plus en plus probants ». Les campagnes se succédèrent, vives, enthousiastes.

Je ne sais pas si elles étaient, comme on l'a dit, une sorte d'innovation introduite dans l'Armée. En tout cas, c'était « autre chose, Albin l'affirme lui-même, qu'une série de réunions de salut se terminant avec quelques âmes au banc des pénitents ». Le Colonel Peyron visait à déterminer un de ces mouvements connus dans l'histoire religieuse sous le nom de réveils. Cela n'avait pas l'air, sans doute, d'une affaire exclusivement salutiste. La main était tendue à tous les pasteurs et présidents d'associations morales et religieuses. Albin Peyron paraissait mettre au second plan les intérêts de l'Armée. Cependant, la pensée de l'Armée ne le quittait pas une minute, et ses méthodes étaient purement salutistes. Notre homme estimait que l'Armée était adaptée aux réveils, qu'elle existait pour les réveils et qu'elle était organisée pour les propager. Deux ou trois officiers « bouillants » l'assistaient chaque fois, dont l'esprit et les buts s'harmonisaient avec les siens et qui suivaient étroitement ses directives de chef de file.

Durée des campagnes : dix-huit à vingt et un jours dans les villages, un mois ou plus dans les villes. L'on procédait à un véritable siège. Réunions trois fois par jour dans la salle, outre la séance de chant en plein air, à l'heure du déjeuner, chaque jour, au même endroit ; et l'on faisait des marches,

entrecoupées de haltes pendant lesquelles on annonçait la réunion du soir. La publicité jouait son rôle : tracts bien présentés exposant le but de la campagne, prospectus, petites cartes données aux enfants des écoles, enseignes lumineuses électriques, le soir, dans les grandes villes, et parfois affiches-panneaux promenées par les officiers et les soldats. (Albin sortait volontiers avec les « sandwich ».) Cercles de prières, toutes les fois qu'on le pouvait, répétitions de musique et de chant. Les salutistes visitaient aussi, allant de porte en porte, entrant et priant à genoux, partout où on les recevait, chez le cafetier comme chez le pasteur. N'avaient-ils pas pour principe de se faire tout à tous ? Battons le fer pendant qu'il est chaud, recommandait Albin, mais évitons l'excitation et les effets sensationnels, qui sont dangereux. Il mettait tous ses soins à créer une ambiance propice à la manifestation et au libre développement de la vie divine. Il s'efforçait de « dissiper la froideur qui règne dans l'âme des hommes et les ténèbres qui environnent leur esprit ». « Les forces hostiles de Satan doivent être délogées et l'homme fort lié, avant que l'on puisse s'emparer de ses dépouilles ». Travail préliminaire qui prend parfois des semaines entières. Il faut savoir attendre et se contenter tout d'abord de faibles résultats. « Les débuts sont inévitablement pénibles ». Des journées de lutte très dure. « Comme un alpiniste, il faut escalader la pente vertigineuse, sans s'arrêter parmi les brumes glacées qui tiennent la montagne en son milieu, et persévérer jusqu'à ce que l'on découvre le soleil radieux et l'horizon sans limites ».

L'heure de Dieu arrive. Le « break » se produit, point de départ des victoires. La bénédiction descend. La visitation du Seigneur. « Parfois Il vient, tel un fondeur de métaux précieux, et Il fond les cœurs à Son brasier ; comme le bon Samaritain, Il répand du baume sur l'âme blessée, ou bien encore, comme le Roi de gloire, Il soumet toutes choses à Son sceptre d'amour ». C'est l'heure où toutes les difficultés sont emportées comme un fétu, où « les bataillons ennemis sont culbutés et les puissances des ténèbres chassées du champ de bataille. De grandes assemblées courbent le front au souffle de l'Esprit, comme les épis de blé se penchent sous la caresse de la brise ». C'est l'heure des confessions, des réconciliations, des réparations, des restitutions. C'est l'heure des fortes résolutions qui se traduisent en engagements précis, en sacrifices ; l'heure où les vocations se révèlent, où des jeunes gens, des jeunes filles trouvent le chemin de la vie, où des rétrogrades reviennent à leur premier amour. « Que de fois ai-je vu l'estrade garnie de pénitents, à la façon d'un champ de bataille couvert de blessés ! »

Les Peyron imaginèrent pour chacun des convertis une carte portant « les sept règles d'or de la vie spirituelle : obéissez, confessez Jésus-Christ, priez, lisez la Bible, résistez au mal, renoncez à vous-même, croyez au Père, au Fils et au Saint-Esprit », et un petit insigne de carton, une cocarde qui avait cette inscription : « Dieu te cherche ». Etablissement d'une liste rouge, sur laquelle figuraient les noms de tous ceux qui « s'étaient avancés pour le salut ». On les divisait en groupes de dix, que l'on

confiait à des Sergents responsables d'eux pendant trois mois devant Dieu et devant l'Armée. Phase critique entre toutes, celle de l'organisation de la victoire. « Le lendemain de la bataille est plus important que la veille de la bataille ».

Les Pentecôtes salutistes en Suisse n'avaient pas atteint encore pareille ampleur. Entre l'automne 1912 et l'automne 1913, au cours de sept campagnes, Albin Peyron et ses collaborateurs tinrent cinq cent quinze réunions groupant un total de cent dix-neuf mille trois cent cinquante-huit auditeurs et deux mille sept cent soixante-deux chercheurs ou pénitents.

A Malleray, cité horlogère du Jura bernois, du 15 septembre au 1er octobre 1912, ce fut unique. « Toutes les expériences anciennes sont dépassées », écrivait Albin. Au début de la première semaine, on inaugura des services de chant en plein air, au moment de la rentrée des fabriques, l'après-midi. Le dimanche, les services de chant se transformèrent en puissantes réunions : deux cents personnes, le premier dimanche, six cents, le second, chantèrent l'Alléluia et prièrent à genoux, sur la place de Malleray. A la fin, les « after-meetings » du soir étaient caractérisés par le grand nombre de pénitents qui s'avançaient sans qu'on leur eût parlé.

Jusqu'à Neuchâtel qui prit feu, cette ville froide, intellectuelle ! Des milliers de personnes aux réunions. « Quatre cent quarante sont venus publiquement à Jésus pour la sanctification et le salut », mandait Albin à sa mère. Le dimanche 24 novembre, près de trois cents salutistes défilèrent, musique en tête, triomphalement, à travers ces rues

où, en 1883, la Maréchale et ses Lieutenantes avaient reçu pierres, gifles et coups de pied. Devant l'Hôtel des Postes, en présence d'une énorme foule, un grand cercle se forma et les hymnes éclatèrent ; le Te Deum fut chanté à genoux.

Les campagnes de Vevey et de Genève, qui vinrent ensuite, furent belles mais n'égalèrent point celles de Malleray et de Neuchâtel. C'est que les Vaudois de Vevey sont, en religion comme en politique, extrêmement conservateurs et n'aiment pas se déclarer ouvertement, et qu'une ville comme Genève n'est pas très facile à bouleverser. Le souffle des Pentecôtes passait, toutefois, à travers la Suisse romande. Le mouvement s'élargissait avec une prodigieuse rapidité, « comme un feu de prairie », dit Blanche. Les « réveillés » chantaient dans les rues, sur les places, dans les trains. Les forces de réveil remplissaient l'air « comme la contagion », peuplaient le pays de subtiles ondes dont les vibrations créaient dans les âmes des courants irrésistibles.

« Lausanne, 3 février 1913. Je t'écris par Capi, étant revenue très fatiguée de Tramelan, où j'ai eu une très belle journée... Les Tramelots avaient sorti les képis pour la circonstance. L'influence du réveil a passé... A la fin, je leur dis que nous ferions une sortie, et à deux heures et demie, nous partîmes avec la fanfare dans une épaisse neige et la neige tombant à flocons serrés. Nous nous arrêtâmes deux fois. Spennel lut, pria ; nous chantâmes. Le cortège grossit en cours de route, et tous les « guichets » s'ouvraient... Le soir, salle bondée. Le pasteur baptiste arriva, en tête de son église, après avoir

écourté sa réunion. . . Ce matin, nous partîmes en traîneau, à sept heures vingt, avec la neige tombant, jusqu'à Tavannes ; c'était de toute beauté. Je n'ai malheureusement dormi que deux heures, la nuit passée. J'ai eu un assez fort rhumatisme au bras droit, ce qui n'est pas étonnant. Spennel m'a bien aidée, et Coste, qui est tout énergie. J'ai fait espérer une mission. Ces gens m'ont pris le cœur ».

Je passe les missions qu'Albin dirigea à Winterthur, à Bâle, etc. Je passe celles de 1915 et 1916 : les « campagnes-tourbillon » de six jours chacune, campagnes à l'effort bien marqué, impétueux, décisif — les Ponts, Saint-Imier, Payerne, Saint-Aubin, Fleurier, Neuchâtel, Vevey, Lausanne — et les grandes campagnes, Orbe, Saint-Imier, Yverdon, etc. Il faut, pourtant, dire en quelques mots le réveil du Locle.

Nous sommes dans une fraîche vallée jurassienne, bordée de pâturages et de bois de sapins, en plein centre industriel et ouvrier, au mois de juillet 1913. Surprise de voir cette population, assez froide de nature et réservée, se prêter à des invitations si pressantes. S'agit-il d'une causerie pour hommes, il y a foule. Annonce-t-on une soirée pour la famille et les ouvriers, la tente est bondée. Adresse-t-on une invitation aux enfants (« d'un grand secours pour briser la glace et nous ouvrir la voie auprès des adultes ») huit à neuf cents petits accourent. S'agit-il des causeries de trois heures de l'après-midi en pleine semaine de travail, les auditeurs, quarante à soixante, les premiers jours, montent à deux, trois et quatre cents. Chaque jour, place du Marché, sur le coup de une heure, une multitude entoure les



Mission du Locle en 1913.
Réunion sur la place publique.

musiciens du ciel. Les rues sont sillonnées d'amis portant la cocarde « Dieu te cherche » et de convertis qui ont ajouté à cette cocarde les couleurs neuchâtelaises. « Ce n'est pas en vain que nous avons essayé de soulever cette ville jusqu'aux étoiles, écrit Albin le 23 juillet. Après de grandes faiblesses et des tremblements intérieurs, nous voici animés d'un courage qui vient de Dieu. Hier soir, deux mille deux cent quatre-vingt-six personnes. Les éclairs flamboyants, les coups de tonnerre donnaient à cette soirée « mémoriale » une tragique solennité. La tente drapée de rouge, de bleu ; des fleurs merveilleuses... Isely a parlé, très bien. Dieu remportera la victoire. Il me donne parfois le courage et la hardiesse d'un lion, et d'autres fois, mon cœur tremble. Tu nous as terriblement manqué ».

« Tu nous as terriblement manqué ». C'est que Blanche intervenait généralement à la fin de ces missions. Dès qu'elle paraissait sur l'estrade, on ne pouvait plus avoir d'yeux que pour elle, les autres personnages semblaient s'éclipser, sauf le Colonel, qui s'était révélé grand remueur d'âmes et spécialiste du réveil, il faut le reconnaître, et qui, à vrai dire, éberluait un peu. Mais, si l'exubérant Albin Peyron, sanglé dans son jersey rouge, avec son visage rasé si jeune et expressif, et son regard de braise, éberluait, Blanche Peyron, elle, je n'exagère pas, éblouissait. Elle forçait l'admiration et la faisait durer ; on ne se bornait pas à la regarder, on la contemplait. Son aspect physique avait atteint à la perfection, et elle était une flamme ou une prière, quand elle commentait un de ses textes favoris.

« Jette l'or dans la poussière, le Tout-Puissant sera ton or » : divin échange de nos possessions, de nos pouvoirs, et de nos péchés, de nos souillures, troqués contre le tout du Tout-Puissant. Le service comporte un dépouillement, mais le Tout-Puissant sera notre or, notre tout. Faites cet échange béni... » L'une de ses filles spirituelles, une officière, Jeanne Pageau, a dit avec raison qu'elle donnait, en somme, dans ces grandes assemblées religieuses, « le dernier coup d'archet nécessaire, qui faisait tout vibrer ». La belle créature, tout animée de la puissance religieuse, resplendissait de grâce, de conviction, et ses accents, à la fois poignants et doux, pleins d'ardeur contenue et de majestueuse simplicité, courbaient jeunes et vieux. Des foules s'émouvaient extraordinairement. On ne résistait pas au charme et à la volonté de cette femme de Dieu.

« Saint Georges », je veux dire Railton, en route pour la Hollande, avec ses deux éternelles valises, se trouva là, au Locle, comme par hasard, pour prendre part à la mission. Tout de suite, il arbora la cocarde inventée par Albin. « Quelle bonne idée que ce « Dieu te cherche » ! Il disait : « Je fais le plus beau voyage de ma vie. Tout ce que je vois est admirable ». Il rayonnait. Il rendit devant les jeunes et à l'intention des jeunes, un témoignage qui empoigna, non seulement ceux qui apercevaient pour la première fois ce visage radieux sur lequel se lisait tout un poème d'aventures, mais ses vieux amis salutistes, comme Blanche et Albin Peyron. Dans une réunion de consécration, on le vit à genoux, sur le sol couvert de sciure de bois trempée

de pluie, qu'il martelait de ses poings, et criant douloureusement à Dieu : « Seigneur, donne liberté dans la prière, donne liberté dans la prière ! » Il repartit. Il n'alla pas loin, cette fois. Dieu le prit, comme il montait dans un wagon de troisième classe, en gare de Cologne. « Dis-leur de ma part, écrivit Blanche qui n'était plus au Locle quand elle apprit la mort de Railton, dis-leur de ma part qu'un héros est tombé et que le Locle doit en donner un au monde pour le remplacer. C'était un lion. Je n'oublierai jamais les paroles qu'il disait sur sa mère et sur les bras de Jésus qu'il sentit toujours autour de lui, à Londres. Beautiful, beautiful man ! »

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits »

(Matth., VII, 20).

« Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens. Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, elle s'en est allée. Les fleurs paraissent sur la terre, le temps de chanter est arrivé ». Action spirituelle féconde, dont le Commissaire Oliphant se montra plutôt surpris, ayant quelque peine à admettre qu'un de ses officiers... Mais il dut se rendre à l'évidence.

Dans la plupart des villes, bourgs et villages, où eurent lieu ces campagnes de réveil, l'œuvre de l'Armée fut vivifiée. Les salles se remplissaient sans peine. Des fanfares étaient formées ou complétées. Des soldats, des recrues en nombre, électrisés, prêtaient serment. Les troupes de cadets de poste (adolescents qui se préparent à servir dans l'Armée) devenaient des pépinières de candidats et amenaient à l'Armée « des éléments au-dessus de la moyenne

comme intelligence, capacités et vie spirituelle ». Le réveil apportait la solution de tous les problèmes qui se posaient dans les Corps salutistes. « Il nous délivrait du formalisme qui rôde parfois dans l'Armée ». C'était le remède efficace aux « rancunes et médisances qui, pareilles à un cancer, rongent le cœur d'un poste ».

Son action ne se limitait d'ailleurs pas à l'organisation salutiste, elle s'étendait aux Eglises, qui prenaient, ici et là, un nouvel épanouissement. Elle établissait une atmosphère, posait aux gens, même en dehors de toute participation aux réunions, la question du salut : « Il est facile de s'en apercevoir — je cite un journal suisse — aux bribes de conversations que l'on saisit fréquemment, en parcourant, le soir, les rues de notre ville. Bien des fois, ces derniers temps, les mots de Dieu, péché, pardon, ont frappé nos oreilles ». Le réveil purifiait les mœurs dans le pays, en donnant naissance à « une période de grâce et aussi de justice », d'où pouvait procéder une réforme ou une « révolution morale, sociale, économique ». Je me sers ici des termes qu'emploie Albin Peyron dans l'étude de tactique militaire religieuse publiée par la *Revue du Christianisme Social*, à propos de ces campagnes de réveil qui marquent un sommet de la conquête salutiste en Suisse.

La déclaration d'un grand écrivain français vaut d'être recueillie ici. Parlant de ces lieux où règne une puissance bienfaisante, de ces humbles refuges qui nous ouvrent la source du cœur, Maurice Barrès écrivait : « Un jour (de mai 1912), à Lausanne, par simple curiosité, je suis entré sous une tente

dressée dans une prairie par l'Armée du Salut. J'y ai trouvé, mêlées aux plus déconcertantes platitudes, d'extraordinaires émotions, et je n'ai pas fini d'y réfléchir ».

Les dernières préventions antisalutistes disparaissaient. « Plusieurs jeunes femmes de mes amies et moi-même, raconte Mme D. J., le 31 juillet 1913, nous avons de l'Armée du Salut une idée si fausse, que nous avons beaucoup hésité avant d'aller à la tente ; mais nos préjugés sont tombés bien vite, dès la première soirée. Nous y sommes retournées plusieurs fois, naturellement, et notre indifférence passée pour votre œuvre s'est changée en chaude admiration et en affection pour tous ses vaillants officiers et soldats. . . Mon mari m'a donné ce chèque pour l'Armée du Salut. Ayez la bonté d'en disposer pour l'une de ces pauvres sœurs malheureuses que vous rencontrez souvent en chemin ». Albin Peyron pouvait impunément se promener dans Bex, aucun vigneron ne s'y trouverait, pour lui faire sentir, comme en avril 1889, le poids d'un échelas bien asséné. Les portes s'ouvraient toutes grandes, partout. Sympathie active des Unions Chrétiennes, de la Croix-Bleue, des Eglises. On voyait des pasteurs amener eux-mêmes leurs ouailles aux réunions des Colonels et prendre place sur l'estrade. L'hostilité populaire s'était changée en une faveur qui se traduisait de bien des manières. La commune socialiste du Locle, après avoir mis gratuitement à la disposition des salutistes la place du Technicum, pour les vingt-neuf jours de la mission, envoya la bannière de la ville, afin qu'elle fût placée sur l'estrade, à côté du drapeau Sang et Feu.

« Je souffre beaucoup de la tête, écrit Blanche, le 3 avril 1912, mais tout est bien, je suis heureuse. Hier, très belle soirée. Le pasteur n'avait jamais vu salle de tempérance si pleine. Belle influence. Et me voici aux Ponts, dans le temple. A Malleray, j'ai logé chez le pasteur Gerber, qui a épousé la fille d'Alexandre Morel — une fleur exquise.

« 20 février 1914. Je rentre de l'Auberson, où j'ai eu hier une grande réunion dans le temple mis pour la première fois à la disposition de l'Armée du Salut. Splendide auditoire, beaucoup de jeunesse. C'était une grande occasion et le Seigneur a été avec nous.

« 12 octobre 1915. Ce fut très beau à la Chaux-de-Fonds. Trois mille personnes au temple et quarante-cinq âmes au banc des pénitents. Le cortège, l'après-midi, de quatre à cinq cents personnes, avec deux musiques, était une manifestation de salut avec ses placards ».

Chez le pasteur ! Dans le temple ! Le banc des pénitents dans un temple ! Une « sauterelle d'Egypte », une « Amazone » de « l'Armée (soi-disant) du Salut » « prédicillant » dans un temple et logeant chez un pasteur, horreur ! Et des pasteurs, *des pasteurs* ! sur des estrades salutistes ! Et une bannière suisse mêlée au drapeau des Booth ! Mme de Gasparin n'était plus là pour voir ces abominations.

UNE VOCATION
DE
CONDUCTRICE D'AMES

CHAPITRE VI

UNE VOCATION DE CONDUCTRICE D'AMES

Beati immaculati in via.

Psautne CXIX (Vulgate CXVIII), 1.

Sur tes sentiers brillera la lumière.

*A des fronts abattus tu crieras : « En haut ! »
Et Dieu secourra celui dont les yeux sont
abaissés.*

*Il délivrera même le coupable,
Sauvé par la pureté de tes mains.*

Job, XXII, 28-30.

Traduction Crampon.

I

BLANCHE A SON FOYER

L'épouse.

Nous connaissons l'ange combattant. Nous avons saisi le sens profond de sa vie publique, la vraie couleur de son ministère. Il est temps de l'étudier sous un jour un peu différent et de cueillir quelques « fioretti » dans sa vie intime, vie ignorée et pleine, semblable à ces endroits perdus et fleuris de la montagne vivaroise où elle repose. Nous arriverons

ainsi à nous faire une idée plus complète de son pouvoir comme éducatrice ou conductrice d'âmes. Plusieurs des choses que je vais dire remontent aux années 90, d'autres ont marqué les dernières années de la Commissaire. Mais, ici, l'ordre chronologique importe assez peu, et il vaut mieux réunir en un seul chapitre des traits, des réflexions, des lettres, des anecdotes qui, placés à leur date, troubleraient le rythme de notre récit.

« Depuis leur mariage, leur vie avait été une association de tous les instants, dans toutes leurs pensées, dans toutes leurs inspirations. Malgré les différences très grandes de leurs caractères — l'un était, pour ainsi dire, la contre-partie de l'autre — l'union du cœur et de l'âme chez eux était parfaite. Le Général, toujours sur le qui-vive, avait un esprit débordant de projets, une nature demandant l'action immédiate. Mme Booth avait une âme calme, pondérée, un esprit critique à l'analyse sûre ». Changez les noms, ces lignes de Blanche pourront s'appliquer à Blanche et à Albin eux-mêmes. William Booth, avec son enthousiasme contagieux, sa bravoure tambour-battant et tout son génie, eût pu sombrer par un défaut de discipline, par la faiblesse même de sa nature remuante et peut-être insuffisamment cultivée ; Catherine Booth, grâce à la chaleur de son amour et à la force de sa prudence, corrigea et compléta la rude individualité à laquelle elle s'était unie. Il y a de cela dans le cas des Peyron. Nous ne voulons pas diminuer l'homme qui, après avoir mené les campagnes de réveil dont il vient d'être question, fonda chez nous les œuvres de bienfaisance que

L'on va bientôt raconter, mais il faut avouer qu'Albin Peyron ne serait point parvenu à cet épanouissement de sa personnalité sans la femme qui lui apporta tous les soutiens et les courages de la vie. Sans Catherine Booth il n'y aurait pas eu d'Armée du Salut ; sans Blanche Peyron, Albin Peyron n'eût pas été l'animateur spirituel et social qu'il a été.

« Oh ! que tu m'as paru grande et belle ! Constamment je te vois comme au-dessus de la terre, avec ton noble visage. Tu es ma force. Je ne pourrai jamais donner ma mesure qu'avec toi. Que je me sens incomplet sans toi ! » Perpétuellement, il a besoin d'elle. « Si tu étais là, le Saint-Esprit aidant, nous ferions quelque chose. Ton absence m'écrase ». « Je me sens si pauvre, si vide, si indigne, si absolument incapable de diriger cette « Journée avec Dieu ». Il faudrait pourtant qu'elle marque dans l'histoire de nos âmes ». Il la consulte sur tout : les tournées, les réunions, la rédaction ou l'administration du journal, les mutations, le travail social, l'intendance, les finances, et toute sorte de choses pratiques. « Quelle grâce que nous t'ayons près de nous pour nous pousser quelquefois, nous retenir d'autres fois ! » Il a confiance en sa prudente sagesse qu'il dit « supérieure ». Il y a bien de la finesse dans les solutions qu'elle donne aux difficultés particulières qu'il lui propose. Elle écrit par exemple : « Ne t'arrête pas seulement aux mauvais côtés du personnel. Il doit en avoir de bons. Et tu t'appesantis trop sur l'incapacité de ceux qui t'entourent. Crois-en ma vieille expérience humaine et ma psychologie féminine. Comme dit Eva, « si

vous vous attendez à être assistés par des saints, vous ne le serez jamais ». Si tu fais sentir à X. son incapacité, il est flambé ». Dans une lettre où elle insiste pour que soit proposée au Général une augmentation du salaire des officiers du champ de bataille qui ne doivent pas se voir condamnés à mourir à peu près de faim, elle ajoute, non sans malice : « Je t'aime, tu es si bon. Mais tu es quelquefois un peu loin des réalités de la vie. . . comme les têtes couronnées ».

Elle lui donne des conseils de direction spirituelle. Il en sent la valeur et il en profite. « Ne crois pas que tous doivent faire les mêmes expériences au même moment ». Ferveurs et vives flammes chez Albin : L'Eternel a été avec moi comme un héros puissant, je ne me reconnais plus ». Dépression, abattement, sécheresse : « Le diable m'a accablé ». Blanche s'inquiète de ces impressions successives qui l'agitent, calme sa fièvre ou le redresse, le ranime. Il est en butte aux assauts du diable ? Mais elle aussi : « Je sens si peu spirituellement. Le diable veut me couper les ailes. Rien à faire, sinon à veiller et à prier. Tu dis : « Nos ailes repousseront-elles jamais ? » Je pense qu'elles repousseront, une fois qu'il faudra voler ». Elle voit en lui, d'aventure, un enfant. « Mon amour de « mère » t'aidera et mon amour de femme t'élèvera ». Elle intervient avec énergie, quand elle craint que son humeur ou sa chimère ne l'entraîne trop loin, car c'est l'un de ces esprits qui ont le plus besoin de garde-fou. « Que je souffre avec toi ! . . . Ne te mets pas sous la loi, jette-toi dans la grâce, la miséricorde intarissable de Dieu. Et puis,

si le tunnel est long, marche par le devoir, utilisant chaque occasion, visitant, travaillant, priant par devoir, si nécessaire. Réagis par ta volonté, crois-moi. . . toi qui es et qui sera de plus en plus mon ambition, ma gloire. Ecoute, sois bien ouvert quant à toute lumière nouvelle. Il ne faudrait pas qu'il y ait chez toi une résistance même irraisonnée et inconsciente quant à la vie divine en nous. Oh ! mon chéri, que ne puis-je t'aider ? Je prie pour toi, seule et au culte, et je suis convaincue que cette tournée portera des fruits, peut-être plus qu'une tournée facile et enthousiaste. . . J'attends une dépêche de toi, me disant que la gloire est dans ton âme ». Ceci enfin : « Je sais que je ne suis rien. Mais je te dis cela de la part de Dieu, sentant que tu es appelé à de grandes choses et désirant t'aider à y arriver ».

La mère.

Si Blanche Peyron fut, comme Catherine Booth, la compagne idéale, elle fut, comme Catherine Booth, une mère incomparable.

Ne voyez pas uniquement en elle une guerrière. « Notre fille Blanche est une ménagère accomplie », disait Manette, qui s'y connaissait. Elle savait prendre l'aiguille et raccommoder, elle savait tricoter.

— Vous, Colonelle ! s'exclamait une étourdie, lente à s'apercevoir que les humbles occupations où elle surprenait son chef étaient baignées de vraie poésie simple et pure, et que ces longues heures au foyer préparaient véritablement l'œuvre de Blanche Peyron, qui serait, sans cela, moins exquise.

A côté du devoir de la guerre, le devoir de la maison. Tous deux si impérieux, si sacrés. Concilier les responsabilités multiples de la vie apostolique avec les soins nombreux de la vie de famille et ne tricher avec rien. Problème. Conflits.

Les nécessités de la guerre du salut l'appelaient fréquemment à se séparer de ses enfants. « Du jour où je sentirai qu'ils souffrent de mes absences, écrivait-elle à ses sœurs en 1898, je n'hésiterai pas à m'absenter moins. Leur bien spirituel est, je le sens, ma première responsabilité. Ne croyez pas que mon cœur naturel me pousse à quitter mon intérieur, loin de là. Mais je désire me laisser guider par Dieu et les circonstances ». Son mari lui disait : « Dieu qui t'a consacrée prophétesse confirmera ta vocation et te donnera d'élever tes enfants pour l'apostolat. Pense à Mme Booth. Elle a été fidèle à sa vocation de mère et de guerrière ». Elle y pensait à la mère de l'Armée, qui mit constamment Dieu « en premier » dans tous les détails d'éducation de ses enfants. Elle lui ressemble en ceci également.

L'enfant appartient à Dieu. Tout enrubanné de rouge, dans une cérémonie spéciale qui s'appelle la présentation, il est « consacré au Seigneur et à l'Armée ». Sa destinée, c'est d'être un soldat. Il est un fils ou une fille du Régiment. Il fera partie de la Jeune Armée. On lui inculquera l'amour de la vie apostolique, l'ambition de gagner, non pas de l'argent, mais des âmes, l'horreur de toute boisson alcoolique, du tabac, de la toilette, des mauvaises lectures, des fréquentations mondaines. On n'en fera ni un petit monsieur, ni une petite demoiselle.

Blanche Peyron sut guider les siens, les retenir

ou les pousser de sa petite main à la fois si ferme et si douce. Imagination et sensibilité, elle les éleva « in hymnis et canticis », dans une piété riche et vibrante, s'efforçant d'imprimer sur le front de chacun le caractère divin. Les trois aînés se souviennent encore du cours d'instruction religieuse qu'elle leur fit. « Maman préparait ce cours avec un soin tout particulier, dit Emmanuel Peyron. Elle nous faisait déjà part de ses expériences religieuses et son visage s'illuminait en les évoquant. L'aridité parfois voulue du cours était atténuée par l'évocation de figures de chrétiens : aussi l'écoutions-nous avec avidité ». Glanant des fleurs ou des épis sur les collines de Judée et dans la plaine de Génézareth, que d'histoires elle leur contait ! Elle tressait pour eux de jolies guirlandes avec les « fioretti » des saints salutistes.

Ils tapaient des mains avec ardeur en chantant : « Jésus, mon Sauveur, sauve les pécheurs », mais ils trouvaient que c'était quelquefois bien difficile de servir Dieu et de plaire à Jésus. Elle leur expliquait que la prière aidait beaucoup, quand on avait des leçons à apprendre. « Ah ! tu n'as pas prié avant ta leçon, dit Renée à Irène, c'est pour cela que c'est dur ». (La maman avait prié avec Renée, tandis qu'Irène était à son piano). L'une des filles, par moments, désespérait. « Prie, oh ! prie pour ta petite fille. Je deviens si méchante que je ne sais que faire. . . Je prie, mais Dieu ne m'écoute pas, je ne reçois plus de consolation. Oh ! maman bien-aimée, réponds-moi ». Blanche Peyron ne haussait pas les épaules devant ce tourment d'une fillette de onze ans. Elle n'a jamais dit : « Cela

n'a pas d'importance ». Elle savait que l'enfance est remplie de profondes, d'amères angoisses, et que garçons et filles ont leurs combats, leurs incertitudes douloureuses, leurs tentations. Elle s'impatienta, un jour, contre un malheureux qui, dans un article sur les enfants, mignardait tout, parlant de petites luttes, petits cœurs. « Pourquoi pas petits péchés et petit salut ? » Les difficultés intérieures d'un enfant ne sont pas toujours petites, et quelquefois elles sont terribles. Blanche comprenait tous les drames d'un cœur d'enfant. « J'ai été amené, comme les fils de parents chrétiens, à lui avouer quelque faute, à lui faire quelque confession ; jamais de colère. Ce n'était pas par faiblesse, car personne plus qu'elle n'a eu horreur du péché, de la faute ; mais maman estimait qu'il était plus aisé de redresser par la douceur que par la dureté. Pour maman, oui était oui et non était non. Le péché était le péché, et elle ne trouvait pas de termes assez virulents pour le condamner. Mais, lorsqu'elle voyait sincère une repentance, profond un chagrin, elle jetait sur vous un regard d'amour qui était plus éloquent que tout au monde ».

Elle formait leur cœur à la compassion, leur disait des misérables : « Ce sont tes frères, ce sont tes sœurs. Il te faut les aimer ». Ils étaient toujours prêts à céder leurs sous. « Leur seule notion de la possession, c'est de posséder pour donner », écrit-elle, ravie. Ils ne grandissaient pas en égoïstes. « Je veux lui donner ma soupe », s'écrie le garçon qui aperçoit une pauvre vieille transie de froid au coin d'une rue. « Je ne sais pas encore ce que je m'achèterai », dit la fillette, huit ans, qui a reçu

cinq francs de Manette, sa grand-mère. Le lendemain, « elle me supplie de lui permettre d'acheter avec ses cinq francs de petites chemises pour la petite Isabelle de Clémence que nous avons pour quelques jours à la maison. Petite chatte, elle est délicieuse de tendresse pour les petits et les faibles. Alléluia ! c'est ce qu'il faut ». La même, à onze ans, réfléchit à ce qu'elle pourrait faire pour donner un peu de joie à une pauvre fille de la Villa Speranza, qui ne souriait jamais ; elle prit une carte illustrée et traça ces mots : « Chère Thérèse, je t'aime tant ». Ce fut comme une rosée sur ce cœur endurci par l'injustice humaine et la souffrance, et peu après Thérèse se convertit. Au retour du cinématographe, Alec, cinq ans — nous sommes en 1904 — annonce à sa tante Maria qu'il a en vue maintenant une bien plus grande joie. « Et qu'est-ce que c'est ? — La Semaine de Renoncement. — Ha ! fait la tante, ébaubie. Et pourquoi ? — Parce qu'on a que du pain à déjeuner et on donne de l'argent aux pauvres. J'aime tant donner aux pauvres ». Encore une fleurette, que nous tenons de Blanche elle-même. « Maman, dit Manu, oh ! fais une promenade à bicyclette avec moi, cette après-midi ? — Ah ! bien, Manu, dit Renée, crois-tu que maman est née pour cela ? » Sensation. — « Et pourquoi est-elle née, maman ? dis-je à Renée. — Pour aider les autres, murmure-t-elle. — Et toi, Irène, pourquoi es-tu née ? — Pour t'aider, me roucoulent les yeux bleus ». Jolis mots, qui fleurissent de soleil ces garçons et ces fillettes. Quel accent juste ! Ces choses-là forment des apôtres.

Elle les tenait dans les lignes de la droiture absolue, dans le culte de la vérité. Dire un mensonge, c'était « ouvrir au diable la porte du cœur ». Elle cherchait à les préserver de la mollesse et de la poltronnerie, qui rendent impropres à livrer les batailles de la vie. « Au retour d'une course au Grépon, une des plus fières aiguilles du massif du Mont-Blanc, je faisais part à maman des difficultés que j'avais éprouvées en escaladant ses parois ardues ; elle me dit aussitôt : « Mais quelle joie n'as-tu pas ressentie, lorsque, parvenu au sommet, tu as vu la terre et foulé ce roc si longtemps inviolé ! Ces joies ne valent-elles pas un sacrifice ? Cette conquête ne vaut-elle pas un renoncement ? » Maman est tout entière dans ces propos ».

Leur mère, c'était leur héroïne ; ils voyaient moins souvent leur père, toujours en l'air, toujours parti. L'un après l'autre, ils étaient gagnés à l'admiration ou à l'imitation de sa vie. « Devenir digne de mon Maître et de toi, quel idéal ! » Elle était la confidente de leurs désirs, de leurs aspirations, l'excitatrice de leurs efforts. « Nous n'avons pas de projet pour ton avenir, mon enfant aimé. Notre seul désir est que vous serviez Dieu. Ton père et moi avons été appelés dans l'Armée et nous n'échangerions pas notre place contre une autre quelconque. Mais à chacun Dieu montre la voie. Pour le moment, tu dois acquérir tout ce que tu peux et « te garder pur des souillures du monde », mon garçon chéri, servir Dieu franchement, virilement ». A un autre : « Même si vous n'êtes pas entièrement dans nos lignes, vous pouvez être un de cœur avec nous. Car *tu sais* dans le fond de ton

être que nous avons raison. Mais l'esprit subversif de mon fils chéri regimbe. Qu'il ne croie pas que je veuille le courber de force ». Elle les souhaite tous salutistes, et officiers salutistes, mais elle ne les courbera pas de force. « Ceci est l'œuvre de Dieu ». Ce qui importe, c'est qu'ils donnent à Dieu une place dans leur cœur, la première, qu'ils fondent leur avenir sur les bases de la vie chrétienne, faisant passer les valeurs spirituelles avant la recherche du bien-être. Aucun d'eux n'échappa aux influences divines. L'un des trois fils porta huit ans l'uniforme de l'Armée du Salut.

Les filles du Régiment.

La fille aînée, Blanchette — Blanche Minault, sa filleule et fille adoptive : les Peyron prirent avec eux, en octobre 1899, cette enfant de Paul et Berthe Minault — Blanchette, sentant brûler en elle la flamme apostolique, à l'appel mystérieux venu des peuples païens qui avaient tué son père, s'est mise au service de la Société des Missions évangéliques de Paris, et elle est partie, à vingt-quatre ans, pour le Gabon. Elle expose les dures fatigues, les épreuves qu'elle traverse.

« 21 août 1915. C'est la route royale, ma chérie : l'humilité, accepter le pire, ce qui nous est antipathique dans gens et choses, et recourir au Sang. Il y a l'acte de foi à répéter et la volonté à soutenir... Oh ! ma fille aimée, que j'aimerais t'aider, causer, prier avec toi ! Mais, courage, tu apprends, *plus* que tu ne crois. Dieu te forme, *plus* que tu ne le sais. Sois sévère pour toi : pas de faux-

fuyants quand tu sondes ton cœur, et puis remets-toi à Dieu. . . Que je comprends les difficultés de ton travail ! Mais il n'est pas vain. . . La tâche est surhumaine. Qui est capable ? Christ en toi.

« 9 septembre 1915. . . Les petites filles se souviendront de leur blonde institutrice qui les a aimées et qui a prié pour elles. Oh ! prie, ta main posée sur leurs petites têtes noires. Que ton cœur parle à Dieu pour elles. Elles n'oublieront pas ta main, ni ta prière. . . J'ai vu dernièrement de si merveilleux cas du soutien de Dieu pour des âmes abandonnées à Lui. . . Demander simplement, mais, avant cela, il faut s'abandonner simplement ».

Blanche Minault, au bruit infernal des tam-tam de Baraka, répondait : « Tes paroles, tes conseils de lutter jusqu'au bout sans transiger, redis-les moi encore. . . Ma maman si tendrement aimée, ton invisible présence est avec moi dans ma chambrette, douce, apaisante, vivifiante. . . Ah ! si tu savais comme je désire ta sagesse, parfois ! » Bien qu'elle ne fût point salutiste, elle s'efforçait de faire « œuvre de salut, comme une officière », lorsque la maladie l'obligea de rentrer en France.

A douze ans et demi, Irène se risquait sur le champ de bataille, autrement dit vendait le journal de porte en porte, chantait dans les cours des maisons de Milan, et Railton, qui passait par là et qui la vit faire, d'applaudir. Plus tard, en compagnie de sa sœur Renée, elle franchissait le seuil des cafés de Lausanne ou visitait d'affreux taudis. Blanche écrivait de sa fille : « Une jolie description d'Irène : Olive Booth disait à une dame : « Elle a un cœur de lys ». Que c'est vrai ! . . . Elle est bien un lys

des champs ». Et encore : « Elle ne pense jamais à elle-même... C'est ma mère, mon unique, incomparable mère en jeune fille française ».

« La vocation d'officière, disait Irène à ses parents, vous nous en avez montré la lumière ; sa noblesse a pénétré mon être entier ». L'École Militaire de Londres. Elle promena dans les « slums » sa cocarde de carton « Dieu te cherche », tint des réunions au coin des rues, debout sur une caisse empruntée dans un magasin. Nommée sergente de l'École Militaire, elle eut de grandes responsabilités, avec sa brigade de vingt à trente cadettes à conduire. A Paris, la Capitaine Irène Peyron inaugura dans les cours des cités de la Villette, le dimanche matin, des réunions, fit la réclame, une concertina dans les mains, mena des cadettes en cortège, drapeau déployé, aux foires des boulevards extérieurs (« Cette pierre servira d'estrade ; je vais leur parler », et son message n'était ni embrouillé ni languissant), mena des cadettes, avec non moins de maestria, en des lavoirs — comme faisaient sa mère et Nadine Schindler en 1890 — aux environs de la place d'Italie. « Wonderful », murmurait Blanche Peyron. Mais c'était elle et son mari, qui avaient fait, humainement parlant, d'une enfant timide et craintive, l'apôtre de cette prédication d'une si jolie puissance d'attaque. Pas d'officière plus authentiquement salutiste qu'Irène Peyron au visage brillant de douceur, d'intelligence et de volonté.

Très spontanée, vibrante, cœur qui se fondait de pitié protectrice pour les faibles, Renée quitta, à son tour, la maison. « Renée veut donc entrer dans

l'Armée. Le sacrifice pour moi est immense. La solitude se fait de plus en plus ». Car Blanche souffrait de plus en plus de sa surdité. « Pour que maman se trouvât moins seule et pour qu'elle fût aidée, songeait Irène, il faudrait que la petite se consacrat définitivement ». La petite, c'était Jehanne, dite Fifi, l'exubérante Fifi aux yeux noirs si vifs, à la gaieté éclairante, au grand rire. Une petite mondaine, Fifi. « C'est tout moi, quand j'avais son âge », disait la mère. La famille entière priait pour la conversion de Fifi. « 6 décembre 1915. Je t'envoie une Jeanne d'Arc, espérant que tu comprendras un jour ce que sont ces « voix », que nous pouvons tous entendre et ce que la France attend de ses femmes de demain ». (C'est en souvenir de l'héroïne qui incarna miraculeusement l'esprit de la vieille France, qu'elle l'avait appelée Jehanne.) En 1916, à Orbe, dans une mission d'Albin où l'action de Dieu était puissante, une Sergente dit à Fifi : « Ne veux-tu pas te convertir, Fifi ? — Flûte ! » répliqua la petite qui, un quart d'heure après, sanglotait au banc des pénitents. Dieu parla surtout par la bouche d'Irène, la grande sœur, et le glaive de feu transperça le cœur de Fifi. Revenue de Londres, la Capitaine Renée se battit à Lyon, comme autrefois Blanche Roussel. Apprenant qu'elle avait été suivie par une foule hurlante, qu'avait ameutée un ennemi de l'Évangile dans le quartier de la Croix-Rousse, Blanche et Albin remercièrent Dieu d'avoir choisi leur fille pour porter son opprobre. Nancy après Lyon, puis Strasbourg. Puis le mariage avec le plus jeune fils du Général Bramwell Booth, avec Wycliffe Booth,

sous l'œil du Tout-Paris. (Dans une rumeur d'alléluias, les éclairs de magnésium bombardent impitoyablement le couple ; mais qui vous plaindrait, Wycliffe ? la mariée est charmante, souriez...)

Jehanne prit son vol, elle aussi. Blanche la donna, comme elle avait donné les deux autres. Fifi poursuivait ses études de garde-malades et voyait bien des misères. « Je me souviens de ces soirs où je rentrais bouleversée, et je disais : « Pourquoi ces pauvres femmes meurent-elles sans amour ? » Maman essayait de me consoler et elle créait en moi une vocation ». Départ pour l'Ecole Militaire de Londres. Les yeux brillants de bonheur et d'émotion, Fifi s'engagea dans le chemin royal. « 28 août 1924. Je commence une vie plus belle, plus noble, car elle n'aura plus moi comme but, mais les autres et l'avancement du règne de Dieu sur la terre ». Puis, Fifi épousa le Capitaine A. Matthyssens. Avec son mari, elle écrit actuellement une belle page d'histoire missionnaire au Congo, sous le drapeau Sang et Feu.

Il faudrait un volume pour les peindre, ces filles du Régiment. Rien de plus éloquent que la carrière des filles Peyron, je veux dire qui nous montre mieux la puissance éducatrice de Blanche.

La conduite des trois fils pendant la guerre mondiale n'en dit pas moins long à ce sujet. Nous allons atteindre le fond héroïque de cette âme, la voir achever son œuvre d'éducation, en s'élevant par la souffrance à une poésie qui n'est pas de la terre.

II

LA FRANÇAISE

Le don à la patrie.

Tous les trois, casqués de fer, allèrent au front. Comment ils firent leur devoir, j'abrège à regret ce morceau. Mais je veux retenir la fierté et la gratitude maternelles de cette Française qui aurait pu, au mois de novembre 1918, faire siennes les phrases de Julie Lavergne écrivant de ses fils en 1871 : « Pas un de mes enfants n'a pâli, n'a reculé d'une ligne. L'incendie, l'explosion, les obus et les balles, rien n'a effacé de leurs chers visages la sérénité des enfants hébreux dans la fournaise. Ce sont de vrais chrétiens, de vrais Français. Alléluia ! »

Ils avaient de qui tenir.

Blanche sentait la douce France, d'une manière charmante et forte, naïve et profonde. En Suisse, en Italie, elle éprouvait une « nostalgie de la France », « une languitude », un besoin de Paris. Paris, les pierres lui en étaient chères et sacrées : « le seul endroit où je sois at home ». « Apporte-moi un peu de terre des Tuileries ». En décembre 1906, à Livourne, elle alla vers la mer, pour « voir une vague venant de France ». Elle était née patriote. Elle aimait toute la France : la France des cathédrales et la France de saint Louis, la France de Jeanne d'Arc, la France de Pascal et de Fénelon,

aussi la France huguenote, tout ce passé protestant qui avait mis dans son cœur l'amour des saintes résistances et la passion de la justice. « La France est grande, grande ». « La France ne meurt pas ».

Il est vrai que « ce sont les ténèbres », écrit-elle au mois de décembre 1914. Et encore, en style biblique : « La terre est déchirée », elle « se brise », elle « chancelle comme un homme ivre », parce que « son péché pèse sur elle ». « Oh ! l'horreur de tout cela ! » dit-elle à Evangéline Booth. Et à Blanchette : « On ne vit plus. Que dirai-je ? On va, on vient avec une douleur sourde, lancinante, on se réveille la nuit, et la pensée est là, et on prie le soir, la pensée est toujours là. Mais on comprend maintenant que cela peut durer peut-être un an, peut-être plus, et il faut travailler, consoler, élever les enfants ». Elle ne reste pas inactive. « Les jours volent malgré la lourdeur du cœur, et il y a tant à faire. La Suisse est un intermédiaire béni, et on vient à nous pour tout : évacués, prisonniers, etc. Nous établissons des listes de prisonniers et le Bureau des Alliés m'envoie à tout instant des paquets. En Suisse romande, la générosité et l'amour pour la France sont sans bornes ». « Nous continuons à avoir ici des temps de bénédiction, écrit-elle à Evangéline (je traduis, toutes ses lettres à Evangéline sont en anglais), de grandes heures avec des foules, des âmes, un travail auprès des jeunes, qui donne de belles espérances ; mais, je l'avoue, mon cœur, mes prières sont dans mon pays ensanglanté, où tombent, jour après jour, les plus magnifiques enfants ». La fidélité de Dieu, « voilà la lumière, la seule à travers ces ténèbres ». Et la

chrétienne porte à Dieu toutes ses angoisses. Elle copie « cette ligne divine » du livre d'Ésaïe, d'après la version Crampon : « Dans toutes leurs angoisses, Il a été en angoisse ». « Parole insondable dans l'amour et la compassion qu'elle exprime. Chaque fois que je la relis, mon cœur adore ». Elle se jette éperdument sur ce cœur humain de Dieu. « Je ne veux être ni privilégiée ni épargnée, mais je bénis Dieu pour Sa compassion ».

Ses fils partent, l'un après l'autre, « tout est bien, je l'ai donné », et ses neveux, et la menace qui pèse sur tant de vies qui lui sont chères broie son cœur. Elle pleure souvent. Mais, au-dessus de ses deuils, de ses souffrances — Pierre Minault tué, et Albert Dautry, le mari d'Adrienne Minault, et des familiers de sa demeure, tués aussi ou disparus, et un de ses fils blessé — au-dessus de toutes ses douleurs personnelles, elle met pieusement sa volonté patriotique, et son espérance ne vacille pas, cependant qu'elle tient fixés sur la terre sanglante, sur la nuit pleine de mort, sur le feu, des yeux rassasiés de détresse. Elle ne se sentit jamais le droit de demander à Dieu de ramener ses fils du front.

Son patriotisme, elle l'avait communiqué à ses filles. « Irène va admirablement, écrit-elle à Blanchette. Voici le dernier spécimen de ses réunions en plein air (à Londres) : « La cadette, qui est française, va parler », dit la Capitaine. Le silence s'établit. Irène, la douce Irène : « Hommes qui m'écoutez, savez-vous quel est votre devoir ? . . . Vous engager et aller vous battre pour votre pays ».

Cet ardent patriotisme n'avait, du reste, rien

d'étroit. Blanche Peyron reconnaissait toutes les grandeurs. « 1er août 1915. Tu liras dans le *Cri* le récit de la mort d'un de nos officiers salutistes de Suisse, tué à Arras, je crois, au service de sa patrie, l'Allemagne. Il laisse veuve et enfant. Sa parole à sa femme : « La mort ne peut tuer » est si belle ». Et elle affirmait : « Aimons, envers et contre tous. La haine n'est pas française, car elle ne peut que détruire. J'ai été frappée de l'absence de haine chez les blessés ».

Elle achève de se peindre elle-même dans les lettres qu'elle écrit à ses fils. En voici quelques fragments.

Anthologie.

A son aîné, Emmanuel, aspirant au 124^e régiment d'infanterie.

« 6 juillet 1915. La leçon de patience et de foi commence pour toi et pour nous, fils chéri, mais tout est bien. Dieu ne permettra rien de plus que ce qui sera bon, car « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu ». Je me le redis, je le crois, je veux le vivre. Tu es où le devoir te veut, où l'amour de la patrie t'a placé, tout est bien. Dieu veille. Nous lui faisons à ton sujet des demandes précises.

« 9 juillet 1915. Jette un cri à Dieu avec foi... Dieu exauce. Oh ! Manu, comme je le sais !... Adieu, mon fils aîné, mon don à la patrie tant, oh ! tant aimée.

« 28 juillet 1915. Je vais prier spécialement pour que tu puisses amener une âme à Dieu...

Parles-tu avec tes hommes, ou êtes-vous trop fatigués ?

« 1er août 1915. Ta carte parlait de moments sombres... Je comprends, et cette nuit, réveillée longuement, pendant des heures, j'ai prié pour toi. La solitude morale doit être très grande, mais Dieu ne permettra pas que tu sois tenté au-delà de tes forces.

« 4 octobre 1915. La prière monte constamment. Oui, Dieu bénira ta vie, ton exemple. Si tu peux t'arrêter près d'un mourant, tu lui parleras de Jésus-Christ, tu prieras avec lui, quand ce ne serait qu'un instant, et tu sauveras ainsi des âmes... Je demande constamment à Dieu de t'épargner de trop grandes angoisses morales et physiques.

« 8 octobre 1915. Nous avons décidé, papa et moi, en reconnaissance à Dieu pour t'avoir préservé (l'aspirant Emmanuel Peyron fut grièvement blessé en octobre 1915) d'envoyer mille francs à Fornachon, Commandeur territorial de l'Armée du Salut en France. Je sais que tu en seras heureux. Pour nous, c'est une joie immense ».

A la Commandeur Evangéline Booth :

« Nantes, 6 décembre 1915. Ma bien-aimée, je t'écris de France — la douce France, comme on disait autrefois, l'héroïque France, plus que jamais aujourd'hui. Je suis venue voir mon fils, qui a été grièvement blessé de six éclats d'obus, mais préservé par Dieu, alors que le même obus tuait à droite et à gauche. Maintenant, il est remis, à peu de chose près, quoique le poumon gauche ne soit pas tout à fait en bon état, et, dans un mois probablement,

il retournera au front, avec Dieu à ses côtés. Il est là, près de moi, si beau, si heureux et paisible. Dans cette ville de l'Ouest, près de l'océan, nous avons quatre à cinq jours de tranquillité devant nous. Je lui ai apporté ta dernière précieuse lettre, et il vient de la lire, et son cœur l'a comprise, cette belle précieuse lettre qui te ressemble tellement, et que toi seule pouvais écrire ».

(Evangéline, qui fut une amie aussi généreuse que fidèle de la France, disait, dans cette lettre du 14 septembre, d'une intensité si aiguë, et que nous regrettons de ne pouvoir donner tout entière : « Je crie au ciel nuit et jour, pour que Dieu, d'une manière passant l'intelligence humaine, se manifeste dans la tempête de sang et de désespérance pour amener la paix. Je suis heureuse que le cher Général, mon bien-aimé père, ne soit plus de ce monde, pour voir pareille chose : ceux-là qu'il avait ralliés, groupés et, par la grâce du Christ, sauvés pour le service des frères, tous ceux-là contraints d'accomplir la besogne de mort, oh ! pareille chose aurait brisé son cœur ! Je voudrais pouvoir les protéger, tes fils, de mes propres bras, et consoler ton cœur. Mais je crois que Ses ailes couvriront leurs têtes — les ailes tutélaires du Tout-Puissant — et qu'ils sortiront de là indemnes. Bénis soient-ils. Envoie-moi leur photographie en uniforme ».)

A son fils Albin :

« Nantes, 6 décembre 1915. Je pense beaucoup à toi en voyant les petits bleus de la classe 1916, qui déambulent dans la ville : des petits gars

bretons aux yeux bleus et à l'air enfant, mais solides et robustes... *Manu* est superbe. Le docteur lui disait hier qu'il avait rarement vu un sang si rouge. Les blessures sont très belles, dirait le chirurgien ».

A son fils Emmanuel :

« 24 décembre 1915. J'aimerais te demander de donner la dîme de ton prêt à Dieu ».

A son fils Albin, soldat au 99^e régiment d'infanterie :

« 22 février 1916. Tu nous demandes conseil au sujet de la prière dans la chambrée. Je crois que tu dois maintenir, ne serait-ce que pour le principe, pour le témoignage à rendre au Christ jour après jour, la prière à genoux au bord de ton lit. Tôt ou tard, les conversations se tairont, et les blasphèmes.

« 27 février 1916... Un cœur pur, vainqueur du péché, gardé dans tous les milieux, puisses-tu le rechercher, le recevoir, fils chéri. Quel bien tu feras autour de toi ! »

A son mari :

« 9 janvier 1917. La lettre de *Manu* te fera adorer Dieu. Oh ! quelle grâce ! Dieu le prépare. Est-ce pour la vie ou pour la mort ? »

Irène à son père :

« 11 février 1917. Alec est donc parti, ce matin, confiant, heureux. C'est une grâce de sentir qu'il ne réalise pas encore les horreurs de la guerre ».

Blanche à son fils Alexandre, canonnier au 11^e régiment d'artillerie à pied.

« 1er mai 1917. Alec, « le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché ». *Crois-le*, ne déshonore

pas Dieu par ton doute. Sa compassion dure à toujours. Le diable veut t'abattre à tout prix, Jésus-Christ veut te relever, te délivrer...

« 28 mai 1917. Mon Alec, comme ton écriture s'améliore ! Je sens que tu pries pour tout. Le trait est net, la fioriture s'en va. L'esprit devient limpide et l'âme forte, j'en suis sûre. Alléluia ! »

A son fils Albin :

« 13 juin 1917. As-tu *Sentinelle*, où en est la nuit ? *Le matin vient*, une merveilleuse version d'un choix de psaumes faite dans les tranchées par deux officiers ?...

« Dimanche 8 juillet 1917. Mon petit, ...sais-tu que Manu est là ? Vendredi soir, j'étais sur le balcon, quand je vois un jeune officier à l'allure familière, gourdin à la main. Il n'y a que Manu qui conserve son pas d'alpiniste à Paris ! Je vais l'attendre à l'ascenseur, et j'entends sa première parole : « Binou est là ? » Cher fils, je ne sais qui sentit le plus le désappointement, de lui, de moi... ou de toi. Mais « c'est la guerre... »

A son fils Emmanuel, sous-lieutenant au 125^e régiment d'infanterie :

« 13 juillet 1917. Alec est en bel artilleur bleu foncé, très chic.

« 31 août 1917. Binou nous écrit une jolie lettre de la tranchée. Quel cher garçon ! Il a emporté ses livres dans sa cagna : les *Sources* de Gratry, la *Biologie humaine*, un ouvrage d'algèbre, etc... »

A son fils Albin :

« 16 septembre 1917. Quelle nuit merveilleuse ! A trois heures, j'étais sur mon balcon, et je pensais

que tu regardais peut-être ces merveilleuses constellations. Nous as-tu demandé un livre d'astronomie ? Vraiment, avec Job, on peut dire : « Il met un sceau sur les étoiles, seul Il étend les cieux... Il a créé la Grande Ourse, Orion et les Pléiades, et les étoiles des régions australes. Il fait des choses grandes et insondables ». . . Et ce Dieu merveilleux est notre Dieu, mon Binou, notre ami et Père. Oh ! qu'Il vienne à notre aide !

« Le Général Bramwell Booth nous a écrit personnellement une affectueuse lettre de remerciements pour les cinquante mille francs attribués à l'œuvre de Dieu. Tout ceci nous sera rendu par Dieu au centuple, enfants chéris.

« 22 septembre 1917. Mon fils aimé, nous recevons ta lettre nous relatant les heures tragiques du 16. Cher fils, oui, nous nous habituons presque à la bonté de Dieu vis-à-vis de vous, et aujourd'hui nos cœurs l'adorent et s'humilient. Mon Binou, tu as passé des heures affreuses, et je sens bien des choses que tu ne dis pas. Tu as fait tout ton devoir. Dieu le sait, cela suffit... Adieu, mon enfant, ta mère reconnaissante te serre sur son cœur. Maman.

« 24 septembre 1917. Nos cœurs se tiennent devant Dieu. Je ne veux laisser entrer ni angoisse ni crainte, et je supplie Dieu de te garder en sa *parfaite paix*...

« 28 décembre 1917. Nous avons rappelé à Dieu Sa fidélité vis-à-vis des Hébreux dans la fournaise. Nous Lui avons demandé de te la faire sentir... Albin, regarde à Dieu, ne te sépare pas de Lui par l'amertume ou le doute. *Il est*, et rien de ce que vous souffrez n'est perdu. Il y a des lois morales

inconnues : rien ne se perd, pas plus dans le royaume moral que matériel.

« Dimanche 30 décembre 1917. Vingt heures sur vingt-quatre dans l'obscurité ! Chers hommes, vous tous, êtes aimés ! Mais pour toi une lumière aura lui, tu auras pris un nouveau contact avec Dieu par Jésus-Christ... Je t'envoie le beau texte qui m'a bénie, ce matin. Psaume 144/14, version Crampon : « Qu'il n'y ait à nos murailles ni brèche ni issue ». Oh ! que nos âmes soient gardées, n'ayant ni brèche ni issue. Qui peut comprendre cette parole mieux que vous ?

« 2 janvier 1918. Rien de toi, mais mon cœur attend dans la foi. Rien depuis le 27, jour précédant l'attaque.

« 22 avril 1918. J'espère que tu pourras étudier ta Bible au repos. Lis les Psaumes, tu y trouveras tant de force ; et apprends-en des passages qui te reviendront dans la détresse. Rien ne remplace cette source de vie ».

Albin Peyron, à Manette, sa mère :

« 11 avril 1918. Alexandre a assuré, tous ces temps-ci, des liaisons, dans des circonstances tragiques. Il a vécu dans l'ombre de la mort. Jeudi dernier, un gros éclat d'obus l'a frappé sur le rein gauche, l'a renversé... Littéralement tordu en deux et incapable de remonter sur sa motocyclette, il a pu, clopin-clopant, assurer, toute la journée, son service de liaison... Quelques jours avant, il avait traversé des zones de gaz dangereuses ».

Blanche à son fils Albin, aspirant, pilote aviateur :

« 6 novembre 1918. Oh ! quelle responsabilité, si la guerre se termine et que notre famille reste intacte ! Vous vous devez à Dieu et au monde, fils tant aimés, parce que *nous vous* avons donnés et parce que *vous vous* êtes donnés ».

Coupons court, et n'ayons pas la naïveté d'ajouter nos commentaires à l'enlevante beauté de ces lettres, qui font pénétrer aussi avant qu'on peut le désirer dans l'âme et dans la pensée de Blanche Peyron.

III

LA MERE DE L'ARMÉE DU SALUT

FRANÇAISE

Direction spirituelle.

Le lecteur l'aura remarqué, les lettres citées dans ce chapitre, relèvent toutes de la conduite des âmes. Je voudrais ici, avant d'aller plus loin et de raconter quel guide expérimenté elle fut pour ses pénitents et pour les membres de la famille salutiste, mettre en relief brièvement les caractéristiques de sa direction spirituelle.

L'Armée du Salut mérite une place dans l'histoire de la direction.

N'est pas directeur spirituel qui veut. Le premier salutiste venu, tout comme le premier prêtre venu, est confesseur : il entend l'aveu des

fautes au banc des pénitents, se rend compte des dispositions ; c'est le gros ouvrage. A la vérité, la plupart du temps, il ne se borne pas là, il devient aussi, ou s'efforce de devenir, directeur et médecin spirituel ; c'est l'œuvre chrétienne essentielle, la besogne la plus délicate, la plus rare, la plus difficile de toutes. Si la prédication exige des dons, la direction en réclame plus encore. On ne s'improvise pas conducteur d'âmes. La direction est un charisme, et l'Esprit souffle où il veut.

La puissance de Blanche Peyron se manifestait dans le contact personnel, immédiat, d'âme à âme. C'était l'individu qu'elle avait souci d'atteindre, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen de secourir efficacement le monde que de gagner les âmes individuelles. « Son ministère par excellence », suivant la Brigadière L. Heuscher, et qu'elle sut pratiquer avec maîtrise. Son génie secret. « C'est cela qui est la joie de la vie : suivre les âmes une à une, et les voir arriver au Sauveur ». Et c'est cela seul qui compte et qui reste : cette âme sauvée, sanctifiée, et celle-là, et celle-là, et cette autre, — « et non pas ce qu'on a pu dire ou faire ». S'occuper de cas particuliers, créer des caractères, des personnalités. Eveilleuse ou redresseuse d'âmes, jardinière d'âmes. Aussi préférait-elle au lustre extérieur de sa carrière dans la bruyante Armée, la splendeur cachée du ministère qu'elle exerçait.

C'était sa conviction : en chaque créature Dieu a mis une part de Lui-même, l'étincelle qu'il importe d'atteindre. Donc en chaque créature, si souillée soit-elle, gît un motif d'espérer. Mais, comme les âmes sont différentes les unes des autres,

que le drame de celle-ci n'est pas le drame de celle-là, et qu'elles ne se rendent pas à toutes les raisons mais à une, il faut, afin d'être capable de débrouiller les divers cas et de varier le traitement nécessaire selon les personnes (s'y prendra-t-on avec l'ours comme avec la colombe, avec la jeune fille bien élevée comme avec le clochard ?) il faut les regarder, ces âmes, de très près. Sensibilité d'antennes aiguë, divination, Blanche les mesurait, les jugeait, distinguait le son que rendait chacune d'elles, sentait l'odeur qui s'élevait de chacune d'elles, voyait, comme dit sainte Chantal, « danser l'amour-propre » de celui-ci ou de celui-là, décelait les illusions et les sophismes. Sagacité comparable à celle de Catherine Booth dans le discernement des esprits et des caractères. Sa grande camarade des premières années de lutte, Mme Nadine Berthoud-Schindler, a noté « ce don qui n'était qu'à elle de lire au fond des cœurs, de découvrir où ça clochait ». Et l'une de ses secrétaires, en ses dernières années, Mlle Marguerite Vuille : « Je me souviens de plusieurs occasions où elle me dit : « Je sais très bien ce que vous pensez ». Et elle exprimait exactement l'idée qui avait traversé mon esprit. Je n'avais pourtant rien dit et je ne croyais pas du tout que ma pensée se fût reflétée d'une manière quelconque sur mon visage ». Il était quasi impossible de ne pas lui dire tout, et elle comprenait à demi-mot. « On aurait dit que la surdité dont elle était affligée avait accru sa facilité de perception », déclare son fils aîné.

En elle une chaleur de sympathie unique. Mais, pour si optimiste et compatissante qu'elle fût —

médecin tant mieux, elle avait cet optimisme réconfortant, trait essentiel de toute direction salutiste — elle ne devenait jamais faible ni complaisante. Elle aurait eu horreur de mettre, selon le mot qu'elle a souligné dans sa Bible, des « coussinets » sous les coudes des pécheurs, de « surprendre » ainsi ou trahir et « tuer les âmes ». Elle disait invariablement et réclamait en toute circonstance la vérité. « Une jeune femme, raconte Mme Berthoud-Schindler, nous déclarait s'être convertie. Elle était fort coquette. Blanche la tourne, la retourne, devine que Madame ne veut pas d'enfant, et aussitôt lui parle énergiquement d'interdit. Au bout de trois quarts d'heure : « Alors, c'est moi qui manque, et non pas mon mari ? — Mais certainement, c'est vous ». Elle avait tôt fait de placer la dame ou le monsieur genre « pécheur aimable » en face du mal mis à nu sans ménagement et où elle portait le bistouri : elle était un chirurgien et ne craignait pas de tailler dans le vif. Son travail de direction eût croulé, pensait-elle, si elle n'eût fait comprendre au converti la rigoureuse doctrine du renoncement, de l'abandon à Dieu, que tous les directeurs spirituels considèrent comme le fond même du christianisme. Aussi habile à dissiper les tourbillons de poussière dans certains esprits pour les forcer à la vivifiante inquiétude, qu'à dépister ces humilités d'une vanité incroyable ou ces conversions orgueilleuses de gens — nouveaux riches de la foi — pressés de croire l'étape franchie. Rien de vague, ni d'imprécis dans son enseignement. Si elle s'abstenait généralement de toute controverse, elle ne ménageait pas certaines doctrines qui,

telle la « Christian Science », supprimèrent le péché et anéantissaient l'œuvre rédemptrice du Christ ; à son avis, ces doctrines provenaient « d'en bas », du royaume des ténèbres. En matière de vérité ou de morale, elle ignorait les nuances.

— Mais vous êtes intolérante, lui reprochait Lazare Weiller avec un joli sourire, au début de leurs relations en 1892. Si vous aviez un peu plus d'élasticité...

Et la fille de Mary Roussel, ric-rac, sans barguigner :

— La morale, ni les principes, ne sont élastiques.

Dix jours après, voilà qu'elle parle des idées de Renan, qui venait de mourir.

— M. Renan était l'un de mes amis les plus chers, lui dit Lazare Weiller de sa voix musicale, et il ajouta qu'il n'avait « jamais connu de nature plus noble et plus généreuse ».

Blanche détestait Renan, ne pouvait supporter cette incurable sérénité du grand homme. Elle était pour « ceux qui cherchent en gémissant ». « Où sont-ils ? » se demanda-t-elle avec tristesse, en quittant, ce soir-là, l'aimable Lazare Weiller. « Albin, qui sera sauvé en France ? »

Il n'est nullement besoin d'y insister, tout était apprécié, jugé, à la clarté des paroles révélatrices de la Bible. Blanche Peyron nous offre le type d'une direction essentiellement biblique. La Bible lui était toujours présente, et elle y trouvait une réponse à tous les cas de conscience. Et après la Bible, la prière. Blanche avait médité mûrement, longuement veillé les instructions pastorales ou les suggestions qu'elle distribuait. Elle s'était mise à

genoux « avant et après », comme dit Pascal, s'anéantissant devant le Seigneur, pour être remplie de Sa grâce, dans l'assurance invincible d'un cœur pur. « L'assurance d'un cœur pur, écrivait-elle à Isabelle Mangin, c'est là notre force, notre arme par excellence », la force et l'arme d'un guide spirituel authentique. « Albin, combien je sens que nos mains doivent être pures pour obtenir le salut de ces bien-aimés ! » Elle comptait moins sur elle-même, sur sa science psychologique ou sa prudence, que sur les conseils et la conduite de Dieu ; elle entendait mener les gens par la lumière divine et non par la sienne propre. Elle se livrait au Seigneur, seul véritable Directeur auquel nul ne peut se substituer, elle voulait être entre les mains du Christ comme un instrument dont il se servirait.

Gens cultivés et « Pots cassés ».

Blanche Peyron retint sous son autorité des gens cultivés, jeunes ou vieux. Elle savait leur parler net et les frapper au vif. Suivant l'image de la Générale Evangéline Booth — voir la préface de ce livre — elle avait le mot qui, tel une flèche dans une cible, enfonce la leçon droit au cœur. Ses paroles étaient originales, pleines de saveur, quelque peu redoutables parfois, ou lapidaires. Un jeune pasteur, qui lui confiait son désir de se marier, passait en revue les jeunes filles, n'en trouvant aucune d'assez noble souche, et Blanche Peyron de lui lancer ce trait : « Il vous faut une fille du Roi des rois ».

Elle compta bien des pénitents parmi ces jeunes

qu'obsèdent tant de problèmes, ces adolescents que sollicitent tant de convoitises, parmi ces étudiants, ces lycéens, garçons ou filles, égarés dans les broussailles d'idées ou de passions et qui ont besoin de se confier ou de se confesser. « 29 juin 1916. J'ai eu hier soir, de huit à dix, une émouvante entrevue avec le jeune B., étudiant en médecine, qui avait perdu la foi en Jésus-Christ. Ce fut saisissant de l'entendre prier, encore et encore, jusqu'à ce qu'enfin il pût dire : « Sauve-moi, au nom de Jésus ». Que Dieu le visite ». Elle aime ce « fils de l'aurore », Robert Jalaguier, tombé en héros au printemps 1918. « Hier soir, avec Robert et Odette, écrit-elle à son fils Albin, le 30 décembre 1917, j'ai prié pour toi, pour vous tous, avec foi et larmes. R. Jalaguier est un précieux garçon, un de ces jeunes gens vers qui mon âme va, parce qu'ils vibrent et cherchent. De nouveaux horizons se sont ouverts pour lui, je crois ».

Elle eut parmi les gens du monde sa clientèle d'âmes travaillées et chargées. L'intelligente Mlle M. « n'avait, dit-on, jamais aimé personne et était bien résolue à ne pas m'aimer, et puis ç'a été le contraire » : cette nature fermée se déplia et s'épanouit, et le bien naquit en elle, comme un bouton d'or se lève dans la prairie. « N'est-ce pas beau, écrit encore Blanche, de voir Mme L., une femme si distinguée, réclamer toujours plus de prières, le seul moyen, à son avis, pour amener un apaisement ? Une femme qui fait de la philanthropie depuis vingt-cinq ans et qui se meut dans la haute société financière et politique ». (Mme L. devint et demeura jusqu'au bout l'une des plus

intimes amies de Blanche Peyron.) « Elle a, chez moi, prié Dieu de bénir mon foyer solitaire. Je garde ses paroles et son geste comme un trésor » ; c'est une grande romancière, L. D. M., qui s'exprime ainsi. « Nous pouvons vivre des heures chrétiennes, disait un jour Pierre Hamp. Moi, j'ai vécu des minutes chrétiennes, et celles-là, je les dois à Mme Albin Peyron. J'ai appris que la créature humaine ne finit pas à son épiderme, qu'elle peut avoir un rayonnement ».

A ses yeux, c'étaient des perdus, ces intellectuels que sa lumière attirait, des perdus, tout autant que les hommes les plus dégradés ou que les femmes perdues. Comme elle voyait en chacun d'eux l'étincelle divine, elle s'intéressait à eux, considérait chacun d'eux comme un cas.

Aux natures déformées par le dressage à la mode elle préférait de beaucoup les êtres frustes, farouches, les « Pots cassés », analogues à ceux qu'a décrits Harold Begbie. Nous avons dit son action sur les tapageurs ou les voyous. Dans son œuvre d'apprivoisement, de charité ou d'éducation, elle se montrait la sœur, en toute franchise, du plus grossier. L'âme humaine comptait seule. « Genève, 26 avril 1911. J'ai pu prier et pleurer avec une pauvre fille sortant d'une maison infâme et que Dieu a cherchée jusqu'à ce qu'Il la trouve. J'ai été heureuse en ces instants ». Blanche respectait les misérables, non point de haut, par condescendance ou calcul, mais délicatement, pour les vertus qu'elle espérait réveiller en eux. Elle eut, toute sa vie, une courtoisie sincère vis-à-vis de l'être qu'elle voulait animer de sa fraternité

libératrice, quel qu'il fût. Il n'était pas rare qu'un salutiste de soupe ou qu'un finassier aux pieuses paroles la dupât. Le cœur de l'homme est désespérément malin, les gens n'aiment pas qu'on les sauve. En voici un qui va succomber. Échec pour moi ? Oui. Mais Dieu a-t-il dit le dernier mot ? Qui sait si je ne suis pas, malgré tout, au commencement de son salut ?

La simplicité de Blanche Peyron, son naturel parfait s'accompagnaient d'une dignité ou d'une noblesse qui agissait, comme eût pu le faire la présence d'une reine, sur certains qu'écrasaient leurs fautes coutumières et qui, traités en égaux par elle, renaissaient au bien. C'est la fable de Saâdi, le poète persan : « O argile, d'où as-tu cette odeur ? Es-tu musc ou ambre gris ? — Je n'étais qu'une glaise sans valeur, mais j'ai demeuré avec la rose, j'ai bu son parfum ».

A l'égard d'une Charlotte-de-la-Bande-Noire, cette incarnation de la Villette, Blanche eut d'exquises bontés qu'il est impossible de dire dans le détail. Sa patience et sa vigilance préservèrent la pauvre fille des faux-pas, des chutes. Celle-ci avait le diable au corps. Ses péchés ou ses défauts, avides comme des rats, l'agitaient cruellement. Elle se cabrait. Elle échappait. Blanche la ressaisissait, l'arrachait à un bas-fond, la voyait glisser vers un autre, allait l'y repêcher. Un épisode entre tant d'autres, et c'est Blanche elle-même qui va le conter.

Mme Z., une assez vilaine femme, et son mari, veulent soustraire Charlotte à l'influence de l'officière qui compte la faire entrer à la maison de relèvement de Nîmes. Ils l'ont enlevée. Elle

l'apprend. Aussitôt, en compagnie de Stuart Roussel et de la Sergente Salaville, elle saute dans un fiacre et court chez les Z., rue Pigalle. « Je poste Salaville au bas de l'escalier, et, avec Stu, monte au sixième. Mme Z. nous ouvre. Je vois Charlotte au fond. « Va t'habiller, Charlotte, je viens te chercher ». Silence. Charlotte va s'habiller. Banalités échangées avec Mme Z., qui trouve pourtant moyen de dire à Charlotte : « Veux-tu rester ? Je la mets à la porte. — Non, dit Charlotte, je vais avec elle ». Deux minutes après, nous nous séparons. La première marche franchie, Charlotte m'échappe et descend huit à huit. « Stu, attrape-la ! » Stu s'élançe dix à dix, rencontre au milieu de l'escalier M. Z. Tableau ! « Ma sœur est en haut, vous la verrez », dit-il. Un étage au-dessus, je croise M. Z., un peu pâle, chapeau à la main, parfaitement correct. « Bonjour, M. Z. ». Et je passe. Le Seigneur permit qu'arrivée en bas Charlotte perdît pied et s'étalât de tout son long. Stuart mit la main sur elle. Nous partîmes tous quatre pour la rue Auber... Je la mets dans une chambre... A genoux devant elle, je lui parle tendrement et obtiens la promesse qu'elle fera ce que je voudrai. Nous allâmes chez sa mère prendre ses petites nippes... Les adieux se sont bien passés ; ils ont presque tous pleuré, ma Charlotte sanglotait. Enfin, à dix heures moins le quart, nous arrivons à la gare. Je craignais tant que Z. y fût. Personne, béni soit Dieu ! Le wagon de dames seules la reçoit, sous la protection d'une chère dame. Charlotte, rayonnante, remplie des meilleures résolutions, fait venir sa sœur dans le wagon et lui dit comme dernier message : « Marie,

ne va jamais, jamais chez les Z. ». Dix heures cinq, le train part, et un saint alléluia résonne dans mon cœur. J'ai dormi cette nuit, oh ! si bien. Le Seigneur avait enlevé le fardeau qui m'oppressait : Charlotte. Amen ».

La lettre est du 7 octobre 1892. Le 13 octobre, Blanche apprenait que Charlotte s'était échappée de la maison de relèvement. Tout était à recommencer. Et l'officière repartait à sa poursuite ; comme s'il n'y avait pas de chose plus importante. Autant de fois qu'il le fallait. Pendant des années. Acharnement de l'espérance de ces salutistes. Furie à vouloir sauver qui veut se perdre. Tu as beau faire, Charlotte... Dans les réunions à grand orchestre, une haleine martiale soufflait et prenait notre Charlotte aux moelles. Des larmes nerveuses la suffoquaient. Une fois, résolue à retourner sa « rosse d'âme », telle un seau d'équevilles, elle se dit : « En avant la musique, allons-y ! » et courut au banc des pénitents. Elle se convertit, un peu, je suppose, comme on boit un coup de riquiqui, « un jour qu'y faut se donner du cœur au ventre ». Le lendemain, elle troquait son chapeau cloche contre un chapeau Alléluia. « Quand même, ç'ui-là qui m'aurait dit ça ! Elle m'a embobinée ! » Charlotte resta soldat volontaire durant de nombreuses années. Vaincue plutôt que soumise. Ne devint jamais officière. Elle n'était évidemment pas de tout repos, Charlotte. Et j'entends quelqu'un qui dit : « Un cas de la dernière banalité ». Non. Charlotte était une âme plus digne de ménagements que beaucoup d'autres. Si Blanche ne l'éleva pas aussi haut qu'elle se l'était promis — comment

réussir à délivrer de tous ses démons une Charlotte-de-la-Bande-Noire ? — elle fit, et c'est là le miracle, d'une créature chargée de fatalité et destinée à la boue, une femme qui sut dire non à la loi qui l'écrasait. . . Prenons congé de l'ancienne Charlotte-de-la-Bande-Noire, en donnant une lettre d'Irène Peyron — en route pour les Etats-Unis où elle rejoignait un nouveau poste — à Mme Paul Gauderlot. « En mer, le 10 février 1936. Ma chère Charlotte, c'est « ma Commissaire » qui aurait été touchée de vous voir à la gare, et moi, sa fille, je n'oublierai jamais que vous êtes venue. Je ne puis vous dire combien j'en ai été émue. Ne m'oubliez pas. Priez quelquefois pour votre « petite Capitaine » de 1916. Bon courage, Charlotte. J'aime savoir que vous allez aux réunions. Saluez M. Gauderlot. Vous, j'embrasse votre cher visage. Que Jésus vous bénisse ».

Cet ascendant extraordinaire ou ces fluides, les qualités naturelles de Blanche ne suffisent pas à en rendre raison. C'est l'amour de Dieu dont elle brûlait, c'est sa sainteté, qui peuvent seuls les expliquer. « La sainteté faisait partie pour moi des études historiques, dit Pierre Hamp. Quand j'ai connu Blanche Peyron, j'ai compris la sainteté vivante, présente dans la chair et dans le sang, et non plus rapportée sur les pages d'un livre, dans l'encre et le papier. Son regard par lequel on se sentait enlevé à soi-même et accéder à une âme nouvelle ! Cet ordre qu'elle semblait toujours donner et en même temps cette aide qu'elle proposait ! . . . Sa possibilité d'agir sur les individus témoignait des merveilleuses ressources d'un esprit

énergique et doux... Elle était un levier moral prodigieux. Elle soulevait les plus lourdes consciences ».

La famille salutiste.

Ce même regard de tendresse humaine, qui rassura ou encouragea tant de convertis, elle l'arrêtait sur les familiers de sa demeure, sur les officiers salutistes — « ils sont aussi nos enfants, n'est-ce pas ? » — qu'elle comprenait et devinait si bien.

La préoccupation de les développer, de former leur caractère, de leur faire acquérir à tous une piété personnelle, se retrouve, intense, dans ses notes : « Oh ! le danger qu'il y a à ce que le mécanisme salutiste tienne lieu de vie spirituelle à l'officier ! » Elle avait constaté que, chez plusieurs, l'obéissance finissait par devenir machinale.

Ses officiers, elle les poussait en avant avec fermeté, avec sûreté, leur découvrant des perspectives audacieuses qui les surprenaient, mais qu'elle leur montrait accessibles. A l'écouter, ils saisissaient mieux ce que c'est qu'une foi qui ose tout. Un cœur de salutiste, aciéré à sa trempe, ne connaissait guère l'hésitation. Rien de plus instructif, à ce sujet, que ses lettres à « sa fille aînée », Isabelle Mangin.

Au début, cela n'allait pas tout seul pour la chère « Manginette », qui subissait de la part des siens une vraie persécution. « Que le Sauveur vous aide au milieu de tous ces orages. Mais, Isabelle, ne permettez pas à quoi que ce soit de prendre la place de Dieu et de votre devoir envers Lui ».

Voilà Isabelle enrôlée. « Amen. Votre chapeau et vos S vous donnent une vraie responsabilité ». Bien des larmes embrumaient les jolis yeux clairs. Elle eût perdu cœur, Isabelle, au milieu de ses difficultés, si elle ne s'était sentie soutenue, portée. Blanche, toutefois, nette et précise, allant droit au but, ne lui cachait pas cet horizon, le Calvaire. « Vous ne pouvez vous attendre à être comprise, mon enfant, vous ne le serez pas. Jésus ne l'a pas été, ses frères même se moquaient de Lui ; lisez Jean, VII, 5. Nous salutistes, nous avons tous été mal compris, quelquefois par ceux que nous aimions le plus, lorsque nous sommes entrés dans l'Armée. Jésus a été seul pour gravir le Calvaire. Nous ne serons, en tout cas, pas seuls à le gravir, car Lui, notre Jésus, sera avec nous. Courage, mon Isabelle. *Soyez fidèle* à la lumière que vous avez reçue. « Si quelqu'un ne laisse pas son père, sa mère, ses frères, à cause de moi, *il n'est pas digne de moi* ». Vous voulez être digne de Jésus, Isabelle ? — L'affaire n'est pas tellement de parler, mais de montrer par votre conduite que vous êtes changée... Ayez un salut contagieux. Portez-vous votre chapeau d'uniforme ? — Ici, à Bordeaux, glorieuses réunions, telles que nous n'en avons pas encore eu en France. Priez pour nous. Nous voulons des âmes, des âmes ». Sous ce souffle brûlant les résolutions d'Isabelle s'affermirent, se complètent, se précisent. Blanche ne lâchera pas une si belle proie.

Cadette, la voilà cadette. Tout de suite, elle est expédiée sur le champ de bataille, et passe trois mois dans l'ancien poste de Blanche, à Celles-sur-

Belle, avant d'entrer à l'École Militaire de Genève. Ayant un fiancé à Paris, elle doit en être, pour un temps, séparée, la loi salutiste le veut. « Je ne puis vous dire ma joie, en voyant une âme faire des progrès, et je sens que vous en faites. . . Oh ! livrez-vous entièrement, ma chérie. *Que le moi meure une bonne fois.* Ne lui laissez pas un *seul* point de repère dans votre cœur. Prenez la croix de Jésus. Le secret de la victoire est dans ces paroles (d'un cantique de la Maréchale) : « Je veux, je prends, j'aime Ta croix ». Si un chemin difficile et un chemin facile se présentent, rappelez-vous que celui qui est difficile vous apprendra à vous jeter sur Dieu davantage. Alors, prenez-le. . . Rationnez vos principes, c'est-à-dire fondez-les sur la Bible, et puis, allez de l'avant, ne déviant ni à droite ni à gauche ».

Le fiancé d'Isabelle abandonne l'Armée. « Maintenant, mon enfant, vous allez fermer vos oreilles à toutes les suggestions de l'enfer. Vous vous êtes tout d'abord engagée à Jésus-Christ et à son Armée. Vous n'êtes pas entrée dans nos rangs pour le Capitaine B., mais pour le service du Sauveur. Et vous allez y rester. . . Ah ! Isabelle, j'en ai connu dans votre cas. Celles qui ont mis la guerre au second plan ont pu le regretter depuis lors. . . Isabelle, donnez votre force, votre tout à la guerre. *Vous ne le regretterez jamais.* Je sympathise avec vous, j'aimerais pouvoir pleurer avec vous, prier avec vous et vous entendre dire : « Je t'apporte mon tout, Seigneur ». . . Si le diable vous tentait trop, peut-être pourriez-vous venir me voir ici ». Le diable s'acharna sur Isabelle, chère fille, qui



La Commissaire Blanche Peyron.

courut à Genève, où était alors Blanche. Et la bataille, une fois de plus, fut gagnée.

Des mois passent. Autre danger mortel. « Ne puis-je servir Dieu dans l'entourage de ma mère ? » Cette pensée portait son venin jusqu'au cœur d'Isabelle Mangin et allait faire d'elle une rétrograde. Blanche écrivit. Et sa lettre, où elle chantait la huitième béatitude et la beauté du dépouillement, fut pour sa dirigée, durant une longue carrière salutiste, la rosée régénératrice. « Je comprends vos luttes, je connais vos tentations. Mais il y a un Dieu dans les cieux pour Isabelle, — pour lui enseigner à être victorieuse et au-delà, en toutes choses. Ne permettez pas au doute d'entrer dans votre cœur... On ne devient pas apôtre, Isabelle, sans passer par un Gethsémané et un Calvaire. Malheur à l'âme qui ne passe pas par la mort à toutes les choses du monde ! Elle ne connaîtra jamais la plénitude de la vie de Christ. Ma chère fille, acceptez cette souffrance. Acceptez d'être rejetée, *déshéritée*, mal jugée, calomniée. Acceptez tout pour l'amour de Jésus-Christ. Et vous deviendrez une femme puissante et utile au Royaume de Dieu. Je prie pour vous. Je compte sur vous... C'est le sentiment de notre vocation qui nous gardera de toute chute. Nous ne pouvons traiter à la légère l'appel de Dieu. Oh ! restez fidèle, — petite, confiante en le sang de Jésus-Christ, qui nous purifie de tout péché ».

Méthode suavement inflexible que la sienne, on le voit, méthode de direction crucifiante et lumineuse, où tout semble s'unir pour purifier, réchauffer et conduire à la sainteté, fin suprême de

la direction spirituelle salutiste. Loin d'effrayer les natures fières, vaillantes, les âmes bien nées, comme une Mangin ou une Capi, la lumière les attire et les anime; la lumière ne décourage que les âmes faibles et incultes.

Personne n'usa de plus de sollicitude clairvoyante vis-à-vis des camarades devenus des douteurs ou des rétrogrades. Quoi ! des soldats de Dieu qui frémissent devant la raillerie ou l'insulte, qui reculent devant le sacrifice ou chancellent dans la tentation et qui se trouvent démoralisés ! Un poids horrible pesait sur son âme, à l'idée de telle défection, de tel départ. Elle n'arrivait pas à en prendre son parti. Elle en avait « le cœur en briques », « en miettes ». « Oh ! ces flammes de feu qui s'éteignent... Mon Dieu, garde-nous attachés à la croix ! »

« Ne perdez pas la grâce », disait-elle à plus d'un, à plus d'une, — conductrice d'âmes avertie, sachant que l'on ne retrouvera peut-être jamais le premier élan de la course, si l'on a cédé à la tentation de s'arrêter en route, comme Atalante, pour ramasser les pommes d'or. La Lieutenant N. ayant démissionné, elle la supplie de rentrer dans « le chemin de l'obéissance » : « Mon enfant, le moment est venu de faire table rase du passé, en réparant s'il y a à réparer, en confessant s'il y a à confesser, en un mot d'obéir à la pleine lumière que le Seigneur vous a donnée ».

Une âme éprise de Dieu, mais qui aimait ses souillures — de pauvres désirs et de mauvais rêves — et qu'il fallut, pour ainsi dire, contraindre à fuir les bords du fleuve de feu, c'était le Capitaine F.,

âgé de trente-deux ans. Elle dut, après avoir lutté pied à pied pour qu'il ne succombât point, le créer, en quelque sorte spirituellement. « 5 septembre 1892... Je trouve Argelliès (une officière) et Stu m'attendant avec F. Il était venu horriblement ivre. Il avait passé sa nuit dans des orgies. Il a dépensé quatre cents francs empruntés, en deux jours... Nous causons. La plus parfaite incrédulité règne. Nous allons à genoux, Stu, Argelliès et moi, et jusqu'à quatre heures et demie, nous restons là. Mais il faut descendre, la salle Auber est pleine. Superbe auditoire. J'enrôle quatre soldats, et puis, à six heures, je remonte. Nous soupçons, les quatre ensemble. Stu nous laisse. Argelliès et moi retournons à genoux. F. aussi. « Dieu ne peut plus me pardonner. — Ne venez pas comme un incrédule, mais comme un pécheur repentant », lui dis-je. Et nous chantons, prions, croyons. Enfin s'échappe le : « Oh ! Dieu, aie pitié, purifie-moi ». A huit heures et demie nous descendons. Une étincelle avait lui, au moins... Mais c'est navrant. C'est une démolition complète ». Elle n'hésite pas à offrir à F. l'hospitalité chez elle, et pendant deux jours, elle le laisse à ses réflexions. « Je lui ai donné Sully Prudhomme... Je le soigne, mais ne lui parle plus pour le moment ». « 7 septembre. Je vais tâcher de prier avec F., ce soir. Il a été bon pour lui d'être seul, ces deux jours ». « 12 septembre. F. est sauvé ! Albin, il est sauvé ! Dieu vit. Il a confessé une faute du passé, antérieure à sa conversion, qui l'avait toujours retenu. Et maintenant, tout est paix et joie. J'écris à papa, lui demandant de le prendre au Mas pour quelque temps. Oh ! je suis si

heureuse ! Dieu vit. Il exauce la voix de nos supplications ». En effet, F. sortit vainqueur de la fournaise. « Dans tout ce que tu as fait pour lui, écrivit Albin, tu as été conduite par le Saint-Esprit. Tu as été une mère pour lui ». Avec quel respect, quelle délicatesse et quelle compréhension elle traita cette âme haletante, disant de sa voix persuasive les choses qui apaisent, rassèrent, mais réclamant la sincérité, en mettant ses yeux pathétiques dans les yeux du désespéré : Le pardon est pour vous, seulement il faut être vrai. Elle remplit cette âme d'un rayonnement. F., qui était un ancien professeur d'origine catholique, entreprit, un peu plus tard, des études de théologie. Il est mort pasteur de l'Eglise Réformée.

Chef et inspiratrice de chefs.

A ses officiers, on s'en est rendu compte, Blanche parlait volontiers en prophétesse, « comme ayant autorité », en chef, pénétrée du sentiment qu'elle remplissait une mission de la part du Maître. Et elle avait même cet accent précis du commandement qui rompt l'incertitude et souffre peu la résistance. Elle n'empiétait pas, cependant, sur leur liberté, et les enveloppait de confiance, leur adressant ce sourire si chargé d'âme qu'aucun d'eux n'oublia jamais. Sans doute, sainte Catherine de Sienne souriait-elle ainsi aux membres de sa « bella brigata ». « J'aime votre épée, lui écrivait Irma de Messoyedoff, mais ce n'est pas seulement par votre épée, par la vigueur de vos paroles, que vous gagnez les cœurs. Je vous appliquerais volontiers

ce mot de Shakespeare dans *Timon d'Athènes* :
« Ce que tu veux, tu l'obtiendras par ton sourire, mieux que tu ne le trancheras avec ton épée ».

Elle était très ambitieuse pour eux et savait leur prouver qu'elle avait foi en eux. « Quand le Commandeur divisionnaire reçoit ses jeunes officiers, qu'il les reçoive avec foi, recommande-t-elle dans une allocution adressée à ses camarades... Lorsqu'un enthousiaste vient, nous donnant l'impression que rien n'a été fait avant lui, nous pouvons d'un mot lui couper les ailes. Ne coupons pas les ailes de nos officiers. L'expérience les leur rognera assez. Disons-leur : « Faites. Faites ». Un jeune officier me disait récemment : « Je veux marcher à la George Muller. . . — Mais marchez-y ! Si vous le voulez, ne demandez pas de dons, mais ayez de l'argent ». Ne leur coupons pas les ailes. Au contraire, aidons-les à voler. Ils retomberaient bien assez vite, hélas ! parce que les difficultés sont grandes. Mais ils ne retomberont pas, parce que le Commandeur divisionnaire sera là pour les soutenir ».

Guerre à la routine et à la torpeur. L'Armée a été un effort colossal pour secouer la routine et la torpeur où étaient tombées la plupart des Eglises chrétiennes. On n'est pas un vrai salutiste, si l'on ne produit pas. « Il faut que quelque chose soit fait jour après jour, il faut produire, camarades. . . Multiplions les efforts, ne méprisons aucun petit commencement, et nous verrons de grandes choses ». Blanche fut plongée dans le ravissement le jour où le Brigadier (aujourd'hui Commissaire) Frank Barrett, nommé Secrétaire en Chef, dit en

abondant Albin Peyron : « Exigez tout de moi » ; et, par dessus le marché, ce précieux Brigadier était un homme de prière : « Il avait un lit tendre et en a réclamé un dur, afin de se lever rapidement et de bonne heure pour prier ».

Intransigeante pour tout ce qui était devoir, elle ne laissait pas de tancer avec sévérité la négligence ou la paresse, (« la paresse dans l'Armée du Salut est un péché », disait-elle avec William Booth), et elle avait, à ce moment-là, son grade d'officière dans le regard. « Oh ! ces yeux d'acier ! Pauvre de moi, je ne savais plus où me mettre ! Le laissez-aller et l'inexactitude, nous disait-elle : deux défauts qui mènent à toute ruine ». Et que l'officier ne recule devant aucune partie, si humble qu'elle puisse paraître, de sa tâche, « Dans une salle plusieurs officières font des adresses. J'entends encore son pas, — c'est Marguerite Vuille qui parle. Elle s'approche de la grande table et regarde. Et, quelquefois, sa main se pose sur une tête penchée : c'est sa manière de montrer sa satisfaction pour le travail bien fait, parfaitement fait ». Elle écrivait à ses officiers : « Les mutations approchent. Tout est-il en ordre ? Votre livre d'adresses et de renseignements est-il à jour ? Votre successeur y trouvera-t-il, dès son arrivée, toute information utile qui lui permettra de saisir le fil de votre travail pour le continuer sans que le fil se casse ou s'embrouille ? »

Les bavardages, la médisance lui étaient odieux. « A. est ici. Nous avons eu hier un bon moment ensemble. Elle doit être « conduite » ; elle cause trop de droite et de gauche. Mais Dieu la bénit et

l'émondera ». Toute jeune officière, Blanche avait dit du mal d'une de ses camarades devant Mme Roussel. « Assez, mon enfant, assez ! » Elle s'était promis de ne pas oublier la semonce maternelle. Elle crut avoir manqué à la charité, une fois, et ce fut en elle tout un drame : dans une réunion d'officiers, elle s'avança jusqu'au banc des pénitents, s'y agenouilla pour s'humilier devant tous et demanda à Dieu « plus de fraîcheur d'âme et un baptême de l'Esprit ».

« Mon enfant chérie, j'aimerais vous avoir près de moi et prier avec vous... Mais tout est bien. Je veux que ma Z. lâche tout, pour ainsi dire, et aille mettre sa tête sur le cœur de son Sauveur ; je veux qu'elle ne soupçonne plus les intentions de qui que ce soit ; je veux qu'elle n'écoute plus des plaintes, qu'elle ne parle plus avec qui que ce soit de sujets épineux, parce qu'ils sont trop actuels pour pouvoir être jugés impartialement ; je veux qu'elle aime Jésus, prie, lise sa Bible, regarde la confiance et la candeur de ma Finette et aille s'amuser avec Emmanuel. Voilà mon programme pour vous, mon enfant chérie... Ne vous préoccupez pas de N. ; n'écoutez pas les rapports qu'on vous fera dessus, ils peuvent être faux. Priez pour X., mettez-vous à sa place. C'est votre sœur, car elle est ma fille, et elle désire suivre le Seigneur ». Aucun bien ne se fait qu'en aimant et en priant. Dans un article, elle définissait ainsi « le secret de l'action merveilleuse » de la Commandeur Evangéline Booth : « Aimer, garder son cœur tendre ».

La pédagogie de Blanche, intimement liée à sa

religion, était la pédagogie de l'amour. De l'amour et de la volonté : on le voit par quelques-unes des citations qui précèdent.

Elle ne réclamait rien des autres, qu'elle ne mît en pratique elle-même. Des officières, qui ont vécu dans son intimité et qui ont travaillé avec elle, nous l'attestent. « Elle était avant tout l'exemple, écrit la Colonelle Lucie Studer, la fille aînée des Thonger. Que de fois me suis-je sentie condamnée, en voyant avec quel soin, quelle conscience, elle si brillamment douée, préparait tout ce qui touchait aux différentes activités de son ministère ! La façon dont elle appliquait ces qualités d'ordre à sa vie spirituelle m'a toujours fortement impressionnée. Ainsi son amour pour la vérité stricte (elle avait horreur de l'exagération sous toutes ses formes) était proverbial et chacune de ses paroles était reçue comme l'essence même de l'exactitude ».

Blanche Peyron détestait l'enflure. Elle ne pouvait souffrir les salutistes qui, en témoignant, étalaient avec complaisance leur passé et leur état présent, et parlaient, la tête haute, de ce qu'une fois ils avaient confessé en se frappant la poitrine. Elle aimait les témoignages, pourvu qu'ils fussent simples. L'outrance des sentiments était, à ses yeux, une espèce d'hypocrisie et, à ce titre, haïssable. Cela venait du diable. Garder de la modération. « Les excentricités de Y. ont fait du mal », disait-elle. Démonstration n'est pas prouesse. Du goût, qualité qui a manqué à plus d'un héros, salutiste ou non, sans laquelle il n'est point, du reste, de parfait héros. « La courtoisie est l'ABC de la religion. Que nos manières, notre tact, la politesse qui vient

du cœur, soient irréprochables ». Ne pas s'aliéner le cœur des non salutistes qui aiment le Seigneur Jésus. « Je sens que, si d'un côté nous devons devenir plus « nous », plus indépendants, de l'autre, nous devons fraterniser avec ceux qui sont vrais et saints et dont nous pouvons apprendre », catholiques ou protestants.

Elevée dans le climat du spiritualisme évangélique, Blanche avait conscience des richesses du protestantisme, de sa valeur, de son génie. Elle assistait au culte de l'Eglise Réformée, quand elle le pouvait, prenait la Sainte Cène avec ses enfants. Toutefois, la littérature protestante française ne lui paraissait pas suffisante, et elle recommandait à ses officiers d'ouvrir largement leur âme aux inspirations des grands chrétiens d'autrefois, des mystiques, qui nous ont laissé des trésors. Elle écrivait le 29 octobre 1916 : « L'Adjudante Hoem'envoya hier, pour mon dimanche tranquille — je n'ai que la réunion, ce soir — les *Révélations de l'Amour divin* de Juliana de Norwich (fameuse recluse du moyen âge). Je te copie quelques lignes sur Marie, qui sont si belles ». Suivait une page délicieuse, vraiment divine, en vieil anglais du XIV^e siècle, chantant l'humilité de « Notre Dame Sainte Marie », et Blanche Peyron, de sa grande écriture, ajoutait : « Hallelujah ! »

On conçoit qu'un Paul Minault ait reçu du bien d'une salutiste comme celle-là, âme compréhensive que la discrétion la plus pénétrante éclairait. Mais on comprend également que l'étincelant bon sens de cet être d'une sensibilité tout aristocratique, au sens profond de ce mot, ait quelque peu choqué

ou scandalisé les salutistes de cape et d'épée trop amoureux des moyens burlesques. N'allez pas croire que cette femme apôtre pût appeler excentricité le fracas de la grosse caisse. Du tout. Les gens ont besoin d'être réveillés ; c'est pour cela qu'elle souhaitait, avec Vinet, « qu'il y eût toujours quelque bruit dans le Royaume de Dieu ». Et il lui arriva de souffler à pleines joues dans le cornet à pistons de son mari, pareille à une Renommée.

« Pour moi, dit encore Lucie Studer, elle fut surtout un exemple parce qu'elle était si humaine. J'emploie ce mot, faute d'un meilleur... Ce chef admiré ne trouvait pas difficile de se mettre à la place des autres, en ce qui concerne les sentiments, les défaillances de l'esprit, de l'âme ou du corps... Elle m'a souvent réconfortée par son indulgence, sa parfaite compréhension des circonstances. Ses yeux si clairvoyants savaient discerner les signes de la fatigue. « C'est un jour de repos. Au lit, avec la fenêtre ouverte, et un bon livre », disait-elle parfois à une de ses officières. Et presque toujours, le livre arrivait, qu'elle avait choisi elle-même. Ce côté si humain de sa vivifiante personnalité lui venait, non seulement de son grand cœur, accessible à toutes les souffrances, mais également de son infailible bon sens ». Aux Barandons, une jeune fille, future officière, se reposait sous les pins qui entourent le chalet salutiste, quand Blanche Peyron s'approcha d'elle, se baissa et lui délaça ses souliers en disant ; « Lorsqu'on se repose, mon enfant, il faut que tout le corps se repose et se détende. Vous serez mieux ainsi ».

Que d'articles, de lettres elle a écrits traitant

d'hygiène ! « Conseils d'hygiène pour nos enfants et ceux des autres ». « Tout officier a garde d'âme et de corps sur les enfants des soldats, des amis, des inconvertis qu'il visite. Je sais que donner des conseils d'hygiène ou d'éducation spirituelle est une tâche ingrate, mais ne vous laissez pas rebuter. . . Si je puis aider qui que ce soit par une suggestion ou un petit « conseil expérimenté », je répondrai toujours par la voie du journal ou par lettre personnelle ». Rien n'est touchant, comme de la voir, par amour pour ses officiers, s'occuper d'humbles détails d'installation, de ménage, etc. « Elle vint me voir quand j'étais en convalescence à Fontenay-aux-Roses, écrit Jeanne Pageau. Ma chambre était très froide. Elle descendit chercher du bois à la cave et me fit du feu. Elle arrangea une ampoule dont la lumière, pensait-elle, devait me gêner. Puis, après m'avoir réconfortée par sa tendresse maternelle, elle partit. Des actes comme ceux-là, ce sont quelques-unes des notes qui composaient la symphonie de sa vie ».

Un chef veillant à tout, songeant à tout, voyant les choses de très haut, et, en même temps, descendant au dernier détail.

— J'ai parlé de toi au Conseil d'officiers, dit Albin. Si tu avais vu l'éclair des yeux ! Tu es aimée comme un mère et honorée comme une prophétesse.

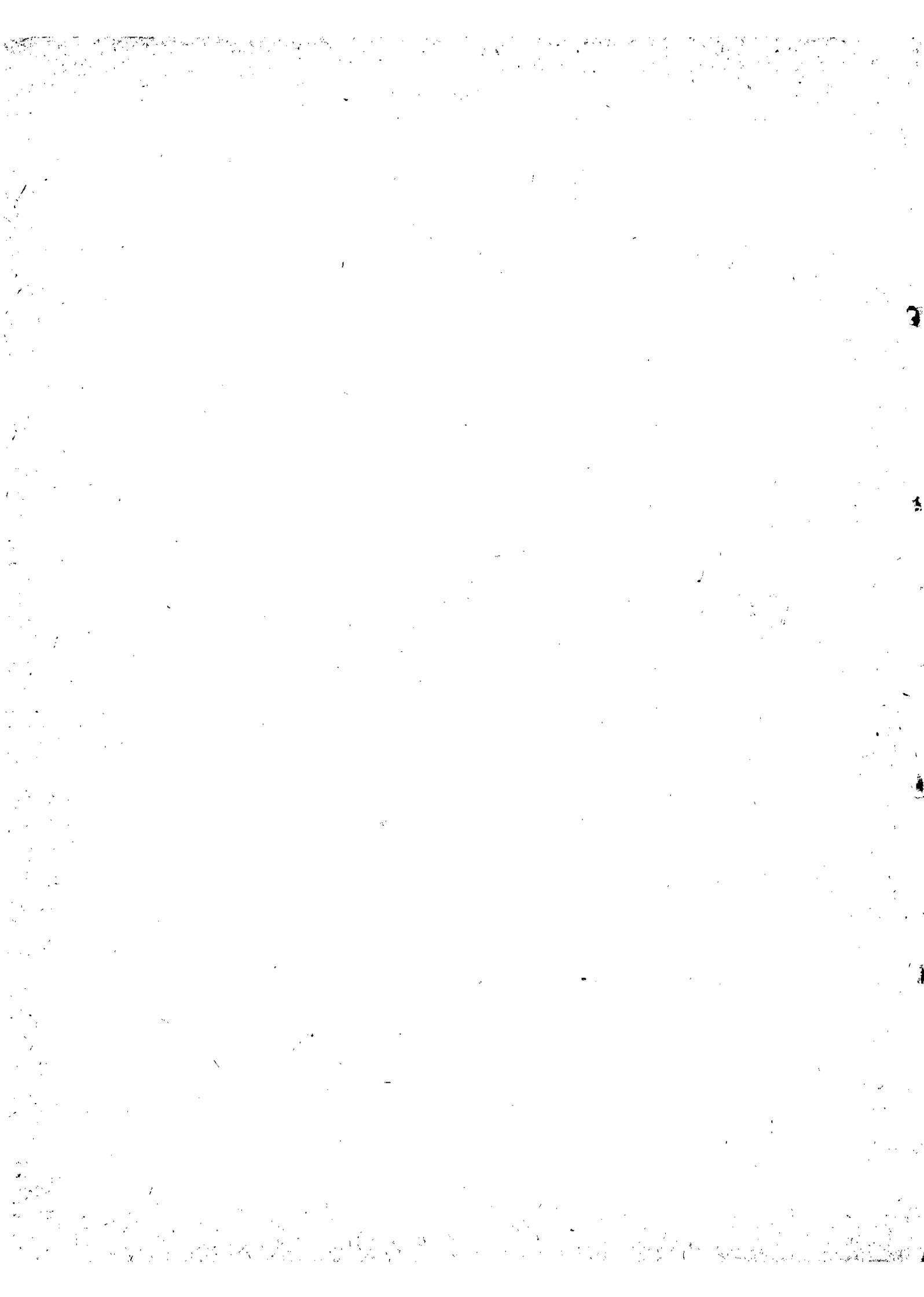
Et elle de répondre en souriant :

— Moi, petite, je suis un peu le confesseur et la petite mère générale des officières. Amen. . . Albin, pourquoi nous aime-t-on ? J'en suis humiliée. . . Mais cela ne me rendra que plus attentive aux détails.

Une vocation caractérisée de conductrice d'âmes. La plus experte, la mieux préparée, ayant su préciser, nuancer, enrichir son expérience, en la comparant à d'autres expériences. Je ne voudrais pas la surfaire, mais il me paraît que, de ce point de vue, Blanche Peyron s'égale aux meilleurs salutistes, et aux plus grands.

LA
CONQUÊTE DE PARIS

1917-1933



CHAPITRE VII

LA CONQUÊTE DE PARIS

1917-1933

*Et ceux-là mêmes qui méprisaient
ces petits commencements se réjouiront
en voyant le fil à plomb dans la
main de Zorobabel.*

Zacharie, IV, 10.

I

DES FOYERS DU SOLDAT AU PALAIS DU PEUPLE

L'âme du salutisme, c'est la conquête.

Mai 1917. Ils sont à Paris. Ils ne quitteront plus la France. Blanche retrouve presque, dans la légèreté des matins de mai, le pas vif de sa jeunesse. Elle est âgée de cinquante ans.

Le Colonel François Fornachon avait remplacé Cosandey en 1907. Un Suisse de belle stature, solide au moral comme au physique, possédant un optimisme de bon aloi, près de qui l'on éprouvait un sentiment de sécurité, de repos. Il mena sa barque salutiste, de 1907 à 1917, dans les conditions

les plus difficiles. « Fluctuat nec mergitur », cette devise de Paris convient ici assez bien. Dix années de travail tranquille et sérieux, auxquelles allaient faire suite, avec Albin Peyron, plus de dix-sept ans d'activité fébrile, impérative, immédiate et productrice.

Diriger l'Armée du Salut française en pleine guerre mondiale, tâche redoutable, poignante. La pauvreté. Dans les postes, peu d'élan. Comme disait un poilu, « ça ne gaze donc pas dans l'Armée du Salut ? » Un esprit diabolique de stagnation. Blanche employait une autre image : « L'Armée se ratatine ».

Les Peyron, qui apportaient un programme héroïque, engagèrent aussitôt la partie. « Le Général nous aidera si nous nous aidons nous-mêmes. Il ne peut plus supporter le statu quo ». Il veut avec raison une Armée qui fasse des conquêtes ». Albin était l'homme qui se sent prêt, en mesure et de force pour la lutte. Un Languedocien de mes amis le gratifiait, un jour, de cette épithète décernée autrefois aux Camisards : « A quel es un ausard, celui-là, c'est un osard ». Il osa, en effet, et comment ! S'il fut magnifique, sa femme le fut peut-être plus encore, qui était crucifiée dans son pauvre corps, où les maux physiques s'enchaînaient quasi sans interruption, et qui allait, coûte que coûte. « Il faut que j'aïlle ». Toujours son mot de Jeanne d'Arc. « Tu me diras que j'aurais dû renoncer à entreprendre un si long voyage, mais il y a des choses que je ne puis faire. J'ai craint de désappointer quelques personnes ». Ils vont, ne s'arrêtent jamais, ne disent jamais : assez, ne

regardent jamais en arrière. Leur mission sera remplie : œuvres d'évangélisation, œuvres de bienfaisance. Ils édifient, dans les deux sens du mot. Aux sons de la lyre s'éleva l'antique Thèbes ; lyriques actifs, ils bâtissent, mènent à bien leurs travaux, et les plus vastes. « N'aie crainte, cette entreprise n'est pas aussi folle qu'elle le paraît ». Il ne se trompe guère. Un instinct le guide, celui de l'homme d'affaires. Il est le fils de l'Empereur des vins. Ses campagnes de Suisse et d'ailleurs, ses coups de main, ses assauts pour s'emparer des âmes, ont développé en lui le calme devant les mécomptes, le goût du commandement, la confiance en soi, qualités maîtresses d'un chef. Altéré d'action, rompu à la décision rapide, il ne laissera jamais passer l'heure. « Des portes s'ouvrent de tous côtés à l'Armée du Salut, écrit-il en 1918. Une heure pareille ne s'est pas présentée depuis longtemps ; elle ne se présentera peut-être plus jamais ». Elle partage ses vues et approuve ses plans d'attaque, car si Albin Peyron est le fils d'Albin Peyron, Blanche, quelle que soit sa prudence écossaise, est la fille de Napoléon Roussel : bon sang ne peut mentir. « Alléluia ! nous sommes sur le chemin qui monte, et nous nous y maintiendrons toujours ». Et les perspectives, pour eux, s'étendront sans cesse, comme, en haute montagne, un sommet en découvre un autre, pour ceux qui marchent en levant les yeux.

Contons, à vive allure, cette suite d'années, dans lesquelles ils gagnèrent, et haut la main, la partie sérieuse, dure, qu'ils avaient engagée. Ici s'ouvre une toute nouvelle page de leur vie.

Les Foyers du Soldat.

Les œuvres sociales étaient celles-ci. Deux Hôtelleries populaires à Paris : « Chabrol », hommes, « Fontaine-au-Roi », femmes ; à Lyon, une Hôtellerie pour hommes ; à Audincourt (Doubs), un Foyer de l'Ouvrier. Trois maisons de relèvement, à Asnières (Seine), Lyon et Nîmes. L'œuvre de l'Armoire du Pauvre, à Paris, laquelle distribuait gratuitement des vêtements et des meubles usagés.

Les Colonels François et Ruth Fornachon avaient créé un peu partout des œuvres à l'intention des poilus, transformant salles et Hôtelleries salutistes en dortoirs pour les blessés, les permissionnaires, les réfugiés, et en Foyers du Soldat. L'Hôtellerie de Lyon était devenue une importante ambulance militaire. Des cuisines populaires avaient été installées à Paris. Albin et Blanche comprirent la nécessité de créer des Foyers du Soldat à proximité du front.

Les voici, en attendant les autorisations officielles, qui courent se documenter, au Havre, sur le travail de l'Armée du Salut parmi les troupes britanniques. D'un baraquement à l'autre baraquement, huit jours de suite. Ils virent un camp australien, avec son aumônier salutiste, le Major Henry, « grand bel homme en kaki, ayant la douceur du Saint-Esprit dans les yeux et les manières du parfait gentleman ». « Ces hommes, uniquement des volontaires, ont entendu la voix de la conscience les appeler, et ils ont quitté le « bush », les mines d'or, les grandes cités, et ils sont venus. Chez eux, il n'y a pas d'esprits

compliqués, de rhéteurs, de politiciens, tout est simple, net, rude peut-être, mais transparent et vrai. C'est ainsi qu'ils nous impressionnent ».

Pendant l'hiver, Albin, secondé par le Capitaine d'Etat-Major Boisson, mit sur pied ses premiers Foyers du Soldat dans la région de Reims, cinq qui traversèrent des dangers et eurent des malheurs. Sans sourciller, notre homme en monta de nouveaux, et jusqu'à de véritables Foyers volants, qui suivirent les troupes dans leur avance victorieuse.

« Un pâle et doux soleil d'automne éclairait la campagne champenoise, écrit Blanche, *En Avant !* du 16 novembre 1918, lorsque les Capitaines d'Etat-Major Boisson et moi partîmes visiter nos Foyers du front. La ville d'E., constamment bombardée pendant ces derniers mois, paraissait moins douloureuse... Notre petite auto grise passe, rapide. Sur le pont, la sentinelle, à qui le Capitaine lance le mot « Salut », nous laisse passer sans demander nos sauf-conduits. Il est connu le Capitaine d'Etat-Major. Ne l'a-t-on pas vu à l'œuvre, pendant les terribles jours de juin 1918, pansant les blessés, relevant les mutilés, faisant œuvre de bon Samaritain et de salutiste français ? »

Des Foyers salutistes, on en vit ensuite de superbes à Lille, Strasbourg, Mulhouse, Nancy, Reims, Paris, Marseille, etc. Mais pour réussir à les monter... « Je m'attache à la besogne avec acharnement, mais que de lions sur la route !... Un Foyer dans un splendide bâtiment, tout était prêt, le papier à lettres imprimé, le gérant trouvé, en attendant un directeur, et tout s'effondre ! Il faut recommencer ». Il recommençait.

De la fin de 1917 à la fin de 1919, les Peyron organisèrent des œuvres de guerre, qui leur valurent, de la part du maréchal Foch et des commandants d'armées, les plus élogieux témoignages, et qui attirèrent sur eux l'attention des Pouvoirs publics. Les trois colonies pour petits Parisiens pauvres, qu'on avait mis à l'abri des bombardements — Bron, Rhône ; les Manissoles, Haute-Loire ; Terrefort, Tarn — gagnèrent à tous les salutistes de France l'amitié d'un tas de gens, qui les avaient jusque là regardés de travers et même, à l'occasion, tarabustés.

Activité apostolique.

« Dans l'Armée du Salut, une entreprise succède toujours à une autre entreprise. Vous êtes en quête perpétuelle. — La souffrance s'arrête-t-elle ? demandai-je. Et le péché s'arrête-t-il ? Non, n'est-ce pas ? Et c'est pour cela que nous ne pouvons pas nous arrêter ». C'est Blanche Peyron qui s'exprime ainsi.

Réorganisation des postes salutistes dans les régions libérées. En Alsace-Lorraine, l'œuvre de l'Armée jeta des racines vivaces. Campagnes de réveil à Paris, au Havre, dans le pays de Montbéliard, à Valence, au Chambon-sur-Lignon qui deviendra un centre d'action missionnaire de l'Armée. Où encore ?

« Ma tournée dans le Midi est dressée. J'aurai partout les grands temples des Cévennes et l'église de mon père à Lyon. Pourvu que je sois bien ! Je viens d'avoir une crise de vingt-quatre heures. Que

le Seigneur pose sa main sur moi ». Le chemin qui monte les mène à travers cette douce France qu'ils parcourent en tous sens. « Nous voilà partis, remontant la merveilleuse vallée de l'Eyrieux. Que la France est belle et riche !... Après les mûriers de la plaine, nous trouvons les verdoyants vergers, puis les robustes châtaigniers, et enfin ce ne sont bientôt que pins parfumés et bruyères roses ». Elle chante « les grâces de la montagne », sur ce plateau de la Haute-Loire, à mille mètres d'altitude, dans le « Chalet du Salut », aux Barandons, maison de repos que l'Armée avait fait construire une quinzaine d'années auparavant. Les grâces de la montagne préparent si bien au « travail de salut et de guérison des foules ». Mais elle ne saurait s'attarder là-haut. Les âmes se perdent dans la plaine. Elle est impressionnée par « le paganisme des âmes ». « On n'a jamais dansé autant que maintenant, me disait-on. Voilà le péché, correct ou grossier, voilà la folie ». Hé ! oui, le jazz-band des dancings avait fait suite à la canonnade des champs de bataille, les industries de coquetterie et de luxe pullulaient, et les désordres passionnels.

Il y aurait un chapitre à écrire sur les missions dirigées alors par les Albin Peyron, sur cette vie — leur vie — où souffle sans cesse un vent de croisade et de sainte aventure. Mais la place me manque, et j'en suis réduit à passer presque sous silence un généreux effort dans le domaine de l'évangélisation. Je ne puis donner, d'ailleurs, je le sens bien, qu'une très faible idée de la diversité ou de l'ampleur de leurs initiatives et de leurs mouvements.

En dix ans, de 1917 à 1927, le nombre des postes s'accrut de façon considérable. Des œuvres de jeunesse se fondèrent un peu partout ; les camps d'éclaireurs du Salut, garçons de quatorze à dix-huit ans, et de gardes ou vedettes du Salut, filles de onze à dix-huit ans, s'instituèrent. Tout un joli bruit d'armes. Et l'appel aux candidats, sans relâche, retentissait : « Ne manquez pas votre vie. Soyez prêts à souffrir pour sauver. Nous ne vous offrons ni aise, ni confort ». Le refrain ne variait pas. Un personnel suffisant ou suffisamment qualifié, des hommes et des femmes ayant l'esprit de l'administrateur et l'âme de l'apôtre, « ce sera malaisé à trouver, me disais-je. Je revis sainte Thérèse qui fondait les Carmels à travers toute l'Espagne, en faisait des maisons de prière et d'affaires ». Le Dieu qui a suscité une sainte Thérèse donnera les ouvriers nécessaires. On eut bientôt, en effet, deux fois plus d'officiers qu'auparavant — cent quatre en février 1917, deux cent vingt en septembre 1927 — deux fois plus de sous-officiers, de soldats. Albin et Blanche déployaient un talent incontestable à organiser les forces et les âmes, à façonner des équipes souples, agiles, et à occuper les fidélités qu'exaltaient tel résultat obtenu, tel avantage, tel progrès, tel événement.

Le revirement de l'opinion

Avant d'entamer le couplet des grandes fondations, énumérons — un peu pêle-mêle : comment faire autrement ? — et sans nous attarder, ces réussites très dignes d'attention, qui témoignèrent

que, pour l'Armée du Salut en France, une ère de mouvement et de vie succédait à une longue période de lenteur, d'engourdissement, d'immobilité, pour ne pas dire d'inaction.

Achat d'un beau Q.G., 76, rue de Rome : bien meilleur instrument de travail que les anciens bureaux de la rue Saint-Augustin. Pour remplacer la salle Montmartre, trop petite pour les auditoires des grands jours, achat de la Chapelle Taitbout, rue de Provence, où avaient prêché ce héros de la parole, Edmond de Pressensé, l'ancien adversaire des salutistes, et aussi, à l'occasion, Napoléon Roussel : on la dénomma Salle Centrale. Constitution d'une Société Commerciale, Altis : vente de livres, uniformes, thés, etc. Acquisition de la Villa Florence, à Asnières, où était installée la maison de relèvement. Ouverture des Hôtelleries populaires de Mulhouse, Le Havre, Valenciennes, Reims, Marseille, Lille, Metz, de plusieurs Foyers de jeunes filles, de plusieurs maisons de vacances, dont la plus parfaite était le château de Saint-Georges-les-Bains, dans l'Ardèche. J'oublie quelque chose, c'est évident. Le journal agrandi, son tirage triplé, voilà encore une victoire. En 1923, le plus sensationnel des mariages transporte d'admiration le peuple salutiste et abasourdit les gens du monde : la Capitaine Renée Peyron épouse l'Enseigne Wycliffe Booth. Du coup, l'Armée du Salut est à l'ordre du jour. L'œuvre salutiste belge passe, en 1924, sous le commandement des Peyron. On les a nommés Lieutenants-Commissaires (1920) ; on les nommera Commissaires (1925). Grâce à eux et à leurs aides, une large brèche est enfin pratiquée

dans l'épais rempart d'inertie et d'indifférence. A force de conviction, de joie, de flamme, de bonne humeur, de verve, de simplicité, de patience, de cran, nos salutistes sont parvenus à changer l'apathie en curiosité, la curiosité en conversion ou, tout au moins, en bonne volonté. On les prend au sérieux. Des hommes politiques, de hauts fonctionnaires, qui les ont vus agir, favorisent ou encouragent leur apostolat social. Vers 1924, les Pouvoirs publics manifestent ouvertement de la sympathie pour les institutions de l'Armée (ces mêmes Pouvoirs publics qui ne laissent pas de contrecarrer les associations catholiques). C'est un fait, et qui correspond à un changement survenu dans l'esprit des Français vis-à-vis des salutistes.

A-t-elle évolué, mon Dieu, l'opinion des Français au sujet de « la secte anglaise ridicule de Mister Booth ! » Un Raoul Ponchon n'oserait plus, en une chronique rimée, mettre « la Maréchale Booth » à côté du « Grand Lama » et de « la Belle Fathma ». Rééditant le roman de mœurs londoniennes, qu'il publia en 1886, quand il débuta dans les lettres, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, J.-H. Rosny aîné plaçait en tête de son ouvrage cet avertissement : « Il importe de ne pas voir dans *Nell Horn* une satire de l'Armée du Salut ; dans ces pays religieux que sont la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'Amérique, l'Armée du Salut a rendu de grands services en combattant l'alcoolisme et la criminalité ». On a marché depuis 1881, où, dans Paris, la Capitaine Catherine et ses Catherinettes subirent tant d'averses, bravèrent la tempête. Tous les gestes d'affectueuse solidarité des salutistes, cette

manière de ramasser ceux dont personne ne veut, des épaves gisant dans la crasse, l'immondice du ruisseau ou le sang, cette pratique de la plus absolue compassion et ce total désintéressement dans la joie, une joie si frappante et attirante, ont, à la longue, conquis le respect du difficile Paris. Le ridicule disparaît où apparaît le sacrifice. Et vraiment, ces salutistes font tout dans le meilleur esprit de tolérance, sans vous demander si vous êtes catholique, protestant, juif ou libre-penseur, sans s'informer de vos antécédents, non plus que de vos opinions politiques. Ils offrent soupe, savon et salut, comme on dit, mais chacun de leurs clients de passage est libre de se contenter de la soupe et du savon, n'est nullement obligé d'assister aux réunions où l'on distribue le pain des âmes : le principe de la plus large hospitalité dans ce qu'il y a de plus sacré, le droit d'asile pour tous, un libéralisme entier, rigoureux. Ça, c'est bien. Aussi, ces gens-là se sont-ils taillé dans le cœur des Français tournés vers les préoccupations sociales une place sentimentale exceptionnelle.

Ajoutons qu'ils ont fait preuve d'un esprit d'adaptation assez souple et que l'exemple de Blanche Peyron y est incontestablement pour beaucoup. Bien des choses salutistes ont changé en France, avec les années. Toute excentricité a été bannie, impossible de le nier. Démonstrations de prophétesses, exhibitions de « métiers », processions ou parades costumées, cafés joyeux, thés Alléluia, ont à peu près disparu. Usage très modéré du cornet à pistons et des tambourins, et du jargon militaire. On a mis une sourdine à de petites

exagérations. Tout évolue, les choses et les gens, nos bons salutistes comme les autres. Les officiers n'étaient plus de jerseys rouges, et les officières... Mais oui, le chapeau Alléluia s'est modifié : ce n'est plus le cabriolet en auvent, la vaste capote noire.

Pour en revenir à nos héros, les Commissaires sont donc en faveur auprès des Pouvoirs publics. Chose grosse de conséquences et qui marque un tournant au long de leur chemin, car ils voient s'accomplir leurs vœux. L'épopée des Palais va commencer. Et la vie de Blanche et d'Albin prendra le rythme féerique. Tout ceci ressemble à un conte bleu.

Le Palais du Peuple.

« Les sans-abri du monde... Oh ! les femmes, les enfants sans abri... Oh ! les enfants ! criait le vieux guerrier aveugle, peu de jours avant sa fin. Bramwell, occupe-toi des sans-abri qu'il y a partout... Promets-le moi ! » Bramwell Booth tint parole, et en France, comme en d'autres pays, aida noblement les fondateurs de maisons du peuple et de refuges. Les Commissaires Peyron auraient-ils réussi sans lui ?

Fournir un logement convenable en rapport avec leurs ressources aux mal logés et les empêcher ainsi de déchoir de pauvreté à misère (la crise du logement a une répercussion terrible auprès des petites gens dont les moyens sont limités, auprès de ceux qui, avant la guerre mondiale, avaient de modiques rentes et les ont vues diminuer avec le coût de la

vie); fournir, en outre, un asile à des centaines d'hommes et de femmes, qui errent à travers les rues de Paris et meurent de froid ou de faim parce qu'ils ne sont pas logés. C'est déjà quelque chose que de coucher dans un taudis. « Celui-là même qui est le plus mal logé, près de la flaque d'ordures qu'il alimente chaque jour, est cependant un être logé. Il a une clef dans sa poche... Il n'est pas l'homme le plus malheureux de la civilisation française. Au-dessous de lui est le sans-taudis, l'errant, l'homme qui n'a pas de clef dans sa poche, mais souvent un couteau. Il faut bien vivre. Ils sont cinq mille à Paris, dont quelques centaines dorment dans les bars de la place Maubert, où le prix du loyer est d'un litre de vin jusqu'à deux heures du matin ». Cinq mille sans-taudis, ô abîme ! Les Commissaires portent ce problème redoutable depuis des années.

Un commencement de solution : le Palais du Peuple.

Ce projet implique une énorme dépense immédiate. Mais le Général Bramwell Booth est là, il a confiance en ces Peyron qui ont fait leurs preuves, et un immeuble est acheté dans le quartier des Gobelins, 29, rue des Cordelières, sur l'emplacement de l'ancien couvent franciscain des Cordelières, qu'avait fondé, au bord de la Bièvre, Marguerite de Provence, la femme de saint Louis. Un hôtel privé de trois étages, une grande cour vitrée et deux corps de bâtiment de quatre étages formant un vaste quadrilatère allongé. L'hôtel sera réservé aux services de la direction, et on y aménagera quelques chambres pour les étudiants

pauvres. Dans la cour vitrée on installera restaurant, salles de repos et de correspondance. Dans les quatre étages, trois cent huit chambrettes. Le locataire paiera trois à quatre francs par jour, cent à cent vingt francs par mois ; pour ce prix paradoxal, il sera chauffé, éclairé, aura une salle de bains, une salle de lecture, des récréations, des conférences, des repas à trois francs cinquante : considérables avantages, si l'on songe qu'une chambre sans feu ni lumière dans un hôtel à punaises valait alors deux cent vingt francs par mois. Nous le savons, l'Armée du Salut ne fait pas l'aumône, elle respecte la dignité chez l'individu et veut qu'il puisse gagner par son travail le prix de son lit. Il lui arrive, cependant, de faire crédit au garçon victime d'un sort immérité : c'est le « prêt d'honneur », le malchanceux paye sa dette dès qu'il a trouvé du travail, on l'aide, du reste, à s'embaucher.

Au mois de janvier 1925, une souscription était lancée, en vue de réunir la somme indispensable à la mise sur pied de cette institution : un million et demi. Blanche publiait dans *En Avant !* du 21 mars, sous le titre « Paris la Nuit », le récit d'une visite dans les quartiers de clochards mendiants et de pègriots coutumiers de rapines et de vols.

« Tout est tranquille et silencieux, en cette froide et pluvieuse soirée de février, au carrefour de la rive gauche, rue de Bièvre, rue des Trois-Portes, rue Frédéric-Sauton ; de rares passants glissent rapidement, pressés de rentrer chez eux. Avec quelques camarades, nous sommes venus voir

à nouveau les misères indescriptibles de Paris la nuit — les voir afin de les soulager.

« Une jeune soldat qui, toutes les semaines, visite ces bouges, nous sert de guide. Rapide, avec l'assurance que donnent l'habitude et l'amour du prochain, elle va dans un angle de rue et ouvre la porte d'un café. Brillamment éclairé, gorgé de clients, il est en « pleine action ». . . Au fond, des sans-logis boivent, leur baluchon serré précieusement contre eux, et puis les autres, des dizaines, des centaines d'êtres humains dorment assis, la tête appuyée sur les bras repliés. Oh ! ces corps affalés, aveulis, souillés, les oublierai-je jamais ? Le vin est sur toutes les tables, entre les têtes courbées et les bras noircis.

— Chantez, l'Armée du Salut !

« Le patron consent ; on hésite un peu à cause des dormeurs, puis, doucement, nous chantons, la gorge serrée :

Vous tous qui souffrez, isolés,
Venez, Jésus vous aime.
Pour le troupeau des désolés
Il s'est offert Lui-même.

« Des mains se tendent pour prendre l'évangile offert. Une pauvre femme, à moitié paralysée, cherche à saisir, entre ses doigts morts, la Bonne Nouvelle ; une autre se lève, respectueuse, se penche sur ma main qui lui tend le petit livre. De ces corps effrayants on voit surgir l'âme. . . Difficilement, nous nous frayons à nouveau un passage au milieu de cette masse humaine, pour sortir et entrer dans la maison en face.

« Là, c'est la nuit, la pénombre désolée, infâme... On discerne avec peine les longues rangées de bancs étroits, sur lesquels sont assis hommes, femmes, enfants, serrés, entassés. Chaque place ne se loue-t-elle pas dix sous, plus la boisson obligatoire ? Ils sont là, la tête penchée, face au mur, ou reposant sur la table, sur un barreau ; un homme est juché sur une échelle, un autre gît par terre. Dans cette atmosphère épaisse, horrible, nous avançons... Je reconnais un homme que nous avons cherché à aider autrefois. « Vous ici, ô Commissaire ! » dit-il, et un sourire erre sur ses traits, vestige des jours où il avait perçu et cherché des choses meilleures... »

« En sortant, je trouve, adossée contre le mur, une jeune fille de seize à dix-huit ans. Pâle, les yeux enfoncés, elle tousse sans répit. Je me penche, entoure de mon bras les pauvres épaules décharnées. « Enfant, n'avez-vous pas une chambre ? — Non. — Ne voulez-vous pas aller à l'hôpital ? — J'en sors ». Que faire ?... Oh ! combien je comprends en ce moment la parole de d'Haussonville : « Il y a des jours où mon cœur est comme une plaie ».

« Venez plus loin, Commissaire, me dit un soldat d'un poste de Paris. Lui-même est un « tison arraché du feu »... Il nous accompagne dans cette ronde de nuit et nous conduit sur la rive droite. Quelques étoiles brillent au ciel. Sur le parvis, se dresse la cathédrale, Notre-Dame, grande, majestueuse, tutélaire, tribut du labeur et de l'amour des hommes des siècles passés, mais combien elle nous paraît éloignée de la misère des hommes

aujourd'hui ! Puis les Halles, une petite rue noire, étroite, mystérieuse, effrayante à tout autre qu'à des salutistes protégés par un uniforme connu et respecté. Notre camarade ouvre la porte de La G... Le même spectacle nous accueille, mais ici c'est le logement et non plus le débit que la police ferme à deux heures du matin ; ces centaines d'êtres humains passeront toute la nuit assis ou couchés par terre, à côté des tonneaux, hommes et femmes, dans une promiscuité effrayante. . . A la porte, trois agents cyclistes et des agents de la secrète nous regardent, un peu surpris. Les deux forces se rencontrent, celle de la loi et celle de la grâce, toutes deux nécessaires et se respectant mutuellement.

« Quelques pas encore, et nous voici sur la grande artère brillamment éclairée. Une femme élégamment vêtue seule sur le trottoir. Elle nous suit des yeux ; un salutiste va lui donner un évangile qu'elle prend avidement. Qui sait ? . . . Minuit approche. Bientôt les rues de Paris seront de nouveau bruyantes et animées. Les cafés, les salles de concert et de spectacle se videront. Le luxe s'étalera, l'argent sera répandu à profusion. . . Oh ! qui pensera aux cinq mille sans-abri de Paris, à ces centaines d'hommes et de femmes que je viens de voir, qui n'ont pas une chambre, pas un lit, pas une armoire, pas d'habits de rechange ? Ils travaillent, ils ont quelque argent, mais ils n'ont pas et ne peuvent pas avoir de logis, car *il n'y en a pas !* Au secours ! Défendons la France, les malheureux, nous-mêmes, contre cette marée montante de souffrance, de débauche, d'horreur ! »

L'éloquent appel fut entendu. La presse parla de la réception d'Albin Peyron par M. Gaston Doumergue, Président de la République. Des personnalités du monde littéraire, politique ou philanthropique soulevèrent dans les journaux, dans les revues la question des sans-taudis.

Blanche à Albin : « Chère maison, j'y pense sans cesse, tant je la voudrais idéale. Il faudrait mettre : « Bienvenue » au haut de l'escalier, que les hommes fatigués le voient, qu'ils éprouvent ce qu'on ressent, quand on monte l'escalier du couvent de Saint-Marc à Florence et que, soudain, on voit l'Annonciation de Fra Beato (Angelico). J'aimerais une parole de Jeanne d'Arc quelque part, quelques belles paroles françaises ».

En quatre mois, tout est prêt.

Au jour de l'inauguration, 8 juillet 1925, l'Armée a déjà reçu un million deux cent cinquante-huit mille cent dix-huit francs.

« Pour tous les salutistes de France, ce jour est inoubliable », lisons-nous dans *En Avant !* On le croit sans peine. Le Général Bramwell Booth assistait, comme de juste, à la fête. Mais ce qui était imprévu, c'était la présence de M. Yvon Delbos, Sous-Secrétaire d'Etat de l'Enseignement Technique et des Beaux-Arts, qui présidait, et celle d'un officier de la maison militaire du Président de la République, et celle de représentants du ministre des Affaires étrangères, du ministre de l'Hygiène et du Travail, et du gouverneur militaire de Paris. Le Président du Conseil Painlevé avait accordé son haut patronage. « Je salue, au nom du gouvernement, cette maison, etc. ». Et puis, Gaston Dou-



Les soupes de nuit à Paris.

merguez reçut le Général Bramwell Booth à l'Elysée: sorte de consécration officielle de l'œuvre sociale salutiste poursuivie en France.

« La jolie salle de réunions, écrit Blanche, est brillamment éclairée, presque remplie ; le piano est tenu par un employé, un orchestre s'esquisse. Au-dessus de l'estrade, un très grand portrait de William Booth ; sa tête de Michel-Ange appuyée sur la main, il semble regarder ces hommes et leur dire : « Jésus peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui ». Quel auditoire ! Jeunes gens, hommes d'âge mûr, vieillards ; travailleurs, étudiants, rentiers d'hier. Sur tous les visages la souffrance a laissé son empreinte, il y a peu de joie ; le sourire paraîtra plus tard. Mais que d'intelligence et de force latente représentent ces hommes de France et d'ailleurs ! Force perdue, dévoyée, oh ! si souvent. . .

« Nous éprouvâmes, à cette soirée, des émotions profondes, en écoutant les témoignages des premiers convertis et soldats du Palais du Peuple ».

II

LE PALAIS DE LA FEMME

« Ma fille, je veux assurer ton repos »

(Ruth III, 1).

Ils ont conscience de ce qu'ils peuvent. Ils oseront de plus belle, ils sauront vaincre et profiter de la victoire.

La grande pitié de la femme seule, dans cette crise aiguë et interminable du logement. Bien qu'il y eût à Paris, en 1925, des foyers féminins catholiques, protestants ou laïques, il était encore vrai, le mot prononcé par Georges Picot en 1900 : « Mille lits honnêtes pour cent mille femmes isolées ». Des jeunes filles et des femmes venues des points les plus différents de l'horizon social et spirituel, provinciales ou étrangères que la recherche du pain quotidien ou le mirage des villes ont amenées dans la capitale, petites ouvrières, domestiques, employées de bureau ou de magasin, dactylos, étudiantes, contraintes de s'abriter en des meublés douteux ou infects, en des taudis meurtriers, et en danger, par conséquent, de misère morale et physique. Blanche Peyron les aimait de toute son âme attentive, sensible : elle avait reçu des confidences, pénétré de fiers et douloureux secrets, et Blanche Peyron voulait, en créant pour elles un établissement attrayant, faire cesser des hontes ou des cruautés exécrables. « Les jeunes X. sont venues me voir, dit-elle, Dieu est intervenu,

mais *elles ont eu faim...* R. est touchante, travaillant en atelier neuf heures par jour et se nourrissant d'une pomme et de pain à midi. La vie telle qu'elle est : ah ! que nous en sommes loin ! » « Nous avons dû refuser, ce mois de novembre 1923, écrivait la Commandante Marie Steinmann, directrice de « Fontaine-au-Roi », deux cent quinze femmes, plus que pour remplir une autre maison comme la nôtre ». Rapport de la même directrice, au 27 mars 1925 : « ... une fille sortie depuis trois jours de l'hôpital et tellement exténuée d'aller par les rues, qu'elle a ôté ses chaussures et marche à pieds de bas. On la couche sur un matelas par terre, car tous les lits sont occupés. Elle revient le lendemain. Il n'y a plus de place. Elle repart ».

L'ancien Hôtel populaire pour hommes, fondé en 1912 par Mme Veuve Jules Lebaudy, était à vendre, un énorme immeuble, cinq étages, comprenant sept cent quarante-trois chambres, à l'angle de la rue de Charonne et de la rue Faidherbe, dans le 11^e arrondissement.

— Voilà l'occasion, se dirent les Commissaires. Le moment est favorable. Allons-y. Il le faut, car la fille sans lit, les pieds gonflés, marche vers son désespoir.

Blanche à Evangéline Booth : « 29 octobre 1925. Mon Commissaire est à Londres aujourd'hui, pour soumettre au Général un projet urgent et magnifique : l'achat du Palais de la Femme. Plus de sept cents chambres à notre disposition, une occasion superbe. Demain soir, j'irai sous les ponts de la Seine, à la recherche des femmes sans asile qui y couchent ».

Bramwell Booth, dans toute cette affaire, fut parfait. Il est vrai qu'à Noël 1923, près du berceau de Stuart, le premier enfant de Wycliffe et de Renée, il avait spontanément offert à Blanche de l'aider dans la fondation d'un « shelter for these poor women ». Ce n'était pas une offre de Gascon. Il obtint d'une Société d'assurances sur la Vie appartenant à l'Armée l'avance de la somme nécessaire à l'achat de l'ancien Hôtel populaire de la rue de Charonne, et il promit, en outre, une grosse subvention de mille livres sterling. Le samedi 9 janvier 1926, en l'étude de M^e Lanquest, Albin se rendit acquéreur de l'immeuble pour la somme de trois millions cinq cent mille francs.

Et allez donc ! Désormais, et jusqu'à la fin de leur carrière, ces « ausard », cherchant de saintes aventures nouvelles et toujours plus risquées, ne parleront plus que de millions, et — c'est ça le plus fort — recevront des millions ; un fleuve d'or coulera entre leurs mains. Ces choses-là, on le sait, vont parfois au tragique. Non, aucune banqueroute. Eux seuls, sans doute, étaient capables — *Deo juvante vinco* — de tout oser pour tout réaliser. Et c'est stupéfiant ou bien miraculeux. Car enfin, le Palais de la Femme n'était pas tout. Ni le Palais du Peuple. Il y avait l'Armée du Salut française elle-même à faire vivre, mille besoins quotidiens, l'œuvre d'évangélisation à maintenir, à confirmer et à étendre, la conquête à propager. De l'argent pour tout cela, il en fallait, il en fallait ! Eh bien, l'appel de Pâques en donna, la fête des Moissons en donna, la Semaine de Renoncement en donna. Et l'on dépassait, chaque année, le résultat de

l'année précédente. C'est que les Peyron savaient demander. Ils disaient aux souscripteurs : Les dépenses augmentent — coût de la vie et développement incessant des opérations de l'Armée — on va au devant d'un déficit, mais que faire ? Reculer ? Impossible. Réduire le traitement — ce maigre salaire — de nos officiers ? Ne pas verser à nos vétérans la pension de retraite qui leur revient ? Il ne saurait en être question. Fermer nos Ecoles Militaires ? Allons donc ! Renoncer à ouvrir de nouveaux postes d'évangélisation ou de nouvelles institutions sociales ? Dieu nous en garde. Il n'y a qu'une solution : faire rentrer plus d'argent. Admirez-les, allant droit au but, tendant la main et ne la refermant que lorsqu'on l'a remplie, ne s'arrêtant jamais à des susceptibilités d'accueil, obtenant ce qu'ils veulent, à force d'âpre persévérance, d'exigence constante, de sainte réclame. Albin reedit à satiété les mêmes phrases, du genre de celle-ci : « Il n'y a que l'Armée du Salut pour organiser une belle œuvre sociale, donnez-lui de l'argent ». Si la répétition fatigue, elle pénètre. Il est même des gens, invincibles à la discussion, qu'elle terrasse ; pour eux, elle fait preuve : « Il n'y a que l'Armée du Salut. . . » Et l'argent arrive.

Toutefois, c'est la prière, les Commissaires le savent, qui assure les victoires, sociales ou autres. Les salutistes peuvent « planter », les Français généreux peuvent « arroser », Dieu seul donne l'accroissement. « Si l'Eternel ne bâtit la maison... » Blanche l'a toujours dit : « Oh ! que l'Eternel bâtit la maison avec moi, ou tout sera vain ».

Articles, brochures, plaquettes illustrées. Pierre

Hamp et d'autres lancent des appels, d'un accent qui vous remue jusqu'en vos fibres les plus secrètes. Des orateurs se sont mis en campagne. Un Comité d'Honneur des œuvres sociales salutistes s'est constitué (plusieurs ambassadeurs, les Présidents du Sénat et de la Chambre, le Président du Conseil, les ministres de l'Intérieur, des Finances, etc., etc.). Ce Comité déclenche un fort courant de générosité. Et Blanche et Albin sont au premier rang, en vedette.

Elle affronta les publics les plus distingués, dans les salons de l'Hôtel Continental, dans la salle des fêtes du ministère de l'Intérieur, à la Sorbonne. Elle ne cherchait pas des effets d'éloquence, citait, simplement, des chiffres, évoquait des souvenirs. Des souvenirs, sa voix tremblait, toute chargée d'humaine pitié. Elle avait aussi des paroles cinglantes comme un fouet ou qui brûlaient comme un fer rouge. « Je me rappelle un millionnaire, un homme fort et raide. Je le revois, dans un magnifique salon du West de Londres, me remettant une somme très importante et me disant : « Ne me remerciez pas. Je n'ai jamais sacrifié ma côtelette de mouton pour Jésus-Christ ».

Tournée dans l'Est : Mulhouse, Colmar, Strasbourg. Le grand écrivain de *La Peine des Hommes* accompagnait les Commissaires, et il nous a décrit l'apparition sur l'estrade de celle qui fut le cœur palpitant de ce vaste mouvement de solidarité. « Ce fut pour moi, dit-il, une grande découverte des forces spirituelles que de voir la puissance de Mme Albin Peyron sur un auditoire. A Colmar, la Commissaire était très lasse. Elle se reposa l'après-

midi, chez un Alsacien affable et discret, qui mit à sa disposition une chambre où la plus suave intimité était acquise entre les vieux meubles d'une maison spacieuse qu'aucun bruit n'offensait. J'appréhendais le passage entre cette douceur familiale et la salle des Catherinettes, froide, dure à l'acoustique, en face d'un auditoire de gens au caractère solide, difficile à mouvoir. Quel effort une femme affaiblie allait-elle devoir déployer ? Elle s'avança au bord de l'estrade, leva la main droite pour le salut évangélique, et un si grand silence s'établit alors, qu'on entendit les souffles. La salle n'était plus qu'une âme, avant que celle qui lui apportait son âme eût dit un mot ». Ailleurs, dans le Doubs, à Lyon — à Lyon où on avait tant blagué « l'Armée du Salut » — les ovations saluaient la Commissaire, la femme prompte à tendre la main aux miséreux « sans faire la bobbe ni remoucher personne ». Sa parole tordait littéralement le cœur des hommes. « Son masque vaut à lui seul toute une propagande », nota un reporter du *Lyon Républicain*. Ces conférences eurent un vrai retentissement.

La revanche de la Capitaine Catherine.

Paris s'intéressait à fond. Il s'y menait un beau bruit de cet effort charitable. Les salutistes y trouvaient des concours dans toutes les classes de la société. Des banques envoyaient leur contribution.

« Commissaire, une jeune artiste apporte un don ». Une mince silhouette, vêtue de vert clair, cheveux blonds, yeux bleus, visage doux, un peu

triste sous le masque mondain. Nous causons. « Vous êtes artiste, Mademoiselle ? — Oui, je suis aux Concerts... (le nom d'un des cabarets de Paris). — Ah !... (Comment arriver à l'âme de ma chère petite visiteuse ?) — Votre œuvre est si belle, Madame, je veux l'aider, voilà ». Et un billet de mille francs est déposé sur ma table. Elle me donne son nom, son adresse et s'éclipse. Derrière les vitres, songeuse, je la suis des yeux, lorsqu'elle traverse la rue, et je la remets à Dieu, dont elle et moi sommes les créatures ».

Juin 1926. On va atteindre les trois millions. Il en faudra plus de trois. On les obtiendra. Le ministre du Travail, M. Durafour, préside, le 23 juin, l'ouverture du Palais. Tous les personnages officiels du monde, des ambassadeurs, des magistrats... La prochaine fois, on aura le Président de la République.

N'est-ce pas ce jour-là que deux pauvres filles, comme elle arrivait rue de Charonne, abordèrent Blanche Peyron ? L'une avait dans les bras un bébé de trois semaines et demandait une chambre. Mais le Palais de la Femme n'est pas une maison pour mères et enfants. Alors, tandis que la Commissaire donnait une ou deux adresses, celle qui accompagnait la jeune mère s'écria :

— Eh bien, tu n'as plus qu'à le flanquer à l'égout !

Car, dans les hôtels les plus sordides, partout, on avait refusé cette mère et son bébé. Blanche trembla. Ce cri lui retentit au plus vif de l'âme. La vision la poursuivit, l'obséda. Le jour, la nuit — la nuit, pendant ses longues heures d'insomnie où

elle toussait — elle voyait des Fantines de la rue pleurant, une petite Cosette dans les bras. « Tu n'as plus qu'à le flanquer à l'égout ». Comme un abîme appelle un autre abîme, un asile appelle un autre asile : Blanche Peyron créera la Maison de la Mère et de l'Enfant.

Sur les terrains où se dresse le Palais de la Femme s'élevait au XVII^e siècle le couvent des Filles de la Croix, Sœurs Prêcheresses dominicaines qui étaient, en même temps que des contemplatives, des maîtresses d'école. C'est dans ce couvent, paraît-il, que Cyrano de Bergerac se convertit et qu'il mourut — lisez Rostand — l'épée à la main, pour mettre en fuite le mensonge, les compromis, les préjugés, les lâchetés, ces vieux ennemis que combattent aujourd'hui les officières salutistes, modernes Filles de la Croix. Le majestueux édifice avance, à l'angle de la rue de Charonne et de la rue Faidherbe, sa façade aux pans coupés et domine de ses cinq étages les tristes maisons du quartier. Sur un hall immense s'ouvrent salle de restaurant, salon de thé et de travail, bibliothèque, salle de réunions. Une multitude de fenêtres et de larges verrières. Les pavages en mosaïque, les lambris de céramique, relevés de décors discrets, donnent une note de gaieté. Au pied de l'escalier monumental qui conduit aux chambres, sur le mur clair s'étale en grandes lettres : « Aie bon courage et gai visage » — un mot de Jeanne d'Arc. Montons. Des chambres peintes en bleu, en vert, en beige, en gris, suivant l'étage ; il y en a sept cent quarante-trois (et deux dortoirs d'attente, de vingt-cinq lits). Pour cent vingt francs par mois, cette chambre

chauffée, aérée, meublée d'un lit, d'une armoire, d'une table, d'une chaise et d'un lavabo à eau courante, chaude, froide. Un logis net, bien à soi, où se recueillir, se reposer. Une « chartreuse de paix ». La directrice va et vient, une officière aux cheveux blancs, qui a un charmant sourire. Hé ! mais, nous la connaissons, c'est l'ancienne petite modiste de la rue du Quatre-Septembre, la Parisienne Isabelle Mangin, la Manginette de Blanche Roussel. Le Palais de la Femme a commencé de fonctionner sous la direction de la Major Mangin.

Eclatante réception du Général Bramwell Booth à l'Hôtel de Ville de Paris par le Président et les membres du Conseil Municipal.

Et vous n'assistiez pas à ces solennités, Florence Soper, Générale Bramwell Booth. Ni vous, Commissaire Adélaïde Cox. Ni vous, Maréchale, qui, quarante-cinq ans auparavant, aviez déployé avec tant de courage dans Paris le drapeau écarlate à la bordure bleue et à l'étoile d'or ! Quelle revanche pour vous, ce Palais de la Femme ! Des centaines, des milliers de jeunes filles, de jeunes femmes échapperont aux périls de l'isolement, du dépaysement, seront sauvées des mauvaises fréquentations, des naufrages, des chutes, parce qu'en 1881, vous avez supporté stoïquement l'insolence des Parisiennes. Les Parisiennes d'aujourd'hui ne vous trouvent plus si extravagantes, et elles vous savent gré de les loger et de les nourrir. Vous vous êtes bien vengées !

En novembre 1926, la Générale Bramwell Booth revint dans ce quartier où avait commencé sa carrière et présida une réunion pour les pensionnaires du Palais. Devant quatre cent cinquante

jeunes filles et jeunes femmes, elle raconta comment, mondaine aimant le bal et le théâtre, elle s'était convertie et était devenue salutiste ; et elle exprima sa gratitude pour Paris, qui lui avait, en quelque manière, ouvert les portes du service chrétien. Et n'était-ce pas à Paris que Bramwell l'avait demandée en mariage, le 22 novembre 1881, il y avait juste quarante-cinq ans ? Elle parlait d'une voix harmonieuse et claire. Sur son visage, jeune encore, l'intelligence et la bonté mettaient une exquise lumière.

Cette maison coûta en tout, soit pour l'achat, soit pour la remise en état, soit pour le mobilier, sept millions.

— Nous aurons bientôt l'argent. Nous avons déjà trois millions, annonce Albin, et son rire d'enfant sonne sa conquête.

Il aura l'argent, car tout lui tourne à bonheur — et à honneur : il va être décoré, le ruban rouge.

« Nous aurons bientôt l'argent ». Blanche n'en doute pas davantage, qui écrit à Evangéline Booth : « Le Palais de la Femme est un succès. C'est merveilleux. Loué soit le Seigneur ».

Et ce couple invincible sourit à la moisson. C'est bien, pour eux, comme dans les contes, la moisson dorée, ce moment magique où les rêves et les espoirs, à peine formulés, se réalisent. Maintenant, sont venues les années éblouissantes.

Les conquérants insatisfaits.

Nous n'avons rien dit encore du Service de la Charité. L'adjudante Cornélie Bosch, une Hollan-

daise, dans un coup de génie de son cœur, eut l'idée d'entreprendre, pendant l'hiver 1925-1926, des distributions de soupes aux errants qui couchent sur les berges de la Seine, aux claque-du-bec hébétés de froid, qu'on rencontre sortant des bouges de la Maub' ou des recoins gras des Halles.

12, rue du Chemin-Vert. Le Service de la Charité s'équipe. Une charrette à bras : l'énorme marmite norvégienne calée au milieu, des couvertures par dessus, entourée de corbeilles de pain, de piles de gamelles. Un homme s'attelle, et en route ; la charrette s'en va dans la nuit froide, avec sa lanterne qui danse, « la charrette-fantôme ».

— Allons, mon ami, un peu de soupe.

Car il y en a qu'il faut prier. Rebuffades, mots orduriers n'intimident pas les patientes distributrices. Ce tas de haillons sur un amas de sacs, c'est une vieillarde effarée.

— Je n'ai pas de sous.

— Nous ne vendons pas la soupe.

Elle avance une main ensanglantée de gerçures.

Deux cents soupes distribuées. Après la distribution, on entend :

— Nous allons finir par la prière.

Les Commissaires Peyron furent de la partie, plus d'une fois, bien sûr.

Autres trouvailles que célébrèrent les journaux :

Le Réveillon des sans-taudis, au Palais du Peuple, Noël 1925, au Palais de la Femme, les années suivantes : des banquets de deux cent cinquante couverts, huit cents couverts, mille couverts et plus.

— « Madame ! Madame !... Madame Peyron !
cria, une fois, certaine invitée à la voix perçante ;

et un bras maigre s'agitait. La Commissaire vit le geste, s'approcha. « Madame, permettez... » Et la clocharde tendit à Blanche Peyron sa tabatière.

La distribution de cadeaux de Noël à des centaines, des milliers d'enfants ; quatre mille au Cirque d'Hiver en décembre 1927.

La distribution de sept cents paniers-repas de nouvel an — douze cent soixante le 31 décembre 1928 — à des familles nécessiteuses de trois, cinq, sept personnes, ou à des vieillards.

Le goûter de « nos sœurs de la rue », à l'occasion de la Semaine de Bonté.

« Vendredi soir, huit heures... Puis j'ai été au Palais de la Femme, et à quatre heures nous avons eu le thé pour nos sœurs de la rue. Ce fut profondément émouvant. Elles n'étaient que vingt, averties trop tard, dirent-elles. Mais nous avons maintenant le joint et nous pourrons en avoir des centaines : c'est la Préfecture elle-même, le Docteur chef de service, qui fera afficher l'invitation dans la salle de visites où mille femmes passent par jour... Pendant le thé, musique, puis quelques mots de Mlle Mallet, puis je leur parlai avec beaucoup d'émotion de la petite communiant que je venais de voir passer dans la rue, tout en blanc, revêtue de ce costume qu'elles avaient, certes, porté autrefois. Je leur dis l'histoire de « J'ai perdu ma robe blanche », et bien des larmes coulèrent ».

— En v'là une qui ne fait pas la semaine de bonté seulement une huitaine, elle passe sa vie à être bonne.

Encore un appel public pour une collecte spéciale : un Refuge pour les pauvresses sans-taudis.

Rue Saint-Sauveur, un terrain a été mis à la disposition de l'Armée du Salut par le Préfet de la Seine. Là, une maison de bois abritera cinquante-cinq femmes. N'est-ce pas, maintenant, le tour des plus misérables de nos sœurs, de celles qui n'ont pas les quelques francs nécessaires pour se payer une chambrette au Palais de la Femme ?

— Il me faut soixante mille francs... Non, le double, car ce baraquement aura un premier étage. Oui, cent vingt mille. Vous me les donnez?... Merci.

Le Refuge est inauguré, mai 1927, en même temps que l'annexe du Palais du Peuple.

La princesse Edmond de Polignac, née Singer, une Américaine, admiratrice de l'Armée du Salut, a fait construire à ses frais cette annexe, 31, rue des Cordelières. Albin Peyron réclamait « un mécène de l'Armée du Salut française », Dieu l'a donné. Immeuble de quatre étages en ciment armé, contigu au jardin des Gobelins et relié au Palais du Peuple. Cent huit lits, vingt-sept par dortoir.

C'est inouï ce que les Peyron font donner d'argent ! Mais comment seraient-ils fatigués d'entreprendre, eux qui ont décidé que le public ne sera jamais fatigué de les aider ?

Œuvre des petits vagabonds entre treize et dix-huit ans : les agents les confieront à l'Armée qui les hospitalisera au Palais du Peuple.

Œuvre de la zone, dans le voisinage de la Porte d'Italie. Écoutons la Commissaire parler de la zone.

« Quelques briques, un peu de plâtre, de la tôle ondulée, et voilà construite l'habitation qu'un riche propriétaire loue aux sans-abri de Paris. On me

dit le prix du loyer ; pour ce prix, avant la guerre, on aurait eu un coquet appartement parisien. Enfin, c'est mieux que l'arche du pont de l'Archevêché ! Avec le Capitaine D., qui s'est attribué la zone comme paroisse, nous allons de maison en maison...

« Les choses vues sont trop honteuses pour être confiées à la plume. Là, dans 'cette affreuse hutte noire, le Capitaine a trouvé en décembre (1925) trois bébés sans vêtement, mourant sous des couvertures. Comment, pourquoi étaient-ils là ?... Plus loin, telle expression surprise dans les yeux sombres ne nous dit rien qui vaille. . . Que notre cœur est lourd, en rejoignant la grande route ! Car on souffre, on croupit, on meurt dans la zone. . . sans avoir vécu. Et ce sont nos frères, nos sœurs, des âmes immortelles, des cœurs comme les nôtres ! Oh ! que faire ? — Commissaire, écoutez. . . — Qu'est-ce ? — Voyez, cette fillette qui chante. . .

Brille, brille, là où tu es,
Dans les ténèbres fais rayonner
De Jésus la douce clarté.

« Que faire ? La réponse est venue. . . Les maisons me paraissent moins hideuses, les visages moins éteints. Je regarde la petite fille qui chante. Puis mes yeux, se détournant, sont émerveillés soudain. Jaillissant de la boue noire, un arbre, revêtu de sa parure printanière, m'éblouit. Puissance créatrice, beauté divine, résurrection ! Allez, Capitaine, continuez à visiter, à travailler, à aimer la zone, et des bourgeons, des fleurs et des fruits paraîtront ».

Une œuvre parmi les Russes de Paris s'imposait,

ils l'ont créée. Comme elle les aime, ces Russes ! Nous ne pouvons pas ne pas citer un fragment de l'article qu'elle leur consacre en 1926.

« Une fête avait été préparée avec amour par (la Capitaine Hélène Zinoffski), l'officière russe qui, après avoir vécu les horreurs de la révolution à Moscou, était venue dans la grande cité accueillante qu'est Paris, travailler parmi ses compatriotes. Ce soir-là, ils étaient nombreux. L'intellectuel, la femme de la noblesse dont le fils était du corps des pages de l'empereur, la veuve du général connu, la jeune fille qui s'est mise aux travaux d'usine, l'homme de lettres, le moujik. ~~Tous étaient là, frères, sœurs.~~ . . . Il ne restait que la force slave de souffrance, le désir de réagir, l'intérêt en cette Armée du Salut, qui annonçait Jésus-Christ, « notre Sauveur russe », dans toute sa puissante simplicité. Nous avons communié ensemble dans les mêmes pensées, puis de merveilleux chants russes, plaintifs, tragiques, mais remplis de force et d'espoir avaient résonné. Quelques regards ne s'éclairèrent pas. Ils avaient peut-être vu des choses trop horribles. . . Une femme, qui autrefois possédait tout et qui aujourd'hui n'a plus rien, s'approche de moi : « Oh ! merci, Madame, pour cette heure de paix, la première que j'aie vécue depuis la Révolution ». Et nous avons redit la salutation pascalle russe : « Christ est ressuscité. Il est vraiment ressuscité ».

1928. Un Palais des Vieillards, une maison de retraite pour hommes et femmes, « le Soleil d'Automne », à Escoutet, près de Tonneins, Lot-et-Garonne, dans une demeure provinciale datant de

trois cents ans, ombragée d'arbres séculaires, entourée de jardins et de prairies. « J'ambitionne pour devise du domaine d'Escoutet, la belle parole du prophète hébreu : « Vers le soir, la lumière paraîtra ». « Cette promesse a été un phare dans ma vie », disait souvent la Commissaire.

Les dons affluent pour toutes ces œuvres, et les Commissaires poursuivent leur labeur avec un génie d'initiative qu'aucune fatigue ne lasse et qu'aucun triomphe ne contente.

— Sommes-nous satisfaits ? Non. Nous ne le serons jamais, s'écrie Blanche Peyron.

Ils entraînent à la besogne spirituelle et à l'effort social les salutistes belges. A Ostende, un nouveau poste est fondé, ainsi qu'une maison de repos pour les officiers. A Bruxelles, on a une Maison pour mères et enfants et une Hôtellerie féminine, qui marchent bien. A Quaregnon, une « citadelle du Salut ». L'Armée fait en Belgique des progrès sensibles.

Il s'agit d'établir au bagne une œuvre de l'Armée. L'Enseigne Charles Péan part en mission à la Guyane. Les journaux louent les Commissaires. La question des forçats, qui remue le cœur, leur fait une très grosse réclame. Quoi ! cette tâche énorme et délicate, dangereuse peut-être, ils l'ont donc envisagée sans trembler ! Oui, certes, la nécessité était apparue aux Peyron de faire quelque chose pour les libérés qui, sous le ciel torride de la Guyane, restaient astreints à l'affreuse servitude du doublage. « Si Dieu nous jugeait dignes de laisser tomber un rayon dans cette nuit, ce serait une grâce pour laquelle nous pourrions le bénir éternelle-

ment », écrivait Albin dans l'été 1924, et il prépara un rapport sur la question pour le Général.

Encore une fois, je renonce à dresser un tableau complet des bénédictions du champ de bataille. Postes créés à Longwy, à Montpellier, à Besançon, à Valenciennes. Campagnes de réveil. Mentionnons celle de Nîmes. Mai 1928 : pour la première fois, sans doute, depuis que les Césars les ont bâties, l'Évangile fut annoncé au peuple dans les Arènes où avait coulé le sang des chrétiens. Et des Nîmois, qui avaient crié des sottises à Albin Peyron père, à Albin Peyron fils, se disaient, à présent, fiers de ces Albin Peyron et assuraient avec bonhomie :

— Il en faudrait certainement beaucoup de comme euss.

La Maréchale, en 1928, vint à Paris. Le goût de Paris et de la France ne lui avait point passé. « Irène m'écrit d'Edimbourg, qu'elle est allée entendre la Maréchale, qui l'a embrassée encore et encore, pouvant à peine croire qu'elle fût ma fille. Pauvre chère Maréchale, elle va criant son « premier amour », la France, dans toutes ses réunions ». A soixante-dix ans, cette femme apôtre avait gardé sa prise si puissante sur les âmes et enthousiasmait les foules. « Je me demande si tu as vu la Maréchale, lisons-nous dans une lettre d'Évangéline à Blanche, du 8 juin 1927. Elle a été quelque temps en Suisse, tenant de merveilleuses réunions. La dernière fois qu'elle est venue ici, à New-York, elle a produit une forte et bienfaisante impression, et cela m'a été très doux ». Paris fit aussi bon accueil que la Suisse à la fondatrice de l'Armée du Salut en France et en Suisse, et le

11 octobre 1928, salle Gaveau, Albin Peyron, s'adressant à « notre Maréchale des temps héroïques de l'Armée du Salut », s'écria, aux applaudissements de l'immense auditoire : « Nous vous avons suivie, nous vous avons imitée, et si nous sommes quelque chose pour Dieu et l'Armée du Salut, c'est en grande partie à vous que nous le devons ».

Cette même année, tout Paris acclama, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, Bramwell Booth, « le chef admirable d'une incomparable Armée », qui combattait dans quatre-vingt-deux pays et qui avait plus de vingt-cinq mille officiers. Et les Albin Peyron confièrent alors au Général un nouveau projet : la Cité de Refuge. Ce fut la dernière visite de Bramwell Booth. Cet homme s'était usé dans la longue et dure bataille. Ses forces déclinaient. Le fardeau devenait pour lui trop lourd. Au mois de janvier 1929, le Haut-Conseil, composé des Commissaires de l'Armée du Salut, décida de le décharger de ses fonctions, et le 13 février, Edward Higgins, Chef d'Etat-Major, fut élu Général. (Cinq ans plus tard, Higgins ayant pris sa retraite, Evangéline Booth devint Générale, le 3 septembre 1934, mais Blanche Peyron n'était plus là pour saluer l'avènement de son amie...)

Cette crise du commandement, qui fit couler des flots d'encre, agita fort, cela va sans dire, la famille Peyron. Néanmoins, l'ardeur salutiste continua de rayonner, les progrès se poursuivirent à un rythme accéléré, on marcha même à pas de géant. Les Commissaires avaient pour collaborateurs, ne craignons pas le dire, des officiers à l'esprit pratique, conquérant et social, et des officières... Répétons-

le, ce sont elles surtout, — puisque sur cent officiers il y a soixante-dix femmes au moins, — ce sont elles surtout qui, de leurs mains patientes, laborieuses, ont édifié ces Hôtelleries, ces Palais, ces Refuges, tout en ajoutant une page remarquable à l'histoire de l'évangélisation dans notre pays. Le Palais de la Femme, avec ses lignes monumentales, est comme l'image éclatante de ce qu'elles ont fait, comme l'épanouissement même de leur fortune ou de leur triomphe. Blanche songeait souvent aux camarades tombées sur le champ de bataille, à la « petite Johnny », la Commissaire Cosandey, « promue à la gloire » le 22 avril 1917, et à toutes celles près de qui elle avait lutté, au cours de ces années de labeur opiniâtre et d'attente, qui parurent quelquefois si stériles. La mort avait terriblement éclairci les rangs de la première légion...

Manette.

Le 2 janvier 1926, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, la mère d'Albin Peyron, Manette, était entrée dans le repos des saints avec un alléluia sur les lèvres.

Manette, ce seul nom, un diminutif de maman, dit ce que fut la Brigadière Peyron. « Revêtue d'une grande dignité naturelle, écrit Blanche, elle se laissait cependant appeler Manette par tout le monde, car elle aimait tout le monde. Pour les pauvres, pour ses orphelines, pour les malheureux reçus dans nos institutions, elle était Manette au cœur resté toujours jeune, à l'âme chantante, à la prière intense, au parler expressif

émaillé quelquefois de provençal ». Elle récitait des poèmes languedociens de Bigot dans les réunions salutistes. « Oh ! *lou siaoume de ma paouro gran* (le Psautier de ma pauvre grand-mère) c'est trop beau ! Les voyous de l'Alcazar, à Nîmes, frappaient des mains, lorsque je le leur lisais ». Elle chantait la *vièio toure d'Aigo-Morto* (la vieille tour d'Aigues-Mortes) qui célèbre les prisonnières huguenotes de la tour de Constance. Cette heureuse salutiste était demeurée foncièrement protestante. « C'est un huguenot, c'est une huguenote » : grand compliment dans la bouche de Manette. « La bonne tante Nini (Mme Henri Tzaut), écrivait-elle le 14 juillet 1917, est allée avec Rachel vendre ses cent soixante-quinze *En Avant !* dans les cafés d'Arles. C'est une vaillante, une vraie huguenote, une fille digne de son père ».

Elle eut la joie, avant de mourir, de voir paraître la nouvelle édition des *Réflexions et Expériences d'un Salutiste*, augmentée des « lettres de jeunesse » d'Albin Peyron, « le livre du bien-aimé », comme elle disait. « Que de bien va faire ce livre du bien-aimé ! C'est beau comme la Bible ». Elle aurait voulu qu'on en mît un exemplaire dans chaque chambrette du Palais du Peuple, de ce Palais du Peuple dont elle parlait continuellement dans les derniers mois de sa vie.

Elle chanta l'Alléluia, le jour où on lui dit que sa petite-fille Renée allait épouser un petit-fils de William Booth. Un petit-fils du fondateur de l'Armée, de son Général, qui, une fois, lui avait donné un baiser ! « C'était à Nîmes. Je descendais des chambres que j'avais montrées à quatre

officières venues pour assister à un Conseil. Il m'attendait au pied de l'escalier. Il mit sa main sur mon épaule et posa sur mon front un baiser, en me disant : « Mrs Peyron, thank you ». Voyez-la, au Mas-de-la-Ville, en extase devant Wycliffe, car Renée, dans l'été 1922, lui a amené son fiancé. « Quelle distinction naturelle ! Il est un vrai gentleman. Je crois qu'il a la taille de ton père. Hier, il m'offrit son bras pour aller à table et je me trouvai une petite fille à son bras. Il aime bien les aubergines. . . En sortant de table, Renée lui caressait le visage. Je lui dis : « Ne le dévarie pas ». Il demanda l'explication de ce mot, et en souriant il me dit : « Laissez-la faire encore davantage. » (Lettre à Albin.) Avec quelle avidité elle lut, elle écouta les récits du mariage ! En juillet 1924, elle se fit donner tous les détails de la présentation à Dieu de bébé Stuart, le fils aîné de Renée et de Wycliffe, tous les détails de la merveilleuse assemblée tenue dans l'East-End de Londres, à Mile-End-Waste, sur la grande artère de Whitechapel, à l'endroit même où, un soir de juillet 1865, William Booth évangélisa les passants. Qu'il devait être joli, bébé Stuart, dans sa belle robe — un présent de Manette — avec le large ruban salutiste noué sur son épaule, quand le Général Bramwell Booth le prit pour le consacrer à Dieu et à l'Armée !

Manette correspondait inlassablement avec sa famille, ses camarades de l'Armée et ses « petites orphelines ». Ses lettres, d'une écriture ferme et menue, reflètent un solide optimisme pénétré de confiance en Dieu et de foi dans le bien. « Tes

lettres font le même effet que les journaux salutistes, lui écrivait du Gabon sa petite-fille Blanche Minault, on n'y voit que le beau côté de la vie, tout ce qui est bienfaisant, rafraîchissant, la joie, la paix, la reconnaissance, l'amour immense coulant comme un fleuve au milieu d'une plaine fertile ». Manette montrait à ses hôtes avec ravissement ses cahiers de morceaux choisis : articles de journaux religieux, pensées et lettres du « bien-aimé », lettres de ses enfants ou petits-enfants, recopiés de sa main. C'était son Livre d'Or.

— Lisons quelque chose dans le Livre d'Or, disait-elle aux amis qui venaient la voir ; et, avec un clin d'œil malicieux, elle ajoutait : Venez prendre un peu du feu salutiste, en écoutant ce récit des missions religieuses et du travail social de mon fils Albin et de ma fille Blanche... Que c'est beau !

III

LA CITÉ DE REFUGE

Il faut quatre millions.

En mai 1929, un mois après les fêtes du centenaire de William et Catherine Booth, Albin et Blanche Peyron lancèrent un manifeste.

« Poussés par l'Esprit Saint, la Commissaire et moi, nous avons pris la résolution d'édifier à la gloire de Dieu une Cité, la Cité de Refuge. Moïse

nous parle de ces « villes de refuge » où les meurtriers involontaires ne pouvaient être frappés par les vengeurs du sang... »

Ce n'est pas aux meurtriers que les Commissaires voulaient donner asile, mais à ceux que poursuit la misère.

Une Cité où le malheureux trouvera de l'aide. Là, une mère sera admise avec son enfant ; une famille chassée de l'hôtel borgne bénéficiera d'un refuge provisoire. Ce sera la Cité du premier secours, sorte de gare de triage, ou mieux plaque tournante pour aiguiller les misérables vers les œuvres dont ils ont besoin. Un organe de distribution et de reclassement, en relation constante et rapide avec l'Assistance Publique, avec les institutions officielles, ou privées, d'entr'aide morale et sociale. Elle s'élèvera dans le quartier de la Gare, rue Cantagrel, 13^e arrondissement, sur un terrain que le Conseil Municipal a mis à la disposition de l'Armée du Salut.

Une Maison du Jeune Homme, œuvre dépendant de la Cité, à l'intention des apprentis, ouvriers ou employés, sera bâtie à Ménilmontant, rue Crespin-du-Gast, sur un terrain cédé également par le Conseil Municipal. Un grand chaland en ciment armé servira d'Arche du Salut aux sans-taudis des berges de la Seine. Des Foyers du Bagnard à la Guyane seront une autre annexe de la Cité. On aura une colonie agricole pour les jeunes délinquants. On aura...

— On aura, on aura... Mais cela vous coûtera des millions !

— Oui, bien sûr.

— Mais votre Palais de la Femme n'est pas encore payé, et vous commencez tout ça !

— Nous ne pouvons autrement. Nous en avons parlé au Seigneur. Il le faut.

Les aventures sont aux aventureux. Et ils atteignent, je crois bien, au moment le plus pathétique de leur vie.

Voici qui est encourageant. Le Général Higgins, Chef de l'Armée du Salut, offre cent vingt-cinq mille francs pour l'œuvre à la Guyane. Une amie intime de la Commissaire, Mme Léon Lévy, cent mille francs pour la Cité proprement dite. M. Fernand Colombel y va de cinq cent mille francs, un demi-million. Ce mécène-là sera le parrain de la Cité. Et qui en sera la marraine ? Où est-elle la marraine ? Où sont les fondateurs qui souscriront, comme Mme Léon Lévy, cent mille, les bienfaiteurs qui... les maîtres-artisans... les ouvriers... les compagnons... les manœuvres... ? Dans quelle catégorie pouvons-nous vous inscrire ?

Une œuvre sur l'eau.

La campagne s'inaugura, le jeudi 13 juin, salle Pleyel, par une fête de charité, dont le but immédiat était de réunir les deux cent cinquante mille francs nécessaires pour gréer, aménager et meubler, en vue de l'hiver, l'Arche du Salut, l'Asile Flottant.

Une trouvaille de l'amour chrétien, cet Asile Flottant. Vers la fin d'une froide journée, une ombre pâle, vêtue de noir, entrait dans le bureau de Blanche Peyron.

« Je la vois, le visage marqué par la souffrance,

les cheveux blanchis, et j'entends ses paroles. Tout se grava en lettres de feu dans mon cœur. « Je suis artiste-peintre, Madame, et je connais les difficultés de la vie... Ces jours-ci j'ai reçu une somme d'argent. Je ne m'y attendais pas. Je vous l'apporte pour les clochards. Ne voulez-vous pas faire quelque chose de plus pour eux, Madame ? Il y en a toujours sous les ponts. — C'est notre grand désir, mais nous n'avons pas d'immeuble, ni de terrain. — Et une péniche désaffectée ? Avez-vous songé à une péniche ? — Une péniche... Quelle merveilleuse idée !... Laissez-moi appeler mon mari, le Commissaire. L'idée le ravira. »

Le soir même, on se mettait en quête d'une péniche. Albin en vit une à Saint-Denis, vieille, vermoulue. « Ils vous y mettront le feu », dit quelqu'un. Finalement, le Brigadier Ernest Dejonghe obtint du ministre des Travaux Publics un de ces bateaux de pierre construits pendant la guerre pour ravitailler Paris. Deux fois plus grand qu'une péniche, soixante-dix mètres de la poupe à la proue, huit mètres quarante de large.

Premières listes de souscription. Les plans de la Cité s'élaborent. En avant pour les cinq millions.

— Tiens, c'est cinq millions, et non pas quatre !

— Ça coûte cher, la maçonnerie, vous savez.

Et on se préoccupe de conférences, de ventes, d'appels aux banques, Sociétés d'assurances, Sociétés financières, Sociétés industrielles et commerciales, et d'appels au gouvernement, aux Conseils généraux, aux municipalités des principales villes de France. Albin met les entrepreneurs sur le qui-vive, se montre partout, paraît, reparaît. Ah ! il se

remue. Tellement qu'il se casse la jambe en descendant d'un tram : fracture du tibia et déboitement de la rotule, intervention chirurgicale, repos complet. Repos complet, pensez-vous ? A la clinique, notre homme travaille sans arrêt, presse l'équipement du bateau qui doit être prêt avant l'hiver. On tient le premier million. M. Gaston Doumergue, Président de la République, accepte le haut patronage de la Cité. On intensifie la campagne de propagande, de façon à atteindre la masse. Publicité par l'imprimé, par la musique, par la T.S.F. Déjeuner d'affaires où sont réunis les membres du Comité d'Honneur, les directeurs de journaux, et des personnalités du monde de la finance. Le rythme des souscriptions s'accroît. C'est une pluie d'or en rafales. Les gens semblent comprendre le grandiose d'une telle œuvre et son urgence. Blanche a poussé dans le journal un nouveau cri d'alarme et d'appel.

« Je pose la question. Accepterons-nous pour d'autres des conditions de vie que nous refuserions pour nous-mêmes ? Verrons-nous la mère abandonnée lutter seule dans la vie, vendant quelquefois son pauvre corps pour subvenir aux besoins de son enfant, sans lui prendre la main et lui donner la possibilité d'élever le petit être en travaillant auprès de lui ? Admettrons-nous que le châtiment qui doit frapper le bagnard le perde au lieu de le relever ? »

On a fait du chaland, de cette grande coque à ciel ouvert, sans plancher, quelque chose de propre, gai, hygiénique : dortoir de cent cinquante lits pour cent cinquante pauvres bougres, réfectoire, chauffage central, eau courante, électricité, etc. Il

apparaît, en aval du pont des Arts, près du Louvre, tout blanc et bleu, ventru et confortable, portant une bouée — la bouée de sauvetage — qui se découpe comme une simple figure héraldique. Il est mis en service, à la fin de décembre.

— Mince alors ! L'Armée du Salut a une flotte !

— C'est pas l'Armée alors, c'est la Marine du Salut.

— L'Arche de Noé... C'est bath !

Le vœu de Madeleine Zillhardt était accompli. L'Asile Flottant fut baptisé « Louise-Catherine », en mémoire de son amie, l'illustre peintre Louise-Catherine Breslau.

Il faut dix millions.

8 février 1930 : les deux premiers millions sont dépassés. Collecte à Paris, de porte en porte, d'étage en étage, cinq cents quêteurs et quêteuses. Déjeuner d'affaires, le 12 février : en se levant de table, la princesse Edmond de Polignac, fondatrice de l'annexe du Palais du Peuple, annonça au Commissaire son intention de prendre à sa charge les frais de construction d'une partie de la Cité, celle réservée aux hommes, et promit la somme de un million huit cent mille francs. La marraine était trouvée, et quelle marraine !

21 juin : la première étape vers les dix millions est franchie.

— Quoi ! dix millions !... C'était cinq millions, c'est maintenant le double !

— Le double, bien entendu, Monsieur. Songez que la Cité abritera les services multiples d'une

grande centrale sociale qui veut agir vite et bien (bureau de renseignements, consultations médicales, juridiques, bureaux de placement, de recherche de disparus, dispensaire avec infirmières-visiteuses, soupe populaire, vestiaire, douches, étuve à désinfection) et d'autre part : une Hôtellerie, quatre à cinq cents lits en dortoirs ou chambrettes pour hommes, pour femmes, deux réfectoires, hommes, femmes, et la Maison de la Mère et de l'Enfant, cinquante chambrettes, crèche, pouponnière, garderie, et enfin le chantier et les ateliers de l'Assistance par le travail.

Avec la Lieutenant-Colonelle Hélène Coste, qui a fait ses preuves dans le social par son énergie créatrice et sa prudence, Blanche étudie les plans de la Cité. Que sera la Maison de la Mère et de l'Enfant ? Bien étroites et longues, ces chambrettes. Plutôt un couloir éclairé qu'une chambre. « Il est pourtant indispensable que la mère à demeure puisse s'y asseoir, raccommoier son linge, lire, écrire, « vivre » en un mot, le dimanche. L'œuvre morale ne se fera que si nous créons un entourage de paix possible. » La Commissaire veut, sur ce point, l'avis d'un homme compétent entre tous. « Je vais, cette après-midi, avec le Major Vanderkam et M. Le Corbusier, l'architecte, chez le Dr Pinard. »

Qu'on se le dise, le « Louise-Catherine » fait merveille. Après avoir hébergé des pauvres gens, l'hiver, il s'est transformé, l'été, en un hôtel de villégiature, une colonie flottante de jeunes garçons ; on l'a vu, vers Saint-Germain-en-Laye, dans un site champêtre, près des bois verts et des prés fleuris.

Les vacances sur l'eau, qu'en dis-tu, petit ouvrier parisien ?

La première pierre de la Cité a été posée par M. Désiré Ferry, ministre de la Santé Publique. En avant pour une deuxième offensive de publicité. Cinq millions encore à trouver.

— Impossible. Avec la crise économique. . .

— J'ai une idée. (Il a toujours une idée, celui-là). Consacrez à Dieu, en 1931, la centième partie de votre capital et la dixième partie de vos revenus, bénéfiques ou salaires, et affectez la somme, moitié aux œuvres d'Eglise, moitié à la Cité de Refuge. Voilà.

Au mois de janvier 1931, des reporters viennent interviewer la Commissaire, car elle a été nommée Chevalier de la Légion d'Honneur.

— Ma croix ? Non, non. Parlez plutôt, dans votre journal, de la Cité de Refuge. Il nous faut encore cinq millions.

Le livre de Charles Péan, récit de son voyage à la Guyane, est sorti de presse, et l'on s'arrache *Terre de Bagne*. L'œuvre à créer parmi les forçats peut, à juste titre, répète Albin, être considérée comme une des annexes de la Cité.

Des municipalités ont accordé des subventions. Dans le Midi, on souscrit des sommes importantes pour le Foyer du Peuple à Marseille, véritable Cité de Refuge en petit, pour la Villa Jeanne à Nîmes, maison de rééducation (que l'on débaptisa plus tard et appela, en souvenir de la Commissaire, Villa Blanche Peyron): ce Foyer, cette Villa, encore, dans l'esprit d'Albin, des annexes de la Cité.

Le 7 avril 1931, « l'Association des Œuvres

françaises de Bienfaisance de l'Armée du Salut » est déclarée d'utilité publique. Juin : appel à la nation en faveur de la Cité par les membres du Comité d'Honneur ; les six millions sont dépassés. Juillet : la construction rue Cantagrel atteint le sixième étage. L'Académie Française a décerné un prix de dix mille francs. Le Conseil Municipal de Paris a voté cent mille francs. Toutefois, les dix millions sont loin, encore, et on dirait que l'argent arrive moins vite. Faisons du bruit. Profitons du passage de la Commandeur Evangéline Booth, venue pour les fêtes du cinquantenaire de l'Armée du Salut en France : grande soirée au Trocadéro, le jeudi 26 novembre.

La Cité en danger.

Décidément, l'argent vient moins vite. C'est la période des vaches maigres. La crise économique sévit. Si des ressources n'arrivent pas, de grosses ressources, l'œuvre est compromise, ou du moins son achèvement est problématique. Quoi ! Cette œuvre grandiose !... S.O.S. !... S.O.S., car pour le social, il ne faut pas perdre de vue le spirituel, à savoir l'évangélisation, le champ de bataille, qui veut aussi beaucoup d'argent ; on ne saurait restreindre l'activité religieuse. On a établi des postes à La Voulte, à Troyes, à Belfort. S.O.S. De l'argent pour un poste en Bretagne, pour un poste dans la zone, à Bicêtre. De l'argent pour permettre aux œuvres de jeunesse de se développer, pour que les camps de vacances puissent continuer. De l'argent, pour financer le nouveau journal, *Le*

Jeune Croisé, et la petite revue trimestrielle destinée aux gradés de l'Armée du Salut, *L'Officier*, pour répandre de bons livres salutistes : le *William Booth* de G. Brabant, *Sur le Chemin qui monte* de la Commissaire, et des ouvrages traduits de l'anglais, *l'Ange Adjudante* et *Miriam Booth* de Minnie Carpenter, *Jehanne*, la merveilleuse épopée de Jeanne d'Arc, de Mildred Duff et Noël Hope, *Dieu dans les Bas-Fonds* de Hugh Redwood, d'autres encore. De l'argent. . .

Par malheur, la situation est devenue critique. Réellement, la Cité se trouve en danger. Les travaux, même, un moment, sont interrompus, les pierres cessent de se lever.

— C'est une erreur, cette Cité ! dit-il.

L'homme retombe à plat. Alors, elle dit :

— Albin, ce n'est pas possible. Consulte ta Bible. Dieu est fidèle. Dieu n'a pas changé, qui toucha le cœur de Darius, à propos du temple à reconstruire. « A moi est l'argent, à moi est l'or, dit l'Éternel des armées. » Relis Esdras, relis Aggée. Sa promesse est certaine.

Voici l'apôtre dans sa force. La femme, cet être fragile, que l'amour passionné de son œuvre soulève. La femme insoucieuse de l'inégalité de la lutte, prête à mourir de son œuvre, si elle l'épuise. De cette créature, qui n'eut jamais de santé, vint, à ce moment-là, un souffle d'indomptable énergie. Et l'homme retrouva son aplomb. Ces empêchements, ces obstacles créés par la stagnation des affaires, oui, bien sûr, ce ne sont que les haltes, les difficultés inévitables de la route. Le chemin qui monte n'est pas uniforme : des passages agréables, des tournants



La Cité de Refuge.

raboteux et pleins d'épines, une prairie en fleurs, le sable, les rocs...

Et les Albin Peyron, d'un pas assuré, tenant le drapeau d'une main ferme, continuèrent d'avancer.

— Bravo ! Bravo ! disaient des gens.

— Merci, mais ce qu'il nous faut, c'est une collaboration pratique. Donnez et faites donner, parlez, écrivez, collectez. Evidemment, la crise économique ne permet pas d'attendre de grosses sommes de plusieurs de nos amis, dont la fortune s'est changée, comme l'or des fées, en feuille sèche. Alors, nous nous retournons vers la foule innombrable des gens peu fortunés, dont le cœur vibre aux souffrances humaines. Au moyen âge, ce furent des corporations d'humbles ouvriers qui élevèrent les cathédrales. Ce sera la corporation des maçons de la Cité, qui aura l'insigne honneur, etc. Envoyez votre obole, si petite soit-elle. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Dans son bureau, au Q.G. de la rue de Rome, Blanche écrit des lettres, dicte des lettres, des centaines de lettres. Le Comité d'Honneur lance un nouvel appel. On la mène, cette campagne, on la pousse. De quel souffle ! Quels coups de trompette !

« Vous avez conquis Paris »

(Paul Strauss, sénateur,
à l'inauguration de la Maison
du Jeune Homme, juin 1932).

Un élan est donné. L'argent arrive. C'est heureux. On a engagé neuf millions et plus, et l'on n'en a guère que sept.

— Malheureux ! vous devez trois millions !

— Alléluia ! « Une œuvre doit avoir des dettes pour prospérer, des dettes légitimes, sérieuses, dues à l'audace du bien, à l'imprudence généreuse qu'enflamme la réalité des misères à secourir ». C'est ce qu'a dit le Président de notre Comité, Justin Godart, ministre de la Santé Publique, inaugurant la Maison du Jeune Homme. Il a raison, notre Président. Tant de jeunes gens seront sauvegardés dans cette Maison du Jeune Homme, qui est en petit la réplique du Palais de la Femme : édifice flambant neuf de six étages, avec une pergola en plein soleil, plus de cent chambrettes, un dortoir, un restaurant, une salle de jeux, et, bien entendu, une salle de réunions. Et quand on y réfléchit, comment ne pas se livrer à l'espérance ? Cette Maison du Jeune Homme domine le quartier même — l'ancienne salle Oberkampf était là, à cent mètres, et la rue d'Angoulême n'est pas loin — le quartier même où, il y a cinquante ans, la fille aînée des Booth, la Capitaine Catherine et sa première équipe de filles Alléluia connurent les fureurs des voyous de Belleville et de Ménilmontant. « Espèces de feignantes ! Fous-nous la paix avec ton Jésus ! S'il était là, je lui viderais un seau d'ordures sur la tête ! » Elle est très polie, la jeunesse ouvrière 1932. Les garçons qui logent à la Maison du Jeune Homme n'ont que respect pour les officières salutistes. C'est fini, on est réconciliés. La Capitaine Catherine et ses Catherinettes ont vaincu le mépris et l'opposition par l'amour.

La Capitaine Catherine, ou plutôt la Maréchale, était venue à Paris, quelques semaines avant

l'inauguration de la Maison du Jeune Homme, au mois d'avril, et Blanche Peyron lui avait offert la Salle Centrale, pour qu'elle y évoquât, devant le public, ses souvenirs de la rue d'Angoulême, de la rue Oberkampf et du quai de Valmy. Quand elle parut sur l'estrade, dans un ouragan d'alléluias, la Brigadière Isabelle Mangin fit sonner son tambourin, écho des jours d'autrefois, en hommage à l'héroïne qui avait préparé, par un labeur si ingrat et dans quelle souffrance ! ces merveilleux développements auxquels, honorés de cicatrices, eux aussi, et chargés de trophées, présidaient la plus grande salutiste de France, Blanche Peyron, et son mari.

Juillet : ça marche, ça marche. Total général : sept millions huit cent trente-deux mille francs. Les dons affluent, de beaux dons modestes. Petit à petit, la Cité se construit. Fin octobre : huit millions.

Encore des annexes de la Cité de Refuge. Rue Henrion-de-Pansey, à Plaisance, dans le 14^e, une ancienne usine que l'on transforme en asile de nuit ou Bonne Hôtellerie : quatre étages, restaurant, dortoirs de cent quarante-sept lits, pour hommes. Et, en décembre 1932, commença de fonctionner un Refuge pour femmes, construit rue Beaubourg, sur un terrain cédé par la Ville de Paris, et remplaçant le Refuge de la rue Saint-Sauveur.

On avait, à la porte Maillot, le Bastion 51, où, depuis le début de 1932, l'Armée, en liaison avec la Préfecture de Police, s'occupait de fournir le gîte et la soupe à des milliers de nécessiteux. Et on allait avoir, porte de la Chapelle, le Bastion 34.

Deux millions et demi, encore. Où les trouver ? Bien que la crise s'atténue, c'est toujours la crise.

Albin Peyron déclare, c'est sa centième chronique sur la Cité : « Si, au cours de ces dernières années, la vague de pitié qui a déferlé sur la France nous a apporté les quatorze ou quinze millions, qui nous ont permis de doter notre pays de grandes institutions sociales, nous pouvons espérer qu'un dernier flot nous apportera... » Et puis « la grande délivrance peut nous venir, d'un jour à l'autre, si Dieu met au cœur de quelques privilégiés de la vie de nous accorder... »

— Oh ! de ce Peïron, disait devant moi un Méridional qui lisait ces lignes dans le journal salutiste, oh ! de ce Peïron, il lui fot la lune avé les étoiles !

Mais Dieu, précisément, mit au cœur de la princesse Edmond de Polignac de faire ce nouveau cadeau à l'Armée : un million deux cent cinquante mille francs. Comme cadeau de nouvel an, c'était coquet. C'était princier.

En avant, encore un million, le dernier. N'oubliez pas que le but sera atteint de façon mirobolante, sans un nouvel effort. Mais un million, qu'est-ce que c'est ? C'est mille fois mille francs, c'est dix mille fois cent francs, c'est cent mille fois dix francs...

— Oh ! de ce Peïron !...

Dans le quartier désolé de la Gare, la vaste bâtisse développe sa façade de verre qu'éclabousse le soleil printanier.

Savez-vous que les ateliers de l'Assistance par le travail — réparation de vieux meubles, réparation de matelas — fonctionnent ? Il manque seulement sept cent quinze mille francs. Indispensables pour

finir la Cité. On est en vue du port. Il ne s'agit pas de sombrer en vue du port, après avoir subi la tempête.

« Le public salutiste du monde entier a les yeux fixés sur ce projet, écrit Blanche. Des milliers de donateurs ont aidé à le réaliser. Peut-être que les anges regardent et écoutent. Nous ne pouvons pas décevoir notre Dieu et ceux qui ont mis leur confiance en nous. Voulez-vous redoubler de prières, chers officiers ? Oh ! il faut que l'esprit de service, l'intelligence, l'amour pénètrent tous les rouages de la Cité. Demandez ces grâces. »

Le « salut des parias ».

Et que tout le monde comprenne bien ce qu'est la Cité de Refuge, dont l'épanouissement doit s'élargir sans arrêt à la ville et à la campagne. Pensons-y, dès à présent, une colonie agricole s'impose. Mais ce qui presse, c'est l'œuvre à la Guyane. Que toute l'attention de nos amis se porte sur ce point. Et le Commissaire Albin Peyron se propose d'aller voir lui-même, là-bas. Quel homme ! Il lui manquait une villégiature : il a choisi Cayenne et Saint-Laurent-du-Maroni ! (Il s'embarqua effectivement, peu de temps après, emmenant avec lui sa fille aînée ; *En Avant !* a publié les impressions de voyage d'Irène Peyron).

8 février 1933, marquons d'une pierre blanche cette date : M. Albert Sarraut, ministre des Colonies, a donné son adhésion au projet d'expédition au bagne. Une nouvelle page de l'histoire salutiste française va être écrite. Le drapeau Sang et Feu

planté à la Guyane. Faire fleurir l'espoir là-même où règne le désespoir, opérer la rédemption des damnés : mission coloniale qui dépasse les forces humaines. Des femmes, pourtant, ne redouteront pas de l'entreprendre avec leur mari. Le Capitaine Pierre Hausdorff et Mme Hausdorff partiront — ce sera leur voyage de noces — en compagnie de Charles Péan et du Lieutenant Klopfenstein : premier contingent, juillet 1933. La Capitaine Palpant, octobre de la même année, ira rejoindre son fiancé, le Capitaine Chastagnier, et le mariage sera célébré à Cayenne. Puis partiront l'Adjudant et Mme Amstutz, pour remplacer à la direction de l'œuvre l'Adjudant Péan.

La pierre du sommet.

Le ministre de l'Intérieur a accepté que l'Armée du Salut organise dans toute la France, le 18 juin, une journée de quête au profit de ses œuvres, avec remise d'un petit insigne, le Bouton d'Or.

— Seulement, mon cher Commissaire, vous n'arriverez pas, le délai est trop court.

Mais « grande montagne, qu'es-tu devant Zorobabel ? Tu n'es plus rien qu'une plaine. Et il élèvera la pierre du sommet au milieu des acclamations : grâce, grâce sur elle ! » On lit cela dans Zacharie, au chapitre IV et au verset 7. Vaincre avec le Bouton d'Or, ainsi soit-il. Et notre Commissaire de claironner : Bouton d'Or ! Bouton d'Or ! Faites tout pour attirer l'attention du public. Fillettes et garçonnetts costumés en boutons d'or, affiches collées sur des panneaux et placées sur des auto-

mobiles, banderoles portant ces mots : on quête pour l'Armée du Salut. Musiciens ambulants. Pas une trompette n'est à dédaigner, même les trompettes de deux sous, car tout bruit est bon en tant que bruit. Allons, de plus en plus fort : Bouton d'Or ! Bouton d'Or ! Il faut que ce tintamarre enfièvre les plus sages.

Ne va-t-on pas célébrer le cinquantenaire du poste salutiste de Nîmes ? Juin 1883, arrivée de la Maréchale à Nîmes. En ce temps-là, au lieu de recevoir sur la tête des paquets de millions, on encaissait pas mal de briques, et quelques-unes en pleine figure. Entre nous, c'est l'une des causes de la réussite : savoir encaisser. La Maréchale, frêle jeune fille, encaissa, sans désespérer jamais. « C'est une gageure, Maréchale. Vous tentez l'impossible. Allez, retournez donc en Angleterre. — J'aime la France, moi. Je pourrai toujours mourir pour la France. » Et ce fut la vocation salutiste des Emile Pons, puis des Albin Peyron. Et ce qui s'ensuivit. L'apostolat, et tout l'argent donné pour l'évangélisation, aussi pour les œuvres : orphelinats, maisons de relèvement, colonie agricole du Mas-de-la-Ville, où tant de malheureux trouvèrent gîte et soupe et savon et salut, — cette colonie d'Albin Peyron père, promesse de la Cité de Refuge que bâtit Albin Peyron fils. « Vous aurez, je le crois, une récompense glorieuse dans la vie de votre fils », avait prédit la Maréchale, lettre du 23 décembre 1884. . .

On pourrait s'arrêter ici pour méditer sur la vie et l'œuvre de nos héros. Bornons-nous simplement à affirmer : c'est grâce aux Commissaires Peyron que l'Armée du Salut a pris dans notre pays une

telle importance sociale, attirant de plus en plus, non seulement les économistes, mais les psychologues, les moralistes, les romanciers et les cinéastes. (Voir sur ce point, à la fin du présent volume, une note attestant que l'Armée du Salut française possède désormais ses lettres de noblesse en littérature.)

Bilan de la journée du Bouton d'Or. Recettes brutes : 1.074.172 francs 1 centime. Recettes nettes : 912.165 francs 66 centimes. Ça y est, enfin ! Regardez. La pierre est posée : le fronton du temple. Et là-haut, à côté de l'inscription « Refuge Singer-Polignac », l'inscription « Maison Blanche Peyron ». Alléluia ! La foi, le cœur, le glaive, la raison, la folie salutistes ont créé là un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre. *Deo juvante vinco*. Parmi tous les soldats des Booth, Blanche et Albin Peyron, je m'assure, méritaient de vaincre.

Extraordinaire bâtisse, façade en plein midi, dessinée de façon à prendre le plus de soleil possible, l'aspect d'une verrière surnaturelle d'ampleur, brusque et majestueuse comme une citadelle, tabernacle de jaspe cristallin, de calcédoine, de pierre hyaline et de saphir, surgi d'une révélation d'Ezéchiël ou de saint Jean. Cité brillante de la gloire de Dieu, où les officiants, coiffés de la casquette ou de la capote enrubannée de feu, servent le Christ en la personne des misérables. La lumière y pénètre à flots, et avec elle, comme un premier secours miraculeux, la promesse de la joie du Seigneur. « Vous qui entrez ici, retrouvez l'espérance ».

J'étais là, au milieu d'une foule énorme, ce jeudi

7 décembre 1933, où la Cité fut inaugurée par M. Albert Lebrun, Président de la République, et par le Général Edward Higgins, et je me redisais les vieilles strophes latines que l'on chante aux cérémonies de dédicace d'une église :

Portæ nitent margaritis.

Illuc introducitur
 Omnis, qui ob Christi nomen
 Hic in mundo premitur.

« Les portes brillent de pierres précieuses... Tous ceux qui souffrent au nom du Christ ont le droit d'y pénétrer ».

Ces souffrances qui ouvrent l'accès du sanctuaire ont aussi présidé à sa construction.

Tusionibus, pressoriis
 Expoliti lapides,
 Suis coaptantur locis
 Per manus artificis,
 Disponuntur permansuri
 Sacris edificiis.

« Les pierres polies par les meurtrissures et les coups sont assemblées à leur place par les mains de l'ouvrier, et fixées pour demeurer toujours dans le saint édifice ». C'est à coups de marteau que l'ouvrier façonne, appareille les pierres, et c'est encore sous le marteau que le divin Ouvrier façonne, appareille les âmes. Car, d'après l'hymne de la dédicace, la véritable église est moins bâtie de pierres brutes que de pierres vivantes.

... construitur in cœlis
 Vivis ex lapidibus.

Et je songeais à la sainte cathédrale invisible, édifice perdurable des âmes sauvées, qu'avaient bâtie l'amour et la prière d'une Blanche Peyron, et sa douleur.

Cette vraie conductrice spirituelle, cette mère de l'Armée du Salut française, cette animatrice sociale, était dans la tombe depuis plusieurs mois, tuée par un cancer, et par la besogne formidable qui avait achevé de l'épuiser, comme la mère meurt parfois de la chère créature qu'elle enfante.

IV

VERS LA CITÉ AUX DOUZE PORTES

LA DERNIÈRE ÉTAPE SUR LE CHEMIN QUI MONTE

« Monter encore, envers et contre tout ! »

Incessante, inapaisable activité. Ces dernières années, si fécondes, révèlent la résistance d'un être fragile au cœur invincible.

Sa santé s'altérait de plus en plus. Elle souffrait des oreilles, des dents, de la gorge. La migraine lui tenaillait le cerveau. Elle avait une sciatique. Un cancer la dévorait, « qu'elle supporta, écrit Renée Emmanuel Peyron, avec une telle force d'âme que, jusqu'à la fin, les siens l'ignorèrent ». Elle ne se plaignait pas. Le bras lui faisait mal ; mais il y avait des lettres qu'elle tenait à rédiger de sa propre main. Quand elle n'en pouvait plus, elle

appelait sa secrétaire et dictait. La secrétaire réussissait parfois à la convaincre de se reposer un moment.

— A la condition que, si quelqu'un veut me parler, vous ne le renverrez pas.

« Elle s'étendait sur le petit canapé de son bureau, nous dit Marguerite Vuille. Je mettais la lampe près d'elle, et elle lisait un peu ou méditait. Mais cela ne durait pas longtemps : quinze ou vingt minutes, et le travail reprenait.

— Je ne me sens pas très en état, bien sûr. Mais quand se sent-on en état ?

Elle avait fait peindre au mur de son bureau, ce verset : « Nous vivons pour le Seigneur ».

A son mari ou à un de ses enfants :

« Sois tranquille, je ne me surmènerai pas ».

Non ? Et elle partait donner une leçon aux cadets, ou faire une conférence, que suivaient de longs entretiens ! Et elle prenait part à une campagne de réveil à la Salle Centrale, ou à une mission au Palais de la Femme, que terminait un « café joyeux », comme dans l'ancien temps ! Et elle... ! Empêchera-t-on la sève de courir, la flamme de jaillir, une Blanche Peyron de servir ? Elle mourra les armes du dévouement à la main. Elle est de ces âmes qui ne consentent à se reposer que dans l'éternité.

Elle s'occupa des œuvres de jeunesse qui, un moment, s'étaient trouvées sans secrétaire territorial. Elle aimait à dire aux adolescents, à la manière de J.-M. Barrie, l'écrivain écossais, l'auteur de *Peter Pan* : « Il y a devant vous des années glorieuses, à la condition que vous desiriez qu'elles

le soient. Allez donc de l'avant, comme des braves. Dieu est toujours dans Son ciel, qui regarde aux cœurs courageux ». Elle collabora au *Jeune Croisé*.

« Dans cette grande et rude lutte, croisé de France, si tu veux être fort, sois vrai ; si tu veux être puissant, recherche la douceur.

« Si tu veux sortir vainqueur pour le temps et l'éternité, défends la justice.

« Aie en horreur, comme choses viles, déshonorantes, le mensonge, la rudesse, l'injustice. Armes de vaincus, toujours souillées, elle blessent, mais ne triomphent jamais ».

D'une lettre du 25 février 1931. « Causerie aux étudiantes. Très froides et distantes au commencement. Il y eut des larmes, les expressions tendues, les frémissements intérieurs, à la fin. « Vous avez bouleversé nos étudiantes », me dit Mlle Schmidt. Béni soit Dieu. Wallace et Mimi (Amie Humbert) m'accompagnaient. Malheureusement, ce fut une grosse épreuve pour le pauvre poumon, et la nuit fut mauvaise : toux deux heures ». Elle ajoutait : « J'aurai bien le temps de remettre mes bronches avant la prochaine tournée ».

Blanche avait beau protester qu'elle ne reprendrait plus, d'un certain temps, son activité, qu'elle mènerait, à Saint-Georges-les-Bains, aux Barandons, ou à Escoutet, placide vie, elle ne parvenait jamais à ne point être ce qu'elle était : une guerrière, une apôtre.

Fin août 1931, elle vient d'arriver à Escoutet, « ce doux séjour », pour se reposer à fond. Aussitôt, elle a avec les vieux ce qu'elle appelle des « entrevues ». « Vraiment, c'est intéressant, ces

vieillards. Tous cultivés. Un ou deux « cas », ayant peut-être des vies orageuses derrière eux... Dimanche, j'aurai le culte. Je cherche à me préparer ».

A la maison, condamnée à garder la chambre, la Commissaire s'occupe avec sollicitude de l'âme de sa bonne.

Sa santé s'altérait de plus en plus. Mais elle ne se plaignait pas. Elle parlait de l'avenir. La flamme brillait toujours. Ceux qui l'aimaient sentaient pourtant que la cire, peu à peu, s'épuisait.

« Que Dieu te renouvelle, nous renouvelle... Souvent il me semble que je n'ai plus la force physique et psychique de me concentrer. Mais c'est l'Ennemi, toujours l'Ennemi. Il faut réagir, ou nous serons perdus, nous et notre œuvre... Il faut monter, monter encore, envers et contre tout ».

La mort de sa délicieuse amie, Mme Léon Lévy, au mois de mars 1932, l'ébranla terriblement. « C'est la fin de quelque chose, mais qui n'impliquera aucun arrêt pour moi, je l'espère. J'ai eu d'étranges vomissements ».

Cinq mois écoulés et, en août, sa sœur Maria, la femme du pasteur Paul Panchaud, mourut. Ce nouveau coup l'écrasa.

« Je ne suis plus ce que j'étais », dit-elle.

Toutefois, elle demeurait très attentive aux besoins de ses officiers, à leurs fatigues, à leurs soucis. Lettre de septembre 1932, à une officière : « Voulez-vous me donner des nouvelles tout à fait simplement, me parler de vous, des enfants, du poste ? Je fais si peu de tournées maintenant, et j'aime me sentir en contact avec nos chers officiers

du champ de bataille, qui sont plus que jamais notre grand espoir ».

A son mari : « 12 octobre 1932. Je vais certainement mieux, quoique la douleur persiste... Je travaille un peu... Salue tes chères officières. Qu'elles profitent de leur jeunesse pour travailler et suivre leur Commissaire dans la guerre offensive, — dans les cafés et partout : cela, c'est l'Armée du Salut ».

Elle n'eut pas la force de se rendre au château de Saint-Georges, où se tinrent, au milieu de novembre, les Conseils d'officiers.

Elle faisait de petites promenades au bras d'une infirmière, la Sergente Lisbeth Minckwitz, visitait l'Asile Flottant amarré en aval du pont des Arts. « 15 novembre. Je suis ici sur l'Asile Flottant, avec Lisbeth, dans la petite chambre du Commandant. Il me parle de son expérience. C'est divin. Il vient de lire *Jehanne* et n'a jamais autant pleuré sur un livre ».

Jehanne, la merveilleuse épopée de Jeanne d'Arc, pour le dire en passant, était une adaptation de la *Joan of Arc* de Mildred Duff et Noël Hope, publiée à Londres à la fin de 1929, préface de « Mrs Commissioner Peyron ». J'eus le privilège de travailler avec elle à cette adaptation, pour laquelle Gabriel Hanotaux écrivit un superbe « témoignage » et qui parut en septembre 1932. Le livre eut beaucoup de succès.

En décembre ou janvier, « elle prépara des notes sur le courage, pour une journée spirituelle à l'École Militaire », écrit Marguerite Vuille. Et elle reprit ensuite ce sujet dans des réunions. J'ai

feuilleté le petit volume dont elle s'inspira : *Courage* de J.-M. Barrie. Elle y a souligné énergiquement au crayon bleu des phrases comme celles-ci : « C'est merveille qu'une grande épreuve acceptée avec le sourire et ce n'est pas hors de la portée du plus humble d'entre nous. Quoi de plus beau que ces hommes cruellement déchirés (Scott et ses compagnons, au Pôle Sud, attendant la mort) et qui chantent ! » Ce qu'une Blanche Peyron disait aux autres, elle se le disait d'abord à elle-même, toujours. « Ce thème : le courage, l'encouragea elle-même, affirme Mlle Vuille, et ce fut le « motto » de son dernier élan sur le chemin qui monte ».

L'énergie qui animait cette valétudinaire et son abnégation firent d'elle, alors, réellement, une figure du courage, dont ceux qui l'ont bien connue pendant ces années-là ont gardé un souvenir impérissable. Le beau visage, sur lequel on lisait la sagesse et la patience, portait l'empreinte des batailles livrées, des larmes répandues, des déceptions subies, de l'ingratitude ou de la jalousie humaine, car il serait par trop naïf de croire que, dès avant sa mort, tous acceptaient sans rancœur sa grâce, ses vertus et son prestige.

Dès qu'elle se sentit un peu mieux, et bien que les voyages fussent, comme elle dit, « désastreux pour son ouïe », elle ne put se tenir d'entreprendre, à la fin de janvier 1933, une tournée.

La Suisse. Elle s'arrêta chez ses enfants Matthysens, à Vallorbes. « Il faisait très froid et la bise soufflait. Et l'après-midi, maman dit : « Vous n'avez pas de réunion ? Je ne puis rester un

dimanche sans rien faire. Je vais aller visiter quelques camarades avec vous ».

A Genève, l'officière qui l'accompagnait étant montée à Saint-Pierre, Blanche lui dit :

— Vous avez passé devant mon ancienne école. Elle était là, tout près de cet escalier.

Et les souvenirs venaient en foule. Elle revivait ses jeunes années, revoyait ses disparus : sa mère, Eléonore et Jules Delapierre, Stuart qui était mort en 1921, Maria.

Elle s'arrêta à Lyon, la ville de ses premières armes salutistes, en Ardèche dans le cher Saint-Georges qu'un pâle soleil éclairait, et fit avec Albin, du 12 au 15 février, une rapide randonnée : Marseille, Toulon, Nice.

Des liens plus forts que la mort.

Le mois suivant, le Commissaire étant parti pour une dizaine de jours, Marguerite Vuille lui tint compagnie à la maison, 7, rue de Saint-Senoch, dans le quartier des Ternes. « Un dimanche soir, la Commissaire, très fatiguée, se coucha de bonne heure et me demanda de lui apporter un coffret dans lequel se trouvaient plusieurs petits trésors : boucles de cheveux des enfants, billets de la Commandeur Evangéline Booth, etc. Elle sortit tout cela du coffret, regarda chaque chose, me les montra toutes, me donna des explications, puis les remit en place en disant : « Voilà, je range mes petites affaires, parce que je veux qu'on trouve tout en ordre quand je mourrai ». Je fus attristée de cette remarque et le lui dis. Elle me répondit très

tranquillement qu'elle ne pensait pas dépasser soixante-dix ans, que, si elle parvenait à cet âge, ce serait le maximum. « Mais, ajouta-t-elle, peut-être que le Seigneur viendra me chercher avant », et elle sourit. » Le 8 mars, Blanche avait eu soixante-six ans.

Qu'avait-elle écrit à sa sœur d'élection, à son ange Eva, en décembre, pour que la Commandeur, le 9 mars, la suppliât : « Oh ! soigne ta santé. Il y en a tant qui sont partis ! Très peu demeurent, des aînées qui nous rendent le souvenir des choses passées si précieux et si tendre. Que deviendrais-je si je te perdais ? »

Leur correspondance durait depuis plus de quarante-six ans. « Ton amitié pour moi, au long des années, lui disait Evangéline, a été plus que merveilleuse. Ton amitié pour moi, c'est comme une grande lumière resplendissant *sur toute ma vie*. Et tu as appris à tes enfants à me chérir : tu n'as pas idée de la force que cela est pour moi ». En septembre 1927, dans un Conseil d'officiers convoqué au Palais de la Femme, à l'occasion d'un séjour d'Evangéline Booth à Paris, désignant Blanche Peyron aux officières, la Commandeur s'écria :

— Voyez-vous, on n'a jamais, dans sa vie, qu'une amie intime. La mienne, la voilà !

En vérité, l'imagination et le cœur s'enchantent, au spectacle d'une amitié pareille, étroite, sainte, une de ces rares amitiés de la terre, fleur merveilleuse en laquelle circule une sève surnaturelle qui la rend plus belle encore et plus suave. Evangéline et Blanche auraient voulu être réunies pour travailler côte à côte dans la Vigne. Leur vœu

ne fut pas exaucé. Elles se revoyaient, en somme, assez rarement et, dans le tourbillon salutiste, c'était plutôt s'entrevoir que se voir ; mais ni les occupations, ni l'éloignement, ni le temps, ni les circonstances n'altérèrent jamais ce qu'avait formé au dedans d'elles, pourtant différentes, la résonance des sentiments.

L'art d'être grand-mère.

« 15 mars. Je suis allée voir hier la petite Annette. Elle m'attendait seule avec sa bonne, et ce fut une très grande joie que de recevoir grand-maman. Elle me demanda si je désirais du thé. Sa poupée était malade, atteinte d'entérite. Quant à elle, elle a été très peu bien, et on l'a remise à un régime très sévère. Avant que je ne parte, Ariane et Nino sont arrivés de chez le coiffeur, fous de joie. « C'est la première fois qu'on m'a fait la raie à gauche et qu'on m'a mis une barrette », me dit Ariane, excitée. Que c'est joli, les enfants ! »

Elle parlait beaucoup de ses petits-enfants. Elle en avait quatorze. « Ils font toute ma joie. » Eux, l'adoraient. L'un des aînés, Renaud, disait qu'il était « tout à fait intime avec grand-maman ». Les plus petits savaient que grand-maman était sourde, et lorsqu'ils voulaient lui parler, ils prenaient son cornet acoustique, le lui tendaient, et la conversation s'engageait. Ils lui faisaient leurs confidences.

« Hier, Fleur et Ghislaine se perdirent dans les dunes (la lettre est d'août 1932 : on était au bord de l'océan). « Nous avons prié, dit Ghislaine, et Dieu nous a fait retrouver le chemin ».

« Ghislaine m'embrassant, ce matin : « J'ai rêvé que je n'allais plus mentir, plus grogner ». Et je pensai à la parole du livre de Job : Dieu parle par des songes ».

A Paris, les plus grands étaient invités chez grand-maman, soit pour un repas, soit pour un week-end. « Je me souviens d'une fois, c'est Marguerite Vuille qui parle, où l'une des fillettes vint ainsi passer le dimanche. On prépara un lit. Lorsque l'heure de se coucher arriva, je la conduisis dans sa chambre. En se glissant dans le petit lit blanc, elle dit : « Oh ! on a des draps en soie chez grand-maman ». C'étaient de vieux draps quelconques, mais tout était si doux chez grand-maman ». Quand ils venaient la voir, et qu'un malheur était arrivé à leurs habits, la Commissaire prenait l'aiguille, faisait le point, reprisait, raccommodait. Elle entreprit, une fois d'habiller une poupée. Très intéressée par un petit métier à tisser qu'avait sa secrétaire, elle voulut apprendre à s'en servir et confectionna de toutes pièces un sac à main qu'elle donna à l'une de ses petites-filles.

Derniers pas sur le chemin qui monte.

Progrès et ravages nouveaux de la maladie.

Mais la vaillante, coûte que coûte, entendait faire sa partie pour la Cité de Refuge.

En avril, Congrès de jeunesse à Saint-Georges-les-Bains. Elle y alla, parla sous la tente. Des jours de vrai froid, le vent soufflait. Elle resta deux semaines au château, gardant la chambre, se tourmentant du Bouton d'Or.

« 27 avril. Je rentre donc... Pour mardi, je pense venir recevoir les invités du déjeuner d'affaires, à la Cité. Je ne sais comment je me tiendrai debout une demi-heure, et peut-être ne resterai-je pas au déjeuner. Irène me remplacera... J'espère pouvoir bien travailler, ces deux mois, et t'aider un peu. »

Blanche apprit, en arrivant à Paris, la mort de la comtesse de Noailles. Elle la connaissait, l'avait reçue au Palais du Peuple. Une photographie montre, à côté l'une de l'autre, la grande dame élégante et la noble salutiste en uniforme. Anna de Noailles l'avait beaucoup questionnée, tout en lui disant qu'elle était incroyablement, ne possédant ni crainte ni espérance. « Qu'est-ce que cette lumière dans les yeux de vos officières, cette joie que j'ai vue sur le visage de ces jeunes gens qui pelaient des pommes de terre ? — Ce que c'est ? Mais c'est le résultat de la vie de Dieu en l'âme humaine, c'est la joie qu'Il met au cœur de ceux qui le servent, Lui et les malheureux, par amour ». La femme apôtre eût désiré pouvoir atteindre l'étincelle divine en la géniale poétesse à qui demeurèrent inconnues jusqu'à la fin les inspirations qui ne s'obtiennent que par les humiliations. Anna de Noailles interpellait Dieu sans vouloir jamais l'écouter et célébrait « la nuit éternelle ».

Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre
 [un jour,
 Et que j'aie au pays sans vent et sans verdure
 Que ne visitent pas la lumière et l'amour !

Blanche — elle aussi « cœur innombrable »,

mais livré au Christ pour le service des autres et affranchi des misérables entraves du monde et de soi-même — Blanche détenait le mot de l'énigme, que Mme de Noailles, aveuglée par sa propre lumière, ne pouvait découvrir. Blanche priait avec sa chère Catherine de Sienne : « C'est dans Ta lumière que je vois. Sans elle je suis aveugle, car tu es Celui qui est et moi je suis celle qui n'est pas. C'est dans Ta lumière que je connais mon indigence, les besoins de l'Eglise et ceux du monde entier. Et parce que je vois ainsi dans Ta lumière, je te demande d'écarteler mon âme pour le salut du monde entier ».

— Comment vous sentez-vous, Commissaire ? demanda Marguerite Vuille.

— Eh bien, j'ai décidé que j'étais guérie.

— Décidé... Que voulez-vous dire ?... Ou vous sentez-vous réellement mieux ?

Blanche Peyron haussa les épaules, écarta la compassion. Elle refusait d'abdiquer, s'élevait au-dessus d'elle-même. Elle se tint debout pour recevoir les invités du déjeuner d'affaires à la Cité.

Jusqu'au 9 mai, elle alla à son bureau, tous les jours, dans l'après-midi. Le mercredi 10 mai, ayant rendez-vous avec un radiologue à la fin de l'après-midi, elle se traîna rue de Rome dans la matinée. Il fallait que le travail se fît, et l'organisation de la Journée du Bouton d'Or était pour elle un très lourd fardeau. Au bras de sa secrétaire, elle atteignit péniblement le premier étage.

— Nous avons différentes choses à terminer. Il se peut que j'entre en clinique d'un moment à l'autre. Je ne veux pas que quoi que ce soit reste

en arrière. Vous aurez à m'aider beaucoup, ajouta-t-elle, car je suis bien fatiguée.

Chaque mouvement était un effort pour elle, mais elle allait quand même, se dominant de façon magnifique. Tenir, et encore tenir. *Deo juvante vinco*. Quand on est salutiste, on meurt debout, l'épée à la main.

Midi avait sonné depuis longtemps. La Commissaire se leva enfin pour retourner chez elle.

— J'ai bien mauvaise mine, dit-elle en mettant son chapeau devant la glace.

Elle quitta le petit bureau. Elle ne devait plus y rentrer.

« Le vendredi, vers 10 heures, écrit Marguerite Vuille, le chauffeur vint m'avertir que la Commissaire était en bas. Je n'oublierai jamais ce moment. Lorsque j'entrai dans la voiture, elle me dit, en essayant de sourire : « J'ai voulu passer par ici, pour que vous ne croyiez pas que je vous abandonne tout à fait ». Les larmes jaillirent de mes yeux. Elle posa sa main sur la mienne. « Il faut prier. Il n'est pas question d'opération pour le moment ». Les larmes coulaient doucement sur son visage. Elle me demanda d'aller travailler l'après-midi, à la maison, où elle serait seule. L'après-midi se passa dans le calme. Vers 16 heures, le Commissaire vint prendre le thé. Il avait vu le docteur. Plus de doute maintenant, elle était bien atteinte du mal terrible. Le Commissaire repartit. Je ne pouvais articuler un mot. Elle non plus, ne disait rien. Elle désira faire quelques pas sur le balcon. Il faisait beau. Un jour de mai tout inondé de soleil, en cette fin d'après-midi. La Commissaire prit mon bras et nous fîmes

la petite promenade en silence. L'émotion serrait ma gorge. Finalement, ce fut elle qui rompit le silence, parlant de choses et d'autres, comme pour détourner son esprit et le mien d'une horrible réalité. Je la quittai un peu plus tard ».

— Madame, l'opération s'impose.

— Mais, docteur, je redoute la souffrance, j'ai peur.

— Vous n'avez pas le droit d'avoir peur, répondit le médecin en souriant. Vous, moins que personne.

Le cœur de la guerrière se réveilla.

— Ah ! je le sais, docteur.

En famille, le dimanche, on entonna de vieux chants salutistes. L'une des petites-filles, Mireille, redit un cantique d'Ecole du Dimanche, dans le cornet acoustique, pour que grand-maman pût en saisir toutes les paroles : « Voici revenir le beau jour ». Blanche fit reprendre le refrain.

— Tapez des mains, comme à l'Armée.

Pour la dernière fois, ses fines petites mains frappèrent à la salutiste.

Elle travailla encore, le mardi matin, avec sa secrétaire, dans sa chambre toute fleurie. C'est ce jour-là qu'elle partit pour la clinique Velpeau, rue de la Chaise.

Le jeudi 18 mai, peu avant l'intervention chirurgicale, elle traça quelques lignes sur un livre qu'elle avait compté offrir à Albin pour son anniversaire, mais qu'elle n'avait pu avoir à temps, parce qu'il n'était pas encore sorti de presse le 11 avril, le *Bramwell Booth* de Catherine Bramwell

Booth. L'écriture est belle, ferme, lumineuse. Elle y citait le mot du Psaume XXVIII : « Il m'a secouru », qui l'avait frappée la veille.

— « Il m'a secouru », il faudra le redire toujours, dit-elle avant de s'étendre sur le chariot.

Vers 10 heures et demie, Blanche se réveilla, et immédiatement s'enquit de savoir si Renée Emmanuel Peyron, qui, convalescente, avait assisté à l'opération, n'était pas fatiguée.

— Il m'a secourue, affirma-t-elle. C'est une expérience nouvelle que je viens de faire. C'est merveilleux.

Un peu plus tard :

— Je veux savoir. M'a-t-on opérée ?

— Le chirurgien n'a pu faire ce qu'il aurait voulu. On commencera aussitôt que possible un traitement de radiothérapie.

— Je m'en doutais, mais tout est bien.

Elle pleura. Elle répétait :

— Je ne suis pas découragée. . . Tout va bien. . . Cela ira.

Son esprit restait lucide. Elle s'efforçait de sourire.

— Quelle grâce ! Je ne souffre pas, dit-elle le samedi matin.

Mais bientôt les grandes transpirations commencent. Des hémorragies se produisent. Le visage change. Les yeux, qui se couvrent de brume, sont d'une tristesse infinie. C'est le dernier combat. Celui qu'on livre seul. La nuit vient. La Sergente Degoumois, une infirmière, doit la veiller. Blanche lui demande de prier avec elle, puis lui indique sa place, dans un fauteuil, en face d'elle. Le matin

vient. Dimanche 21 mai, le jour qui, pour elle, sera sans lendemain sur la terre. Ses yeux semblent se fixer obstinément sur l'entrée d'un couloir plein d'ombre qu'il faudra traverser. Sa voix est rauque. Sur son front glacé perlent des gouttes de sueur. Elle ne souffre pas. Vers quatorze heures et demie la respiration devient haletante. Elle ne répond plus aux signes de tendresse qu'on lui fait. Quinze heures passées. A ce moment-là, « dans Paris et dans toute la France, ses vaillants compagnons de guerre annonçaient, une fois de plus, l'amour invincible de Jésus-Christ ». A sa gauche, chacun se met à genoux pour embrasser sa main. Albin Peyron récite le psaume du Berger. « L'Eternel est mon berger... Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal ». Elle ouvre les yeux. Au pied du lit, debout, son gendre, le Capitaine d'Etat-Major Wycliffe Booth, lève la Bible qu'il tient dans sa main. Elle voit le Livre qu'elle a tant aimé, son regard se fixe une minute sur cette Bible, avec une expression indescriptible. Et elle articule doucement, dans un souffle :

— Se-cou-rue.

A quinze heures quarante, les yeux se rouvrent, immenses, comme s'ils contemplaient, droit devant eux, les portes du soleil levant...

Sur le chemin qui monte Blanche Peyron est arrivée.

Le témoignage des Funérailles.

Le Général Higgins au Commissaire Albin Peyron :

« The Army stops a moment to salute one of

its bravest women warriors who has fallen on the battlefield. L'Armée s'arrête une minute pour saluer l'une de ses plus braves guerrières, tombée sur le champ de bataille. »

Du message cablé par la Commandeur Evangéline Booth :

« Elle a gravé son nom en traits ineffaçables dans les cœurs... »

D'une lettre :

« Mardi. Je pleure avec vous... Permettez-moi de vous offrir, en souvenir de *tout* ce qu'elle a représenté, de son œuvre, de son amour pour ceux qui ne pouvaient pas monter, cette maquette de Real del Sarte, que l'on peut justement appeler « sur le chemin qui monte ». Nous étions chez lui, hier, pour l'acheter. Quand il a su qu'elle vous était destinée, il nous l'a offerte pour vous, car il vous admire tous deux... Elle était à la tête, sous la croix de Jésus, dans le chemin qui monte. Elle est au bout maintenant. »

Ce beau groupe du sculpteur Maxime Real del Sarte, « le Christ et la misère humaine », une sorte de marche au Calvaire, fut placé à côté du cercueil de Blanche, exposé à la Salle Centrale.

Le jour des funérailles, le 24 mai, au Palais de la Femme, dans la salle immense tendue, non de noir et d'argent, mais de mauve, de blanc, se rencontrèrent, en une même douleur, en un même respect, salutistes, protestants, catholiques, juifs, libres-penseurs, amis, admirateurs, des représentants de toutes les idées, de toutes les convictions, et tous les rangs possibles, car il y avait là des écrivains, des savants, de hauts fonctionnaires, des

hommes politiques, des femmes du monde, et des ouvrières, de pauvres filles de la rue, des loqueteux. Ni fleurs ni couronnes. Les grandes gerbes officielles ne furent pas admises. On ne plaça sur le cercueil qu'un très modeste bouquet de fleurs des champs : « de la part de tous les pauvres clochards qui, ce jour, n'ont pas un sou en poche ». L'offrande de ceux qui n'ont rien, c'est cela qui compte. »

Un long cortège se dirigea vers la gare de Lyon. Rue Faidherbe, rue du Faubourg-Saint-Antoine, place de la Bastille, rue de Lyon, avenue Daumesnil, partout la circulation était arrêtée, partout régnait le silence.

Paris avait perdu l'un de ses anges.

Un monsieur à l'air très doux, qui marchait à côté de moi, me dit :

— La Commissaire Catherine Bramwell Booth a prononcé tout à l'heure une parole qui va loin. . . Elle a dit : « Il est plus difficile de nier le Christ, quand on a connu la Commissaire Blanche Peyron. »

L'admirable témoignage filial délivré par Emmanuel Peyron à la réunion commémorative de la salle Gaveau, le 28 mai, se terminait ainsi :

« Il y a trois ans, un dimanche soir, dans la petite salle de la Bastille, bondée de femmes en cheveux et d'hommes de peine, ma mère parla avec une clarté, une poésie et une puissance, qui firent vibrer ce peuple, à tel point qu'on sentait qu'elle lui infusait de son âme.

« Voici ce que disait la Commissaire :

« La Cité sainte de l'Apocalypse avait une grande et haute muraille avec douze portes : à

l'Orient, trois portes ; au Nord, trois portes ; au Midi, trois portes ; à l'Occident, trois portes.

« Les portes de l'Orient : à l'Orient, au soleil levant. « Par là, disait ma mère, sont entrés ceux qui, dès leur enfance, ont connu et aimé Dieu. » Elle était de ceux-là, une élue du soleil levant, et sa tombe même, dans le roc d'une montagne qu'elle aimait, regardera toujours vers le soleil levant.

« Les portes du Nord : « Par ces portes sont entrés les intellectuels, ceux qui ont trouvé Dieu par la pensée, en cherchant le pourquoi des philosophes ou le comment des hommes de science. »

« Les portes du Midi : « Le Midi, c'est la chaleur, la beauté, ceux qui ont été conduits à la Cité sainte par l'amour, par la lumière. »

« Les portes de l'Occident : « C'est de l'Ouest que viennent les tempêtes. Par là sont entrés dans le ciel ceux qui ont été amenés à Dieu par les orages de leur vie, les tourmentés, les grands souffrants. »

« Ces derniers jours, j'ai pensé combien les paroles de ma mère et ce passage de l'Apocalypse sont le symbole et la somme de toute sa vie.

« Elle a su faire entrer les âmes par toutes les portes. Elle a conduit ses enfants et les nièces qu'elle a élevées par les portes de l'Orient. Et les portes du Nord ! Combien d'intellectuels doivent le salut à cet esprit supérieur qui comprenait le leur et savait comment leur montrer le chemin ! Elle a amené des foules aux portes du Midi par son charme qui attirait, son amour qui gardait ensuite ces âmes éprises de beauté, de pureté. Et les foules de l'Ouest ! Que de nuits sans sommeil a-t-elle passées à prier, à chercher un refuge pour elles !

Le refuge matériel, moral et spirituel, elle le trouvait toujours, à force de bonté active, mais souvent avec de telles peines que nous, les siens, savons qu'elle s'est usée devant les portes de l'Ouest. Cet esprit indomptable ne pouvait connaître la déchéance ; elle est tombée devant les portes de l'Ouest, en pleine lutte, en vaillante qui n'a connu d'autre repos que les veillées d'armes ; lucide jusqu'à la dernière seconde, les yeux grands ouverts, elle a franchi les portes du soleil levant. Elle est une vivante du ciel. »

EPILOGUE

PÈLERINAGE SALUTISTE

Ce long récit terminé, je suis allé me recueillir sous les chênes-verts de Saint-Georges d'Ardèche, parmi les herbes aromatiques, au flanc de la dure montagne vivaroise, où tournoyaient les libres haleines du ciel.

Par des journées semblables, bien des fois, la prophétesse sourde perçut les voix de ce paysage, dont la beauté est si pathétique, qu'elle le contemplait comme elle eût écouté de la musique d'église. Voix de l'espace immense et du vent. Voix des eaux. Voix de la Cévenne. Voix du passé. Voix du silence. Voix de Dieu. C'était tantôt une mélodie égale, pleine et rapide comme le débit du Rhône roulant de l'or et du soleil, tantôt une suite de rêveries ardentes, d'élangs hardis au-dessus de la vallée. Elle aimait pour cela Saint-Georges. Elle avait le goût de ces temples du plein air, de ces hauts refuges parfumés, purs et clairs qui ravissaient François d'Assise.

Son tombeau est là. Une corniche y mène, si étroite qu'une légère balustrade de fer doit la défendre du côté de l'âpre ravin où gronde le Turzon. Une croix de marbre sombre s'applique à la muraille rocheuse. Au-dessous de la croix, un nom, un titre, deux dates et un verset de la Bible. Blanche Peyron repose dans l'épaisseur du roc

gris. Le tombeau regarde le Turzon, que surplombe la ruine féodale de Saint-Marcel de Crussol, au-delà de laquelle s'étale l'opulente vallée. Les prairies alternent avec les vignobles et les champs de froment avec les vergers. Plus loin, derrière des files de peupliers, le Rhône étincelle. Et là-bas, là-bas, la ligne des Alpes, dentelée et bleue, s'appuie au ciel vaste et nu. Chaque matin, le soleil surgit de ces crêtes et vient frapper le monument. Inlassable, éternelle, la rumeur du Turzon monte vers le tombeau, un de ces torrents cévenols, que Michelet qualifiait de « bibliques », et le psaume qu'il chante est celui-ci que l'on peut lire sur la pierre :

*Jette l'or dans la poussière,
L'or d'Ophir parmi les cailloux des torrents,
Et le Tout-Puissant sera ton or,
Ton argent, ta richesse.*

Job, XXII, 24-25.

Evocation fulgurante de toute sa carrière. A dix-neuf ans, elle quitta résolument la vallée plaineuse, une existence facile, aisée, confortable, pour entreprendre de gravir, sous les moqueries, les injures grossières et les coups, le sentier ardu, le chemin qui monte. En toute obéissance, elle précipita « l'or dans la poussière, l'or d'Ophir parmi les cailloux des torrents » — promesses magnifiques, intérêt personnel, amour-propre, désirs, orgueil — implorant la vie divine, une vie de dépouillements faite d'enthousiasme et de compassion. C'est dans la joie de ceux qu'elle a avertis, relevés, instruits, fortifiés, protégés, guidés

vers l'abri et la douceur chrétienne et que son amitié a ennobli, dans la lumière de ceux qu'elle a arrachés à des ombres douloureuses, puantes, meurtrières, que son Seigneur a retrouvé les richesses d'Ophir pour les lui rendre en la comblant sans mesure.

« Une telle vie, la mort ne la détruit point, elle l'exalte. Ses bienfaits se perpétueront. » L'action bonne de la sainte salutiste continue. Oh ! si son esprit pouvait pénétrer entièrement ce pauvre monde déchiré par le crime et la guerre ! Car il n'y a d'espoir pour lui que dans cette charité rédemptrice.

Ecrivant à Albin Peyron, la Commandante Marie Babando a eu ce mot saisissant : « Le tombeau de la Commissaire à Saint-Georges sera un lieu saint, un autel de consécration. »

Mme Babando a vu juste, c'est la réalité : on vient à Saint-Georges pour prier et se consacrer, en redisant cet alléluia que la vie d'une Blanche Peyron appelle et qui se marie bien avec la pensée salutiste :

« Loué soit Dieu qui la fit si belle et si bonne ! Par elle une lumière brille sur notre sentier. Joie dans le salut et paix à tous ceux pour qui son cœur palpita d'espérance ou saigna de pitié. »

Ici, dans le vent et dans le soleil, parmi les arbres de la solitude, en respirant le climat de ce haut-lieu, au-dessus du fleuve, au-dessous des montagnes, contre l'humble monument de granit, que visitent les feux de l'aurore, et au souvenir de ce que fut cette « élue du soleil levant », ici tous les êtres de bonne volonté enchaînés à quelque chose d'éternel



Saint-Georges d'Ardèche. Le Château.

raviveront en eux les brûlantes forces inspiratrices qui créent les apôtres.

... J'ai entendu dans la brise, planant comme un hymne d'espérance, l'alléluia de l'alouette. J'ai cherché des yeux l'oiseau franciscain.

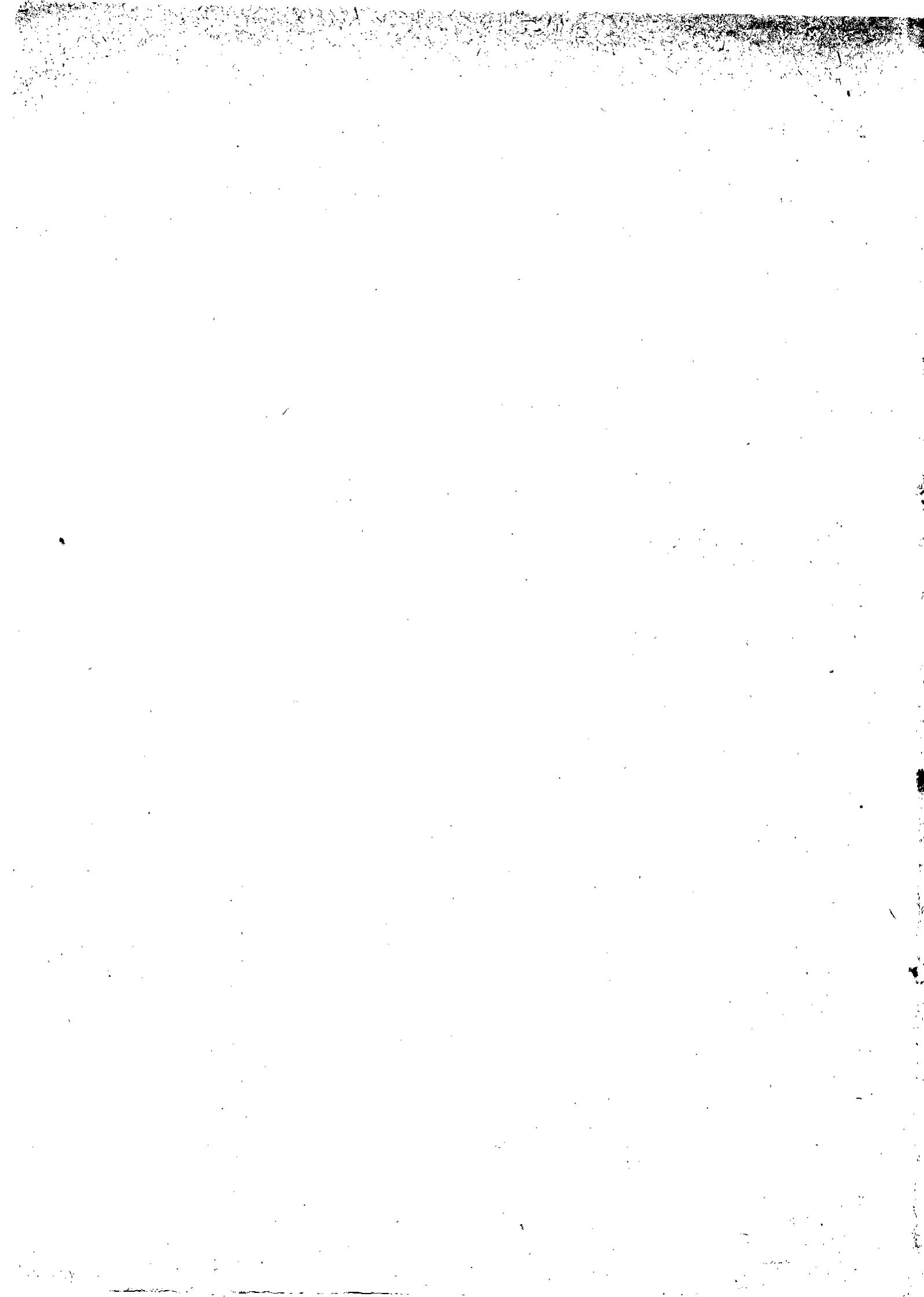
« Ecoute, écoute, l'alouette chante à la porte du ciel. » L'alouette jaillie du vieux sol chrétien de France, qui crie :

— Enfants, un coup d'aile, montez !

On entendra toujours, sur la sublime terrasse de Saint-Georges, l'appel de l'alouette salutiste.

Paris, 21 mai.

*Neuvième anniversaire
de la mort de Blanche Peyron.*



NOTES

Ne voulant pas alourdir d'une masse de références cet ouvrage, je me suis contenté de grouper ici un certain nombre d'indications qui m'ont paru présenter quelque utilité.

Page 12, ligne 32. — S. Matthieu, XXIV, 41.

Page 14, ligne 4. — Epître de saint Jude, 24.

Page 19, ligne 24. — Pierre Hamp, Gens. Troisième Tableau. *Monsieur Curieux*, Paris, 1928, p. 209.

Page 25. — Sur N. Roussel, voir : E. Delapierre, *Un Pionnier de l'Évangile, Napoléon Roussel*, Paris, 1888. — Frank Puaux, dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* Lichtenberger, t. XI (1881), p. 335. — Jean Monod, dans la *Revue Chrétienne*, t. XXXV (1889). — Léon Maury, *Le Réveil Religieux dans l'Église Réformée à Genève et en France (1810-1850)*, Paris, 1892, p. 472. — Elisée Peloux, *Napoléon Roussel*, Cahiers de l'Évangélisation, N° 3. Paris, Société Centrale Évangélique, 1928.

Page 28, ligne 25. — 1 Cor., IX, 16.

Page 31, ligne 13. — Vinet, dans le *Semeur*, 26 nov. 1845.

Pages 33-34. — Sur la famille de Mme N. Roussel, voir *Alexander Moody Stuart, D.D.: A Memoir partly autobiographical*, par son fils Kenneth Moody Stuart, M. A. Moffat. Londres, 1900.

Page 36, lignes 13-16. — F. de L. Booth-Tucker, *The Life of Catherine Booth*, Londres, 1^{re} édit., t. II, p. 440, 405.

Pages 37-40. — Blanche Peyron, *Ma Mère*, dans *En Avant !* 24 septembre et 1^{er} octobre 1921. Cf. *Sur le Chemin qui monte*, 3^e édit., p. 137-144.

Page 40, ligne 5. — Ecclésiaste, V, 2.

Pages 46-47. — Voir les souvenirs ou témoignages de Stuart Roussel, dans *En Avant !* 26 juillet 1884, 31 décembre 1892, 17 et 24 février, 3 mars 1894.

Pages 47-48. — Je résume un passage de *Trois Nuits de Décembre*, où Blanche parle d'elle sous le nom de Marie. *En Avant !* 28 décembre 1889.

Page 50. — Voir *En Avant !* 25 janvier 1890.

Pages 51-52. — Blanche Roussel, *Lâchez tout*, dans *En Avant !* 10 août 1889.

Page 53, ligne 8. — Th. Audéoud, *Lettre au Chrétien Évangélique à propos d'un article sur l'Armée du Salut*. Genève, 1883.

Page 56. — Stuart Roussel, dans *En Avant !* 24 fév. 1894.

Page 57, lignes 27-33. — Voir Bramwell Booth, *Echoes and Memories*. — F. de L. Booth-Tucker, *The Life of Catherine Booth*, t. III, p. 280-281. — Harold Begbie, *Life of William Booth*, Londres, 1920, t. II, p. 43.

Page 58, lignes 7-8. — Dans le Formulaire de Candidat, « à remplir par ceux qui désirent devenir officiers de l'Armée du Salut ».

Pages 58-59. — *En Avant !* 25 janvier 1890.

Page 59. — Sur Maria, voir *Mme Maria Panchaud née Roussel*, par Caroline Roy-Tophel, Adèle Pélaz et Marguerite Rehberg. Lausanne, 1933.

Page 60. — Albin Peyron père, dans *En Avant !* 15 août 1891.

Page 64, lignes 4-5. — 1 S. Jean, II, 16.

Page 65, lignes 7-9. — S. Matth., XVI, 24.

Page 66. — Ecrivain à l'intelligence naturellement cosmopolite et grand orientaliste — né à Turin en 1840, mort à Rome en 1913 — Angelo de Gubernatis était, en somme, ce que disait sa jeune admiratrice. Il devint, en 1862, professeur de sanscrit et de littérature comparée à Florence. En 1885, lorsqu'il entreprit son célèbre voyage aux Indes, qui devait durer huit mois, il invita Loulou et son mari à l'accompagner. « Je crois que, si j'avais été, à ce moment, la romanesque jeune fille que j'étais à dix-huit ans, j'aurais coupé mes cheveux, endossé un costume masculin quelconque, groom, page, n'importe quoi, et je serais partie avec lui !... Mais je suis à présent une respectable mère de

famille, avec deux enfants (sans compter mon mari) et j'ai rappelé ma fantaisie à la raison. » (29 août 1885.)

Pages 66-67. — Mlle S. P. Blundell mourut salutiste, le 1er octobre 1895, à l'âge de soixante-dix ans.

Page 69, lignes 7-8. — Renée Emmanuel Peyron, *Notes de Voyage en Ecosse*. Inédites.

Pages 70-71. — *Vent d'Automne* est daté de septembre 1886 dans la *Revue Internationale*, 26 octobre 1886, t. XII, p. 390 ; mais c'est bien en 1885 que Loulou composa ces vers, comme le prouve sa correspondance.

Page 78, lignes 7-8. — Esaïe, LV, 12.

Page 80, ligne 21. — Pascal.

Page 82, lignes 5-6. — Esaïe XLI, 10.

Page 90, lignes 14-19. — *En Avant!* 18 septembre, 6 novembre 1886.

Page 90, ligne 20. — S. Matth., VI, 17.

Page 114, lignes 9-10. — Hébr., IX, 27. Amos, IV, 12.

Pages 124-125. — Blanche Peyron, *En Avant!* 7 juillet 1928.

Page 130, lignes 21-22. — Psaume CXLIX, 2-3.

Page 133, ligne 20. — Napoléon Roussel, *Comment il ne faut pas prêcher*, Paris, 1857, p. 102.

Pages 136-137. — Blanche Peyron, *Cri de Guerre*, 16 février 1895.

Pages 137-138. — La scène décrite par M. E. D. se passait dans une autre salle que celle du quai de Valmy.

Page 140, ligne 14. — A partir de février 1890.

Page 150, ligne 19. — I Rois, XIX, 12.

Page 153, ligne 17. — E. Peyre-Courant, *L'Armée du Salut à Paris*, Paris, 1889, p. 66.

Page 157, ligne 9. — Marie Dutoit, *La Comtesse Agénor de Gasparin*, Lausanne et Paris, p. 151.

Pages 160-161. — Bossuet.

Page 161, ligne 2-3. — C'est précisément l'époque où sainte Thérèse de Lisieux, cette contemporaine de Blanche — plus jeune que Blanche, de six ans — attendait dans la prière la fête des noces, ses grands vœux, qu'elle prononça le 8 septembre 1890. « Le zèle d'une Carmélite doit embrasser le monde », disait-elle.

Page 163. — Louis Ruchonnet, Rapport du Conseil Fédé-

ral à l'Assemblée Fédérale sur les pétitions concernant l'Armée du Salut (du 2 juin 1890), p. 21-22.

Page 163, lignes 22-27. — *En Avant!* 26 juillet 1890.

Page 166. — Stuart Roussel, *En Avant!* 3 mars 1894.

Page 168. — Wilfred Monod, *Après la Journée*, 1938, p. 63.

Page 175, ligne 19. — Ephés., V, 4.

Page 176, ligne 30. — Esaïe, XXX, 15.

Page 185, lignes 2-4. — 2 Corinthiens, XI, 27.

Pages 193-194. — Lire dans ce livre d'A. Pallière, p. 77-78, le bel hommage rendu à une officière.

Page 201, lignes 5-7. — Ce n'est pas quatre mois, mais six ! Voir A. Glardon, *Charles Finney*, 2^e édit., 1882, p. 67-72.

Page 201, ligne 17. — Charles Bost, *La Femme d'un Pasteur du Désert, Isabeau Corteiz*, dans le *Journal de la Jeune Fille*, novembre 1927.

Page 204, lignes 5-8. — Esaïe, LXI, 3. Ephés., V, 25. Cantique des Cantiques, VIII, 6.

Page 210, ligne 1. — Voir Félix Bovet, *Lettres de Grandchamp et d'ailleurs*.

Page 212, lignes 27-28. — James Strahan, *The Marchale*, New-York, 1930, p. 231.

Pages 222-223. — Henri Lasserre de Monzie, né en 1828, mort en 1900. La lettre d'Albin sur lui est du 5 nov. 1891.

Page 224. — Sur Lazare Weiller, voir *Pro Alsatia. Paroles et discours de Lazare Weiller*, publiés par son fils Paul-Louis Weiller, 1930.

Page 225, ligne 29. — « Les quatre catarines » : les quatre Catilinaires de Cicéron, encore proverbiales dans le Midi de la France.

Page 226, ligne 25. — « Les chapeaux à la Miss Helyett ». Le *Petit Journal*, supplément illustré du 20 février 1892, s'exprimait ainsi tout à fait à tort. Maxime Boucheron, l'auteur de l'opérette, emprunta à l'Armée du Salut le chapeau dont il coiffa — shocking ! — son héroïne. *Miss Helyett*, musique d'Edmond Audran, fut représentée pour la première fois aux Bouffes-Parisiens le 12 novembre 1890.

Page 228, ligne 29. — F. de L. Booth-Tucker dit cela d'Évangéline Booth, dans *The Life of Catherine Booth*, t. II, p. 141-142.

Page 241, ligne 18. — Esaïe, XXIV, 8.

Pages 252-253. — E. D. Booth-Hellberg, Rapport pour l'année 1900 ; *Les Œuvres sociales de l'Armée du Salut*, Rapport présenté au Congrès International d'Assistance publique et de Bienfaisance privée, 1900.

Page 254, lignes 8-9. — Jérémie, VI, 14 ; VIII, 11, 22.

Page 258, lignes 15-25. — *En Avant !* 7 juillet 1928.

Pages 264-265. — *En Avant !* 7 juillet 1928.

Page 268, lignes 27-28. — *Réflexions et Expériences d'un Salutiste*, 4^e édit., p. 48.

Page 272, lignes 14-19. — Rapporté par Ignis dans *En Avant !* 15 novembre 1901.

Page 274, lignes 7-8. — Exode, XXVIII, 36. Philippiens, I, 21.

Page 274, lignes 16-20. — Déborah Railton, *En Avant !* 27 septembre 1913.

Page 277, lignes 30-32. — Lettre citée dans *Commissioner Railton* par Eileen Douglas et Mildred Duff, Londres, 1920, p. 151.

Pages 280-281. — *En Avant !* 7 juillet 1928.

Page 283, lignes 19-21. — Blanche Peyron, *L'Armée du Salut en France*, plaquette illustrée, p. 53.

Page 283, lignes 29-30. — Zacharie, XIV, 7.

Pages 285-286. — Le reportage de Séverine parut dans le *Matin* du 22 juin 1903, sous le titre *Rédemption*.

Pages 286-287. — Raoul Patry, dans *Foi et Vie*, 16 janvier 1902.

Page 287, lignes 22-23. — Noëlle Roger, *Gazette de Lausanne*, 12 août 1899. — T. Combe, *En Avant !* 21 novembre 1903 (Extrait de *La Suisse Libérale*).

Page 288, ligne 4. — Shakespeare, *La Tempête*, acte III, scène 2.

Page 301, lignes 12-13. — Psaume CXIX (Vulgate CXVIII), 66.

Page 305. — *En Avant !* 7 juillet 1928.

Page 313, lignes 1-9. — *En Avant !* 7 juillet 1928.

Page 314-315. — *Revue du Christianisme Social*, mars 1929, p. 277-293.

Page 316, lignes 22-24. — S. Marc, III, 27.

Pages 322-323. — Voir Eileen Douglas et Mildred Duff, *Commissioner Railton*, p. 239.

Pages 324-325. — *La Grande Pitié des Eglises de France*, Paris, 1914, p. 387. C'est en mai 1912 que Barrès fit ce voyage à Lausanne : cf. *Mes Cahiers*, t. IX, Paris, 1935, p. V.

Page 330, lignes 10-20. — *En Avant!* 13 avril 1929. *Sur le Chemin qui monte*, 3^e édit., p. 111-112.

Page 332, lignes 15-16. — Jérémie, XX, 11.

Page 335, ligne 8. — Emmanuel Peyron, *Témoignage filial*, voir 3^e édit. de *Sur le Chemin qui monte*.

Page 336, lignes 11-23. — Emmanuel Peyron, *Témoignage filial*.

Page 338, lignes 6-15. — Emmanuel Peyron, *Témoignage filial*.

Page 338, ligne 29. — S. Jacques, I, 27.

Page 345, lignes 7-9. — Esaïe, XXIV, 19-20.

Page 346, lignes 3-4. — Esaïe, LXIII, 9.

Page 347, ligne 19. — Romains, VIII, 28.

Page 350, au bas. — 1 S. Jean, I, 7.

Page 352, lignes 3-7. — Job, IX, 7-10.

Page 357, lignes 6-7. — Ezéchiël, XIII, 18-20.

Page 361. — Pierre Hamp, d'après *En Avant!* 22 septembre 1934.

Pages 365-366. — Pierre Hamp, discours à la Salle Gaveau, le 28 mai 1933, dans *En Avant!* 24 juin 1933. Voir encore Pierre Hamp, *Monsieur Curieux*, p. 209.

Page 367, lignes 18-20. — S. Matth., X, 37.

Page 372, lignes 17-18. — S. Matth., VII, 29.

Page 374, lignes 8-9. — William Booth, *Ordres et Règlements pour les Officiers de l'Armée du Salut*, édit. française, 1892, p. 10.

Page 375, lignes 29-32. — *En Avant!* 9 octobre 1926. *Sur le Chemin qui monte*, 3^e édit., p. 50.

Page 378, lignes 6-7. — Vinet, *Essai sur la Manifestation des Convictions religieuses*.

Pages 386-387. — *En Avant!* 22 septembre 1917.

Page 395, lignes 5-16. — Pierre Hamp, dans le *Quotidien*, 14 avril 1925.

Page 401. — *En Avant!* 5 septembre 1925.

Page 405, lignes 28-30. — 1 Cor., III, 7. Psaume CXXVII (Vulgate CXXVI), 1.

Pages 406-407. — Pierre Hamp, dans *En Avant!* 24 juin 1933.

Pages 407-408. — *En Avant!* 19 juin 1926. *Sur le Chemin qui monte*, 3^e édit., p. 309.

Pages 414-415. — *En Avant!* 3 avril 1926. *Sur le Chemin qui monte*, 3^e édit., p. 303-305.

Page 419, ligne 10. — Justin Godart, d'après *En Avant!* 31 mars 1928. — Bramwell Booth mourut le 16 juin 1929.

Pages 420-421. — *En Avant!* 16 janvier 1926. *Sur le Chemin qui monte*, 3^e édit., p. 177-181.

Page 424, ligne 1. — Nombres, XXXV, 10-12, Deutéronome, XIX, 1-13. Josué XX.

Pages 425-426. — *En Avant!* 15 juin 1929.

Page 427, lignes 20-28. — *En Avant!* 16 novembre 1929.

Page 432, ligne 20. — Aggée, II, 8.

Page 436, ligne 1. — Albin Peyron, *En Avant!* 5 novembre 1932.

Page 437, lignes 4-12. — Dans *L'Officier* de mars 1933.

Page 437, lignes 24-25. — Sous le titre *Une Officière de l'Armée du Salut en Guyane*, *En Avant!* 6 janvier à 28 avril 1934.

Page 440, lignes 4-7. — Parmi de nombreuses études, citons :

La thèse de baccalauréat en théologie, soutenue en 1920, devant la Faculté Protestante de Paris, par M. E. Daniel Vernier, petit-fils de ce pasteur Elie Vernier, qui fut l'un des premiers salutistes de France, sur *L'Œuvre Sociale de l'Armée du Salut en France* (non imprimée). Les thèses de doctorat ès-lettres de Mlle G. Swarts : *Salut par la foi et conversion brusque*, thèse principale ; *le Banc des Pénitents*, thèse complémentaire, soutenues à la Sorbonne en 1931. (« Je viens de voir cette étudiante, Mlle Swarts, qui fait une thèse sur la conversion, écrivait Blanche le 31 octobre 1924. Nous avons eu un doux moment de prière. ») La thèse du Dr S. Lortsch sur *la Psychothérapie religieuse*, 1925. (« Je la revois, me donnant des détails admirables sur les femmes qu'elle avait relevées, détails qui sont parmi les faits les plus saillants de ma thèse de doctorat en médecine. » Lettre du 8 juin 1933.)

Dans *Monsieur Curieux* de Pierre Hamp (1928) se profile

« la sainte salutiste », qui n'est autre que Blanche Peyron, et passent, encadrant « la voiture-soupière », « les officières aux mains sans crainte » offrant aux couche-à-la-rue « la soupe de charité ». — Le discours d'une salutiste haranguant sur le boulevard impressionne le héros de Philippe Hériat (*La Main tendue*, 1933). « Une sorte de sourde lumière se fit lentement dans son esprit. » — Marcelle Vioux nous conduira, avec *L'Amour Sauveur* (1934), un roman dont la jolie Lieutenant Annette Vincent tire toutes les ficelles, aux distributions de soupe, et dans un poste d'évangélisation parisien, et en pleine zone. — Marguerite d'Escola nous fera monter à bord du « Louise-Catherine », où elle placera le dénouement d'*Elysée 45-04* (1935). — Nous aurons, en 1938, le roman salutiste de Denyse Soulier, *La Maison sur la Montagne*, et surtout *Les Musiciens du Ciel* de René Lefèvre. Un jeune dévoyé, pareil à ces garçons que Blanche arrachait à leur triste milieu, est subjugué par une Lieutenant douce et phtisique, et on le voit émerger de la boue, se hausser jusqu'à la charité, jusqu'à la foi, faire de « grandes enjambées sur le chemin qui monte ». Croquis de la zone, de la Cité de Refuge, etc. C'est fort, sans fadeur aucune : de savoureux propos d'argot en contraste violent avec le style et les idées des salutistes ; quelques obscénités ostentatoires. René Lefèvre a porté cette étude à l'écran, et son film, où il incarne lui-même le personnage principal, a obtenu le succès le plus sympathique. — Avant *Les Musiciens du Ciel*, avait paru à l'écran *La Charrette-Fantôme*, un film français de Julien Duvivier, d'où l'Armée du Salut n'est pas absente, tiré du *Charretier de la Mort*, de Selma Lagerlöf.

L'Armée du Salut française a donc ses lettres de noblesse en littérature.

Blanche et Albin Peyron n'ignoraient pas le rôle publicitaire que pouvait jouer la littérature, à preuve deux lettres sur *La Capitaine Donnadiou* de Paul Neyret, roman paru à Lausanne en 1900. « Tâche de te faire prêter *La Capitaine Donnadiou* », écrit Blanche, le 3 janvier 1901. « J'ai lu *La Capitaine Donnadiou* que Raynaud m'a prêté, écrit Albin, le 25 août 1901. C'est bien fait. L'apostolat des officières salutistes est décrit avec vérité et enthousiasme.

L'auteur exagère quelquefois en beau. Il décrit le système et la question financière sous un jour faux et mauvais, qui, en définitive, laisse une fâcheuse impression du livre. Il aurait fallu que quelqu'un cause avec Paul Neyret. Et son livre aurait fait du bien, beaucoup de bien. »

Notons ici que le roman de J.-H. Rosny aîné, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, n'a rien à voir avec l'Armée du Salut française. Le grand écrivain m'a renseigné lui-même sur ce point. « 8 avril 1936. . . En 1880, j'habitais Londres, où j'ai vécu plusieurs années. C'est là que j'ai étudié, observé l'Armée du Salut, là que j'ai conçu *Nell Horn*. »

Page 442, lignes 17-19. — Dr Renée Emmanuel Peyron, dans *Le Jeune Croisé*, 19 mai 1934.

Page 443, ligne 14. — Romain, XIV, 8.

Pages 443-444. — Voir J.-M. Barrie, *Courage*, Londres, 1922, p. 17.

Page 444, lignes 4-12. — *Le Jeune Croisé*, 15 janv. 1930.

Page 447, lignes 4-9. — J.-M. Barrie, *Courage*, p. 32.

Page 451, lignes 3-4. — Job, VII, 14.

Page 457, lignes 9-12. — Wycliffe Booth, lettre aux officiers de sa Division, du dimanche après-midi 21 mai 1933.

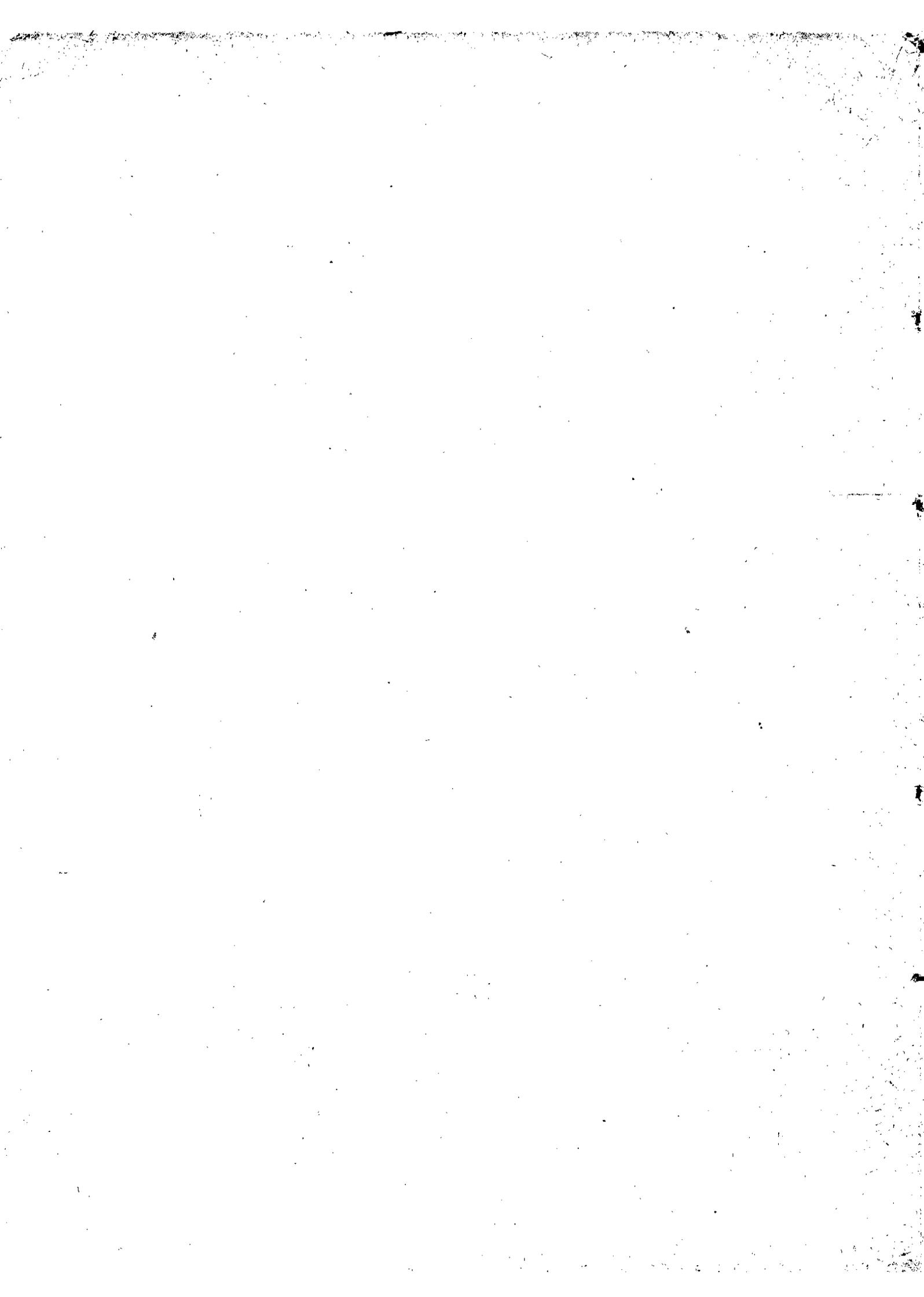
Pages 459-461. — Emmanuel Peyron, *Témoignage filial*. Blanche Peyron s'était inspirée d'une méditation du pasteur Victor Monod, parue dans le volume *L'Eau Vive*, en 1929 ; mais la Commissaire donnait de ce texte de l'Apocalypse (XXI, 13) une interprétation un peu différente.

Page 464, lignes 7-8. — Justin Godart, discours prononcé aux obsèques. *En Avant !* 10 juin 1933.

Page 465, lignes 6-7. — Shakespeare, *Cymbeline*, acte II, scène 3.

Page 465, ligne 9. — Blanche Peyron, lettre à Jehanne et A. Matthyssens.

L'auteur de ce livre serait reconnaissant à ceux de ses lecteurs qui voudraient bien, sur tel ou tel point de l'histoire salutiste en France et en Suisse, compléter ou rectifier ses informations.



INDEX DES NOMS

Je donne les noms de personnes, à l'exclusion de celui de Blanche Peyron elle-même, et à l'exclusion de celui d'Albin Peyron à partir de ses fiançailles et de son mariage. Les noms de lieux sont en italiques.

- A.** — Aggée, 432. — Aigle, 244. — *Aix-en-Provence*, 214, 215. — Aiy, 291. — Alès, 31, 265. — Amstutz, 438. — Angelico, 400. — *Angoulême*, 29. — *Annat-Cottage*, 33, 68. — Antoniella, 296. — Apollós, 28. — Arezzo, 295. — Argelliès, 371. — Ariano, 295. — Arles, 205, 421. — Armand (Lucy), 266. — Armstrong (Eliza), 57, 77. — Arras, 347. — Asnières, 386, 391. — Auberson (l'), 245, 326. — Audéoud (Théodore), 53, 55, 468. — *Audincourt*, 386. — Audran (Edmond), 470.
- B.** — Babando, 205, 219, 250. — Babando (Marie), 464. — *Bâle*, 115, 252, 313, 320. — *Bal-laigues*, 233. — *Balledent*, 29. — Balzac (Honoré de), 159. — Baraka, 340. — Barandons (les), 126, 378, 389, 444. — *Barcelone (Drôme)*, 67. — Barclay (Florence), 209. — Barde (Edouard), 41. — Bar-rès (Maurice), 324. — Barrett (Frank), 373. — Barrett-Browning (Elizabeth), 18. — Barrie (J.-M.), 443, 447. — Bashkirtseff (Marie), 133, 300. — *Baume-Cornillane (la)*, 67. — *Beaumont*, 67. — Begbie (Harold), 361. — *Belfort*, 431. — Berger, 242. — Berner (Mme), 303. — *Béroche (la)*, 315. — *Besançon*, 264, 418. — Besse, 196. — *Bevaix*, 245. — *Bex*, 151, 195-199, 242, 325. — *Biarritz*, 261. — *Bicêtre*, 431. — Biéler (Blanche), 42. — *Bienne*, 94, 315. — Bigot, 421. — Birdie, 172-174, 179. — *Birmingham*, 192. — *Birsfel-den*, 115. — Bisson, 60, 102. — Blundell (S. P.), 66-67, 469. — Bocquet (Léon), 251. — Boisson, 387. — Boldrini, 306. — *Bologne*, 294. — Booth (Ballington), 209, 256. — Booth

(Bramwell), 57, 77, 271, 352, 384, 394, 395, 400, 401, 404, 410, 411, 419, 422, 455, 473. — Booth (Florence Soper, Mme Bramwell), 75, 100, 305, 410-411. — Booth (Catherine Bramwell), 455, 459. — Booth (Catherine), 36, 55, 100, 101, 124, 147, 164-165, 248, 256, 272, 330, 333, 334, 356, 423. — Booth (Catherine, la Maréchale), voir Booth-Clibborn. — Booth (Evangéline), 11-14, 18, 96-101, 105, 112, 116, 132, 146-152, 164, 207, 229, 230, 248, 258, 267, 302, 331, 345, 348-349, 359, 375, 418, 419, 431, 448-450, 458. — Booth (Fleur), 450. — Booth (Herbert), 100, 257. — Booth (Olive), 340. — Booth (Stuart), 404, 422. — Booth (William), 16, 29, 36, 79, 101, 124, 147, 156, 199, 218, 227, 254, 258, 264, 268, 271, 275, 279, 280-281, 290, 291-292, 304-305, 308, 312, 313, 330, 374, 394, 421-422, 423, 471. — Booth (Wycliffe), 342-343, 391, 404, 421-422, 457. — Booth (Renée Peyron, Mme Wycliffe), 335, 337, 340, 341-343, 391, 404, 421-422. — Booth-Clibborn (Arthur-Sydney), 9, 46, 56, 59, 79, 86, 99, 112, 166, 189, 191, 206, 217, 218, 246, 248, 253, 254-256. — Booth-Clibborn (Catherine, la Maréchale), 9, 11, 18, 46, 49, 52, 60, 69, 74, 75, 79, 81, 82, 84,

85, 86, 89, 94, 99, 100, 102-103, 107, 108-109, 111, 112-113, 117, 121-128, 132, 146, 153, 155, 170, 181, 191, 195, 202, 204, 206, 208, 211, 212, 213, 217, 218, 230, 246, 248, 253, 256, 263, 289, 319, 392, 410, 418-419, 434-435, 439. — Booth-Hellberg (Emmanuel-D.), 247, 248-253, 264, 265, 266, 271, 276. — Booth-Hellberg (Lucy), 248-253, 264, 265, 266. — Booth-Tucker (Emma), 100, 125, 217, 242, 248, 258. — Booth-Tucker (F. de L.), 125, 470. — *Bordeaux*, 122, 290, 367. — *Bordighera*, 48. — Bosch (Cornélie), 411. — Bost (Charles), 201. — *Boston*, 209. — Botticelli, 45. — Boucheron (Maxime), 470. — *Boudry*, 245. — Boulanger, 173. — Bouvier (Noémie), 26. — Bouvier (la Capitaine), 107. — Bovet (Félix), 210, 242. — Brabant (G.), 432. — Bremond (Henri), 15. — Breslau (Louise-Catherine), 428. — *Bron*, 388. — *Broye (la)*, 66, 194, 279. — *Bruxelles*, 280, 294, 417. — Butler (Joséphine), 300, 307.

C. — Caico (Louisa Hamilton, Mme Eugenio), 18, 43-45, 50, 65, 70-72, 80-81, 83. — *Calais*, 103, 126, 179, 183-184, 219, 232. — *Calvisson*, 126. — *Canales*, 26. — *Cannes*, 34. — Carnot (Sadi), 229. — Car-

penter (Minnie), 432. — Catherine de Sienne (sainte), 125, 295, 296, 299, 372, 453. — Caussade (R. P. de), 221, 260. — Cayenne, 437. — Celles-sur-Belle, 110, 114, 367-368. — Ceylan, 126. — Chambon-sur-Lignon, 388. — Chantal (sainte), 97, 356. — Chapouand (Irma), 78, 179. — Chareyre (Célie), 78. — Charlotte-de-la-Bande-Noire, 134-136, 138, 168-170, 207, 362-365. — Chastagnier, 438. — Châteauponsac, 29. — Chatelain, 190, 244. — Chaugy (Madeleine de), 97. — Chauvet (Charles-Etienne), 32. — Chaux-de-Fonds (la), 272, 315, 326. — Cheytion (Marie), 78. — Chillon, 151. — Chiniquy (R. P.), 210. — Cicéron, 470. — Clacton-on-Sea, 124, 164-165. — Claire d'Assise (ste), 295, 296. — Clapton, 101. — Clavières, 29. — Clendy-sur-Yverdon, 161. — Clibborn (Arthur-Sydney), voir Booth-Clibborn. — Clibborn (Percy), 195. — Colmar, 406. — Cologne, 323. — Colombel (Fernand), 425. — Colombes (Seine), 252. — Combe (Elisabeth), 57, 77. — Combe (T.), 287. — Combe-Girard (la), 240. — Conches, 53. — Corteiz (Isabeau), 470. — Cosandey (Ulysse), 190, 194, 278-279, 287, 290, 291, 383. — Cosandey (Lucy Johns, Mme

Ulysse), 73-77, 78, 150, 199, 279, 420. — Coste (Hélène), 249, 320, 429. — Costeraste (Marie), 78. — Cox (Adélaïde), 75, 410. — Crest, 67. — Croix, 280. — Cyrano de Bergerac, 409.

D. — Dante, 204, 299. — Daudet (Alphonse), 292. — Dautry (Albert), 346. — David, 56, 130. — Débora, 131. — Degoumois, 456. — Dejonghe (Ernest), 273, 426. — Delapierre (Jules), 44, 48, 148. — Delapierre (Eléonore Rousset, Mme Jules), 32, 44, 48, 148, 467. — Delapraz, 226. — Delbos (Yvon), 400. — Delord (Zélie), 249. — Deubel (Léon), 251-252. — Dol, 32. — Dostoïevsky, 158. — Douglas (Eileen), 471. — Doumergue (Gaston), 400, 427. — Dowie, 256. — Dreyfus, 248, 264. — Droux, 29. — Droz (Gustave), 70. — Duff (Mildred), 100, 432, 446. — Dumfries, 292. — Dunant (Caroline-Jeanne), 32. — Durafour, 408. — Dutoit (Marie), 282, 469. — Duvivier (Julien), 474.

E. — Edimbourg, 68, 418. — Edouard, 66-68, 77, 82, 98, 101, 106, 113. — Eliot (George), 168. — Emile Henry, 229. — Entre-Deux-Monts (les), 240. — Esaïe, 25, 121, 346. — Escola (Marguerite d'), 474.

- *Escoutet*, 416-417, 444. — *Esdras*, 432. — *Esnault* (H.), 161-162. — *Estrabaud* (Madame), 259. — *Eymann* (Adèle), 191. — *Ezéchiël*, 440.
- F.** — *Fachoda*, 248, 264. — *Faeto*, 305-306. — *Falchi* (Mario), 297. — *Fallensdorf*, 115. — *Fassiotti*, 294. — *Fénelon*, 221, 344. — *Ferry* (Désiré), 430. — *Finney*, 201, 470. — *Fleurier*, 320. — *Florence*, 294, 300, 301, 304, 400. — *Foch* (le maréchal), 388. — *Fontenay-aux-Roses*, 379. — *Fornachon* (François), 78, 247, 307, 348, 383, 386. — *Fornachon* (Ruth Convert, Mme François), 249, 386. — *Forni*, 302. — *Fougère* (Mlle), 177. — *François d'Assise* (saint), 84, 92, 129, 130, 133, 165, 273, 274, 286, 462. — *Freycinet* (de), 223. — *Freyssinières*, 30. — *Fry* (Elisabeth), 67.
- G.** — *Gale* (Emma), 32. — *Ganges*, 216. — *Gasparin* (comtesse Agénor de), 52, 54, 151, 154, 156, 244, 287, 326. — *Genève*, 28, 35, 38, 46, 48, 73, 113, 166, 194, 217, 252, 311, 313, 319, 326, 368, 448. — *Gérault-Richard*, 285. — *Gerber*, 326. — *Gide* (Charles), 284, 286. — *Glardon* (A.), 470. — *Glas* (John), 33. — *Glasgow*, 69. — *Godart* (Justin), 434, 472, 473. — *Grandchamp*, 242, 243. — *Grassart*, 29. — *Gratry* (R. P.), 221, 351. — *Greenaway* (Kate), 49. — *Grenoble*, 260, 263. — *Gros-de-Vaud* (le), 246. — *Gryon*, 151, 199. — *Gubernatis* (Angelo de), 66, 70, 468. — *Guernesey*, 58, 102. — *Guildford*, 207. — *Guillaume le Conquérant*, 32. — *Gunthardt*, 56, 108. — *Guyane* (la), 417, 424, 425, 437. — *Guyon* (Mme), 207, 221, 248.
- H.** — *Hahn* (baronne de), 149. — *Halifax*, 149. — *Hamilton* (Louisa, dite Loulou), voir Caico. — *Hamon*, 38. — *Hamp* (Pierre), 19, 217, 361, 365, 405-406, 473. — *Hanotaux* (Gabriel), 446. — *Hartman* (Hedwige von), 293. — *Hausdorff* (Pierre), 438. — *Haussonville* (comte d'), 284, 398. — *Havre* (le), 179, 260, 386, 388, 391. — *Helsingfors*, 292. — *Hériat* (Philippe), 474. — *Heuscher*, 355. — *Higgins* (Edward), 419, 425, 441, 457. — *Hoe*, 377. — *Hope* (Noël), 432, 446. — *Hugo* (Victor), 70. — *Humbert* (Amélie), 307. — *Humbert* (Amie), 444. — *Huret* (Jules), 226-227.
- I.** — *Ignace de Loyola* (saint), 160. — *Isely*, 321.
- J.** — *Jalaguier* (Robert), 360. — *Jalla*, 304. — *Jalla* (Clara),

300. — Javal (Dr), 224. — Jean (saint), 367, 440. — Jeanmonod (Constant), 78, 102, 185, 191. — Jeanmonod (Louis), 79. — Jeanne d'Arc, 123, 145, 189, 231, 342, 344, 384, 400, 409. — Joachim de Flore, 181. — Job, 76, 150, 329, 352, 451, 463. — Johns (Lucy), voir Cosandey. — Jonathan, 56. — Joubert, 276. — Juliana de Norwich, 377.

K. — Kilderschewsky (Marie), 43, 50, 70, 207. — Kipling, 215. — Klopfenstein, 438. — Köniz, 313.

L. — La Fayette, 213. — Lagerlöf (Selma), 474. — Lamartine, 203. — Lamastre, 126. — Lanquest, 404. — La Rochelle, 260. — Lasserre (Henri), 222-224. — La Tailhède (Raymond de), 158. — Laurent de la Résurrection, 221. — Lausanne, 240, 242, 246, 312, 314, 320, 324, 340. — Lavergne (Julie), 344. — La Voulte, 431. — Lebaudy, 403. — Lebrun (Albert), 441. — Le Corbusier, 429. — Lefèvre (René), 474. — Leger (Augustin), 286. — Lévy (Mme Léon), 425, 445. — Liège, 280. — Lille, 387, 391. — Limoges, 29. — Livourne, 294, 344. — Locle (le), 240, 320-323. — Lodolinsart, 280. — Londres, 96, 163, 191, 220, 271, 305, 341, 343, 346. — Longwy,

418. — Lortsch (Dr S.), 473. — Louis (saint), 344, 395. — Louise Michel, 81. — Lourde, 268. — *Lourdes*, 222, 223. — *Lyon*, 27, 34, 102-107, 192, 194, 217, 219, 247, 264, 342, 386, 388, 407.

M. — Mage, 196. — Maillane, 309. — *Maisons-Alfort*, 252. — Majno (Mme), 301. — Malan (Fritz), 279, 293. — Malan (Wilhelmine Schoch, Mme Fritz), 280, 293. — *Malteray*, 318-319, 326. — Mallet (Isabelle), 413. — *Malte*, 225. — Mangin (Isabelle), 170-172, 179, 359, 366-370, 410, 435. — *Manissoles (les)*, 388. — *Mansles*, 29. — *Marchiennes*, 280. — Maréchal, 228. — Maréchale (la), voir Booth-Clibborn. — *Margate*, 273. — Marguerite de Provence, 395. — Marie de l'Incarnation, 231. — Marie des Vallées, 230. — *Marseille*, 29, 122, 250, 263, 274, 387, 391, 430, 448. — Martine (Suzanne Martin), 27. — *Mas-de-la-Ville (le)*, 205, 218, 252, 255, 271, 292, 307-311, 422, 439. — Matthyssens (A.), 343, 447. — Matthyssens (Jehanne Peyron, Mme A.), 342, 343, 447. — Matthyssens (Ghislaine), 450. — Maury (Léon), 467. — *Mazamet*, 259. — Mechtilde de Magdebourg, 92. — *Menton*, 35, 44, 148-151. — Mer-

cier (Patrice), 109, 127. — Merle d'Aubigné (Henri), 82. — Messojedoff (Irma de), 289-290, 311, 372. — Metz, 391. — Meuricoffre (Mme), 303. — Miche, 226. — Michellet, 463. — Milan, 293, 298, 299, 300, 303, 340. — Milne of Free St Leonards (Rev. John), 34. — Milne of Free St Leonards (Robina), 34. — Minault (Adrienne), 346. — Minault (Blanche), 339-340, 345, 346, 423. — Minault (Paul), 255, 377. — Minault (Berthe Peyron, Mme Paul), 216, 255. — Minault (Pierre), 346. — Minckwitz (Lisbeth), 446. — Miriam, 130, 241. — Mistral (Frédéric), 205, 309. — Molière, 304. — Monod (Adolphe), 28. — Monod (Charles), 271. — Monod (Jean), 467. — Monod (Léopold), 103, 104. — Monod (Sarah), 176. — Monod (Théodore), 53. — Monod (Wilfred), 168. — *Montauban*, 168. — *Montignies*, 180. — *Montmeyran*, 67. — *Montpellier*, 26, 34, 122, 418. — *Montréal*, 122, 210. — Moody Stuart (Rev. Alexander), 34, 68, 467. — Moody Stuart (Jessie), 34, 68. — Moody Stuart (Kenneth), 467. — Moody Stuart (Leila), 69. — Morel (Alexandre), 326. — *Morges*, 239. — Morino, 311. — *Moscou*, 416. — *Mulhouse*, 387, 391, 406. —

Muller (George), 373. — Musset (Alfred de), 70, 71. — *Mutruz*, 191.

N. — *Nancy*, 342, 387. — *Nantes*, 349. — *Naples*, 302, 304. — Napoléon, 26, 83, 89, 303. — Nathan (Sindaco), 304. — Neff (Félix), 30. — Negri (Ada), 301. — *Neuchatel*, 52, 79, 126, 151, 242, 315, 318, 320. — *Neuilly (Seine)*, 218, 285. — *Neuveville*, 94. — *New-Haven*, 215. — Newman, 165, 167. — *New-York*, 208, 212, 418. — Neyret (Paul), 474. — *Niagara*, 210. — *Nice*, 300, 448. — Nick (Henry), 168, 216. — Nick (Hélène Lèques, Mme Henry), 216. — *Nimes*, 32, 58, 60, 67, 190, 191, 192, 204, 218, 386, 418, 421, 430, 439. — *Niort*, 103, 108-110, 113. — Noailles (comtesse de), 452-453. — Noguier (Léon), 32.

O. — Oliphant (W. Elwin), 312, 323. — Oliphant (Célestine Schoch, Mme W. Elwin), 204, 312. — *Ollières (les)*, 91, 126. — *Orbe*, 162, 320, 342. — *Oron*, 66. — *Ostende*, 417.

P. — Pageau (Jeanne), 322, 379. — Paglieri (Virginio), 295, 306. — Painlevé, 400. — Pallière (Aimé), 193-194. — Palpant, 438. — Panchaud (Paul), 233, 445. — Panchaud (Maria

Roussel, Mme Paul), 38, 56, 58, 59, 144, 233, 337, 445. — Paradon (Eléonore), 183. — *Paris*, 29, 30, 31, 67, 121, 125, 126, 153, 159-160, 217, 219, 231, 247, 264, 265, 272, 274, 292, 341, 383, 386, 387, 388, 392, 395, 396-399, 407, 410, 418. — Paris (le Comte de), 285. — Pascal, 344, 359. — Patrick (Kate), 75, 85, 88, 92, 94, 114, 132, 257. — Patry (Raoul), 286. — *Pau*, 261. — Paul (saint), 28, 225. — *Payerne*, 320. — Péan (Charles), 417, 438. — Pélaz (Adèle), 56-57, 468. — Pellet, 242. — Peloux (Elisée), 467. — Perrelet, 41. — *Perth*, 33, 34, 68. — Peschier (Mlle), 38. — Petitpierre (Marie), 305. — Peyre-Courant, 469. — Peyron père (Albin), 9, 32, 60, 67, 115, 176, 190, 218, 220, 223, 252, 254-256, 268, 270, 271, 283, 289, 307, 385, 418, 421, 439. — Peyron (Amélie Theule, Mme Albin), 32, 190, 204, 333, 337, 420-423. — Peyron (le Commissaire Albin), 9, 14, 60, 78, 151, 180, 189 et suiv. — Peyron (Albin Stuart), 349, 350, 351, 352, 353. — Peyron (Nino=Albin), 450. — Peyron (Alexandre), 337, 350, 351, 353. — Peyron (Annette=Anne-Blanche), 450. — Peyron (Antoinette), voir Tzaut. — Peyron (Ariane), 450. — Peyron (Berthe), voir Mi-

nault.—Peyron (Emmanuel), 280, 335, 337, 347-348, 350, 351, 356, 459-461.—Peyron (Irène), 233, 335, 337, 340-341, 342, 346, 350, 365, 418, 437, 452. — Peyron (Jehanne), voir Matthysens. — Peyron (Mireille), 455. — Peyron (Renaud), 450.—Peyron (Renée), voir Wycliffe Booth. — Peyron (Mme Renée Emmanuel), 14, 137, 442, 456. — *Pfaffenhausen*, 163. — Picot (Georges), 284, 402. — Pilatte (Léon), 154. — Pinard (Dr), 429. — *Pise*, 294. — *Plans (les)*, 44. — Polignac (la princesse Edmond de), 414, 428, 436, 440. — Ponchon (Raoul), 392. — Pons (Emile), 67, 91, 191, 218, 283, 439. — Pons (Jenny), 78, 91. — Pons (Léa), 178. — *Ponts (les)*, 240, 320, 326. — Pressensé (Edmond de), 154-156, 391. — Pressensé (Mme Edmond de), 282. — *Prise-Imer (la)*, 242. — Puaux (Frank), 467. — Pussy, 172-175.

Q. — Quaregnon, 280, 417. — Quesnel (Léo), 220.

R — Rabey (Sylvestre), 58. — Railton (Déborah), 273-274.— Railton (George-Scott), 271-278, 289, 322-323, 341. — *Rancon*, 29. — Ravachol, 229. — Raynaud, 262, 474.

— Raze (Rachel), 110, 114. — Real del Sarte (Maxime), 458. — Redwood (Hugh), 432. — Rehberg (Marguerite), 468. — Reichemberg (Suzanne), 224. — Reims, 387, 391. — Renan (Ernest), 358. — Renens, 217. — Revel-Scavia (Maria), 299. — Rey (Marie), 26. — Riou (Léa), 78. — Roccas, 226. — Rochat (Louis-Lucien), 162. — Rochefort, 261. — Roger (Noëlle), 287. — Rolle, 58. — Roman (Antoinette), 27, 32. — Roman (Dominique), 27. — Rome, 304. — Rosny aîné (J.-H.), 392, 475. — Rostand (Edmond), 409. — Roussel (Adolphe), 32. — Roussel (Alexandre), 26. — Roussel (Eléonore), voir Delapierre. — Roussel (Elisa), 37, 38, 144, 311. — Roussel (Jules), 32. — Roussel (Léonie), 25, 38, 39, 104, 144, 311. — Roussel (Maria), voir Panchaud. — Roussel (Napoléon), 18, 27-36, 55, 66, 89, 104, 127, 155, 221, 385, 391. — Roussel (Mary Stuart, Mme Napoléon), 18, 32, 34, 37-42, 52-57, 63-65, 68, 76, 84, 89, 99, 103-104, 106-107, 108, 111, 113, 123, 144, 151, 152, 155, 175, 190, 233-234, 270, 375. — Roussel (Pierre), 26. — Roussel (Stuart), 41, 46-47, 49, 51, 56, 58-59, 67, 109, 152, 165-167, 174, 219, 226, 271, 314, 363,

371, 448. — Roussel (Henriette Schoch, Mme Stuart), 314. — Roy-Tophel, 468. — Ruchonnet (Louis), 163.

S. — Saâdi, 362. — Sagne (la), 91, 126, 240, 392. — St-André de Valborgne, 260. — Saint-Aubin, 243, 320. — St-Denis, 426. — St-Etienne, 28, 182, 264. — St-Georges-les-Bains, 391, 444, 446, 448, 451, 462-465. — Saint-Georges-sur-Rolle, 114. — St-Germain-en-Laye, 429. — St-Hippolyte-du-Fort, 183, 271. — St-Imier, 320. — St-Jean-du-Gard, 126, 191, 260, 265. — St-Julien-d'Ardèche, 76. — St-Laurent-du-Maroni, 437. — St-Marcel-de-Crussol, 463. — St-Petersbourg, 289. — Sainte-Croix, 240, 256. — Ste-Foy-la-Grande, 226. — Salaville, 363. — San Giovanni, 293, 294. — Sanguier (Marc), 288. — Sarah Bernhardt, 132. — Sarcey (Francisque), 130, 131. — Sarraut (Albert), 437. — Sauve, 26, 216. — Savonarole, 296. — Savone, 294. — Schindler (Nadine), 18, 94-95, 127, 138-145, 146, 151, 154, 174, 208, 233, 257, 271, 281, 341, 356, 357. — Schmidt (Mlle), 444. — Schoch (Ferdinand), 280. — Schumacher (Marie), 172-173, 175-179, 228, 232, 319, 370. — Scott, 447. — Scudder, 211. — Seagrave, 282. —

Senneville, 29. — *Seraing*, 280. — *Sestri-Ponente*, 294. — *Sète*, 122. — Séverine, 285-286. — Seydel (Victor), 250, 287. — Seydel (Mme Victor), 250, 287. — Shakespeare, 373. — *Sissach*, 115. — Soper (Florence), voir Bramwell Booth. — Soulier (Denyse), 474. — Spennel (Michel), 109-110, 127, 135, 228, 241, 319. — *Spezia*, 294. — Spinoza, 289. — *Stafa*, 115. — Stead (W. T.), 57. — Steinmann (Marie), 403. — Stirling (Charlotte), 148, 151. — Strahan (James), 212. — *Strasbourg*, 342, 387, 406. — Strauss (Paul), 433. — Stschéglayeff (Michel), 207. — Stscherbatoff (princesse), 289. — Stuart (Eliza), 34. — Stuart of Annat (Kenneth Bruce), 33. — Stuart of Annat (Jessie Morrison, Mrs), 33, 34, 39. — Stuart of Annat (Robert), 33. — Studer (Lucie Thonger, Mme), 263, 376, 378. — Sully Prudhomme, 221, 371. — Swarts (G.), 473.

T. — *Tavannes*, 320. — *Terrefort*, 388. — Téry (Gustave), 285. — *Thèbes*, 385. — Thérèse (sainte), 301, 390. — Thérèse de Lisieux (sainte), 21, 161, 469. — Theule (Amélie), voir Peyron. — *Thiat*, 29. — Thonger (Richard-Gréville), 46, 58, 78, 91, 130, 185,

226, 376. — Thonger (Evodie Philit, Mme), 91. — Thonger (Lucie), voir Studer. — Tolstoï, 70, 73, 158. — Tophel (G.), 41, 63. — *Toronto*, 210. — *Torre-Pellice*, 294, 297. — *Toulon*, 448. — *Toulouse*, 182. — *Tramelan*, 243, 319. — *Troyes*, 431. — Tucker (F. de L.), 125. — *Turin*, 294, 302, 306. — Tzaut (Antoinette Peyron, Mme Henri), 228, 421.

U. — *Uster*, 163.

V. — Vaillant, 229. — *Val-de-Ruz (le)*, 161. — *Val-de-Travers (le)*, 315. — *Valence (Drôme)*, 67, 76, 91, 265, 388. — *Valenciennes*, 391, 418. — *Valentigney*, 242. — *Valle-vaugne*, 260. — Vallès (Jules), 299. — *Vallorbes*, 243, 447. — Valti (Valentine), 177. — Vanderem (Fernand), 174. — Vanderkam, 429. — *Vauverf*, 126. — *Venise*, 294, 304. — Vernier (Daniel), 473. — Vernier (Elie), 76, 473. — *Vevey*, 239, 313, 319, 320. — Viccars, 104. — *Vigan (le)*, 79, 216. — Vigny (Alfred de), 224. — *Villefavard*, 29. — *Villefranche-sur-Saône*, 106. — *Villeneuve*, 199. — Vincent de Paul (saint), 15, 290. — Vinet (Alexandre), 31, 378. — Vioux (Marcelle), 474. — Voguë (Melchior de), 158, 215. — Vuille (Marguerite), 356, 374,

443, 446, 447, 448, 451, 453, 454.

W. — Wagner (Charles), 209. — Wallace, 444. — *Wasmès*, 280. — Weiller (Lazare), 222, 224-225, 358. — Wesley (John), 65, 133. — Wesley (Suzanne), 65, 233. — *Winterthur*, 320.

Y. — Young (Blanche), 69, 85,

91, 94, 190. — *Yverdon*, 209, 315, 320. — Yvette Guilbert, 172.

Z. — Zacharie, 438. — Zillhardt (Madeleine), 425-426, 428. — Zinoffski (Hélène), 416. — *Zion City*, 256. — *Zola*, 281. — Zorobabel, 438. — *Zurich*, 47, 56, 114-116, 218, 313.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

| | |
|---|-------------|
| Blanche Peyron vers 1915..... | Frontispice |
| Mme Napoléon Roussel et ses enfants..... | Page 48 |
| La Maréchale | — 112 |
| Blanche Roussel et Nadine Schindler..... | — 144 |
| Evangéline Booth | — 208 |
| Albin Peyron | — 288 |
| Mission du Locle en 1913. Réunion sur la place publique..... | — 320 |
| La Commissaire Blanche Peyron..... | — 368 |
| Les soupes de nuit à Paris..... | — 400 |
| La Cité de Refuge..... | — 432 |
| Saint-Georges-d'Ardèche. Le château..... | — 464 |

TABLE DES MATIERES

| | Pages |
|--|-------|
| Avertissement | 9 |
| Préface de la Générale Evangéline Booth..... | 11 |
| Introduction | 15 |
| <i>Première Partie</i> | |
| Chapitre Premier. — L'APPEL DU SALUT (1867-1884) | |
| I. — Napoléon Roussel | 25 |
| II. — Le Foyer maternel..... | 32 |
| III. — L'offensive salutiste. La conversion de Stuart et de Blanche..... | 46 |
| Chapitre II. — LE CHEMIN DU RENONCEMENT (1884-1887) | |
| I. — Blanche à la croisée des chemins..... | 63 |
| II. — Premiers pas sur le chemin qui monte.. | 73 |
| III. — L'initiation | 85 |
| IV. — L'entrée en charge. La sainte guerre à vingt ans | 102 |
| Chapitre III. — LES FIORETTI DE LA CAPITAINÉ ROUSSEL (1887-1891) | |
| I. — La Maréchale et sa secrétaire..... | 121 |
| II. — Blanche parmi les Jongleurs de Dieu.... | 128 |
| III. — La chasse aux misères..... | 138 |
| IV. — De l'amitié d'Evangéline Booth..... | 146 |
| V. — L'Espérance salutiste en marche..... | 153 |
| VI. — Les « Filles » de Blanche Roussel..... | 167 |
| VII. — Comment les Salutistes avaient pris place au banquet de Dame Pauvreté..... | 180 |

| | |
|--|-----|
| Chapitre IV. — LE COMPAGNON DE ROUTE (1890-1894) | |
| I. — Albin Peyron fils d'Albin Peyron..... | 189 |
| II. — Fiançailles et mariage..... | 200 |
| III. — Le voyage aux Etats-Unis et au Canada.. | 208 |
| IV. — ...et Albin tirait ses trois ans..... | 215 |

Seconde Partie

| | |
|--|-----|
| Chapitre V. — AU GRÉ DE DIEU SUR LE CHEMIN QUI MONTE (1894-1917) | |
| I. — En Suisse romande. L'horizon s'éclaircit, la voie est ouverte..... | 239 |
| II. — En France. Les pierres du chemin..... | 247 |
| III. — En Italie. « Sull'erto Sentiero »..... | 293 |
| IV. — En France. L'étape du Mas-de-la-Ville.... | 307 |
| V. — En Suisse romande. Le chemin des vic- toires | 313 |
| Chapitre VI. — UNE VOCATION DE CONDUCTRICE D'AMES | |
| I. — Blanche à son foyer..... | 329 |
| II. — La Française | 344 |
| III. — La mère de l'Armée du Salut française.. | 354 |
| Chapitre VII. — LA CONQUÊTE DE PARIS (1917-1933). | |
| I. — Des Foyers du Soldat au Palais du Peuple | 383 |
| II. — Le Palais de la Femme..... | 402 |
| III. — La Cité de Refuge..... | 423 |
| IV. — Vers la Cité aux douze portes. La dernière étape sur le chemin qui monte..... | 442 |
| Epilogue. — PÈLERINAGE SALUTISTE..... | 462 |
| Notes..... | 467 |
| Index des Noms..... | 477 |
| Table des Illustrations..... | 487 |

ERRATA

Page 58, lignes 1-2. — Au lieu de « la première maison de relèvement », lire : « *une* première maison de relèvement ».

Page 231, ligne 23. — Au lieu de « expérance », lire : « espérance ».

IMPRIMERIE DU CENTRE
17, RUE POISSONNIÈRE, 17
»»» PARIS »»»



EDITIONS ALTIS

| | |
|---|--------|
| <i>Sur le Chemin qui monte</i> , par Blanche Peyron..... | 15 fr. |
| <i>Jehanne</i> , par Mildred Duff et Noël Hope..... | 13 » |
| <i>Réflexions et Expériences d'un Salutiste</i> , par Albin Peyron père..... | 13 » |
| <i>Vers la Sainteté</i> , par S. Brengle..... | 13 » |
| <i>La Vie de Jésus</i> , grand album pour les enfants.... | 25 » |
| <i>Premier Manuel d'Etudes sur les Saintes Ecritures..</i> | 18 » |
| <i>Principes et Méthodes de l'Armée du Salut.....</i> | 18 » |
| <i>Doctrines de l'Armée du Salut.....</i> | 15 » |
| <i>Le Soldat de l'Armée du Salut.....</i> | 5 » |
| <i>Cantiques de l'Armée du Salut.....</i> | 9 » |
| <i>Les Chants du Salutiste</i> , avec musique, 23 numéros, le fascicule..... | 6 » |
| <i>Le Guide</i> | 4 » |

QUELQUES OUVRAGES SALUTISTES

| | |
|--|------|
| <i>Dieu dans les Bas-Fonds.....</i> | 12 » |
| <i>La Maréchale</i> , par J. de Mestral Combremont..... | 25 » |
| <i>Les Quatre Colonnes du Temple</i> , par G. Isely..... | 7,80 |
| <i>Les Temps où la Foi chantait</i> , par G. Isely..... | 18 » |
| <i>D'où la Bible nous est-elle venue ?.....</i> | 13 » |

78, RUE DE ROME — PARIS (8^e)

Téléphone : LAB. 28-38.

C/c postal 264.00.

PRIX : 35 FR.